This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SA 8850.5

HARVARD COLLEGE
LIBRARY
SOUTH AMERICAN COLLECTION

THE GIFT OF
ARCHIBALD CARY COOLIDGE, '87
AND
CLARENCE LEONARD HAY, '08
IN REMEMBRANCE OF THE
PAN-AMERICAN SCIENTIFIC CONGRESS
SANTIAGO DE CHILE, DECEMBER
MDCCCCVIII

FROM THE LIBRARY OF LUIS MONTT

LES RACES ARYENNES

DU PÉROU

PARIS. — IMPRIMERIE JOUAUST,

RUE SAINT-HONORÉ, 338

LES

RACES ARYENNES

DU PÉROU

LEUR LANGUE — LEUR RELIGION — LEUR HISTOIRE

PAR

VICENTE FIDEL LOPEZ

PARIS

A LA LIBRAIRIE A. FRANCK

F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE

67, Rue Richelieu

MONTEVIDEO

CHEZ L'AUTEUR

1871

SA 8850.5

Harvard College Library
Gift of
Archibald Cary Coolidge
and
Clarence Leonard Hay
April 7, 1909.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

LE Deur VICENTE LOPEZ.

Il fut aussi bon pour moi que distingué parmi ses concitoyens par ses vertus et son savoir.

Venisti tandem, tuaque exspectata parenti
Vicit iter durum pietas! Datur ora tueri,
Nate, tua, et notas audire ac reddere voces.
Sic equidem ducebam animo rebarque futurum,
Tempora dinumerans; nec me mea cura fefellit.

PREFACIO

Sin el apoyo que me ha prestado mi amigo el General Urquiza, yo no habria logrado vencer los grandes inconvenientes que me ofrecia la publicacion de un libro de este género.

No bien me pusé en la tarea de escribirlo, cuando comprendi que á pesar de mi entusiasmo por el asunto debia renunciar á la esperanza de hacerlo imprimir bajo mis ojos. Se necesitaba una imprenta de carácteres *peculiares*, manejada por directores y cajistas acostumbrados á las combinaciones ortográficas, no solo de la lengua quichua, sino de la lengua sanscritica y de la lengua griega, cosa imposible de esperar en la América del Sur antes de muchos y muchos años.

Era preciso pues decidirme á ir á Europa con este solo objeto, ó enviar mi manuscrito. Lo primero me era imposible; lo segundo me hacia temer desagradables decepciones.

Traté de obviar estos serios inconvenientes redac-

tando una ligera memoria sobre el asunto, que traducida por un amigo condescendiente fué enviada á Paris, con el objeto de poner en discusion la tésis que yo formulaba con mis estúdios americanos.

Pero puesta en manos de algunos sábios que tuvieron la bondad de escribirme sobre la materia, resultó que el trabajo era en efecto lijero para el asunto, y que los materiales estaban mal elegidos. Con el deseo de salvar inconvenientes, yo habia cortado toda la parte gramatical, y disminuido mucho las proporciones históricas de mis manuscritos.

Despues de esto no me quedaba otro recurso para llevar adelante mi empeño, que el de hacer venir á mi lado alguna persona capaz de iniciarse en mis estudios y en todos los secretos de mi asunto, para que regresando con mi manuscrito, pudiese encargarse de su impresion y correccion. Fácil es comprender las serias dificultades que esto mismo me ofrecia. Fué entonces que los amigos me proporcionaron los medios de conseguirlo. El General Urquiza patrocinando un libro de que otros le habian hablado, y predispueto siempre para todo aquello que honra ó que puede honrar al pais, acudió en el acto á cooperar con parte de los gastos que yo debia imponerme para conseguir mi anhelo; al mismo tiempo que otro amigo en Paris, el Sor Charles Fauvety, escritor distinguido y hombre de una reputacion purísima, ayudado del Sor Egger, uno de los sabios mas respetados de nuestra época, conseguian que el jóven egiptó-

logo y orientalista Mr Gaston Maspero, destinado sin duda á tener un nombre en la literatura científica, viniese á Montevideo á ponerse de acuerdo conmigo para la traduccion é impresion de mis trabajos.

Fácil es comprender que desde entonces mas ventajoso me era publicar mi libro en francés que en español. Las imprentas francesas y los correctores especiales que ellas tienen, estan acostumbrados á esta clase de obras en donde entran por gran parte los carácteres exóticos de las lenguas asiáticas; ventaja muy atendible que no se ofrece en las imprentas españolas, agenas hasta ahora á esta clase de trabajos. El idioma frances es ademas el vehículo mas generalmente conocido en el mundo para los trabajos científicos, y en nuestro mismo pais es entendido por todos cuantos habrian podido estudiar mi libro en español; puesto que de todos modos necesitaba del Sor Maspero para inspeccionar la impresion, mejor era poner tambien á su cargo la traduccion, para que la desempeñase bajo mis ojos, con tanta mayor razon cuanto que yo habia redactado en frances una gran parte de mis manuscritos con la idea de enviarlos á Paris *para su correccion*, evitándome la dificultad de buscar y encontrar un traductor que al conocimiento del castellano uniese las aptitudes necesarias requeridas por el asunto.

Por otra parte, no creo engañarme si aseguro que hasta ahora soy la única persona en el Rio de la Plata que se haya ocupado de estudios gramaticales y filoló-

gicos sobre las lenguas orientales para compararlas con las lenguas americanas. Solo, y sin mas ayuda que libros, muchas veces mudos para resolver las dificultades elementales que presenta el estudio de toda lengua exótica, tenia yo una necesidad evidente de discutir y de aclarar una multitud de puntos importantes para mi tésis; y esto que es tan fácil para el Europeo formado en medio de un movimiento científico que cuenta con siglos de tradicion, es dificultad insuperable para uno de nosotros. En Europa, cuando un sabio imprime un libro del género del mio, ha tenido ya con la crítica todos los encuentros de vanguardia que decidiran del éxito; y no pudiendo yo hacer lo mismo sobre la misma escala, me procuré el contacto del Sr Maspero. Despues de haber sondeado su saber sobre todos los puntos de contacto que él me ofrecia con mi asunto, he creido deber persistir con mayor audacia, si es posible decirlo, en todas las pariedades que constituian mis manuscritos sobre la *Gramática comparada*, *las Raíces* y el *Diccionario*, porque creo (hoy con mayor evidencia) que cualquiera que sean las escepciones que me oponga la ciencia oficial ó consagrada para rehusarme la pariedad completa del *quichua* con las *lenguas ariacas* madres, ella ha de triunfar cuando se compruebe con el estudio (como tendrá que suceder) *la conformidad total de las raíces sin escepcion*, y de las formas gramaticales *orijinarias*.

Fuerte cada dia mas con esta conviccion, convencido tambien de que un resultado como el que yo busco no

se obtiene en un dia sino dando tiempo á que las preocupaciones se desvirtuen con la oposicion que siempre pugna contra todo descubrimiento inesperado, y á que el estudio necesario se haga sobre los documentos mismos, con ingenua generosidad, no me cuesta decir que el Sor Maspero llegó á Montevideo con la mas perfecta incredulidad sobre el éxito de mis trabajos, teniendo sin embargo la delicadeza de no significármelo jamas de una manera directa, ni de otro modo que por aquellos accidentes de trato que todo hombre experto interpreta.

Para mi eso mismo era sumamente favorable puesto que podia estudiar asi las objeciones, y resolver en el interior de mi pensiamento, balanceando ingenuamente el valor de mis deducciones.

Al persistir, he persistido pues con conocimiento de causa, y sabiendo que puedo responder de mis asertos con bases reconocidas en los estudios filolójicos de Europa.

Al llenar con lealtad la tarea que se habia impuesto, el Sor Maspero segun me parece, siente vacilar en el fondo, las ideas que trajó de Europa, antes de conocer el quichua y el método comparativo que yo habia adoptado para estudiarlo en mi obra; y digo me parece, porque he creido para mi que era un deber estricto de delicadeza, no venir jamas con él á ese terreno, fácil de comprometer el amor propio de ambos. Le he dejado pues la mas completa independencia; y en su reserva se ha limitado simplemente á traducir mis manuscritos

á aconsejarme algunas reformas de exposicion, y á prepararse para realizar en Paris la correccion de la impresion.

Me es sumamente lisonjero poderlo decir asì al fin de nuestra tarea respectiva, porque si sus obras futuras le ganan, como estoy cierto, una reputacion sobresalìente, las pruebas de delicadeza y de reserva con que ha sabido hacer fácil y placentera para ambos, una relacion que ofrecia serios riesgos, son un testimonio de lo elevado y cumplido que es su carácter moral, y me hacen muy estimable su amistad.

Montevideo, Agosto 10 de 1868.

INTRODUCTION

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR LE DÉVELOPPEMENT

DE LA LANGUE ET DE LA CIVILISATION PÉRUVIENNES

Un des premiers parmi les savants européens, M. Max Müller a su distinguer avec son admirable sagacité les lois historiques du langage. Il a montré que les langues parlées par les races humaines peuvent se partager en deux groupes : le premier, composé uniquement des dialectes nomades et spontanés en usage chez les peuples qui ont jusqu'à présent échappé à tout développement historique ; le second, formé d'idiomes politiques et littéraires qui se sont produits à la suite d'un mouvement énergique de concentration intérieure et se sont répandus sur une vaste étendue de pays, s'imposant à des nations diverses et les pliant aux formes de son langage et de sa civilisation.

Les langues ne sont pas, en effet, des êtres réels, vivant d'une vie indépendante : intimement unies au sort de l'homme, elles suivent dans leur développement la même

marche que suivent les sociétés humaines. Là donc où les habitants d'un vaste territoire, bien qu'appartenant à la même race, sont partagés en une multitude presque infinie de petites tribus à peu près égales en force et en influence, sans communauté d'action ou d'intérêt, sans lien de politique ou de commerce qui les rapproche habituellement, le langage, partagé en autant de dialectes différents qu'il y a de tribus diverses, varie sans cesse et se renouvelle presque entièrement à l'avénement de chaque génération nouvelle. Mais qu'au milieu de ces tribus barbares vienne à paraître un peuple qui peu à peu les réunit sous sa domination et se crée aux dépens de ses voisins plus faibles un puissant empire, aussitôt les éléments jusqu'alors indécis et changeants de l'idiome commun se fixent sous l'influence prépondérante de la nation victorieuse. Un triage se fait entre les formes diverses qui jusqu'alors avaient servi indifféremment à rendre la pensée; le langage, en apparence immobilisé, revêt pour un temps sa forme définitive, et les quelques dialectes qui subsistent encore comme un débris de l'antique barbarie sont eux-mêmes frappés au coin de la langue du maître et semblent avoir perdu ce pouvoir créateur qui leur donnait autrefois un aspect si variable et si fugitif. Les idiomes étrangers eux-mêmes ou disparaissent presque entièrement ou se laissent infiltrer lentement par l'idiome des conquérants et lui empruntent des mots et des formes grammaticales qui altèrent leur pureté et leur font perdre leur caractère primitif. Mais après avoir ainsi accompli ses destinées pendant le nombre de siècles qui lui était réservé, le peuple vainqueur déchoit et tombe à son tour : le nœud qui jus-

qu'alors avait serré en un seul faisceau des nations et des langues diverses se relâche et se rompt; chaque partie du grand tout recouvre son libre arbitre, se constitue un centre d'action particulier, et recommence une vie indépendante, sans pouvoir échapper entièrement à l'influence qui a si longtemps pesé sur lui. Son vocabulaire, sa grammaire, ses mœurs, conservent toujours indélébile l'empreinte qu'y laissa jadis le vainqueur, et deviennent à jamais une preuve éclatante de cette vérité, que toute concentration intérieure et tout développement politique d'une race amènent dans la langue de cette race et dans celle des races étrangères soumises à sa domination une concentration et un développement analogues.

Telle est, en résumé, la théorie que M. Max Müller a formulée à plusieurs reprises dans quelques-uns de ses ouvrages. Lui-même et d'autres après lui l'ont appliquée avec un rare bonheur à l'étude des langues antiques et modernes de l'Europe et de l'Asie. Il est à regretter toutefois que sa demi-ignorance des langues américaines l'ait porté à méconnaître leur caractère et à les ranger parmi les dialectes nomades; c'est, au milieu d'observations solides et ingénieuses, une erreur d'autant plus regrettable qu'elle a pour résultat de discréditer aux yeux des savants toute une classe de langues dont l'étude présente un vif intérêt.

En les traitant de la sorte, M. Müller n'a fait que suivre l'opinion commune. S'il est, en effet, un préjugé solidement établi en Europe, c'est celui qui porte la plupart des savants à ne voir dans les langues de l'Amérique méridionale que des idiomes barbares, dépourvus de

toute culture politique et littéraire. Sur la foi de quelques voyageurs mal renseignés et le plus souvent préoccupés de tout autre chose que des études philologiques, ils se croient en droit d'affirmer que depuis le cap Horn jusqu'à la mer des Antilles il n'y a jamais eu de langues savantes et polies, mais seulement une foule de dialectes informes et grossiers, sans avenir et sans passé, si nombreux et si peu répandus que souvent les habitants de villages voisins peuvent à peine se faire comprendre, si inconstants que chaque siècle et presque chaque année les voit s'altérer et se changer du tout au tout. Ces dialectes n'ont pu, disent-ils, absorber ou concentrer les éléments indécis et flottants dont ils se composent; nul grammairien n'a su les épurer ou les régulariser, nul écrivain ne les a élevés jusqu'à la dignité d'une langue classique; ils naissent et meurent obscurément dans l'enceinte de quelque bourgade ou de quelque forêt, se modifiant sans cesse suivant le caprice ou les usages de chaque génération, quelques-uns disent presque de chaque individu, et montrant à l'observateur qui essaye de les saisir et de les fixer l'enfance du langage avec ses bégayements puérils et ses bizarreries inexplicables.

Néanmoins la haute science de M. Müller aurait dû le mettre en défiance contre de pareils préjugés. Au lieu de s'en tenir au dire d'autrui, il aurait pu examiner lui-même la question, faire aux idiomes américains l'application des lois qu'il a si bien reconnues et définies, se rappeler à propos que toute concentration politique d'un peuple suppose dans la langue parlée par ce peuple une concentration correspondante. Or, à l'époque où les

Espagnols débarquaient dans le nouveau monde, le Pérou possédait une civilisation puissante dont tout le monde admire encore aujourd'hui la grandeur et l'éclat. L'empire des Incas occupait alors la moitié au moins du continent et comptait près de vingt millions d'habitants gouvernés par un seul maître qui résidait d'ordinaire à Cuzco, mais faisait de fréquents voyages dans les provinces pour mieux connaître les tendances et les besoins particuliers des peuples soumis à sa domination. Ce souverain avait une armée permanente de trois cent mille hommes parfaitement disciplinés et répandus le long des frontières pour la défense de l'empire ; il entretenait une flotte nombreuse, qui tous les ans remontait jusqu'à l'isthme de Panama et recueillait en passant le tribut des populations maritimes (1). La religion de ces peuples était pure, et ses prêtres prêchaient une morale élevée; la noblesse était intrépide et instruite, le peuple intelligent, laborieux et soumis. L'industrie florissait; des manufactures, des forges, des fonderies de métaux précieux s'élevaient de toutes parts; les mines, soigneusement exploitées, rendaient chaque année un produit immense; les campagnes, bien cultivées, nourrissaient sans peine des villes aussi peuplées que les plus grandes villes de l'Europe; des travaux d'irrigation merveilleusement entendus régularisaient le cours des eaux et entretenaient partout une fertilité inépuisable; des ponts de lianes franchissaient les plus grands fleuves, et des

(1) P. Martyr, *Decad. II*, lib. III. « *Quod navigiis velificantur nihilo vestris minoribus* (*et caravelas insinuabat*). » Cfr., *Dec. III*, lib. 1er, où il est fait allusion aux flottes péruviennes du Pacifique d'une manière encore plus explicite.

routes larges et commodes, vraies voies romaines, semées çà et là de grandes hôtelleries où le voyageur trouvait gratuitement un abri assuré, et parcourues régulièrement par les courriers qui faisaient le service des postes, conduisaient d'une extrémité de l'empire à l'autre à travers plaines et montagnes.

A côté du développement matériel de cette civilisation, les récits des Espagnols nous permettent d'entrevoir et de constater comme conséquence un développement moral et intellectuel antérieur de beaucoup à l'époque où les Européens vinrent apporter au nouveau monde ce que l'on est convenu d'appeler officiellement les bienfaits de la civilisation chrétienne. Il y avait au Pérou un code de lois dès longtemps condensé en courtes et brèves formules dont les *quipus* transmettaient immuablement de génération en génération la teneur et la lettre. Ces lois étaient justes : on les louait et même on les observait. Les sciences et les arts, l'astronomie, les mathématiques, la sculpture, la peinture, étaient fort en honneur : les docteurs péruviens (amautas) enseignaient publiquement la grammaire, et ne permettaient aux jeunes gens de prendre le vêtement viril qu'après leur avoir fait subir des examens littéraires et religieux. Ils avaient des histoires, aujourd'hui perdues il est vrai, mais que plusieurs auteurs espagnols ont lues et utilisées ; ils étaient poëtes, comme le prouvent certains fragments d'hymnes religieux ou de chants d'amour que la tradition nous a conservés ; enfin, la seule œuvre échappée au naufrage lamentable de cette littérature jadis si florissante est un drame national, l'*Apu-Ollantay*, qui, pour ne valoir ni l'*OEdipe à Colone* ni la *Médée*, ne

manque ni de grâce, ni de fermeté, ni de grandeur tragique.

Eh bien ! je le demande, une langue qui a pu se prêter si entièrement à tous les besoins et à tous les raffinements de la civilisation peut-elle être, comme on l'a si souvent répété, un idiome sans forme et sans fixité? Quand nous n'aurions pour résoudre cette question que les récits des Espagnols, nous ne saurions hésiter un seul instant : à une civilisation si brillante a dû correspondre une langue déjà mûre. Aussi bien, cette langue des Incas existe encore aujourd'hui sous le nom de *quichua* (1). Trois siècles d'oppression et de catholicisme n'ont pu ni la détruire ni même l'altérer ; elle a su trouver en elle-même assez de ressources et de vie pour résister à l'invasion du langage espagnol ; elle a fait plus, au lieu de perdre du terrain, elle en a gagné, elle s'est imposée à ses maîtres et a conquis ses vainqueurs. Aujourd'hui, de Santiago del Estero à Quito, des côtes de l'Océan aux bords du Paraguay, la langue usuelle, celle dont on se sert entre amis et dans l'intérieur des familles, n'est pas la langue de Pizarre et de ses compagnons, mais bien celle d'Atahuallpa et de ses sujets. On l'aime, on la parle, on l'écrit : elle a eu son passé tout aussi glorieux que le passé de maint idiome en honneur auprès de la philologie européenne, et j'espère qu'elle a encore devant elle un long avenir.

Lorsque, parcourant les écrits des missionnaires jésuites et les fragments qui nous restent de l'antique littérature du Pérou, on se trouve enfin face à face avec

(1) V. au *Glossaire* l'explication du mot *Quichua*.

cette langue si peu connue des savants européens, et qu'après une patiente étude on voit tomber un à un les voiles qui cachaient les merveilles de son mécanisme, on est comme frappé d'étonnement et d'admiration. La manière sobre et ingénieuse dont sont déduites les formes grammaticales, la perfection d'un système de déclinaison et de conjugaison où tout est uniforme et régulier, l'ordonnance si simple à la fois et si savante de la phrase entière, tout surprend et ravit l'esprit. Ce ne sont plus les complications et les irrégularités nécessaires de nos langues où les mots ne présentent plus que des débris de racines et de flexions usées l'une sur l'autre par un frottement continuel, comme des galets au roulement de la vague, édifices savants et mystérieux construits avec les ruines d'édifices plus anciens et dans lesquels l'œil exercé du philologue peut seul reconnaître l'origine et la forme primitive des matériaux. Dans le quichua, pour long que soit le mot, la racine principale y ressort toujours au milieu des particules qui l'enveloppent et lui font cortége, comme un diamant habilement enchâssé par la main de l'orfévre ressort au milieu du cercle d'or et de perles dont il est entouré. Partout la même sans que nulle combinaison puisse la changer, l'assimiler ou la briser, sa forme reste toujours intacte; mais en même temps les suffixes qui l'accompagnent la font passer successivement par les nuances les plus délicates du sentiment et de la pensée humaine; la certitude, l'espoir, la crainte, le doute, le désir, la joie, viennent s'y peindre tour à tour; c'est un miroir qui reflète fidèlement tous les objets qu'on lui présente, sans rien perdre de sa transparence et de sa limpidité.

Ce langage si riche et si harmonieux est-il un fruit du sol sur lequel il vit aujourd'hui, ou bien est-il venu de contrées étrangères? et s'il est né au dehors de l'Amérique, à quelle famille de langues humaines peut-on le rattacher? Que l'on donne à la civilisation péruvienne quatre siècles de date comme Garcilaso de la Vega, ou quarante comme Montésinos, la tradition reste muette et ne nous apprend rien sur l'origine de la langue. Heureusement la science moderne nous a fourni les moyens de suppléer aux traditions et aux monuments : quand même nous ne saurions pas le peu que nous savons de l'histoire primitive du Pérou, quand non-seulement toutes les annales indigènes, mais encore tous les récits européens relatifs à la conquête seraient perdus pour nous, la langue dans la bouche du paysan le plus ignorant et le plus grossier nous serait un historien plus fidèle et plus complet que maint écrivain en renom; les mots interrogés rediront le passé à qui saura les faire parler; ils révéleront les mœurs, la religion, le génie de la race qui peupla jadis l'Amérique et, mieux que cela, son origine.

Il ne faudrait pas cependant se dissimuler les difficultés d'une pareille entreprise. Nous n'avons pas ici, comme dans l'Égypte ou dans l'Inde, une masse de monuments écrits et de documents originaux qui nous permettent de remonter jusqu'à plus de cinquante siècles en arrière et de suivre pas à pas le développement et les variations intérieures d'un idiome. Ce qui nous a été conservé du quichua, c'est la langue de la dernière heure, celle que parlent encore les Indiens soumis et convertis, celle qu'écrivaient aux siècles passés les

révérends pères jésuites, hommes pieux sans doute et remplis de toutes les vertus chrétiennes, mais assez ignorants des règles de l'orthographe péruvienne et des lois phonétiques du langage. Les mots se sont comme à plaisir défigurés sous la plume de leurs faiseurs de catéchismes ou de sermons; ils ont pris des formes ou des acceptions bizarres que les Incas ne leur connaissaient point. Il faut donc avant toute chose les rétablir autant que possible dans leur forme première, retrouver leur signification véritable, ramener à leurs causes les irrégularités apparentes ou réelles qu'ils présentent, discerner sous la multiplicité des faits secondaires les lois de formation et d'analogie qui se dérobent à nos yeux, dégager de toute alluvion impure le fond primitif et inaltéré de la langue, en un mot la recomposer pièce à pièce au moyen d'une minutieuse analyse; puis, ce travail de restitution terminé, agir sur cet idiome ainsi épuré, en disséquer le corps comme on a fait pour les langues sémitiques et ariennes, en étudier les racines et les comparer aux racines correspondantes des familles asiatiques pour voir s'il n'y a point quelques rapprochements à faire et quelques conclusions à tirer. Je sais tout ce qu'une pareille étude a de difficultés pour le savant européen initié à tous les secrets de la science et formé par les leçons de maîtres illustres, à plus forte raison pour moi qui, placé loin du foyer de l'enseignement scientifique, ai dû étudier et me former seul. Il m'a fallu parmi les ouvrages des philologues modernes deviner d'instinct ceux qui pouvaient m'être utiles, les faire venir d'Europe à grand'peine, les explorer et les comprendre sans personne qui pût m'aider et m'épargner les dégoûts et

les erreurs qui accompagnent les commencements de cette étude; j'ai persévéré cependant, et après dix années d'un labeur incessant, je viens enfin soumettre à la science et à l'Amérique elle-même le résultat de mes travaux sur la langue des Quichuas et sur les liens qui l'unissent aux langues de l'Asie centrale.

Le résultat auquel je suis parvenu étonnera bien des gens; et je m'attends par avance à rencontrer une forte opposition parmi les savants de tout rang et de tout pays. Lorsqu'ils me verront dire que le quichua est une langue arienne, ils me trouveront, sans doute, ou bien ignorant ou bien audacieux, et ne pourront s'empêcher de sourire au seul énoncé d'une proposition si paradoxale en apparence, et si imprévue pour eux. Les critiques dédaigneusement indulgentes ne me manqueront pas, et je compte que l'on essayera de tourner mon œuvre en ridicule sur la foi du titre, avant même de l'avoir lue. Heureusement nous ne sommes plus au temps où le moindre bon mot suffisait pour décider du succès d'une idée ou d'une théorie; toutes les plaisanteries et les récriminations qu'ont faites les hellénistes de l'ancienne école n'ont rien pu contre l'étude du sanscrit, et même ont fini par retomber sur leurs auteurs. Le ridicule sera donc une arme bien faible contre mes arguments : tant que l'on n'emploiera que le dédain ou la moquerie, je n'aurai pas grand sujet de craindre pour mon idée, et je ne me croirai convaincu ni d'absurdité ni même d'erreur. Si étrange et si folle que ma théorie puisse paraître au premier abord, je demande qu'on l'examine soigneusement avant de la re-

jeter. L'œuvre que j'ai entreprise est une œuvre sérieuse et de bonne foi : j'attends de la science européenne un examen sérieux et de bonne foi.

Toutefois, quand je dis du quichua que c'est une langue arienne, je ne voudrais pas que l'on exagérât par trop la portée et le sens de mes paroles. Je n'ai nullement la prétention de soutenir que l'on doive retrouver dans ses formes secondaires toutes les formes correspondantes du sanscrit, du zend et des idiomes congénères. Le système grammatical du quichua diffère beaucoup du système grammatical des langues que l'on a seules jusqu'à présent appelées ariennes. Sa déclinaison contient, il est vrai, de véritables flexions qui présentent une analogie radicale avec les flexions ariennes; mais le plus souvent, il offre tous les caractères d'une langue agglutinante; il semble donc que je devrais placer dans la famille touranienne plutôt que dans la famille arienne, et le rapprocher du turc, du thibétain, du tamoul, plutôt que du sanscrit, du grec et de l'allemand. Mais si, après avoir fait l'étude des formes grammaticales, on passe à l'étude des racines qui ont constitué et les mots et les formes elles-mêmes, on est bientôt forcé de reconnaître que toutes ces racines se retrouvent avec le même sens, les mêmes fonctions et les mêmes dérivations que dans les langues ariennes, et principalement dans le rameau pélasgique. Le quichua appartient donc primitivement à la même famille que ces langues ariennes; mais, en même temps, pour expliquer les divergences capitales que présente sa constitution grammaticale, il faut ajouter qu'il a dû se séparer de la langue mère à une époque où cette langue ne se servait pas

encore d'un système accompli de flexions et cherchait sa forme définitive : pour tout dire en deux mots, *le quichua est une langue arienne agglutinante.*

Ici encore, bien des gens ne manqueront pas de se récrier et de faire à ma proposition l'opposition la plus vive. Ils trouveront que ma définition du quichua renferme deux termes contradictoires, et, de fait, au dire de bien des savants, les mots *langues ariennes* et *langues agglutinantes* hurlent de se voir accouplés : jamais les langues ariennes n'ont passé par cette période d'imperfection relative que l'on nomme l'agglutination; le trait le plus saillant de leur caractère, celui que l'on remarque dans toutes, depuis le dialecte védique jusqu'aux patois les plus grossiers de l'Angleterre et de la France, est la flexion grammaticale. Heureusement pour moi, je puis citer à l'appui de ma définition le nom et l'autorité des savants les plus éminents de notre époque : MM. Bunsen, Pott, Max Müller, sont là pour me défendre; ce sont eux qui les premiers ont avancé la théorie sur laquelle je m'appuie, et je pourrais donner de leurs ouvrages de longs et nombreux extraits où cette question est débattue et prouvée. Mais cela m'entraînerait trop loin de mon sujet; je me contenterai, avec M. Pott, d'établir comme un fait « que la formation du sanscrit, tel qu'il nous est parvenu, a été précédée d'une période d'extrême simplicité et d'entière absence de flexions, laquelle nous est encore représentée par le chinois et les autres langues monosyllabiques. » J'ajouterai même, avec M. Max Müller « qu'il est absolument impossible qu'il en ait été autrement. »

Un moment de réflexion suffira pour nous convaincre de la vérité de cette théorie. Quand nous soumettons à l'analyse grammaticale une des langues à flexions, le sanscrit par exemple, qui est la plus ancienne et la plus riche en formes primitives, nous reconnaissons dans toutes ces flexions des mots indépendants, des *racines démonstratives* ayant eu primitivement un sens distinct des *racines attributives* auxquelles les variations du langage les ont unies. En ce temps-là, toute racine était un mot et tout mot une racine; la distinction entre les diverses parties du discours, que nous établissons si soigneusement, n'existait pas encore : la même syllabe employée comme verbe, comme nom, comme adjectif, comme adverbe, n'était déterminée que par sa place dans la construction générale. Le chinois et l'ancien égyptien nous sont des exemples frappants de cette première série de langues. Ce procédé suffisait à tous les besoins de la pensée humaine; mais d'autres peuples chez qui un commencement de concentration précoce n'avait pas, comme chez les Chinois, arrêté le développement grammatical, trouvèrent un procédé linguistique plus parfait. Un certain nombre de racines s'agglutinèrent à la suite des autres racines pour leur faire rendre d'une façon qui parût plus précise toutes les nuances successives de la pensée, sans éprouver toutefois la moindre altération phonétique, et sans subir aucun changement qui pût rendre méconnaissable l'un des deux termes employés. C'est à ce système de grammaire que les Turcs, les Tartares, les Mongols, se tiennent encore aujourd'hui, et ce moyen d'expression leur a sans

doute semblé assez parfait, puisqu'ils n'éprouvent pas le besoin de l'abandonner. Mais d'autres peuples, les peuples que l'on nomme plus spécialement ariens, ne s'arrêtèrent pas là. Ces mots auxiliaires, d'abord indépendants et distincts, perdirent peu à peu conscience d'eux-mêmes; puis, l'altération phonétique survenant, la racine attributive et la racine démonstrative se fondirent en un seul terme indivis, si bien que la dernière fut bientôt réduite à une simple syllabe et même à une simple lettre qui nous permettent encore de reconnaître parfois la forme primitive et le sens antique de la flexion, mais qui n'ont plus par elles-mêmes aucune espèce de signification et ne sont, aux yeux du vulgaire, qu'un appendice nécessaire et comme une végétation naturelle de la racine.

Cela posé, n'est-il pas simple et naturel d'admettre qu'une langue dont toutes les racines indiquent l'origine arienne, séparée, par le hasard des migrations, de ses sœurs asiatiques et européennes, et confinée pendant des siècles au cœur de l'Amérique méridionale, se soit vue arrêtée dans sa période transitive par un commencement de concentration politique et sociale, et se trouve ainsi avoir, avec un fond tout arien, des accidents grammaticaux que l'on n'est accoutumé à rencontrer que dans les langues touraniennes? C'est là précisément le cas du quichua, si je parviens à démontrer d'une façon satisfaisante qu'il a toutes ses racines ariennes et présente avec le sanscrit une origine commune. C'est à cette démonstration que tendront tous mes efforts, c'est dans ce but que j'examinerai d'abord la grammaire et le vocabulaire, déduisant des observations et des rap-

prochements que j'ai pu faire les lois de mutation et de formation des lettres et des mots, puis les traditions historiques et religieuses que nous ont conservées les Espagnols, et qui peuvent jeter quelque lumière sur les époques primitives de la nation péruvienne.

Ici encore je me séparerai de l'opinion généralement reçue. A mes yeux, l'empire péruvien n'est pas, comme le voudrait Garcilaso de la Vega, une création relativement moderne. L'un des historiens les plus probes et les plus instruits qu'ait eus le Pérou, Montésinos, a rerecueilli dans la bouche des habitants du pays, à une époque où les vieilles traditions étaient encore vivantes, les preuves d'une haute antiquité. Il nous donne une liste de cent un empereurs dont les règnes additionnés ensemble forment un total de quarante siècles. Faites subir à cette série si bien suivie et si bien enchaînée toutes les corrections imaginables; retranchez-en tous les règnes et tous les princes qui pourront vous paraître suspects : quoi que vous fassiez, il vous faudra toujours admettre ce fait que, plusieurs milliers d'années avant la découverte de l'Amérique, la race péruvienne avait subi une concentration politique assez forte et assez puissante pour frapper vivement l'esprit des populations et y laisser une trace ineffaçable. Il y a plus : examinez les noms dont est formée cette liste, décomposez-les en leurs éléments constitutifs. Ces noms, dont Montesinos nous donne souvent l'interprétation, sont pour la plupart allégoriques; quelques-uns même ne sont que des surnoms imposés au prince qui les portait, à la suite de quelque grand événement ou quelque grande réforme. Tous se retrouvent dans la langue quichua et peuvent

s'expliquer par elle. Les noms de Titu-Kapak-Amauri, de Illak-Topa-Kapak, de Huaman-Tako-Amauta, seraient encore compris aujourd'hui par tous les hommes de race indigène. Il en est de même pour les noms de ruines célèbres de ces temps primitifs, Tianahuañaco, Canchachimu, et pour ceux de certaines villes illustres, Arequipa, Guayaquil, Huamanca. Ne faut-il pas en conclure que le quichua était la langue nationale de ces vieux monarques et de leurs peuples? Sans doute; et si l'on m'objectait qu'après tout, la rédaction de cette liste est postérieure aux Incas, que les noms des monarques Puruhas qui la composent ont dû, pour arriver jusqu'à nous, être traduits dans les idiomes des vainqueurs, que ces noms ne sont donc pas une preuve suffisante de l'ancienneté du quichua comme langue nationale du Pérou, je répondrais qu'une pareille hypothèse est impossible à soutenir. Les Incas, en effet, loin de chercher à garder la mémoire des dynasties primitives, s'efforçaient de la détruire. Pour parvenir à ce but, on faussait l'histoire, on réunissait sur la tête du seul Manko-Kapak tout le travail des siècles passés, et l'on considérait officiellement Sinchi-Roka comme le fondateur de l'empire, supprimant ainsi toute la longue série des rois qui l'avaient précédé et qui avaient rendu possible la formation de la puissance péruvienne. Mais la volonté des princes ne put détruire ni les traditions conservées dans l'esprit du peuple, ni les ruines des races antérieures. Ces ruines existent encore aujourd'hui : on peut les voir, les explorer, s'assurer de leur antiquité, constater le degré de civilisation des nations, aujourd'hui détruites, qui les avaient élevées, et comparer avec ce qui nous reste des races pé-

lasgiques de l'Europe les débris laissés par les races pélasgiques du nouveau monde (1).

Les preuves que j'apporte à l'appui de ma thèse et la façon dont je les présente pourront paraître quelque peu extraordinaires aux savants européens. Parfois je leur semblerai trop court et trop incomplet sur certains points ; parfois, au contraire, ils me trouveront diffus et m'accuseront de m'étendre outre mesure sur des sujets bien connus et bien élucidés. Je conviens moi-même par avance qu'ils auront souvent raison, et je leur avoue franchement que ce défaut, si c'en est un dans le cas présent, est un défaut voulu. Qu'ils songent, en effet, à la position embarrassante où je me trouve placé en ce moment. Moins heureux qu'ils ne le sont d'ordinaire, je dois satisfaire deux publics bien différents d'esprit et de nature : l'un déjà vieux dans la science, accoutumé de longue date aux discussions philologiques, et poussant jusqu'à la minutie l'amour de l'exactitude grammaticale; l'autre si jeune encore qu'il n'a pas eu le temps d'appliquer à ce genre de travaux la vivacité et la pénétration de son esprit. Ce qui est devenu banal en Europe lui paraîtra nouveau et intéressant ; il s'étonnera de tout et voudra qu'on lui explique tout, parce qu'il n'a aucune idée des principes du langage et des méthodes philologiques. Il faudra donc le préparer et l'initier peu à peu, lui démontrer chaque point, insister sur des faits qui paraissent évidents à l'Européen et ne le seront pas pour lui. C'est à ce public surtout que je m'adresse, car c'est lui qui a le plus besoin de mon travail et

(1) Voyez *Fergusson's Architectura*, vol. Ier, chap. III.

de mes efforts ; c'est pour lui que j'écris et que je risque ces minutieuses explications qui paraîtront inutiles aux savants d'outre-mer ; heureux si, par mon exemple, je puis le décider à entrer hardiment dans la voie des spéculations philologiques et lui inspirer le goût des études américaines.

PREMIÈRE PARTIE

EXAMEN DES ORIGINES LINGUISTIQUES

LIVRE PREMIER

L'étude des racines de la langue quichua et leur comparaison avec les racines ariennes correspondantes présentent, comme nous l'avons déjà fait remarquer, des difficultés d'une nature toute particulière. La destruction de toute la littérature antique, et principalement de ces chants religieux où les ancêtres de la race péruvienne avaient déposé leurs traditions et leurs croyances, a fait disparaître, on peut dire sans grand espoir de retour, la forme première de la langue; d'autre part, l'ignorance complète où nous sommes du système d'écriture propre aux quichuas, et l'impossibilité d'adapter aux besoins d'une langue si différente de nos langues européennes l'alphabet latin, le moins riche et le plus insuffisant de tous les alphabets, ne nous permettent pas de connaître le nombre exact et la qualité des sons divers dont se composait le langage des Incas. Nous en sommes réduits aux transcriptions et à l'orthographe que les Espagnols imposèrent, il y a trois cents ans, aux Péruviens, vaincus et convertis, orthographe va-

riable suivant l'esprit ou le caprice de l'homme qui recueille et transcrit les mots. Des confusions de sons, des variantes inattendues résultant de mutations de lettres inexplicables, viennent sans cesse entraver le progrès de notre travail et ajouter, d'instant en instant, des difficultés nouvelles aux difficultés déjà si grandes de notre entreprise.

L'alphabet quichua, tel que l'ont établi les auteurs du XVIe et du XVIIe siècle, est formé de vingt-trois sons, cinq voyelles :

A, E, I, O, U,

et dix-huit consonnes :

C, CC, Kh, Ch, H ou G, IL, M, N, Ñ, P, PP, Qu, R, S, T, Th, TT, Y.

C'est avec cet alphabet que sont imprimés tous les livres, catéchismes, grammaires, sermons, dont se compose la littérature péruvienne actuelle. Les moines et les prêtres, qui seuls savaient écrire le quichua, n'étaient pas fort exigeants en matière de sons et se contentaient de cet alphabet fort imparfait. Mais, de nos jours, divers savants n'ont pas trouvé suffisant un pareil moyen d'expression et ont essayé de rendre plus exactement la gamme de sons que possède la langue du Pérou. M. Tschudi, dans sa grammaire et dans son dictionnaire (1), a séparé très-ingénieusement des nuances jusqu'alors confondues, et, plus récemment encore, le plus récent des grammairiens quichuas, le père Honorio Mossi (2), pous-

(1) Tschudi, *Kechua-Sprache*. Wien, 1853. 2 vol. in-8.
(2) *Gramatica y ensayo sobre las excelencias y perfeccion del idioma llamado co-*

sant encore plus loin l'analyse, a renchéri sur l'œuvre du voyageur allemand et noté un alphabet de trente sons. Pour nous, au lieu de rechercher toutes ces distinctions, fondées en nature sans doute, mais embarrassantes et même à peu près inexplicables pour l'étranger, nous avons essayé de réduire au plus petit nombre possible les sons fondamentaux de la langue. Nous avons rejeté tous les K, KC, Q, QQ, QC, etc., dont les philologues péruviens hérissent leur alphabet, et nous nous sommes bornés à représenter par un seul signe toutes les nuances de prononciation que peut prendre une même lettre, convaincus que la plupart du temps ces nuances dépendent de certaines circonstances dialectales ou individuelles dont n'ont pas tenu compte les grammairiens antérieurs, trop pressés de généraliser. Nous nous servirons donc, dans tout le cours de cette étude, d'un alphabet composé, outre les cinq voyelles ordinaires, de quinze consonnes ainsi réparties :

	Douces.	Fortes.	Nasales.
Trois gutturales :	K,	K',	N
Deux palatales :	Y,	CH,	»
Trois dentales :	T,	T',	Ñ
Trois labiales :	P,	P',	M
Deux semivoyelles :	R,	Ll	
Une sifflante :	S		
Une aspirée :	H		

Cet alphabet, ainsi restreint, nous permettra de rendre compte de toutes les mutations de lettres et de toutes

---

munemente Quichua, por el R. P. Fr. Honorio Mossi. Sucre; imprenta de Lopez. In-fol.

les altérations de sons qui ont fait de la langue aryaque primitive la langue dont se servent encore aujourd'hui les habitants modernes du Pérou.

Toutefois, avant d'entrer dans la discussion et dans l'examen de tous ces changements phonétiques, nous devons faire un aveu au lecteur. Éloignés comme nous le sommes du foyer de la science européenne, nous n'avons pas ici les moyens de donner, avec leurs caractères spéciaux, les langues diverses auxquelles nous emprunterons à tout moment des mots ou des formes grammaticales. Nos imprimeries n'ont pas l'alphabet grec; à plus forte raison ne possèdent-elles ni l'alphabet zend, ni l'alphabet sanscrit, ni aucun des alphabets de convention dont se servent les savants pour transcrire les langues orientales. Nous avons donc été contraints de composer nous-mêmes un alphabet de transcription qui, sans dépasser les ressources malheureusement si restreintes de nos imprimeurs, pût néanmoins donner une idée de la forme des mots sanscrits ou zends que nous citerons à chaque instant (1).

Alphabet de transcription.	Sanscrit.	Zend.	Grec.	Alphabet de transcription.	Sanscrit.	Zend.	Grec.
a	अ	ᠠ	α	u	उ	ᠣ	υ
â	आ	ᠡᠠ	»	û	ऊ	ᠣᠠ	»
i	इ	ᠢ	ι	r	ऋ	ᠷᠢ	»
î	ई	ᠢᠠ	»	r'	ॠ	ᠷᠢᠠ	»

(1) Ce paragraphe fut écrit à une époque où je ne songeais pas encore à faire imprimer mon ouvrage en Europe.

Alphabet de transcription.	Sanscrit	Zend.	Grec.	Alphabet de transcription.	Sanscrit.	Zend.	Grec.
l	ऌ	"	»	d'	"	[illegible]	»
l'	ॡ	"	»	n	न	[illegible]	ν
ê	ए	[illegible]	η	*t*	ट	"	»
ê	"	[illegible]	»	*t'*	ठ	"	»
ê'	ऐ	[illegible]	»	*d*	ड	"	»
o	"	[illegible]	ο	*d'*	ढ	"	»
ô	ओ	[illegible]	ω	*n*	ण	"	»
ô'	औ	"	»	p	प	[illegible]	π
k	क	[illegible]	κ	p'	फ	"	»
k'	ख	[illegible]	χ	f	"	[illegible]	φ
q	"	[illegible]	»	b	ब	[illegible]	β 6
g	ग	[illegible]	γ	*b*	भ	"	»
g'	घ	"	»	m	म	[illegible]	μ
ñ	ङ	[illegible], [illegible]	»	y	य	[illegible], [illegible]	»
c'	च	[illegible]	»	r	र	[illegible]	ρ
c'	छ	"	»	l	ल	"	λ
J'	ज	[illegible]	»	v	व	[illegible], [illegible], [illegible]	»
J'	झ	"	»	ç	श	"	»
ñ'	ञ	"	»	s'	ष	[illegible]	»
t	त	[illegible]	τ	s	स	[illegible]	σ
t'	थ	[illegible]	»	h	ह	[illegible]	
d	द	[illegible]	δ	z	"	[illegible]	ζ
d'	ध	[illegible]	ϑ	z'	"	[illegible], [illegible]	»

DES VOYELLES EN QUICHUA.

L'on peut réduire à trois, A, I, U, le nombre des voyelles fondamentales du quichua ; les deux autres voyelles que les Espagnols ont admises dans l'alphabet, l'E et l'O, doivent être considérées comme inorganiques, ce qui n'a rien de bien étonnant, si l'on admet l'origine arienne de l'idiome péruvien. Dans les langues ariennes, en effet, l'E et l'o brefs ne sont pas des lettres primitives. Elles manquaient complétement au gothique et même au sanscrit, comme le prouve la constitution de l'alphabet dévanagari : si les Hindous les avaient connues, leur alphabet, qui reproduit jusqu'aux plus légères nuances du son, n'aurait pas manqué de les noter et de leur affecter un signe spécial (1). Il y a plus, dans les langues où elles se trouvent usitées, en zend (2), en grec, en latin (3), elles ne sont la plupart du temps que les représentants d'un A primitif qui s'est conservé en sanscrit. La terminaison ος, que prend au nominatif singulier toute une classe de substantifs grecs, correspond à la terminaison AS du sanscrit; le latin NOVEM a pour équivalent le sanscrit NAVAN, et le PUTREM zend le PUTRAM

---

(1) Parmi les voyelles simples, il y en a deux qui manquent à l'ancien alphabet indien : ce sont l'*ε* et l'*o* grecs. S'ils ont été en usage au temps où le sanscrit était une langue vivante, il faut au moins admettre qu'il ne sont sortis de l'A bref qu'à une époque où l'écriture était déjà fixée. En effet, un alphabet qui représente les plus légères dégradations du son n'aurait pas manqué d'exprimer la différence entre *a*, *e* et *o*, si elle avait existé. (Bopp, *Gr. Comp. Trad. Bréal.*, t. I, p. 31.)

(2) *Id.*, p. 79-80.

(3) *Id.*, p. 31.

sanscrit. L'on peut donc affirmer avec toute sûreté que l'E et l'O que l'on trouve en quichua ne sont pas non plus des lettres primitives, mais de simples modifications de sons qui ne changent en aucune manière le sens des mots où elles se produisent et en altèrent à peine la prononciation. Comme le remarque fort justement M. Tschudi, les Indiens prononcent fort souvent à la façon de l'E l'I médial ou initial (1); ils disent indifféremment QU*e*CHUA et QU*i*CHA, K'*i*PI et K'*e*PI, K*i*LLAY et K*e*LLAY. Quant à l'O, le petit nombre de mots où il se rencontre peuvent passer pour de simples variantes de mots écrits d'ordinaire avec un U : ORK*o*, le petit d'un animal, se prononce également *u*RK*u*, OTOR*o*NK*o*, la panthère, est le même mot que *u*TU*u*RUNK*u*.

Au commencement et au milieu des mots, l'A quichua sonne fort et plein; à la fin, il sonne bref et parfois même est peu distinct. Il correspond, en général, à l'A bref et long du sanscrit et des langues congénères : HAMU, aller, est l'équivalent du sanscrit GAM; il remplace également l'Hτα grec et, en général, toutes les lettres qui, dans un idiome arien, correspondent à l'A sanscrit : μήτηρ, mère, sanscrit MÂT*r*, latin MATER, appartient à la même racine que le MAMA quichua. Ajoutons, pour terminer, que les Indiens du moyen Pérou donnent fort souvent à l'A médial les sons AO et AU (2).

Nous avons déjà dit qu'au commencement et au milieu des mots, les Quichuas donnaient à l'I le son de l'E; c'est seulement comme lettre finale que l'I se prononce

(1) Tschudi, *Kechua-Sprache, Sprachlehre*, p. 32-33.
(2) *Id.*, p. 32.

plein et ouvert. L'U, au commencement des mots, devant I et E, se prononce à peu près comme le V latin : UEKE, larme, prononcez VEKE ; UIKSA, le ventre, prononcez VIKSA (1). C'est là un des artifices au moyen desquels le quichua, qui ne possède pas le V, supplée au manque de cette lettre.

Il serait plus que hasardeux de chercher à faire des règles pour les changements de voyelles de l'aryaque au quichua. En général, la voyelle qui se trouve en sanscrit ou dans les idiomes congénères est la voyelle conservée en quichua :

Sanscrit.	Quichua.
GAM, aller.	HAMU.
R et RI, aller.	RI.
GÔ, bœuf, vache.	KU, quadrupède.
ANG' *grec* ἄγχω, souffrir.	ANCHI, pleurer, gémir.
SÎRA, serpent.	SIRA-SIRA, scorpion.
SIK'A, rayon de lumière.	SIK'I, SEKE, rayon de lumière.
Ἁγνὸς, ἅγιος, saint, sacré.	AKNA, cérémonies religieuses.

Quelquefois, néanmoins, l'A des mots ariens s'affaiblit en I et en U, ou bien l'I et l'U ariens se transforment en A quichua.

SING', sentir.	SENKA, nez ; SANKA, nasillard.
AÇ, couper ; AÇI, épée.	IKI, couper.
SIK'A, crête.	SUKUMA, crête.
ÇULA, aiguille.	SIRA, aiguille, épine, coudre.

Le même phénomène se produit fréquemment dans les autres langues ariennes. Le grec remplace plus volon-

(1) Tschudi, *Sprachlehre*, p. 80.

tiers l'A sanscrit par un Ê ou un Ô que par un A; le sanscrit DAD'ÂMI, je place, devient τίθημι, DADÂMI, je donne, δίδωμι. De même, en latin, l'Ô est un remplaçant ordinaire de l'A sanscrit : SORÔREM, sanscrit SVASÂRAM, GNÔTUS, connu, en sanscrit J'ÑÂTAS, etc. (1). Le zend (2) et le gothique (3) nous offrent des exemples nombreux de mutations analogues que nous pourrions citer, si nous ne craignions d'allonger outre mesure cette partie de notre travail et de sortir ainsi du cadre de notre sujet.

DES CONSONNES EN QUICHUA.

Nous avons rangé les consonnes quichuas, comme on le fait généralement dans les langues indo-européennes, suivant les organes qui servent à les prononcer. Nous avons obtenu ainsi quatre classes principales : les gutturales, les dentales, les labiales et les palatales. Nous avons réuni dans une cinquième classe les deux semi-voyelles R et LI, et dans une sixième l'aspirée H et la sifflante S. Les trois premières classes se trouvent partagées en dures ou tenues, en aspirées rudes ou tenues aspirées, et en nasales; la classe des palatales ne possède point de nasale et se compose d'une molle ou moyenne Y (prononcez j comme dans *je*) et d'une aspirée molle CH.

Si l'on compare cet alphabet à l'alphabet dévanagari, l'on sera frappé de sa pauvreté : des classes entières qui

(1) Bopp, *Gr. C.*, p. 32.
(2) *Id.*, p. 82-83.
(3) *Id.*, p. 114 et suiv.

existent en sanscrit n'existent pas en quichua, et, dans les classes même qui sont communes aux deux langues, des ordres entiers de lettres font défaut. Le quichua, comme on le voit, manque complétement des lettres si improprement appelées cérébrales; il ne possède ni les consonnes molles G, D, B, ni leurs aspirées G', D', B', ni les semi-voyelles I et V, ni les sifflantes Ç et S'. Mais il faut remarquer que la classe entière des cérébrales et, dans les autres classes, l'ordre des aspirées molles, manquent non-seulement au quichua mais à toutes les langues indo-européennes. Ces deux genres de sons ne se sont développés dans le sanscrit qu'après sa séparation d'avec les autres langues ariennes (1). Le latin ne possède point de consonnes aspirées véritables, non plus que le gothique (2) : toutes les fois que ces deux langues ont à rendre des sons représentés en sanscrit par une consonne aspirée, elles se servent de la consonne non aspirée correspondante (3) :

(1) Quant à l'origine plus ou moins ancienne des aspirées sanscrites, je regarde les moyennes aspirées comme les premières en date, les tenues aspirées comme les plus récentes. Ces dernières ne se sont développées qu'après la séparation des langues de l'Europe d'avec le sanscrit; mais elles sont antérieures à la séparation du sanscrit et des langues iraniennes. Cette opinion s'appuie surtout sur ce que les aspirées sanscrites sonores sont représentées par des aspirées en grec, et pour la plupart aussi en latin... Au contraire, les tenues aspirées sanscrites sont représentées presque constamment dans les langues classiques par des tenues pures; l'aspirée sanscrite T', la plus communément employée parmi les aspirées dures, est notamment toujours remplacée en grec et en latin par τ, *t*. (Bopp, t. I, p. 45.)

(2) En latin, il n'y a pas d'aspirées véritables, leur place ayant été prise par les spirantes correspondantes. Cependant la spirante dentale *s* ne se rencontre jamais en latin comme représentant une aspirée dentale primitive (*th* ou *dh*). — En gothique, les aspirées véritables manquent également, à moins qu'on ne prononçât comme une aspirée le *th*. Dans la série des gutturales et des dentales nous n'avons que les spirantes *h* et *f*. Cette observation semble s'appliquer également à l'ancien haut-allemand. — Dans les dialectes slaves, y compris le lithuanien, les aspirées manquaient originairement. (Max. Müller, *Leçons sur la science du langage*, 2e série, trad. Harris et Perrot, t. I, p. 252-253.)

(3) Bopp, *Gr. comp.*, p. 50 et suiv.

Sanscrit.	Latin.	Gothique.
MAD'YAS.	*Medius* (osque *Mefios*).	»
TUB'YAM, à toi.	*Tibi.*	»
PrT'US, large.	*Latus.*	»
AB'ARAT, il porta.	»	*abara.*

Le sanscrit lui-même, malgré sa richesse, ne possède pas certains sons que l'on trouve dans d'autres langues ariennes, la lettre F par exemple. Il ne faut donc pas s'étonner si le quichua n'a point toutes les lettres qui se trouvent dans les branches de la famille arienne. Il a remplacé les nuances qui lui manquent par d'autres nuances, et nous verrons tout à l'heure, en examinant chaque lettre séparément, les artifices et les combinaisons dont il a usé pour rendre les sons qui, dans les langues détachées postérieurement du tronc arien primitif, sont exprimés par des caractères distincts.

Aucun mot de pur quichua ne commence par une double consonne; une consonne simple peut seule être mise, non-seulement au commencement de la première syllabe, mais encore au commencement de toutes les syllabes suivantes. Partout où, dans le cœur d'un mot quichua, l'on rencontre deux consonnes accolées l'une à l'autre, il faut les séparer et rattacher : la première à la syllabe qui finit, la seconde à la syllabe qui commence. ISMU, se corrompre, pourrir, devra se décomposer en ISMU, KACHKA, se retenir; en KACH-KA, et ainsi de suite. Il faut excepter pourtant de cette règle les syllabes nasalisées, comme SONKO, cœur, INTI, soleil, etc. Mais ici encore l'exception est plus apparente que réelle; tous ces mots nasalisés supposent, en quichua comme en sanscrit, l'existence d'un radical primitif dépourvu de la nasale.

C'est ainsi que INTI, le soleil, et le mot sanscrit correspondant IND', scintiller, briller, se rattachent au radical IT', aller, courir, rayonner. A part ces cas, le quichua pousse si loin l'horreur des chocs de consonnes qu'il intercale souvent des voyelles là où le sanscrit et les autres langues ariennes ont deux consonnes au commencement du mot. Pour n'en citer qu'un exemple, tous les mots qui se rattachent à la racine arienne PLU, couler, courir, intercalent une voyelle entre la consonne P et la semi-voyelle LI ou R, qui correspond, en quichua, à la lettre I :

PILLUI, nager, naviguer.	PLAVA, navire.	πλέω, naviguer.
PARA, pluie.	PLU, couler.	»
PILLU, voler.	»	πέλ-αργος, grue, *plu*-ma, plume.
PURI, aller.	»	πορίζω, passer, traverser.

Le quichua n'est pas d'ailleurs la seule langue arienne qui répugne à ces rapprochements de consonnes auxquels nos oreilles sont si habituées. Le zend, lui aussi, sépare volontiers les consonnes que les autres idiomes congénères unissent sans scrupule. La voyelle E se trouve souvent insérée entre deux consonnes qui se suivent immédiatement en sanscrit (1).

Sanscrit.	Grec.	Zend.
PRT'US, large.	πλατυς.	PERET'US.
DADARS'A, je vis.	»	DÀDARES'A.
DADMÀSI (*védique*), nous donnons.	»	DADEMAHÎ.

On rencontre néanmoins, en quichua, certaines

(1) Bopp., *Gr. comp.*, p. 79.

formes qui semblent, au premier abord, constituer une exception réelle à la règle que nous venons de poser : ce sont les formes que les grammairiens et les lexicographes espagnols du XVIIe siècle écrivent avec les signes CC, PP, TT. Il est certain que, si l'on fait prononcer aux indigènes quelques-uns des mots ainsi écrits : CCARI, brave, PPACHA, éternel, TTAHUA, quatre, la manière dont ils produisent le son initial peut faire croire que ces mots commencent réellement par une double lettre et que l'orthographe usitée le plus généralement est bien l'orthographe véritable du mot quichua. Toutefois, si l'on étudie avec attention la prononciation de ces mots, l'on remarque bientôt que l'on s'était fait une idée fausse de la valeur du son par lequel ils commencent. Dans CCARI, dans PPACHA, dans TTAHUA et dans tous les autres vocables analogues, il y a redoublement, non point de la première lettre, mais de la première syllabe. En réalité, les Quichuas disent, non point CCARI, mais CACARI, non point PPACHA, mais PAPACHA, non point TTAHUA, mais TATAHUA. Ce qui a trompé les grammairiens espagnols, c'est que les indigènes prononcent fort vite la première syllabe et la précipitent, pour ainsi dire, sur la seconde de manière à paraître ne former qu'un seul son. Il se passe quelque chose d'analogue dans quelques-unes de nos langues modernes, en allemand par exemple. Un Allemand, dans la conversation, ne dira jamais GEGEBEN, donné; il prononcera la première syllabe si vite, qu'il semblera l'avoir supprimée entièrement, et qu'un étranger qui traiterait la langue de Gœthe comme les moines espagnols traitaient le quichua aurait toute raison d'écrire GGEBEN le participe passé du verbe

GEBEN. Au lieu d'une exception, nous trouvons un procédé de composition particulier au quichua et, en général, aux langues agglutinantes. Pour exprimer la pluralité ou simplement pour renforcer l'idée exprimée par un mot, le quichua double le radical de ce mot (1). Ainsi :

De TIU, sable,	il fait	TIU-TIU, désert de sable.
De HACHA, arbre,	»	HACHA-HACHA, forêt.
De RUNA, l'homme,	»	RUNA-RUNA, le peuple.
De SARA, maïs,	»	SARA-SARA, champ de maïs.

Toutefois, dans la série de mots qui nous occupe, ce n'est ni le mot entier que l'on redouble, ni même la première syllabe tout entière; c'est la première consonne suivie de sa voyelle, de même qu'en grec, en sanscrit et dans les autres langues ariennes, le redoublement qui atteint le parfait du verbe. Le sens du mot, ainsi modifié, devient plus fort et prend une teinte emphatique.

KARI, brave.	KAKARI, le brave par excellence, le guerrier.
KOMPI, robe longue,	KOKOMPI, même sens.

Pour éviter toute confusion, nous intercalerons entre les deux consonnes la voyelle propre à la première syllabe : au lieu de KKARI, nous écrirons K^{a}KARI; au lieu de PPACHA, P^{a}PACHA; au lieu de TTAHUA, T^{a}TAHUA.

---

(1) Tschudi, *Sprachlehre*, p. 131; Holguin, *Arte de la lengua Quichua*, p. 31. Lima, 1842.

DES GUTTURALES ET DES PALATALES.

La première classe de consonnes comprend, comme nous l'avons dit, les gutturales K, K', et Ñ. Le K se prononce comme le K des langues germaniques ou le C dur des langues novo-latines, le K' comme le CH dur des Allemands. La nasale Ñ, qui appartient à cette classe, a le son du GN français dans MONTAGNE ou de la Ñ espagnole dans SEÑOR. Au commencement des mots, elle a supplanté presque partout la nasale habituelle N; au milieu des mots, elle est d'assez rare occurrence. Elle paraît correspondre le plus souvent à l'N simple des racines ariennes :

HUAÑU, mourir, HAN, tuer, θάνατος, la mort.

Dans un nombre assez restreint, elle s'échange avec la semi-voyelle LI :

ÑAÑU, mince. LLAÑU,
ÑUCÑA, mensonge. LLUCLLa,

Elle répond alors aux mêmes lettres ariennes que la lettre qu'elle remplace, c'est-à-dire aux voyelles R et L et aux semi-voyelles R I :

ÑUCÑA, var., LLUCLLA, mensonge, RUC', briller, parler, all. LUEGEN, mentir.

Les palatales Y, CH, peuvent se rattacher, sans grand inconvénient, aux gutturales, dont elles ne sont après

tout qu'un simple amollissement. Il a été prouvé, en effet, que, dans la plupart des langues ariennes, toute palatale procède d'une gutturale correspondante. En sanscrit, par exemple, le thème réel de VAC', voix, RUJ' maladie, est VAK, RUK (1); dans le zend un J est presque partout l'équivalent d'un G sanscrit, et l'on rencontre les formes J'AD, parler, pour GAD, et J'AM, aller, pour GAM(2). La lettre Y des grammairiens quichuas a deux sons : l'un analogue au son de l'Y espagnol ou du J français, l'autre fort semblable au son du CH français dans LÂCHE ou du SH anglais dans BUSH. Ces deux sons, très-voisins l'un de l'autre, s'échangent fréquemment dans la bouche des Quichuas; c'est ainsi que l'on a :

YURI, naître,	et	CHURI, fils.
YANK'A, inutile, mauvais,		CHANK'A.
YAPUNI, faire du mortier,		CHAPUNI.
YUNU, pommes de terre desséchées,		CHUNU.

Quelquefois même il se produit entre la palatale Y et la semi-voyelle LI une confusion de son assez naturelle (3), et l'on trouve :

YALLINI,	pour	LLALLINI.
YAMTA, plein,	»	LLAMTA.
YANU, fin, mince,	»	LLAÑU.

Quant à l'autre palatale CH, elle a le son du C italien devant E et I, et les Quichuas la prononcent excessivement fort.

---

(1) Bopp, *Gr. comp.*, t. I, p. 47-48.
(2) *Id.*, p. 88.
(3) Cfr. Mossi, *Gramatica*, p. 6.

Le K quichua remplace en général le K sanscrit, et son aspirée K' l'aspirée sanscrite équivalente K' :

	Sanscrit.
KAK'A, sommet de montagne.	KAKU-DA, même sens.
KILLI, tissu, étoffe.	KÊL, coudre, lier.
KATI-NI (1), je suis.	KAT, aller, marcher.
KUTA-NI, je mous.	KUT, diviser, briser, broyer.

Comme ses analogues ariens, le K quichua correspond également à la sifflante ç du sanscrit. Dans la plupart des cas, en effet, cette sifflante ç n'est qu'un amollissement d'une gutturale primitive qui a persisté dans la plupart des idiomes congénères (2) :

	Sanscrit.	Latin.	Grec.	Racine.
IK-I-NI, je coupe,	AÇ,	AC-US,	'AKTH	AK.
KUMPI, robe de luxe,	ÇUMB', ornement, parure,		»	KUB'.
KAKI-NI, je tonne,	KAÇ, faire du bruit,		»	KAK.

Il y a même des cas où la gutturale sanscrite disparaît complétement :

KVAS, qui, HAY, quoi?

Les palatales quichuas Y et CH correspondent en général aux palatales sanscrites C', J' :

CHAKRA, ferme, établissement rural,	C'AKRA, cercle, province.
HACHA, arbre,	GAC'C'A, arbre.
CHALLU-NI, je répands de l'eau,	C'AL, submerger.
CHEKTA, moitié,	C'ID (SKID), couper, diviser.

(1) La forme NI qui suit le radical est comme nous le verrons plus tard la marque de la première personne du présent de l'indicatif.

(2) Examiné au point de vue de son origine, ç est presque partout l'altération d'un ancien K, ce qui explique pourquoi dans les langues de l'Europe il est ordinairement représenté par une gutturale. Comparez, par exemple, avec le thème ÇVAN, dans les cas faibles ÇUN, le grec κύων, le latin *canis*, et le gothique *hunds* ce der-

Parfois, néanmoins, il arrive que le CH quichua correspond à la combinaison du K et de la sifflante S' :

CHALL-HUA, poisson, KS'AL, s'agiter; *en parlant de l'eau*, couler.

à la gutturale K et à son aspirée K' :

CHAMA-NI, je jouis.	KAMA, amour.
CHACHUA-NI, je ris.	K'AK', rire.

ou bien à la lettre J' du sanscrit :

KACH-KU-NI, je suis heureux.	KAJ' briller, être heureux.
CHANKA, jambe.	J'ANG'A, jambe.

De son côté, le Y quichua correspond à la semi-voyelle Y :

YUK,	YUJ', unir, joindre.
YU-RI, naître.	YÛ, unir, accoupler.

Le même fait se produit en latin, où JUNGERE représente la racine sanscrite YUJ' (1).

Le plus souvent, toutefois, les palatales sanscrites ont pour équivalent, en quichua, les gutturales K et K', ce qui ne doit pas étonner, car, ainsi que nous l'avons déjà rappelé, les palatales ne sont qu'un amollissement des gutturales correspondantes :

KARU, voyageur, étranger.	C'AR, aller, errer çà et là.
KULLA-NI, j'opine, je conjecture.	C'ILL, penser, conjecturer.

---

nier venant du thème élargi *hunda*); avec la racine *danç*, mordre, le grec δάκνω; le latin *lacero*, le gothique *tah-ja*, je déchire, et le gallois *danhezu*, je mords... Il y a aussi quelques mots en sanscrit où le ç initial est sorti évidemment d'un ancien s. (Bopp, p. 61-63.)

(1) Bopp, *Gr. comp.*, t. I, p. 54.

K'KAMU-NI, je mâche.	C'AM, manger.
K'KATA, couvrir.	C'AD et KAt, couvrir.
KALLA-HUALLA,	C'ALLI, écorce, tégument, plante grimpante.
K'KAITA, fil, corde.	J'At, entrelacer, entortiller.

Nous avons déjà fait observer que ni la gutturale G ni l'aspirée G' n'avaient de représentants directs en quichua : les Péruviens leur ont substitué un certain nombre d'autres sons, qu'il est bon de noter. La substitution la plus naturelle en pareil cas est celle du K au G, qui est si fréquente dans les langues ariennes. Le gothique remplace perpétuellement par un K le G des autres langues ariennes (1) :

Gothique.	Latin.	Grec.	Sanscrit.
KAN, connaître,	GNOSCO,	γιγνώσκω,	J'NÂ pour GNÂ.
KNIU, genou,	GENU,	γόνυ,	J'ANU pour GANU.

En latin, vers une certaine époque, la confusion du C et du G était perpétuelle (2). Ennius et ses contemporains écrivaient indifféremment GNATUS, né, et CNATUS; GNAIVUS, brave, et CNAIVUS. Le quichua, de même, place fréquemment un K dans les mots où le sanscrit avait un G ou un G' :

AKA, excrément, ordure,	GÛ, aller à la selle, rendre des excréments.
KARPA-NI, je veux de l'eau,	Gr, couler.
KÊNA-KÊNA, flûte,	GÊ', chanter.

D'autrefois, ce sont les palatales qui viennent se substituer à la consonne sanscrite :

CHAY-NA, flûte,	GÊ', chanter.
CHUS-NINI, je bourdonne,	G'ôs'A, bourdonnement, murmure.

(1) Grimm, *Grammaire allem.*, p. 422 et suiv.

(2) Corssen, *Aussprache, Vocalismus und Betonung der lateinischen Sprachen*, p. 5 et 39.

Ou bien la gutturale s'amollit en aspirée :

Quichua.	Sanscrit.	Allemand.
HAMU-NI, je viens,	GAM, aller.	KOMMEN, venir.
HIRKA, tertre, colline, tumulus,	GIRI, montagne.	
HAY-LLI, chant, chant de guerre,	GÊ', chanter.	

Toutes mutations des plus communes dans les langues ariennes. Le zend, comme nous l'avons déjà remarqué, échange partout la palatale J contre la gutturale G. Le passage du G à l'aspirée H se fait même en sanscrit : à côté de la forme GAM aller, nous trouvons la forme HAM; du sanscrit au gothique il est perpétuel (1) :

Sanscrit.	Latin.	Gothique.
KAS, qui?	QUIS,	HVAS.
SVAÇURA pour SVAKURA,	SOCER,	SVAIHRA.
DAS'AN pour DAKAN,	DECEM,	TAIHU.
PAÇU pour PAKU,	PECUS,	FAIHU.
ÇRINGA pour KRINGA,	CORNU,	HAURN.

Toutes les mutations du G aryaque contre ses divers équivalents quichuas peuvent donc se justifier par des exemples tirés des langues ariennes. L'absence de l'articulation G, dans le péruvien, peut même être considérée comme une preuve de la haute antiquité de cet idiome. Le quichua se sépara des dialectes aryaques congénères à une époque où les distinctions établies plus tard entre les diverses classes de gutturales n'existaient pas encore d'une manière nette et précise. Le son flottait indécis entre le K et le G, entre le K' et le G'. Isolé de sa souche primitive, le dialecte arien de l'Amérique a fixé la valeur et a choisi définitivement le K, rempla-

(1) Bopp, *Gr. comp.*, t. I, p. 145 et suiv.

çant par des à peu près la ténue dont il se privait volontairement et dont les autres langues ariennes nées à une époque plus avancée ont dès lors reconnu l'existence (1).

DENTALES.

La troisième classe comprend, outre les dentales T et T', la nasale habituelle N. Le T se prononce comme le T de toutes les langues européennes, le T' comme le TH doux des Anglais dans THE, THUS, THAT, ou comme le Θ grec dans θάνατος. La nasale N est fort rare au commencement des mots, et se trouve presque partout supplantée par la nasale gutturale Ñ.

Sous le rapport étymologique, le T quichua correspond le plus souvent au T sanscrit, et l'aspirée T' à l'aspirée sanscrite de même nature.

Quichua.	Sanscrit.	Grec.
TUPANI, écraser, râper, limer,	TUP, frapper,	τύπτειν.
TUTA, nuit,	TUTT', couvrir, cacher.	
TILLA, indomptable, féroce,	TIJ' et TIG, attaquer, percer.	
TIKTI, verrue, bouton,	TIJ', piquer.	
TATTA, père,	»	τάτα.
TAPA, splendeur, éclat,	TAP, être chaud, brûler. *Latin*, tepere, être tiède.	

La classe des cérébrales sanscrites a, de même, pour équivalent, en quichua, les deux dentales T et T' :

KATINI, je suis,	KAt, aller, marcher.
KUTANI, je mous,	KUt, diviser, broyer, briser.

(1) Pour l'incertitude du son guttural dans la langue aryaque, voir M. Müller, *Sc. du langage*, 2e série, t. I, p. 258 et suiv.

K'KAITA, fil, corde,	J'AI, entrelacer, entortiller.
INTU-NI, je tourne,	IT, aller, se mouvoir.

Le même phénomène se produit d'ailleurs dans toutes les autres langues indo-européennes; car, ainsi que nous l'avons déjà dit, cette classe de lettres ne s'est développée qu'après la séparation définitive du sanscrit et des autres idiomes ariens.

L'absence dans la langue péruvienne de la série des moyennes de la classe des dentales et des cérébrales est cause que les lettres aryaques D et D' ont presque toujours pour remplaçant un T ou un T' quichua. L'on ne s'étonnera donc pas de trouver comme équivalents :

Quichua.	Sanscrit.
ATI, mauvais augure.	AD'I, inquiétude, calamité qui menace.
K'KATANI, entourer, couvrir.	C'AD, couvrir, faire ombre.

Le même fait se produit d'ailleurs régulièrement, et suivant des lois presque immuables, dans les idiomes ariens qui, cependant, possèdent la dentale et son aspirée. Le gothique, par exemple, substitue souvent au D aryaque le son plus énergique T, de même qu'au G le son K. L'on a donc du sanscrit au gothique (1) :

Sanscrit.		Gothique.
DVÔ', deux,	et	TVAI.
AÇRU pour DAKRU, larme,	et	TAGR.
ADMI, je mange,	et	ITA.
DAMAYÂMI, je dompte,	et	TAMJA.

Un fait curieux et qui achève de prouver l'identité de la dentale quichua et de la dentale sanscrite, c'est que

(1) Bopp, *Gr. comp.*, T. I, p. 146, 399.

la changement du T et du D avec les lettres L et R, si fréquent dans les langues ariennes, se reproduit de la même façon en quichua. L'on sait que le grec δάκρυ est identique au latin LACRYMA larme, et que, dans le latin, MERIDIES est une forme altérée de MEDIDIES (1). Les idiomes ariens de l'Océanie, qu'une décadence profonde a privés de la dentale D, la remplacent le plus souvent par L ou par R. Du sanscrit DVA, deux, vient, par exemple, le tahitien RUA et l'havaïen LUA (2). De même, en quichua, on trouve les formes (3) :

KAPRI et KAPLLI pour KAPTI.

Quant à la nasale N, elle répond soit à la nasale dentale N, soit à la nasale cérébrale *N*, du sanscrit :

Quichua.	Sanscrit.
NAKA, tuer,	NAÇ et NAKK.
NAK-CHA, ongle,	NAK'A.

Elle subit d'ailleurs les mêmes changements que l'autre nasale quichua, c'est-à-dire qu'elle fait quelquefois variante aux semi-voyelles R et LL. De même, dans les langues européennes, une nasale sanscrite se trouve remplacée par une liquide (4) :

Sanscrit.	Slave.	Grec.	Latin.	Gothique.
ANYAS, autre,	INU,	Ἄλλος,	ALIUS,	ALJA.

(1) Bopp, *Gr. comp.*, T. I, p. 51.

(2) Dans les langues malayo-polynésiennes l'affaiblissement du D en R ou en I est également très-ordinaire : ainsi le thème sanscrit DVA, deux, est représenté en malais et dans le dialecte de la Nouvelle-Zélande par DUA, en bugis par DUVA ; dans le tahitien, au contraire, par RUA, et dans le hawaïen, qui n'a pas de R, par *L*UA. Le tagalien présente les formes redoublées DA*I*UA et DA*I*AVA, qui ont conservé le D dans la première syllabe et l'ont affaibli en L dans la dernière (Bopp, p. 51). Cf. Max Müller, *Sc. du langage*, 2e série, t. I, p. 31 ; Hale, *United States exploring expedition*, t. VII, p. 246.

(3) Mossi, *Gramatica*, p. 6.

(4) L pour N se trouve dans le grec *ἄλλος*, le latin *alius*, le gothique *alja*, le gaé-

LES LABIALES.

Suivent les labiales : P, P', M. Là encore la moyenne B et son aspirée B' manquent au quichua, et sont remplacées par les ténues correspondantes P et P', cette dernière se prononçant, non comme le PHI grec ou notre F latine, mais comme un P ordinaire suivi d'une aspiration H bien sensible, comme dans l'anglais HAPHAZARD, SHEPHERD. Les deux labiales du quichua correspondent aux quatre labiales du sanscrit. Par exemple :

Quichua.	Sanscrit.
PANA, main,	PÂNI.
PANTA-NI, je voyage,	PAt, aller, marcher.
PICHCA, cinq,	PANC'A.
PUKI, potage,	PAÇ, cuire.
PIRKA, paver,	PrC', unir, joindre.
PINTUNI, lier,	BAND', lier.
PUK-RU, caverne,	BUK, trou.

M a le même son que dans les autres langues ariennes :

Quichua.	Latin.	Sanscrit.
MAKI, la main (la mesureuse),	MA-NUS,	MÂ, mesurer.
MITA, le temps (le mesuré),	»	MI-TA.
MAMA, mère,	MAMMA,	MA-Tr.

Dans la plupart des langues européennes, M est parfois le remplacement d'un V aryaque primitif (1) :

Latin.	Sanscrit.	Racine.
MARE,	VARI,	VAR, couler.
MARITUS, le mari,	VARITA,	VAR, choisir.
MAVORS ou MAMERS, le dieu Mars,	VAVARTA,	VAR, défendre.

---

lique *eile*, et dans d'autres formes analogues, par opposition au sanscrit ANYAS, et au slave INU, thème INO, autre. (Bopp, p. 58.)

(1) Jules Oppert, Sur les variations du V ariaque, dans la *Revue de linguistique*, 1867, p. 134.

Il semble que le même phénomène se produise en quichua.

Mais cette dérivation est trop incertaine pour que j'ose affirmer que le changement du V aryaque en M soit usité dans l'idiome péruvien. Je me contente de signaler la possibilité d'un fait pareil, laissant à d'autres le soin d'en vérifier l'exactitude.

Bien que le B et le B' n'existent pas en quichua, il y a néanmoins un certain nombre de mots dans lesquels le P et le P' s'amollissent et prennent un son intermédiaire entre la ténue et la moyenne. C'est là ce qui a déterminé les auteurs espagnols des premiers siècles à écrire par un B certains mots péruviens qui contiennent le P. L'on trouvera, par exemple, ATAVALIBA, plus fréquemment ATAVALIVA, pour ATAPALIPA, le nom de l'Inca mis à mort par Pizarre, GOUYAVA (fruit) pour GOUYAPA, KOCHABAMBA pour KOCHAPAMPA. De nos jours, l'on a rétabli partout, autant que possible, l'orthographe réelle de ces mots; néanmoins, il est certains noms géographiques trop consacrés par l'usage pour qu'on puisse leur restituer, sans inconvénient, leur forme première : c'est ainsi que l'on écrit et prononce encore aujourd'hui RIOBAMBA au lieu de RIOPAMPA, COMBAYA pour KUMPAYA.

LES SEMI-VOYELLES.

Les semi-voyelles quichuas sont au nombre de deux seulement, R et LL; l'Y, que l'on serait, au premier abord, tenté de ranger dans cette classe, n'étant en réalité qu'une palatale déguisée en semi-voyelle par

l'orthographe espagnole. La lettre LI se prononce comme le GL italien dans GLI, FAMIGLIA. L simple est excessivement rare; M. Tschudi affirme qu'elle ne se rencontre que dans un seul mot, LAMPA, qui signifie une houe (1). Les autres mots où on la trouve sont étrangers, et empruntés quelques-uns à l'espagnol, quelques autres à l'aymara.

Les correspondants indo-européens des semi-voyelles quichuas sont les semi-voyelles de même nature R, L, et les voyelles propres au sanscrit, *r* et *r'*, *l* et *l'*; par exemple :

Sanscrit.	Quichua.
PLU, couler,	PILLU, naviguer.
ÇIRA, tête, chef,	KARAN, chef.
C'AR, aller,	KARU, voyageur.
R, aller,	RI, aller.
*R*P, sacrifier,	ARPANI, sacrifier.
KÊL, tisser,	KALLA, fuseau, quenouille.

En raison même de leur mobilité et de leur fluidité, ces semi-voyelles se confondent souvent entre elles, comme cela a lieu dans la plupart des langues européennes, et l'on trouve des formes telles que :

RUKMA, espèce de fruit,	et	LLUKMA.
RIMA, parole,	et	LLIMA (2).

Il n'est donc pas étonnant de voir une L quichua cor-

(1) Tschudi, *Sprachlehre*, p. 34.
(2) La ville de Lima devrait régulièrement s'appeler RIMA.

respondre à un R arien, ou, réciproquement, un I arien remplacé par un R quichua :

Quichua.	Latin.	Grec.	Sanscrit.
LLUKLLU, éclair,	*lucere*,	λύχνος,	RUC', briller.
ALLKANI, manquer de,	*arcere*,	ἀλκή,	RAKS', protéger.
ALLI, bon, noble, excellent,	»	ἀρετή, vertu,	ÆRYA, fidèle.

De même que le grec, le quichua ne possède pas la semi-voyelle V, et, pour la remplacer, il est contraint de recourir à divers artifices. Le plus commun consiste à substituer au V aryaque la syllabe *hu*, dont le son se rapproche, en effet, du son V (1) :

Quichua.	Sanscrit.
HUAKIA, appeler, maudire,	VAC', parler.
HUASI, maison,	VAS, habiter.
HUAYRA, air, souffle, ἀήρ, αὔρα,	VÂ, souffler.
HUATA, lier,	VÊ, ÛY, tisser.
HUASA, le dos, les épaules,	VAS, pouvoir, étayer.

Comme variante de la syllabe HU l'on trouve la voyelle U : l'aspiration disparaît, mais le son reste à peu près le même. Aussi le quichua écrit-il indifféremment :

HUICHAY	et	UICHAY.
HUILLA	et	UILLA.
HUINCHA	et	UINCHA.

L'on se souvient que les Grecs usaient du même artifice pour transporter dans leur langue les noms latins qui commençaient par un V; ils transcrivaient :

VALERIUS	par	Οὐαλέριος.
VARUS	par	Οὔαρος.
VERUS	par	Οὔερος.

(1) Tschudi, *Sprachlehre*, p. 33.

Quelquefois pourtant le quichua emploie simplement l'aspiration H ; c'est ainsi que l'on trouve (1) :

HUARK'A	et	HARK'A.
HUALLPA	et	HALLPA.

La semi-voyelle Y n'existe pas en quichua, ou plutôt, comme dans la plupart des langues ariennes, elle s'est confondue avec la palatale J'. Ce changement, qui se fait déjà du sanscrit au prâcrit, est général du sanscrit au latin et au grec (2) ; il est donc tout naturel en quichua. Le paragraphe que nous avons consacré à l'Y, quand nous avons traité des palatales, nous dispense d'insister plus longuement sur ce sujet (3).

LA SIFFLANTE S ET L'ASPIRÉE H.

Nous arrivons enfin à la dernière classe, formée par la sifflante S et l'aspirée H. La sifflante se prononce généralement fort dure et fort brève ; parfois, néanmoins, surtout dans le Moyen-Pérou, elle prend le son shuintant et se prononce comme le CH anglais, SCH allemand : SIMI, la bouche, se prononce, SHIMI ; SISI, la fourmi, SHISHI ; SAKAPA, la clochette, SHAKAPA.

Sous le rapport étymologique, elle correspond aux sifflantes ordinaires des langues ariennes s et s' et

(1) Tschudi, *Sprachlehre*, p. 35.
(2) Bopp, *Gr. comp.*, t. I. p. 53 et suiv.
(3) Voir page 48.

au ç du sanscrit, même lorsque cette lettre est l'amollissement d'une gutturale :

ASPI, part, portion,	AÇ, percer, piquer.
ASTANI, déplacer un objet,	ST'A, se tenir en place.
AYSSANI, traîner, attacher,	IS', tirer, amener.
KASA, épine,	KAS', percer, heurter.
KESPI, cristal, verre,	KAÇ, briller, vibrer.

La mutation en s du son shuintant s' n'a rien qui doive surprendre : elle est presque de rigueur en zend, où l'on trouve :

ISTA,	pour	IS't'a, terminaison des superlatifs.
ASTA, huit,	»	AS'T'A.
KARSTA, labouré,	»	KRS'T'A (1).

Un autre équivalent usuel de la sifflante est la semi-voyelle R : ainsi, dans certains dialectes grecs, dans le laconien, par exemple (2) :

Ἐπιγελάστηρ,	pour	ἐπιγελάστης.
τίρ,	»	τίς.

Du sanscrit au latin on trouve (3) :

KÊ'S'AM,	QUORUM,	pour	QUOSUM.
SYÂM,	ERAM,	pour	ESAM.

Et du sanscrit à l'arménien (4) :

AS (védique), il était,	ÈR.
ASIS, tu étais,	ÈIR.

(1) Bopp, *Gr. comp.*, t. I, p. 65.
(2) Ahrens, *De dialectis*, t. II, p. 71 et suiv.
(3) Bopp, *Gr. comp.*, t. I, p. 65.
(4) Id., p. 405.

L'on rencontre, en quichua, des exemples de la même mutation, assez peu nombreux toutefois pour que je n'ose ériger en règle cette observation.

L'aspirée, en quichua, se prononce de diverses manières, tantôt douce et faible, comme l'H muette du français dans *homme;* tantôt rude et forte, comme le CH allemand, ou comme le X grec. C'est là ce qui explique pourquoi, chez les premiers auteurs espagnols, certains mots écrits aujourd'hui par une H commencent par un G. Sous le rapport étymologique, elle correspond à un certain nombre de lettres des autres langues ariennes, à l'aspirée d'abord :

HAYTANI, je frappe,	HÊt', battre, donner des coups de poing.
HINCHANI, je frappe,	HINS', frapper, battre.

La syllabe HU remplace, comme nous l'avons déjà vu, le V aryaque (1), et répond de plus au G ou au K sanscrit :

HUANU, excrément,	GÛ, faire des excréments.

La lettre H seule remplace également les gutturales ariennes :

HORCONI, tirer, attirer,	KRIÇ, attirer, soulever.
HACHA, arbre,	GAC'c'A (2).

Quelquefois, elle n'est qu'une aspiration complémentaire, dont on ne tient nul compte dans l'étymologie, ni

(1) Voir plus haut, p. 57.
(2) Voir plus haut, p. 48.

même dans l'orthographe. Les Péruviens, en effet, écrivent indifféremment :

HUICHAY	et	UICHAY.
HUILLA	et	UILLA.
HUINCHA	et	UINCHA.

Ce qui rend légitime les dérivations suivantes :

HAUKAY, aisance,	pour AUKAY,	de	ÔKA, UC'.
HINA, certes,	pour INA,	de	ÊNA.
HINKINI, marcher,	pour INKINI,	de	IÑC'.

Souvent, enfin, il arrive que l'aspirée quichua remplace une sifflante sanscrite :

Quichua.	Sanscrit.		Irlandais.
HUAHUA, fils, génération,	SÛ, engendre,	SUNUS, fils,	HUA.

Toutes ces dérivations trouvent leur équivalent dans les langues ariennes. L'aspirée sanscrite se durcit en gutturale dans le latin, le gothique et le grec :

Sanscrit.	Grec.	Allemand.	Latin.
HANSA, oie,	χὴν,	gans.	»
HIMAM, neige,	χεῖμα,	»	hiems.
LÊHMI, je lèche,	λείχω,	»	lingo.
VAHÂMI, je porte,	ἔχω, ὄχος,		veho.

Elle se supprime entièrement :

Gothique.	Latin.
HANSA, oie,	anser.

Ou bien elle tient la place de la sifflante S :

Sanscrit.	Grec.	Irlandais.
SUNUS, fils.	υἱος.	HUA.

DE LA COMPOSITION DES MOTS

Si, dans la foule des mots quichuas, nous prenons au hasard un mot quelconque, et que nous essayions de le décomposer, nous trouvons généralement en lui trois parties. En premier lieu, une forme fondamentale, qui traduit d'une façon tout à fait abstraite l'idée générale qu'il s'agit d'exprimer. Si le mot choisi est HAMUNI, je viens, par exemple, la forme fondamentale est HAM; mais HAM ne signifie par lui-même, ni *je viens*, ni *venue*, il rend tout simplement l'idée générale et abstraite de *venir*. C'est cette partie tout à fait impersonnelle que l'on appelle la racine. Cette racine est par essence invariable et immuable; elle ne peut être ni changée ni assimilée : elle garde toujours son sens et sa forme inaltérables. Après la racine, nous distinguons une seconde partie, composée d'une ou plusieurs syllabes qui s'accolent au mot primitif et déterminent ce que l'on appelle le thème. Dans HAMUNI, la deuxième partie est réduite à une syllabe, et ne renferme qu'une seule lettre, U : la racine était HAM, le thème est HAMU. L'adjonction de cette syllabe a pour effet de faire passer la racine de l'état abstrait à l'état concret, et de désigner les personnes ou les choses auxquels il convient d'appliquer l'idée abstraite que la racine indique. HAM exprimait

l'idée générale de venir, HAMU exprime l'idée concrète de venue. Enfin la troisième partie consiste en une ou plusieurs syllabes qui s'agglutinent à la suite du thème, et servent à marquer les rapports entre eux et les relations de temps, d'espace et de cause, dans lesquelles ils se trouvent placés les uns vis-à-vis des autres. La syllabe NI, jointe au radical HAMU, indique le rapport dans lequel je me trouve avec l'idée de venue, et se traduit par je viens. La syllabe RI, intercalée entre le thème HAMU et la finale NI, marque une nuance de plus et détermine davantage le rapport où je me trouve avec l'idée de venue : HAMURINI signifie je reviens. De même HAMUCHINI voudra dire je fais venir, HAMUPAYANI, je viens souvent, etc. Il est inutile de multiplier les exemples, puisque nous allons étudier, l'une après l'autre, chacune des parties qui composent le mot quichua.

DES RACINES EN GÉNÉRAL.

Toute racine primitive est nécessairement monosyllabique. Il est facile, en effet, de prouver que tous les mots de plus d'une syllabe, que l'on pourrait être tenté de considérer comme des racines primitives, doivent être ramenés à une forme plus simple. En sanscrit, par exemple, les mots J'AGAR, J'AGR, que les grammairiens indiens regardent comme des racines, contiennent en réalité un redoublement. De même, en quichua, partout où la racine semble, au premier abord, renfermer plus

d'une syllabe, on trouve, comme équivalent, dans les langues ariennes, une racine monosyllabique : PARA, eau, et PILLU, nager, ont pour racine PLU ; l'A et l'I insérés entre la labiale et la semi-voyelle sont, comme nous l'avons fait déjà remarquer, purement euphoniques (1), et doivent être considérés comme de nulle importance. Néanmoins, comme tout en étant monosyllabiques, les racines peuvent être plus ou moins complexes, on les a divisées en trois classes (2) : les racines primaires, les racines secondaires, et les racines tertiaires.

Les racines premières se composent :

1° D'une voyelle : I sanscrit, aller ; le quichua ne possède pas de racines de ce genre au moins à l'état libre ;

2° D'une voyelle et d'une consonne, ou, réciproquement, d'une consonne et d'une voyelle ; le quichua n'a de racines pures que de cette dernière classe :

Sanscrit.	Quichua.
RI, aller,	RI, aller.
ÑA, chant, son,	ÑI, parler.

Les racines secondaires se composent d'une voyelle intercalée entre deux consonnes. Elles peuvent se ramener à une racine première formée, soit d'une voyelle et d'une consonne, soit d'une consonne et d'une voyelle. Dans ce cas, la consonne additionnelle est sujette à changement, et marque, par ses diverses modifications, les différentes nuances que peut

(1) Voir plus haut, p. 42.
(2) M. Müller, *Sc. du langage*, t. I, p. 335 et suiv.

subir la racine première. En sanscrit, par exemple, les racines premières KA et TU donneront :

Racine KA (Sansc. GA, aller).	Racine TU.
KA-K, marcher en vacillant.	TU-D, frapper.
KA-G, aller, faire.	TU-P, frapper.
KA-ÑK, s'avancer.	TU-B', frapper.
KA-C', briller, lier.	TU-P', frapper.
KA-J', trembler de joie, être agité par la passion,	TU-J', déchirer.
KA-ÑC', briller.	TU-RJ, blesser.
KA-T, aller, entourer.	TU-R, blesser.
KA-T', mener une vie misérable.	TU-RV, conquérir.
KA-D, être troublé par un sentiment violent.	TU-H, affliger.
KA-NT, aller, croître, piquer.	TU-S', battre.

De même, en quichua, une même racine première, affectée de diverses consonnes, sert à former des racines secondes dont chacune exprime une nuance du sens primitif. Prenant, par exemple, parmi les racines quichuas, celles qui sont analogues aux formes sanscrites tirées de KA, aller, je trouve :

KA, *aller.*

KI-R[A], bourgeon,	thème	KA-R, aller en pointe.
KA-R[AN], chef, prince,	»	KA-R, marcher le premier.
KA-CH[I], le sel,	»	KA-CH, aller en pointe, piquer.
KA-CH[KU], être heureux,	»	KA-CH, id., briller (KAJ').

Les racines tertiaires se composent, en sanscrit :

1° De deux consonnes précédées d'une voyelle, ou, réciproquement, de deux consonnes suivies d'une voyelle : ARD brûler, PLU couler ; le quichua n'a pas de racines de ce genre ;

2° De deux consonnes, une voyelle, une consonne, ou, réciproquement, d'une consonne, une voyelle, une con-

sonne : sanscrit, SPAS, voir; SKAND, monter quichua, KENCH, se mettre en colère; KENK, haïr.

Ainsi que l'a fait observer M. Max Müller, « l'une des deux consonnes est toujours une semi-voyelle, une nasale ou une sifflante, et nous pouvons en indiquer une comme étant d'origine plus récente, et ajoutée à une racine à deux consonnes pour en particulariser la signification (1). » Nous retombons de la sorte dans la classe des racines secondes, et de celle-ci, comme nous l'avons vu, dans la classe des racines premières. En quichua, les racines tertiaires sont excessivement rares, à cause de la répugnance qu'ont les Péruviens à prononcer deux consonnes sans les séparer par une voyelle. Le petit nombre des racines de ce genre que l'on rencontre sont presque toutes des racines nasalisées, que l'on peut ramener à des racines non nasalisées de la seconde classe ; ainsi, KANCHA est un renforcement de la racine KACH, qui se trouve dans KACH-KU, être heureux, et signifiait originairement briller, en sanscrit KAJ'.

En résumé, l'on peut affirmer que, dans le quichua comme dans le sanscrit et dans les autres langues ariennes, il n'y a de racines véritables et irréductibles que les racines formées d'une ou deux lettres, auxquelles toutes les autres racines, secondaires et tertiaires, peuvent et doivent nécessairement être rapportées.

---

(1) M. Müller, *Sc. du langage*, t. I, p. 336.

DES COMPLÉMENTS QUI SERVENT A FORMER LES THÈMES.

Nous avons dit que le thème d'un mot se formait en ajoutant à la racine un complément qui en précisait la signification et en déterminait l'emploi. Il y a des compléments de deux sortes : ceux qui ne comportent qu'une seule lettre, une des cinq voyelles A, E, I, O, U, et ceux qui en comportent deux, une consonne et une voyelle.

Les compléments-voyelles s'adjoignent toujours à des racines fermées par une consonne. Reconnaître le sens de ces compléments et déterminer exactement la nuance que chacun d'eux ajoutait à la racine est chose impossible dans l'état actuel de la science. Nous devons nous borner à constater leur présence à la fois dans les langues indo-européennes et dans le quichua. En général, les mêmes raisons qui ont déterminé, les Aryas de l'Inde, par exemple, à compléter la racine par une voyelle, de préférence à une autre, semblent avoir influé sur l'esprit des premiers hommes qui parlèrent l'idiome péruvien : là où le sanscrit met un A le quichua en met un le plus souvent. Il peut arriver, néanmoins, qu'un A complémentaire du sanscrit ait cédé la place à une autre voyelle, à un I ou bien à un U, par exemple. Un pareil fait se produit du sanscrit aux autres langues indo-européennes. D'ordinaire, un A complémentaire du sanscrit est remplacé, en grec, par un E, et cet E lui-même se change en O devant les nasales. En latin, de même, l'A antique s'affaiblit réguliè-

rement en I, et cet I, devant une liquide, se métamorphose d'ordinaire en U (1).

Les compléments formés d'une consonne et d'une voyelle sont beaucoup plus nombreux et beaucoup plus variés que les compléments voyelles; ils ont envahi toute la langue, d'après le génie particulier aux familles agglutinantes, qui semblent répugner à laisser nues les formes primitives des mots, et à joindre racines et particules casuelles sans interposer entre elles une ou plusieurs syllabes préformatives. De nos jours, ces syllabes préformatives ont été l'objet d'un examen attentif; une discussion minutieuse de leur forme est un des éléments indispensables de toute étude d'une langue quelconque. L'on a fixé le sens de beaucoup d'entre elles, et l'on a reconnu à quelques-unes des liens de parenté fort évidents avec certains mots employés à l'état libre. La valeur et l'origine des autres sont encore indécises, ou même entièrement inconnues; ce qui n'a rien de bien étonnant, car, leur adjonction datant de l'époque la plus reculée de la langue, celle-ci a dû perdre forcément le souvenir de leur passé. Le nombre de ces suffixes est nécessairement des plus restreints; dans le quichua, comme dans les langues ariennes, on en trouve de quinze à vingt, qui suffisent à faire rendre aux racines premières toutes les variations de la pensée, jusque dans ses nuances les plus délicates.

---

(1) En grec le complément *α* est représenté par *ε* (par *ο* devant les nasales) : *λείπ-ο-μεν*. *φεύγ-ο-μεν*, de ΛΙΠ, ΦΥΓ (*ἔλιπον*, *ἔφυγον*). En latin, le complément *i* est un affaiblissement de l'ancien *a;* sous le rapport des voyelles, *leg-i-mus* est au grec *λέγ-ο-μεν* ce que le génitif *ped-is* est à *ποδ-ός*, qui lui-même est pour le sanscrit *pad-as*. Dans *leg-u-nt*, venant de *leg-a-ntí*, l'ancien *a* est devenu un *u* par l'influence de la liquide. (Bopp, t. I, p. 232.)

L'un des plus fréquents parmi ces compléments est NA. La syllabe NA, ajoutée à la suite d'une racine pure, lui prête un sens passif. Ainsi les formes CHAYNA ou KÊNA-KÊNA, flûte, RUKANA, doigt, AKNA, cérémonies religieuses, sont des formes passives :

Quichua.	Sanscrit.	
CHAYN*a*,	GÉ', souffler,	CHAY-*na*, ce dans quoi il est soufflé.
RUKAN*a*,	*R*K, aller en pointe,	RUKA-*na*, le pointu.
AKN*a* (ἁγνός),	YAJ', sacrifier,	AK *na*, le sacrifié.

Cette particule joue le même rôle et a la même influence dans les langues ariennes (1) :

YAJ*na*-S, pur,	ἁγνος.
DA*na*-M, don,	DONUM.

Les particules MA et TA présentent la même signification que NA :

Quichua.		
KALL-*ma*, rameau,	KALLA, fendre (Q.),	KALL-*ma*, ce qui est détaché [du tronc].
YU-*ma*, génération,	YÔ (sansc.) joindre,	YU-*ma*, ce qui est joint.
RUK-*ma*, arbre,	*R*K, aller en pointe,	RUK-*ma*, ce qui est pointu.
SUKU-*ma*, crête,	ÇÎ, ÇÔ, être pointu,	SUKU-*ma*, ce qui est pointu.
HUA-*ta*, corde, année,	VÊ, tisser,	HUA (VA)-*ta*, ce qui est tissé.
PAT-*ta*, foule, assemblée,	PAT, unir, entourer,	PAT-*ta*, ce qui est entouré.

(1) *Revue de linguistique*, t. I, p. 176.

Les langues indo-européennes emploient, de la même manière, les mêmes suffixes MA et TA (1) :

D'AR-*ma*, loi, chose arrêtée (sanscrit),	FOR-*ma*, loi.
UK-*tas*, appelé (VAK-TAS),	VOCA-*tu*-S.
DÀ*tam*, donné, la loi (zend),	DA-*tu*,S.
J'NÀ-*ta*-S, connu,	GNO-*tu*,S.

En face de ces formes passives, MA, NA, TA, établissons les formes actives correspondantes, MI, NI et TI :

Quichua.	Sanscrit.	
MUK-*mi*, fraude,	MUH, être trompé, aveugle, ce qui trompe.	
CHOK-*mi*, poing,	C'AK, résister, repousser, écarter, ce qui repousse.	
CHOK-*ni*, châssie,	C'UK, souffrir,	ce qui fait souffrir.
(MI-*ni*), le fil courant,	MI, traverser,	ce qui traverse.
K^e^KEN-*ti*, oiseau-mouche,	KVAN, bourdonner, celui qui bourdonne.	
LLEK-*te* (*ti*), bouton, pustule,	RK, aller en pointe,	LLEK-*te*, ce qui perce [la peau].

De même, en sanscrit, les dérivés en MI, NI et TI, nous reportent à une conception primitivement active (2) :

JAG-*mi*-S, le vent,		celui qui court.
VAH-*ni*-S, Agni, le feu,	VAH, porter,	celui qui porte l'offrande aux dieux.
MÀ-*ti*-S, intelligence,	MÀ, mesurer,	celui qui mesure.
PA-*ti*-S, le maître,	PÀ, protéger,	celui qui protège.

Les mêmes consonnes M, N, T, suivies de la voyelle U, expriment en sanscrit et dans les langues ariennes un état actif; ainsi (3) :

Latin.

STA*tu*-S, l'action de se tenir debout.
AUDI*tus*, l'action d'écouter.
MA*nus*, la main.

---

(1) *Revue de linguistique*, t. I, p. 171-176.
(2) *Id.*, p. 174.
(3) *Id.*, *ibid.*

Ces formes sont peu usitées en quichua, comme toutes les combinaisons de sons où entre la lettre V. On peut cependant citer comme exemples :

Quichua.	Sanscrit.
MUT-*mu*, fourreau,	MUD(?), mêler.
MUK-*mu*, bouton de fleur,	MUC', délier, émettre.
PIT-*tu*, farine,	PIT, amonceler.
HUA-*nu*, excrément, guano,	GU, faire des excréments.

Les trois suffixes KA, KI, KU, sont, au contraire, fort usités. Ils donnent à l'idée exprimée par la racine première une nuance active et réfléchie.

Quichua.	Sanscrit.	
KELL-*ka*, écrire,	KÈL, lier, coudre,	l'acte d'enchaîner, de lier les mots.
KICH-*ki*-NI, étroit,	KICH (KAK), aller en pointe, se resserrer,	le fait d'être resserré.
KALL-*ki*-NI, je pave,	KA, être pointu (KALLA, paver),	le fait de paver.
RI-*ku*, aller à ses affaires,	RI, aller,	aller pour soi.
KACH-*ku*-NI, je suis heureux,	KAJ', briller,	le fait de briller, d'être heureux.

En sanscrit, au contraire, ce suffixe est peu usité, au moins comme dérivatif du premier degré ; il est très-fréquent, au contraire, comme dérivatif du second degré, c'est-à-dire lorsqu'entre lui et la racine s'est déjà intercalé un premier suffixe (1). Les suffixes RI et RA servent à marquer une action forte, ou simplement une action quelconque :

Quichua.	Sanscrit.	
YU-*ri*-NI, je nais,	YÛ, joindre,	l'action d'être uni à la vie.
CHOK-*ri*-NI, je blesse, je frappe,	C'UKK, frapper,	l'action de frapper.

(1) *Revue de linguistique*, t. 1, 175.

Quichua.	Sanscrit.	
HUAY-*ra*, souffle, air,	VÊ, souffler,	l'action de souffler.
RAK-*ra*-NI, je fends,	*R*K, aller en pointe,	RAK-*ra*, l'action de fendre.

Ils répondent tantôt à la voyelle *R* et à sa longue *R'*, tantôt à leurs formes dérivées RI et RA, qui ont le même sens (1). Ces suffixes sont d'ailleurs rarement employés seuls ; on les trouve de préférence unis au T, sous la forme T*r*, TRA, qui possède également une signification active (2). Ces compléments RA, RI, ont pour proches parents, et parfois même pour équivalents, les suffixes LLA et LLI, qui répondent tantôt aux formes sanscrites en RA, RI, tantôt aux formes sanscrites LLA, LLI.

Quichua.	Sanscrit.	
LLAK-*lla*-NI, je fends,	*R*K, aller en pointe,	LLAK-*lla*, action de fendre.
TAK-*lla*, charrue,	TAÑKA, charrue,	TAK, percer, fendre.

Le suffixe arien VA est, d'après les lois phonétiques que nous avons signalées plus haut, remplacé en quichua par le complément HUA, UA. Il sert à désigner généralement que le sujet est doué de la qualité ou de la propriété indiquée par la racine. C'est presque un article démonstratif.

Quichua.	Sanscrit.
AS-*hua*, chicha,	AÇ, piquer.
CHAK-*hua*, bruit, cris de joie,	K'AK, rire.
SIT-*hua*, saison,	ST'A, sed (ere, etc.).
KALL-*hua*, fuseau,	KÊL, tisser, coudre.
KALL-*hua*, poisson,	C'AL, s'agiter, ondoyer.
GAR-*ua*, pluie,	VARA, eau, étang.

(1) *Revue de linguistique*, t. I. p. 175.
(2) *Id.*, p. 176.

Enfin, à tous ces suffixes, communs à la fois au sanscrit et au quichua, il faut ajouter les formes CHA, CHI, CHU, qui n'ont pas d'équivalents dans les autres langues ariennes.

L'on pourrait pousser plus loin l'analyse, et examiner encore en détail un certain nombre de compléments quichuas fort usités; c'est là un soin que nous laissons au lecteur. Nous nous contenterons de donner quelques exemples d'un certain nombre d'entre eux :

Quichua.	Sanscrit.
PAT-*pa*, plume, aile,	PAT, aller, et PA.
POK-*pu*, ampoule, bouton,	BUJ', se courber, s'arrondir, et PU.
REK-*si*, connaître de vue,	LAX, RAX, voir, et SI, etc.

Ajoutons, pour être complet, que ces divers compléments peuvent s'unir à la fin d'un mot, et s'accumuler jusqu'au nombre de deux ou trois; dans ce cas, le premier suffixe et la racine doivent être considérés comme une racine première dont le sens serait celui qui résulte de leur combinaison, et le second suffixe sert à déterminer le sens de cette nouvelle racine, de même que le premier déterminait le sens de la racine simple. Par exemple, dans CHURARIKUNI, mettre quelque chose sous la garde de quelqu'un, la racine est CHUR, poser, garder; pour en former un terme conjugable, on lui ajoute le complément A, qui n'altère pas l'idée. Au thème CHURA si l'on adjoint le suffixe RI, l'on a une nouvelle racine, ou plutôt un nouveau thème, dont un nouveau suffixe KU vient encore modifier le sens. C'est grâce à ce système de combinaisons que le quichua peut avec un très-petit nombre de particules exprimer toutes les nuances de l'action et de la pensée.

Toutefois, le nom ainsi composé ne peut pas encore entrer dans le courant de la langue : il lui manque pour être complet un élément indispensable, l'élément de relation. Il exprime une idée ou les diverses nuances d'une idée, mais sans préciser le rôle que joue cette idée, le milieu dans lequel elle se trouve, la personne ou l'objet auquel elle s'applique, les degrés de l'action qu'elle accomplit ou qu'elle subit. Il faut donc lui adjoindre un certain nombre de particules qui décideront de sa qualité et de son importance : les unes le feront verbe, les autres le feront nom substantif ou nom adjectif.

EXAMEN DE QUELQUES RACINES.

C'est ici le lieu d'examiner les racines de la langue quichua, et de montrer leur analogie avec les racines ariennes. Je prie toutefois le lecteur de ne pas trop s'effrayer par avance : je n'ai pas la prétention d'analyser toutes les racines du quichua, ce serait sortir des limites que je me suis tracées et que m'impose la composition de cet ouvrage. Je me contenterai de prendre au hasard dans le dictionnaire quelques groupes de mots pour les rapprocher de leurs racines et de leurs équivalents ariens.

Racine Kr.

Si l'on jette les yeux sur une carte de l'Amérique mé-

ridionale et que l'on examine avec soin les noms des tribus diverses qui y sont marquées, l'on remarque aussitôt le rôle important qu'y jouent le radical KAR et ses équivalents GAL, GUAR et CCAR. Plus de trois cents noms de peuples ou de localités commencent par ce mot : l'on trouve les CARIOS, les GALIBIS, les CARAÏBES, les GUARANIS, et maints autres noms qu'il serait fastidieux de citer tout au long. Si, d'autre part, l'on se reporte par la pensée vers le monde antique, et que l'on songe à l'influence prépondérante que les peuples du nom de CARES eurent sur les destinées de l'Asie mineure et de la Grèce primitive, l'on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il y a dans la présence de ce radical aux deux hémisphères plus qu'une coïncidence fortuite, et d'admettre que, malgré la différence des lieux et des temps, ces appellations identiques ont une racine commune qui doit se retrouver dans l'un ou l'autre des dialectes ariens primitifs. Le sanscrit nous donne en effet la clef de ce problème ethnologique ; la racine K*r*, faire, agir, nous rend parfaitement compte du radical KAR : les CARES de l'antiquité, comme les CARAÏBES de l'Amérique méridionale, s'appelaient eux-mêmes les braves, les guerriers, les hommes par excellence, avec cette naïveté d'orgueil et ce mépris des autres qui caractérise toujours les peuples à demi civilisés.

En sanscrit, cette racine K*r*, et ses formes diverses, KAR, KÂR, servent à désigner l'action dans son sens le plus étendu et dans ses acceptions les plus variées. De là nous viennent, par l'adjonction de divers suffixes formatifs, KÂRA et KÂRA*n*'A, acte, action guerrière, combat, attaque, massacre, meurtre, et aussi maître, seigneur ;

KÂRÂ et KÂRÂ*n*'Â, peine, affliction, douleur, souffrance; KARU*n*'A, malheureux. De là viennent encore KÂRI, KÂRIN et KÂRU, l'agent, celui qui a un métier, une fonction, l'ouvrier, le soldat; KIRI, la blessure; KÂRMA, actif, laborieux, industrieux; KARA, main, en grec χείρ, en lithuanien KAIRÊ, etc. Je pourrais multiplier indéfiniment l'énumération des mots dérivés de cette racine; ceux que je viens de citer me suffisent pour montrer l'identité de la racine quichua et de la racine arienne.

En quichua, le K aryaque a subi le redoublement dont nous avons parlé (1) et devient K'k; de plus, la voyelle arienne *R* a pris tantôt le son dur R, tantôt le son plus mou LL. De là deux classes de mots parallèles désignant l'action, et distingués par la présence des lettres R et LL.

K'KALLI, brave, fort,	K'KARI, homme, guerrier.
KKALLU, industrieux, actif.	»
K'KALLA, rompre, briser,	K'KARU, dévaster.
»	K°KORO, mutiler, couper.
K'KALLMA, pousser des branches.	»
K'KALLCHA, fureur, bravoure,	K'KIRA, donner appui, fortifier.

De K'KALLI viennent, et K'KALLPA, force, vigueur, et peut-être aussi K'KALLAI ou K'KELLAI, le fer, le métal fort, le métal dur, et K°KOLLPA, le salpêtre, le nitre, qui doit avoir eu, sinon le même sens, au moins un sens analogue. A K'KALLU se rattachent KALLUIKU, profiter, gagner, et KILLPU, grande fortune, chance. On le voit, les procédés sont un peu différents, mais la racine et l'esprit qui a présidé à la déduction des idées et des mots sont absolument les mêmes dans les deux langues.

(1) V. pp. 43-44.

RACINE VA.

Le sanscrit possède une racine VA, qui, tantôt seule, tantôt adjointe à différentes lettres qui la transforment de racine primitive en racines secondaires, possède plusieurs significations fort variées et donne naissance à plusieurs séries de mots des plus importantes. VÂ veut dire souffler, et à ce radical se rattachent le grec ἀάω, αὔω, souffler; ἀήρ, αὔρα, souffle ; le latin, *aer*, *aura*, *ventus*, souffle, vent; sous la forme VÊ, ÛY, il signifie tisser, lier; sous la forme VAS, habiter, et aussi pouvoir, supporter. La même racine fondamentale se retrouve en quichua avec une égale variété de formes et de significations. Au type arien VA, souffler, se rattachent les mots quichuas HUAIRA, air, souffle, grec αὔρα, latin *aura*, et le mot HUAYU, être exposé à l'air, sanscrit VÂYU, air. Au type VÊ, ÛY, tisser, sont analogues les formes HUATA, lier, prendre; HUASKA, la corde, ce qui lie ou ce qui est tissé; et au figuré HUATA, l'année, la liaison des jours ou des saisons; puis avec un A augmentatif AHUA, AHUASKA, étoffe. De cette variété de la racine VA vient la particule HUA, qui se joint à tous les noms de tissus ou d'étoffes.

De VAS, habiter, vient HUASI, maison, et de VAS, pouvoir, étayer, HUASA, le dos, les épaules, ce qui porte, ce qui soutient. Peut-être faut-il encore rapporter à cette même racine VÂ, souffler, la racine VA-K, parler, considérant la parole comme un souffle. Alors à côté du sanscrit VAKYÂMI, je parle, et du latin VOCARE, l'on pourra placer le quichua HUAKIANI, j'appelle, HUAK'IANI, je gémis, je crie.

Dans tous ces exemples, le V arien s'est changé en

HU quichua, d'après la règle que nous avons établie plus haut, et sur laquelle, par conséquent, nous n'avons plus à revenir (1).

RACINE PAK.

Au thème aryaque PAK sont liées dans le sanscrit et dans les autres langues indo-européennes quatre racines à peu près identiques de forme, mais différentes d'emploi et de signification : PAÇ, PAKS', PAC', lier, saisir, étaler, déployer, expliquer; PIC', PIKC', briser, partager, couper; PAÇ, voir; PAC', cuire, mûrir. De chacune de ces racines est dérivé un certain nombre de mots quichuas, dont nous allons exposer la signification et retracer l'origine.

La racine PAÇ, PAKS', PAC', ne se trouve pas en son sens de lier à l'état libre; elle a subsisté néanmoins dans quelques mots dérivés, tels que PACHA-CH, le plâtre, le ciment, qui *lie* les pierres entre elles; PACHA-N, tout, entier; PACHA, le temps, la *liaison* des jours et des ans; P'PACHA, la terre, qui, pour me servir de la vieille expression française, *enserre* tous les êtres, et P'ACHA, le vêtement, la *ligature* du corps; PAK-TA, semblable, égal, un objet *lié* par la ressemblance à un autre objet. Le mot PAKA, cacher, revient à la même racine, ainsi que PAK-SA, pleine lune, analogue au sanscrit PAKS'A, PAKS'IN, PAKS'AJ'AN, PAKS'ADARA; les mots PISKA, perdrix, PISKU, PICHIU, PISHU, trois variantes d'un même nom d'oiseau; PUKPUKA, oiselet, s'y rattachent également par l'intermédiaire du sanscrit PAKS'IN, oiseau; enfin PUNCHAU, jour,

(1) V. page 57.

peut s'y ramener également, à moins que l'on ne préfère le mettre en rapport avec la racine PING, latin, PINGERE, colorer, peindre, et lui donner la signification de LUMINEUX OU COLORÉ.

La racine PIC', PIKCH, a donné naissance à une nombreuse lignée de vocables quichuas : PAKI, briser, violer; PIKCHA, renverser; PIKA, cueillir, moissonner, et, par affaiblissement du sens, PASKA, délier, et PANCHI, fleurir. De chacun de ces mots se sont formés d'autres mots dérivés : de PAKI, briser, l'on a PUKRU, crevasse, creux, caverne, et PUK'IU, la source jaillissante, d'où PICHA, laver, PAKCHA, le ruisseau, et PAUKI, cascade; de PASKA, délier, vient PASU, le veuf; et ainsi de suite.

Au contraire, la racine PAÇ, voir, n'a laissé en quichua que des traces assez faibles de son existence; on la reconnaît néanmoins dans PICHUI, la pupille de l'œil, et dans PINCHI, apparition, vision. Enfin, la dernière forme du thème PAK, aryaque PAC', cuire, mûrir, nous fournit l'explication de plusieurs mots de l'idiome péruvien. POKU, mûrir, et PANKU, cuire la provision, sont évidemment dérivés de PAC'. Je rattacherai à la même racine PEKA et PUCHKU, la levure, le ferment, dont on use pour faire la célèbre CHICHA; POK-PU et POKCHI, la marmite, le vase en terre cuite dont se servent encore aujourd'hui les ménagères indiennes, et peut-être aussi, quoique avec moins de certitude, le mot POSOKU, par lequel elles désignent l'écume qui se forme au-dessus d'un liquide en ébullition.

L'ensemble de ces quatre racines présente, comme on le voit, un tableau satisfaisant, et pourrait à lui seul prouver suffisamment la parenté des langues indo-euro-

péennes et de l'idiome quichua. Je pense néanmoins ne pas trop exiger du lecteur en lui demandant de me suivre quelque temps encore dans l'examen de plusieurs racines aussi importantes que celles que je viens d'analyser.

Racine B'*r*

La racine B'*r* ou B'AR est certainement l'une des racines les plus étendues de la famille arienne; elle se trouve dans tous les rameaux, et y prend un nombre presque infini de formes et de significations diverses. Conservée intacte en sanscrit, elle devient φέρω en grec, *ferre* en latin, *bair* en gothique, *bear* en anglo-saxon, *beru* en russe. Son sens primitif, ainsi qu'il ressort des observations de M. Chavée, est *fléchir*, *courber*, par suite *soulever*, *porter*, dans toutes ses acceptions (1), qu'il s'agisse de l'homme qui porte un fardeau ou de la mère qui porte un enfant dans son sein. En suivre toutes les rami-

(1) Si à l'idée tenir vous ajoutez un autre rapport, celui du poids ou du sentiment de la résistance contre la tendance à la chute de l'objet tenu, vous individualisez ce même *tenir* en *porter*, *soutenir*, *supporter*. Ainsi de B'AR ou B'*r*, grec φέρω, lat. *ferre*, goth. *bair-an*, angl. *bear*, russe *ber-u*, dont le sens premier fut *fléchir*, *courber*... Tous les corps sont loin d'être également souples, également flexibles, et l'Arya ne dut pas être longtemps à s'apercevoir que l'effort d'inflexion imprimé à une branche de bois mort, par exemple, amenait d'autre résultat qu'un arc ou qu'un cerceau. Nous possédons dans l'individualisation favorite de *courber-fléchir* en *rompre-briser* un témoin de cette observation. B'RAJ, forme dérivée intensive de B'*r*, fléchir, est connue de tous, et par le latin FRAG (*frango*, *fregi*, *fractum*), d'où fragile, fracture, fraction, et par le gothique *brikan*, allem. *brechen*, angl. *break*, dont nous avons fait *bris* et *briser*. En changeant B'RJ-B'RAJ en B'AJ (la voyelle A pour la voyelle *r*), d'où leur B'AJ ou B,ANJ, *briser*, *rompre*, *partager*, les Aryas de l'Inde ont singulièrement affaibli cette énergique expression. Ils ont, avec le même A=*r*, mais sans le chuintement de G en J, le nominatif B'ANGI, 1° l'action de courber, *courbure*, 2° l'action de rompre, *rupture*. — Par l'addition d'un nouveau rapport qui n'échappe à personne, les Aryas individualisèrent briser-*rompre* en *manger*, *rompre sous la dent*, *jouir de*, *se servir de*, *consommer*. Ainsi, pour ne pas sortir de l'exemple choisi, B'AUG pour BRG nous est parvenu dans le latin FRUG (*frui* pour *frugi*, comme le prouvent *fructus sum*, *fruges*, *fructus*), et dans le gothique *brukjan*,

fications dans les diverses branches de la famille indo-européenne serait trop long, et ne rentrerait pas d'ailleurs dans le cadre de cet ouvrage; je me contenterai donc d'indiquer ici les mots et les acceptions qui sont communes aux langues ariennes de l'ancien continent et à la langue arienne du nouveau monde.

En quichua, le premier sens, *porter*, a complétement disparu; un autre radical, également arien, s'est substitué à B'*r*, le radical APA, d'ou API sur, en grec ἐπί; APA, hors de, en grec ἀπὸ, et en quichua APA-NI, *je porte, j'emporte*. Mais il est resté dans cette langue avec le sens *mettre au monde, enfanter*, en gothique BAIRAN, en vieil haut allemand BŒREN, anglais BORN. Le son B' n'existant pas en quichua, comme nous l'avons vu (2), s'est échangé contre le son analogue HUA, HVA, et l'on a eu :

HUARMI, la femme,	celle qui porte dans son sein.
HUARMA, l'enfant,	celui qui est porté.

De ces deux mots naît toute une série de mots intéres-

---

allem. *brauchen*, manger, jouir de, se servir. — De manger à consommer le passage est facile, et la figure qui rend *accomplir* un acte, *remplir* une fonction, par *manger*, *consommer*, est une figure qui n'a pas besoin de commentaire. Ce même B'RG, sous sa forme B'UG (*r* changé en U), est représenté en sanscrit par B'UJ' : 1° fléchir, plier; 2° rompre, mâcher, jouir de; et en latin par FUG ou FUNG dans *fungi*, *fungor*, *functus sum*, où l'idée de consommer un acte a remplacé l'idée de consommer un fait quelconque. — Issu de B'AG-B'RG, B'AKS a, lui aussi, le sens de manger non-seulement dans le sanscrit B'AKS'ATÊ, B'AKS'AYATI, il mange, mais encore dans le grec φάγω, φάγος, φῆγος, etc. (Chavée, *Idéologie positive*, dans la *Revue de linguistique*, t. I, p. 151, 157-158.)

On me pardonnera cette longue note. Je n'ai pu résister à la tentation de montrer quels procédés sûrs et rigoureux a su appliquer à l'étude des racines la science contemporaine. Ce sont ces procédés que je me suis efforcé de transporter dans l'étude du quichua, et la facilité avec laquelle j'ai pu le faire dans le plus grand nombre des cas est une preuve certaine de la justesse de mes idées.

(1) V. la page 54.

sants : de HUARMA : HUARMIKAI, enfance ; HUARMAHINARUNA, homme tombé en enfance, etc.; de HUARMI : HUARMI-HUAHUA, l'enfant femelle, la fille; HUARMIHINARUNA, un homme efféminé; HUARMIYOK, celui qui est joint à une femme, l'homme marié; HUARMICHI, fiancer une fille; HUARMIYAKU, se marier; et maint autre que l'on peut aisément obtenir au moyen des procédés ordinaires.

Mais, en arien, à la forme primitive Br' se rattache une forme intensive B'RAG, qui nous est connue et par le latin *fregi*, *frango*, et par le gothique BRIKKAN. Les Indous ont fait subir à cette forme une altération qui lui enlève une partie de sa force première : ils ont changé B'RAG, B'RANG, en B'AJ, B'ANJ, B'ANG; le sens de cette racine secondaire est rompre, briser, partager. Le quichua, lui aussi, n'a gardé que la forme affaiblie HUAK, HUANK, pour HUARK.

Quichua.	Sanscrit.
HUAYK-A, briser, rompre, voler,	B'AJ, briser.
HUANK-U, briser, couper les membres,	B'ANJ', rompre.
HUAYK-U, briser du sol, précipice, quebrada,	B'ALC'-TI, fracture, brisure.

Vient ensuite toute une série de mots dont les analogues ne se retrouvent ni dans le sanscrit, ni dans aucune des autres langues ariennes, mais qui se rapportent tous à l'idée rompre, briser, et au radical B'AG, B'AJ.

HUAKU, la dent,	ce qui broie l'aliment.
HUAK-SA, même signification,	id.
HUAK-RA, la corne,	ce qui est courbe.
HUAK-TA, la côte, le côté,	id.
HUAK-TA, frapper violemment, briser.	

puis, en prenant la racine dans un sens abstrait :

HUAK-CHA, pauvre, misérable.
HUAK-LLI, être misérable.
HUAK-LLU, misère, inégalité.

Tous ces mots se rattachent directement à la racine HUAK, sanscrit B'AJ, arien B'RAG.

RACINE KÊL.

Le mot *étoffe* se dit en quichua KILLI; la navette, KALLHUA; la trame, KALLA. Ces trois mots viennent évidemment d'une même racine, dont le sens primitif devait être en rapport avec les idées de tissage. Le quichua n'a pas conservé, que je sache, cette racine sous forme verbale; mais le sanscrit vient à notre secours, et nous fournit l'élément qui nous manquait : le mot KÊL, dans cette langue, signifie lier, coudre, percer. Le rapport entre KÊL, KALLA, KILLI, saute aux yeux et ne saurait souffrir aucun doute.

D'autre part, les idées écrire, lire, dessiner, et les mots destinés à les rendre, semblent se rapporter à la même racine que KILLI et KALLA. KELLKANI, écrire, dessiner; KELLKARIKUNI, lire ce qui est écrit; KELLKA, papier, sont dérivés de KÊL, lier, coudre. Les Péruviens, en effet, au moins à l'époque de la conquête, n'écrivaient pas, ils tissaient leurs livres. Les quippus étaient, comme on sait, des cordelettes sur lesquelles se pressaient des séries de nœuds de diverses couleurs et de diverses formes; au moyen de ces nœuds l'on conservait le souvenir des

faits historiques et des œuvres littéraires (1). Il n'y a donc rien d'étonnant que les idées d'écriture et de lecture se soient trouvées en contact avec celles de tissu, et que les mots qui rendent ces notions si différentes aujourd'hui pour nous aient été dans l'antique langage des Péruviens exprimées par des mots tirés de la même racine. Quand l'invasion espagnole eut renversé les anciennes coutumes, et que l'usage de l'écriture latine eut fait disparaître peu à peu les quippus, les mots qui servaient à désigner la manière de lire et d'écrire des premiers habitants du Pérou furent détournés de leur sens et appliqués aux procédés européens. Aujourd'hui, les Indiens qui parlent la langue quichua emploient les mots KELLKARIKUNI et KELLKA, sans se douter qu'ils ont la même origine que les mots KILLI et KALLHUA, et sans se douter que tisser ou écrire n'était pour leurs ancêtres qu'une même chose et qu'une seule idée.

RACINE PLU.

Cette racine forme, en quichua, deux séries de dérivés : l'une en LL ou en Y :

PILLUI,	nager;
PILLU,	plume;
PUYU,	pluie;

(1) Pour de plus amples renseignements sur les quippus, voir la partie historique de cet ouvrage.

l'autre en R (1) :

PURI,	aller.
PARA,	pluie.

Il peut sembler bizarre au premier abord que des idées en apparence aussi éloignées que celles de *nager*, *passer*, *pluie* et *plume*, puissent être réunies dans un même article et classées sous une même racine. Cependant, même dans les langues ariennes, cette dérivation se reproduit d'une manière exactement pareille. En sanscrit, le verbe PLU, PLAVÂMI, signifie aller, naviguer et voler; en grec on trouve πλέω, naviguer, πυέλος, tonneau, πλύνω et λούω, par apocope pour πλούω, laver; le latin nous donne PLUERE, pleuvoir, PLUVIA, pluie, PLORARE, pleurer, PLUMA, plume, FLUERE, couler, etc., et les langues germaniques FLAWJAN et FLUZ en ancien haut allemand, FLEOT en anglo-saxon, etc. Il ne faut donc pas s'étonner de trouver le même phénomène en quichua; l'on aura :

Quichua.	Sanscrit.	Grec.	Latin.
PILLUI, nager,	PLU, nager,	ἥλέω, naviguer,	»
PILLU, plume,	PLU, voler,	»	*pluma*, plume,
PUYU, pluie,	»	»	*pluere*, pleuvoir, *pluvia*, pluie,

pour les formes en LL; et pour les formes en R :

Quichua.	Sanscrit.
PURI, aller,	PLU, PLAV, PLAB, aller.
PARA, pluie,	»

(1) Sur les mutations de LL et R, voir page 56.

RACINE STA.

La racine STA donne aux langues ariennes toute une nombreuse série de dérivés qui se répandent et se propagent dans chacun des rameaux de la famille. Ainsi l'on a en sanscrit :

ST'A, TIST'AMI (Zend HIÇTAMI),	je me tiens, je m'arrête.
ST'ALAM,	lieu, place.
ST'AGIS,	tisserand.

en grec :

ἵστημι,	placer, établir.
ἕστην,	je me tiens debout.
στάσις,	acte de se tenir debout.
σταμῖν,	membrure d'un navire.
στάμνος,	vase, cruche.
ἱστός,	navette.
στήλη,	colonne, stèle.
στατῆρ,	poids.

Le latin n'est pas moins riche en dérivés : STO, SISTO, STATIM, *statio, stator, status, statuo, statua, stamen, stabulum, stabilis;* l'allemand et les langues slaves pourraient nous fournir également des formes diverses de cette même racine, si nous ne craignions de fatiguer nos lecteurs (1).

Le quichua possède la même racine dans le même sens, mais ne présente pas des séries aussi complètes de

(1) V. Curtius, *Grundzüge der Griechischer étymologie*, 2e éd., p. 191-192.

dérivations que ses parents européens et asiatiques. Il a SATI, qui répond à ἵστημι et à ST'Â, par l'insertion entre les deux consonnes radicales d'un A euphonique (1). De ce mot vient, par adjonction de l'A privatif, ASTA-NI, je ne place pas définitivement, je change une chose de place. A cette même racine rattachez le mot local SITUA (ASITUA), qui entre dans la composition des noms des quatre saisons de l'année, et veut dire, à proprement parler, STATION, HALTE.

Les saisons commencent en effet aux équinoxes et aux solstices; elles marquent pour ainsi dire une station dans la course du soleil. Nous verrons plus loin tout au long l'explication de chacun des noms qu'on leur donne et des idées mythiques et religieuses qui s'y rattachent (2); il nous suffit pour le moment d'avoir ramené philologiquement le mot SITUA à sa racine arienne et d'avoir montré comment se produit sa dérivation.

RACINE TA.

TATI,	arrêter, mettre debout.
TAKA,	frapper sur.
TAKTA,	se fixer, s'arrêter.
T'AKTA,	fouiller la terre.
TAKTANA,	pioche, instrument pour creuser.
TAPKANI,	s'arrêter.

Parfois l'A radical devient AY :

TAYKU,	s'appuyer sur;

(1) V. plus haut, p. 41-42.
(2) V. à la partie astronomique.

ou bien

TAUKA,	monceau.

Parfois enfin il s'affaiblit en I (1) :

TIYANI,	s'établir, se fixer.
TIKA,	brique.
TIKSI,	fondement.

Comme on le voit, tous ces mots ont une même racine, qui exprime fondamentellement une idée de stabilité et de fixité. Les divers suffixes KU, KA, K pour KA, PA, P pour PA, que le quichua ajoute à cette racine TA, ne servent qu'à varier, pour les besoins de la langue, les nuances du sens primitif.

Une racine si riche doit forcément se retrouver dans les langues indo-européennes. Elle prend en sanscrit le son D'Â, et devient DADÂMI, j'établis, je pose :

D'AMA[N],	loi, manière, état.
D'ATR,	créateur.
D'ATUS,	racine, thème d'un mot.

En grec :

τίθημι,	j'établis, je pose.
θέμα,	»
θέμις,	loi, justice.
θήκη,	cassette.

En latin l'aspirée D' est remplacée par l'aspirée labiale correspondante :

FAAMA (osque), maison,	établissement.
FAMEL (lat.), *famulus*,	serviteur.
FAMILIA,	famille.

(1) V. plus haut, page 38.

Le slave et les dialectes germaniques fournissent également leur contingent de formes dérivées, que nous supprimons pour ne pas trop allonger cette étude.

On le voit donc, bien que ces composés varient de forme et de signification secondaires dans les deux groupes de langues, tous reposent néanmoins sur une seule et même base, dont le sens et l'origine ne sont nullement douteux. Ce sont comme deux fleuves qui courent dans des directions parfois opposées, mais qui partent du même point : en remontant le courant de l'un, on arrive nécessairement à la source de l'autre.

Racine SAH.

Le mot grec ἔχω, et ses formes dérivées, σχέσις, σχῆμα, σχόλη, loisir, ἴσχω, saisir, maintenir, se rattachent à la forme sanscrite SAH, SAHÊ, pouvoir, supporter, tenir : d'où SAHAS, force ; SAHURIS, fort ; SAHANAS, puissant. La sifflante sanscrite a disparu dans une partie des mots grecs, et est devenue d'abord un digamma, F, ensuite un esprit doux (1). Les formes quichuas de cette même racine ont conservé la sifflante initiale s, se contentant de modifier la gutturale finale, à l'exemple des langues germaniques, qui ont fait de SAH

SIGOR, angl., sax.,	bataille.
SIGIS, goth.,	id.,

ne retenant de la racine primitive que le sens, supporter l'attaque des ennemis, combattre, vaincre (2).

---

(1) Curtius, *Grundzug.*, p. 176.
(2) Aufrecht, *Ztschr.* I, 355.

Le quichua a conservé plus complétement le sens du radical : leur mot SAYA veut dire attendre, rester sur place (SAH, être patient); SUYANI veut dire rester debout; SAYHUA, marque, frontière. Dans tous ces exemples l'aspirée H s'est amollie et s'est changé en Y; dans les autres mots dérivés de la même souche, la même aspirée s'est durcie en gutturale.

SAKE,	être à terre.
SIKI,	base, assise, le derrière.
SIKUNA,	perche.
SAKSA,	s'arrêter.

La racine arienne est SAH, dont le sens, être patient, tenir, retenir, se retrouve, plus ou moins déguisé, dans toutes les formes secondaires que nous venons d'examiner.

Je pourrais pousser plus loin cette analyse des racines, et citer encore mainte forme péruvienne dérivée des thèmes ariens primitifs. Le quichua porte, en effet, partout la marque de son origine ; nulle langue n'a conservé plus intactes, dans un si long intervalle de temps, les formes antiques du langage ; par exemple :

Quichua,	Sanscrit.
SENKA, nez, crête,	SING', sentir.
SING-NI, parler du nez,	id.
KALLU, langue,	G*r*, avaler.
KARANI, alimenter,	id.
KAR-PA-NI, irriguer, arroser,	G*r*, répandre.
CHALLUNI, asperger, irriguer,	C'AL, submerger.
NAK'A, tuer,	*Latin :* NECARE, tuer.
HAMUNI, venir,	GAM, HAMM.

Quichua.	Sanscrit.
INTI, soleil,	IND', scintiller, briller.
KATINI, suivre,	KAI, aller, marcher.

Au lieu de poursuivre l'examen détaillé de chaque racine quichua, je les ai réunies ensemble, de manière à former une sorte de glossaire, que l'on trouvera à la fin de ce livre. Chaque mot quichua y est rapproché du mot arien correspondant, et le rapport est si frappant entre les deux langues, que l'on ne saurait parcourir ces quelques pages sans rester convaincu de la justesse de mes idées.

Quand les travaux de mes successeurs auront fait disparaître toutes les erreurs qui accompagnent nécessairement un premier essai sur des matières nouvelles et complétement inconnues, l'on retrouvera aisément dans le quichua, ce qu'il est en réalité, un reflet de ces langues ariennes que les peuples d'Europe ont tant perfectionnée, et dont ils ont fait un si admirable instrument de civilisation.

Néanmoins, avant de quitter définitivement ce chapitre, je veux faire encore assister mes lecteurs à l'analyse d'une racine ario-quichua : c'est la racine arienne I, et ses formes dérivées, *r*, *r*K, AK, AÇ, ÇÂ, etc., que je veux rapprocher d'un certain nombre de mots et de racines quichuas. L'importance de cette racine est fort grande dans les deux langues, et ses ramifications s'étendent à l'infini, de même que l'idée de mouvement qu'elle est destinée à traduire.

Si je montre que dans le quichua le sens et la forme des mots subissent les mêmes changements et

suivent les mêmes évolutions que le sens et la forme des mots sanscrits tirés de cette racine, je croirai avoir fait beaucoup pour prouver mon idée, et donné une démonstration que nul savant européen ne saurait refuser. L'identité de cette racine et des mots qu'elle forme en sanscrit et en quichua entraîne nécessairement, sinon l'identité des deux langues, ce qui serait trop dire, au moins leur proche parenté, et, mieux que tout cela, leur communauté d'origine et leur existence indistincte pendant un grand nombre d'années, peut-être pendant un grand nombre de siècles, dans les régions montagneuses de l'antique Asie.

Sous ses formes diverses, *r* ou *r'*, AR, ÎR, la racine I désigne la marche et le mouvement dans ses acceptions les plus étendues : εἶμι en grec, *eo* en latin, *alds* en gothique, etc., sont les représentants fidèles de cette racine et de l'idée primitive qu'elle rend. Le quichua ne possède pas, que je sache, à l'état libre, la forme première I; mais la forme *r* y est restée intacte. RI est, dans la langue du Pérou, le verbe aller: RINI, je vais; RIY, le voyage; RICHI, faire sortir; RIPU, revenir, etc.

Mais cette racine subit des modifications qui lui font prendre des formes et des sens assez différents. Par l'adjonction de la finale K, elle devient intensive, et donne naissance à un radical *r*K, fort ancien, s'il faut en juger par ce fait, qu'une de ses variantes, *rcc'*, se mêle à la conjugaison sanscrite et y remplace certains temps de la racine I, *r*. Que, dans cette racine nouvelle, la voyelle *r* se soit constamment échangée avec la voyelle *l*, c'est ce dont personne ne s'étonnera, et ce dont on ne peut douter en voyant les formes LAK et RAK, LINK et RINK,

que revêt la racine. *r*K subit néanmoins une mutation plus grande encore : il se change en AK, soit que la voyelle A se soit substituée naturellement à la voyelle *r*, soit que, par une de ces paresses de prononciation si communes à tous les peuples, dans la forme ARK, dérivé naturel de RK, la consonne R soit tombée peu à peu : de la sorte, il ne reste plus aucune trace de la voyelle primitive *r*. Quoi qu'il en soit, cette mutation est fort ancienne, et semble organique, car on la retrouve dans toutes les langues ariennes sans exception. AK, à son tour, se modifie; par transposition il devient KA. Le K de ces deux formes s'altère également, et devient Ç, comme nous l'avons déjà fait remarquer, ce qui produit deux nouvelles racines : AÇ et ÇA ou ÇÔ, quelquefois SÔ.

Si maintenant nous cherchons à savoir quelle nuance de sens implique ce radical intensif, il ne nous sera pas trop difficile de le trouver : *r*K et AK indiquent l'idée aller en se resserrant, marcher en se rapprochant, aller en pointe. De ce sens primitif dérivent un très-grand nombre d'acceptions secondaires : aller, marcher; courir, atteindre en courant, arriver, gagner, obtenir; percer, piquer; réparer, diviser, blesser; infliger une douleur, souffrir; tuer; blesser au moral, douleur, angoisse, péché; rayon de lumière ; rayon visuel, vue, œil; pénétration d'esprit, finesse, etc.

Le quichua nous présente les mêmes sens, et, peu s'en faut, les mêmes dérivations. Substituant au suffixe IA du sanscrit le suffire YA, il nous présente le mot SIRA, épine, aiguille, coudre, et par l'adjonction d'un suffine KA, le mot SIRKA, contraction de SIRAKA, veine, vaisseau. Le nom du scorpion, SIRA-SIRA, est le même que celui du ser-

pent, SIRA, et n'en diffère que par ce procédé de duplication si fréquent dans les langues agglutinantes. SILLA, pierre, correspond à SILÂ; SEK'E, rayon de lumière, et SUKUMA, à SIK'A.

A ces mots l'on peut en joindre quelques autres auxquels on ne trouve pas en sanscrit de formes correspondantes, mais dans lesquels la racine çi, çô, et l'idée de pointe, domine exclusivement. SILLU est ongle, dent; SILLKU, égratignure; SALLUK RUMI, pierre pointue. Dans cette dernière expression nous trouvons la trace d'un verbe qui ne s'est point conservé dans le quichua moderne : retranchant la lettre K, marque du participe qui sert à former des adjectifs verbaux, il nous reste un mot SALLU, qui devait signifier autrefois être pointu, aigu, aiguiser, affiler. Ce même radical se retrouve, avec un autre suffixe, dans SALLKA, terrain pierreux et stérile, peut-être aussi dans SALLMA-RUMI, le soufre. Un autre nom du même minéral, SILLINA, se rattache à SILLA, pierre, et par conséquent à la racine çi, pointe, percer.

L'on attachera au même radical çi, çô, sous sa forme primitive KI, KO, des mots tels que :

KIRA,	bourgeon qui commence à pointer.
KªKAYLLA,	fin, extrémité.
KIRU,	dent.
KALLA,	paver.
KALLKI,	même sens.

Ces deux derniers mots sont, comme on le voit, des formes du verbe primitif SALLU, être pointu.

Je pourrais suivre plus loin encore les évolutions de

cette nature, et montrer comment dans les langues indo-européennes elles revêtent un grand nombre d'autres formes dont les équivalents se retrouvent au quichua ; mais je crains de m'égarer dans les difficultés de ces recherches, et d'inspirer quelque défiance aux savants européens en mêlant des erreurs aux vérités. D'ailleurs, l'adjonction de cent et cent autres formes communes au quichua et au sanscrit ne rendrait pas leur parenté plus évidente à mes yeux que ne le fait cette racine, dont toutes les formes se déduisent si bien l'une de l'autre et se correspondent avec tant d'exactitude dans les deux langues.

La forme *r*K, et ses équivalents, ARK, *r*CC', RAK, LAK, etc., donne au quichua deux séries de composés : l'une en R :

Quichua.	Sanscrit.
RAKI, partager, diviser,	*r*S', aller percer.
RAKRA, fendre,	id.
RANKA, caverne, grotte,	id.
RIKCHA, rappeler au souvenir,	RÉJ', LANJ', briller, parler.
RIKU, voir,	RAKS', LAKS', voir.
RIKCHA, paraître,	id.
REKSI, connaître de vue,	id.
ROKE, arbuste épineux,	*r*S', percer.
RUKMA, arbre,	»
RUKANA, doigt,	»

l'autre en LL :

LLAKLLA, fendre,	LAK, RAK, percer.
LLIKI, rompre, diviser,	LIK', percer.
LLEKTE, pustule,	id.
LLOKSI, s'en aller,	RAK, LAK', aller.

A la forme en AK, AÇ, de la même racine, se rattachent, de la même manière qu'en sanscrit et dans les autres langues ariennes :

ANKA, l'aigle, tout oiseau de proie,	AN'G', serrer, percer.
ANKU, nerf, corde de l'arc,	»
ANCHI, pleurer, gémir,	AN'G', être dans l'angoisse.
IKI, couper,	AÇ, AÇI, épée.
ICHU, paille,	id.
UES-KE, femme divorcée,	id.

De la forme ÇI, ÇÎ, ÇÔ, sont dérivés, en sanscrit, un certain nombre de mots désignant des objets qui par leur forme présentent des analogies plus ou moins frappantes avec l'idée de pointe. Au moyen du suffixe LA, on crée le mot ÇÛLA, aiguille; par l'adjonction de LÂ, on obtient les mots ÇILÂ, ÇÔLÂ, pierre, le silex des Latins, et par celle de K'A, le mot ÇIK'A, crête d'animal, sommet de montagne, rayon de lumière; enfin, le mot ÇIRA veut dire *veine, vaisseau*, et ÇIRA, serpent, peut-être à cause de la forme allongée de cet animal, peut-être à cause de sa langue pointue, dans laquelle les anciens croyaient reconnaître un dard.

Tels sont les éléments premiers dont se compose le mot quichua. Toutefois, ainsi composé, il ne peut entrer dans le courant de la langue : il lui manque encore, pour être complet, un élément indispensable, l'élément de relation. Il exprime une idée ou les diverses nuances d'une idée, mais sans préciser le rôle que joue cette idée, le milieu dans lequel elle se trouve, la personne ou l'objet auquel elle s'applique, les degrés de l'action qu'elle accomplit ou qu'elle subit. Il faut donc y joindre un certain nombre de particules, qui décideront de sa qua-

lité et de son importance : les unes le feront verbe, les autres le feront nom substantif ou nom adjectif. Il me reste à prouver que ces particules formatives appartiennent aux langues ariennes, et trouvent leur explication et leurs racines dans les idiomes de l'Europe et de l'Inde.

DU NOM SUBSTANTIF.

Le nom, en quichua, se forme du thème de la racine, tantôt sans modification aucune, comme dans RUNA, homme; tantôt avec un redoublement, comme dans SIRA-SIRA, scorpion; tantôt, enfin, avec adjonction du pronom suffixe Y, comme dans MUNA-Y, amour, RI-Y, voyage, etc., des thèmes MUNA et RI, qui expriment les idées abstraites d'aimer et de marcher. Le nom n'a pas de genres en quichua : la langue ne faisant aucune distinction entre les êtres masculins ou féminins. Souvent il est régime ou sujet d'un verbe, et alors il est substantif; souvent il détermine un autre nom, et dans ce cas il est adjectif. Comme adjectif, il est invariable, et précède toujours immédiatement le substantif auquel il s'attache.

Le quichua n'a point de genres, et nous avons plus haut expliqué pourquoi; il a des nombres, ou plutôt il a un nombre, le pluriel, car, de même que la plupart des langues, il n'a pas de signe particulier pour rendre le singulier, en tant que nombre (1).

Il n'en est pas de même du pluriel. Dans toutes les

(1, Bopp, *Gr. comp.*, t. I, p. 273-274; *Revue de linguist.*, t. I, p 55-139.

langues, le pluriel est un nombre et se trouve exprimé par une sorte de multiplication. En sanscrit, par exemple, et dans les langues indo-européennes, il se forme par l'adjonction d'une s, reste du pronom SA, qui exprime un objet, une personnalité, une unité. Si donc on ajoute ce pronom au singulier, qui, par définition, représente déjà une unité, on aura l'équation suivante : X + SA = 1 + 1, c'est-à-dire le pluriel (1). En chinois, le pluriel se forme d'une façon un peu différente : G'IN, signifiant homme, et KIAÏ, totalité, G'IN-KIAI sert à désigner les hommes; î, voulant dire étranger, et PEÏ classe, î-PEÏ désignera les étrangers (2). De même, en thibétain, l'on obtient le pluriel par l'adjonction d'un certain nombre de particules, par exemple : KUN, tous, et T'SOGE, multitude (3). En quichua, le procédé est entièrement le même : au thème du mot on ajoute la forme KUNA : RUNA, homme, devient RUNA-KUNA, les hommes; UMA, tête, UMA-KUNA, les têtes ; HUAMAN, le faucon, HUAMAN-KUNA, les faucons.

Reste à trouver maintenant la signification de la particule KUNA et la raison de son emploi. Les simples analogies des langues nous font soupçonner à ce mot le sens multitude, union, collection; et, de fait, si nous cherchons dans le vocabulaire sanscrit, nous trouvons un mot bien connu dont le sens et la forme répondent bien clairement au mot quichua. GUNA, placé à la fin des composés, produit des multiples : TRIGUNA, le triple; ÇATA-

---

(1) *Revue de linguist.*, t. I, p. 55-139.
(2) Abel Rémusat, *Gram. chinoise*, p. 39, Paris, 1858.
(3) Foucaux, *Gram. thibétaine*, p. 27 ; *Préface*, p. x.

GUNA, le centuple; DYIGUNÎ B'ÛTAS, devenu double, doublé, etc. RUNA-KUNA signifie donc les hommes multipliés, multiplication d'homme, de même que PITÂRAS, en sanscrit, signifie père + père, les pères; que G'IN-KIAÏ, en chinois, signifie totalité d'hommes, les hommes, et MI-HO T'SOGS, en thibétain, signifie multitude d'hommes, les hommes.

A cette forme KUNA viennent s'ajouter les terminaisons casuelles, qui sont les mêmes au singulier et au pluriel, et dont nous allons nous occuper un peu plus longuement.

La déclinaison quichua se présente à nous avec un nombre de cas variable dans les divers grammairiens qui en ont traité. Suivant la méthode des vieilles écoles, Holguin et ses contemporains ne lui reconnaissent que six cas, le nominatif, le génitif, le datif, l'accusatif, le vocatif et l'ablatif (1). M. Tschudi a complété la déclinaison en y ajoutant, à l'exemple des grammairiens sanscrits, divers cas fort usités, l'effectif ou l'instrumental, l'incessif et l'illatif, qui ne sont qu'un dédoublement du locatif arien (2).

Comme dans les déclinaisons des autres langues, on doit reconnaître dans la déclinaison quichua deux sortes de cas, les cas directs et les cas indirects. Les cas directs, au nombre de deux, sont opposés l'un à l'autre, comme le sujet à l'objet, comme l'effet à la cause : le nominatif sert à exprimer l'agent, et l'accusatif l'objet qui subit l'action. Les cas indirects, au contraire, ren-

(1) Holguin, *Gramat. quichua*, p. 3.
(2) Tschudi, *Sprachl.*, ch. III, p. 116-118.

dent d'une manière précise toutes les circonstances, tous les modes de l'action, et ses divers degrés. Ils se forment au moyen d'un certain nombre de particules ou de lettres ajoutées aux différents thèmes de la langue, et dont chacune indique une modification dans l'état de l'idée renfermée dans la racine : tantôt la particule marque le moyen d'action du sujet sur l'objet, et alors le nom est à l'instrumental; tantôt le point de départ du sujet vers l'objet, et alors le nom est soit au génitif, soit à l'ablatif; tantôt enfin le point d'arrivée de l'idée dans le lieu seul où elle tend (datif), son séjour en ce lieu (incessif), et son application à une personne ou à une chose déterminée dans ce lieu même (illatif).

Quand j'ai dit que les cas du quichua se forment au moyen de suffixes particuliers, j'ai dû faire une exception pour certains nominatifs dont l'état actuel du langage ne nous permet point de déterminer la formation première. Le nominatif, en effet, dans la plupart des langues agglutinantes, n'est pas à proprement parler ce que l'on peut appeler un cas : c'est la forme la plus simple que doive revêtir une idée générale, et, comme tel, il n'appartient pas moins à la conjugaison qu'à la déclinaison; suivant le suffixe qu'il reçoit, il devient cas d'un substantif ou personne d'un temps du verbe. Le plus souvent néanmoins le nominatif quichua, thème du nom, se forme du thème verbal auquel vient se joindre la terminaison flexionnelle Y : MUNA exprime l'intention d'aimer, le fait d'aimer, MUNA-Y signifiera *l'amour*. C'est là une règle constante, et qui sert à former toute une série de substantifs.

Cela ne suffit pas, il est vrai, pour admettre qu'il y a identité de formation entre le nominatif quichua et le nominatif arien : ce dernier, en effet, joint au thème du mot le suffixe prominal s, SA. Mais on ne peut pas méconnaître non plus que cette formation du nominatif verbal quichua au moyen du suffixe pronominal Y repose sur une base tout à fait analogue à celle du nominatif arien. Notons encore que le nominatif des noms neutres dans certaines langues ariennes, dans le grec et le latin, par exemple, semble n'être pas assujetti à la même règle, et paraît être resté, sinon tout à fait vague, du moins étranger à la forme organique du suffixe s. Comme, en quichua, tous les substantifs sont neutres, ou plutôt n'ont pas de genre, l'analogie nouvelle que je viens de signaler prend une nouvelle force.

Les langues indo-européennes forment les autres cas en joignant au thème du mot la série des pronoms personnels MA, TA, SA, qui se fondent si bien dans la racine que souvent l'on a peine à les en distinguer.

Le quichua ne possède pas dans toute leur perfection ces systèmes ingénieux et compliqués des langues ariennes : il en est resté presque partout au système incomplet des langues agglutinantes, auquel toutefois il a fait subir des modifications profondes, où nous pouvons reconnaître la marche du progrès grammatical. Les terminaisons du génitif, du datif et de l'accusatif, sans être des flexions accomplies, sont déjà plus que des agglutinations; elles marquent un état moyen entre les langues ariennes et les langues touraniques proprement dites. Au moment où le quichua s'est fixé, l'aryaque entrait déjà dans cette évolution gramma-

ticale qui lui a donné sa forme définitive. L'idiome américain, séparé du tronc avant l'heure et transplanté dans des pays lointains, n'a pas trouvé dans ses propres ressources assez de force pour achever le mouvement commencé. Toutefois, s'il conserve comme base de sa déclinaison la forme agglutinante, il n'est pas moins certain que cette forme est profondément modifiée par l'apparition de flexions rudimentaires au génitf, au datif et à l'accusatif. Il y a plus, les terminaisons casuelles du quichua, tout en n'étant pas identiques aux particules de la déclinaison arienne, ont leur racine et leur explication dans l'idiome d'où sont sorties les langues indo-européennes, et cela suffit au but que je poursuis.

Je réunirai dans un même paragraphe quatre de ces cas, l'illatif, l'incessif, l'ablatif et l'instrumental. Les prépositions qui, jointes au thème, servent à les former, existent encore à l'état indépendant, *pi* pour l'incessif, *man* pour l'illatif, *manta* pour l'ablatif, *huan* pour l'instrumental. Si donc nous prenons, par exemple, le mot *huasi*, maison, nous aurons la série suivante :

IN	huasi-*pi*,	dans la maison.
ILL	huasi-*man*,	vers la maison.
AB	huasi-*manta*,	de la maison.
INS	huasi-*huan*,	avec ou par la maison.

Chacune de ces quatre prépositions trouve son équivalent dans les langues ariennes. PI correspond au grec ἐπί, vers, sur, dans, et au sanscrit API, qui se trouve aussi sous la forme apocopée *pi*, mais a perdu son sens primitif et n'est plus qu'un adverbe signifiant aussi. MAN, vers, a tiré son origine de la racine MÂ, qui indi-

que le mouvement régulier et réfléchi, la mesure, et qui avec diverses lettres additionnelles forme des racines secondaires de mouvement : *mak*, aller; *man*, penser; MAY, marcher. MANTA est le même suffixe élevé au passif, si je puis m'exprimer ainsi, et marque le mouvement qui part d'un sujet, comme *man* celui qui tend vers ce sujet. HUAN, enfin est lié étymologiquement, par le changement de S en H, avec la préposition SA, SAM, SAHA, grec σὺν, latin *cum*, qui veut dire avec, de même que son équivalent quichua.

Les éléments formatifs des trois autres cas, le génitif, le datif et l'accusatif, ne sont pas aussi faciles à déterminer que ceux des cas précédents : les racines dont ils dérivent n'existent plus dans la langue à l'état libre, et ne peuvent être reconnues qu'après une longue étude.

Le génitif quichua se présente à nous sous deux formes distinctes, l'une en P (PA quand le thème se termine par une consonne), l'autre en K ou C, qui paraît n'être plus aujourd'hui qu'un provincialisme, et appartient plus spécialement aux habitants du moyen Pérou. L'on aura donc :

INKA-*k*,	de l'Inca,	INCA-*p*.
UMA-*p*,	de la tête,	UMA-*k*.
HUAMAN-*pa*,	du faucon,	HUAMAN-*k*.

La terminaison K n'est pas entièrement propre au génitif de la déclinaison quichua; elle se retrouve également, avec un rôle des plus importants, dans la conjugaison du verbe. Le participe actif se forme en ajoutant un K au thème du mot : primitivement, MUNA-K signifiait aussi bien *aimant* que *de l'amour*. Cette forme en *k*

est donc autant un participe, c'est-à-dire un adjectif, qu'un génitif ordinaire. Et de fait, dans toutes les langues le génitif et le participe ont toujours été étroitement liés et formés des mêmes éléments. Dans les langues thibétaines, par exemple, le génitif se forme du nominatif par l'addition d'un signe qui n'est autre que la marque de l'adjectif : *brang mi*, ou *brang vahi mi*, ou *brang pohi mi*, signifient indifféremment bon homme, homme bon, homme de bien ; *lous kyi*, du corps, littéralement corporel; *dmag gi mi*, un homme de guerre, littéralement un homme guerroyant, etc. (1). Dans l'indoustani, le génitif est si bien un adjectif, qu'il prend même les marques du genre selon les mots auxquels il se rapporte (2). La persistance avec laquelle les grammairiens espagnols ont attribué à ce génitif le C simple, au lieu du *k* ou du *cc*, prouve que cette terminaison était plutôt faible et sifflante, et avait le son de la *zêta* espagnole. L'analogie frappante que cette forme de génitif quichua avait avec le génitif arien en *s* devient alors assez frappante pour qu'il ne soit pas besoin d'y insister plus longtemps.

La forme en P, PA, AP, de ce même cas, mérite également une sérieuse attention. En quichua, le son du *p* est toujours assez vague, et présente avec celui du B ou du V la plus grande ressemblance : Atabaliba, Atavaliva, Atahuall-pa, Atavall-pa ; *ahuasca*, *abasca* (2), *avasca*, *apasca*, *toile*, *étoffe*, sont des formes parfaitement synonymes dans tous les historiens de la conquête;

(1) Ed. Foucaux, *Gram. de la langue thibétaine.*
(2) Max Müller, *Leç. sur la science du langage*, trad. fr., t. I, p. 131, note.
(3) Acosta, *Hist. nat. y civ.*, l. 6, cap. XV.

l'on écrivait indifféremment *capac* ou *zapa*, *caba* ou *cava;* et l'on verra partout, dans les Espagnols Zarate et Gomara, comme dans l'Italien Benzoni, *Huaina Cava*, au lieu du *Huaynacapa* de Garcilazo et de tous ceux qui l'ont suivi; Zapa et *Capana*, au lieu de *Capac*. Ces faits nous permettent d'affirmer que la terminaison *p* du génitif était un P aspiré, correspondant au φ des Grecs, et analogue à l'υ ou à la diphthongue ου du génitif grec.

Les philologues ont remarqué, en effet, que cette forme en ου (prononcé oph, ou) a pour base le pronom possessif σφός, *sien* (1), en latin *suus*. Ce même ου, génitif de ὅς, s'emploie comme adverbe de lieu, ainsi que le quichua *apa*, et cela nous permet de relier le génitif au locatif.

Du moment que la base du génitif arien, σφὸς en grec, *svas* (sphas) en sanscrit, *suus* en latin, est un *ph* ou bien un *v*, il faut rapporter à la même origine le génitif quichua en *v*, *b* ou *p*; et si l'on réfléchit que cette base ου provient de la forme Fου, qui emploie le digamma, représenté en latin par *su*, on comprendra aussi que certaines tribus aient adopté la forme *s*, quand d'autres prenaient le *b* et que d'autres conservaient indistinctement les deux formes primitives.

En sanscrit, le datif se forme du radical, auquel est venu s'ajouter un signe nouveau qui marque le mouvement du sujet vers un objet déterminé. En quichua, il se forme du génitif, auquel on adjoint un signe de même nature : ce signe n'est autre que la racine arienne

(1) Bopp, p. 56. *Liddell and Scott Great Dict.*, V. σφὸς et οὗ.

AK, qui se trouve dans le sanscrit sous la forme *AJ* (*agere*), conduire, et en quichua sous la forme *AK* ou *AG*. L'on retrouve donc dans cette forme de la langue américaine la forme essentielle du datif arien : il suffit de suivre les changements du *j* en *i*, tels que les a déterminés M. Bopp. L'*y* arien devient le *j* et le *g* sanscrit : la mutation de l'*y* en *i* est toute naturelle et se produit même en grec. L'on a donc le droit de ramener la forme en *aj* du datif quichua à la forme *ai* du datif arien primitif, en opérant les changements dont nous venons de montrer la possibilité.

L'accusatif se forme en ajoutant *kta* aux thèmes terminés par une voyelle, *ta* simplement aux thèmes terminés par une consonne; mais cette dernière terminaison n'est qu'une forme euphonique destinée à éviter l'accumulation des consonnes dans une même syllabe : *huamanta*, l'épervier, est pour *huamankta*. L'accusatif se forme donc en ajoutant à la forme en *k* du génitif le suffixe *ta*, qui indique la passivité. L'accusatif, en effet, comme nous l'avons déjà dit plus haut, désigne, dans la phrase, l'objet qui subit l'action du sujet (1).

Si j'ajoute que chacun de ces cas peut être considéré comme le nominatif d'un nom ou d'un adjectif nouveau, qui se décline sur le modèle du nom simple, j'aurai dit tous les faits importants de la déclinaison quichua.

---

(1) Voyez p. 99.

DU VERBE.

Le verbe se tire du thème de la racine, par l'adjonction d'un certain nombre de particules, assez restreint, dont nous montrerons l'origine arienne.

Le quichua possède six modes : l'indicatif, le subjonctif, l'optatif, le conditionnel, le casuel et l'impératif. La marque distinctive de chacun de ces modes est une particule, simple ou composée, qui se joint au thème primitif et lui donne la nuance qu'exprime le mode. Les temps sont : le présent, l'imparfait, le parfait, le plus-que-parfait et les deux futurs. De ces temps, deux seulement sont simples, le présent et le futur; les autres se forment par l'adjonction du verbe substantif, être. Chacun des modes possède tous ces temps : il y a en quichua un présent et un imparfait du conditionnel ou de l'optatif, comme il y a un présent et un imparfait de l'indicatif. La conjugaison d'un verbe quichua se forme donc, à proprement parler, de plusieurs conjugaisons, dont chacune exprime les diverses circonstances de l'action accomplie ou subie par le sujet du verbe.

Le présent de l'indicatif se forme en ajoutant au thème verbal le suffixe N, et en y joignant la flexion personnelle. Cette nasale caractéristique se supprime cependant en deux endroits : au pluriel exclusif et à la troisième personne du singulier et du pluriel, où elle se fond et disparaît dans la nasale pronominale. Ce mot de pluriel *exclusif* mérite quelque explication. Le quichua possède, en effet, deux formes pour la première per-

sonne du pluriel. L'une, dite inclusive, embrasse dans son étendue toutes les personnes et toutes les choses susceptibles d'être comprises dans l'extension du mot *nous*. L'autre, dite exclusive, exclut toutes les personnes ou toutes les choses qui n'ont pas avec celui qui parle un certain nombre de qualités ou de conditions communes : nous prions, nous aimons, est un pluriel *inclusif*; nous *autres* les Français, nous autres les Anglais, faisons telle ou telle chose, est un pluriel exclusif. L'on a donc :

1re pers.		MUNA-N-I	ou	MUNA-N-MI	j'aime.
2e —		MUNA-N-KI			tu aimes.
3e —		MUNA-[N]-N			il aime.
1er	Inclusif	MUNA-N-CHIK		nous tous	nous aimons.
	Exclusif	MUNA-IKU		nous autres	
2e		MUNA-N-KICHIK			vous aimez.
3e		MUNA-N-KU			ils aiment.

La première personne de ce temps nous offre avec les langues ariennes une analogie qu'on ne saurait méconnaître. De même qu'en quichua, en sanscrit, en grec, en lithuanien, la première personne du présent de l'indicatif se terminait en MI :

Sanscrit.	Grec.	Lithuanien.	
DADÀ*mi*,	δίδωμι,	DU*mi*,	je donne.

Dans les autres langues de la famille, la flexion, plus ou moins mutilée, se retrouve encore. Une conjugaison du haut allemand a perdu la finale I, mais conservé la nasale M :

HAPE*m*,	*habes*,	j'ai.
MANE*m*,	*mones*,	j'avertis.

En latin, la flexion M a persisté seulement au présent de quelques verbes, comme INQUAM, mais s'est perpétuée aux temps secondaires de l'imparfait, du futur et du subjonctif :

AMABA*m*,	j'aimais.
PUTE*m*,	que je pense.
VOLUERI*m*,	j'aurai voulu.
DEDERA*m*,	j'avais donné.

L'anglais l'a conservée dans I a*m*, je suis, et le grec l'a métamorphosée en ν aux temps secondaires : ἔφερον, je portais; ἤνεγκον, j'ai porté, etc. (1).

Si maintenant nous cherchons l'origine et le sens de cette flexion, nous sommes forcés de reconnaître que le MI aryaque n'est autre que le pronom de la première personne du singulier. En quichua, le pronom personnel MI n'est resté qu'à la première personne du temps présent, et là même il a été forcé de faire place au pronom

---

(1) In Greek the primary forms have μι in the verbs corresponding to the sanskrit second conjugation, and ω in the verbs corresponding to the sanskrit first conjugation, where the connecting vowel may be supposed to be lengthened, according to the analogy of the sanskrit, and-μι dropped. Thus we have ἵστημι, I stand, and φέρω, I bear. In the secondary forms ν occurs as the usual Greek équivalent for the sanskrit *m* when final, e.-g., in the imperfect ἵστην, I was standing, and ἔφερον, I was bearing. — In latin this ending is almost universally lost and-ô left, like the a in Greek verbs, in the primary forms, e.-g. Present st-o, I stand; *fero*, I bear. There are a few exceptions, such as su-*m* and INQUA-M, and even there only *m*, not *mi*, is preserved. In the secondary forms *m* is preserved as in sanskrit and Greek ν e.-g. Imperfect, STABA-*m*, I was standing, and FEREBA-*m*, I was bearing. In Gothic the primary forms present only one instance of the preservation of *m* for *mi* in the substantive verb I-M, I am and thus the work of destruction has gone further than even in Latin. In the other instances, e.-g., bair-a, I bear, etc., a is weaker than U and ô in Greek and Latin. The secondary form, however, preserve U form, and in this vocalising of the consonant the language has again proved weaker than the Latin. Compare bair-a-U. I may bear, with fer-a-m. In Anglo-Saxon, eo-m, and in English, a-m, we have likewise the consonant of the original ending in a single word only. Elsewhere there is no trace of it. (Clark, *Gram. comp.*, p. 193 194.)

parallèle, de même force et de même usage, I. De là les deux formes que présente la première personne du présent de tous les verbes quichuas :

CAN-*mi* et CAN-*i*,	je suis.
MUNAN-*mi* et MUNAN-*i*,	j'aime.
APAN-*mi* et APAN-*i*,	je porte.

Ces deux formes ont absolument la même signification, et ne sont que deux variantes orthographiques de la même idée.

La première personne du pluriel sous ses deux nuances trouve également des analogues dans la déclinaison arienne. Le radical CHIK, qui sert à former le mode exclusif de cette personne, doit nécessairement renfermer en lui une idée de collection, de lien, d'assemblage ; et de fait, si l'on cherche dans le vocabulaire indo-européen la racine de cette particule, on n'est pas embarrassé de la trouver : C'I, en sanscrit, veut dire *assembler, réunir*. Quant au K qui termine ce suffixe, je dois faire observer que les habitants du moyen Pérou lui donnent le son du *ch* espagnol ou de la sifflante ordinaire S : MUNANCHIK, pour eux, est MUNANCHICH ou MUNANCHIS. Si l'on songe maintenant que cette personne est une personne du pluriel, on comprendra aisément le rôle de cette lettre K à la fin du suffixe : CHIK, CHIS ou CHICH, est pour CHI-CHI, pluriel redoublé de C'I, unir, union, et MUNAN-CHIK ou MUNANCHICH est l'*union de ceux qui aiment*. Au contraire, le radical YKU, exprimant une idée d'exclusion, trouvera son correspondant exact dans les particules ariennes E, EX, ἐκ, ἐξ, *de, hors de*; ἔξω, au dehors (*foras*).

Les premières personnes du pluriel sont formées, dans

les langues ariennes, d'après le même principe. Elles renferment deux éléments : le pronom MI, de la première personne du singulier, qui se retrouve altéré en *ma, me, mu,* est une marque de nombre; SI, zend HI, latin S, indique la pluralité. AMA-MU-S est dérivé du même principe que MUNAN-CHIK, et peut être rapproché sans inconvénient du mot quichua.

La deuxième personne a pour base au singulier le pronom possessif KI, au pluriel le pronom possessif KICHIK. Dans les langues indo-européennes, la marque de cette deuxième personne du singulier est SI, S. Or, SI et S, comme on l'a fort bien démontré, sont des formes de TVA, *toi,* analogues à la forme grecque σὺ, pour τὺ; *dadâsi* est *dadâtva* (1), et ainsi de suite. Or, à cette forme *s*, on peut, comme en zend, substituer une aspirée H, qui elle-même se change en gutturale G ou K, suivant une des lois phonétiques du langage les mieux établies. On a donc quelque raison de rattacher la forme arienne SI à la forme quichua KI, et de voir dans TVA, SI, KI, trois formes ou plutôt trois spécialisations différentes d'un même radical primitif dont le son flottait entre K et T. La deuxième personne du pluriel se forme en ajoutant à la deuxième personne du singulier l'idée d'accumulation et de pluralité, exprimée par la syllabe CHIK, dont nous venons de donner l'analyse.

---

(1) The second personal pronom is in sanskrit TVA (probably from tu), a weakened form of which, SI, is employed as the verbal affix. The change of the consonant to, s, is shown in the Greek pronoun, which is, σὺ. The secondary form further reduce this affix to s, and euphonie laws in some cases change SI to SHI. The corresponding forms in Zend are, HI (for ci) and S, which is sometimes represented by OAS in the nominative of noun. (Clark, *Gr. comp.*, p. 199.)

La troisième personne du singulier de la conjugaison quichua diffère, quant à la forme, de la personne correspondante de la conjugaison arienne. Il n'y a pas moyen de reconnaître dans la nasale N, caractéristique de cette personne, le pronom personnel TA, TI, T, des langues indo-européennes (1). Toutefois, cette forme N, qui désigne le pronom de la troisième personne, *il, lui,* n'est pas sans analogues dans les autres idiomes. Dans la plupart des langues primitives la nasale *n* apparaît avec le sens soit d'un pronom possessif de la troisième personne, soit d'une préposition indiquant le génitif. En égyptien, par exemple, et dans les dialectes celtiques, N est préposition et sert à produire l'idée de génitif :

Egyptien.	Gallois.
NIW-EN-ÂN, le souffle de la vie,	CAER-N-ARVON, la ville de l'Arvon.
NEZ'-EN-TEW-EW, le justificateur de son père,	SAITH-N-DIWNROD, sept jours.

Irlandais.	
NANDIA,	des jours.
IARN DILIUN,	sur les flots (mot à mot, sur le dos) du déluge.

En sanscrit, son usage s'est borné au génitif pluriel.

En latin, l'*n*, par un changement organique, s'est changé en R (2), DIERUM.

---

(1) Clark, *Gr. comp*, p. 207.

(2) The word *n* which alternating with *m* (and undoubtedly identical with the word *m*, *ma*, place), serves in Egyptian as a preposition to denote all cases, though particularly the genitive, serves in Celtic (where it is generally contained, as we have seen, in the transmutation of the initial), to denote exclusively the genitive, and more particularly the genitive plural, to which in sanskrit, Greek and Latin, it has been regularly limited, e.-g. :

Egypt.: nef *n* anach, breath of life; se nez' *n* tew avenger of his father; ftoou *m* ah-ou four of oxen. *Welch*: Caer-*n*-arvon, town of arvon; ar-*n*-an upon him, saith *n*iwrnod (instead of saith *n* divornnd) septem dierum *Irish* : iar *n*-dilium, after the deluge

L'origine et la signification de cette particule sont très-claires et résultent de son emploi. En égyptien, suivant la remarque de M. Bunsen, elle est intermédiaire entre le pronom et le verbe; elle est fort étroitement liée au mot *n*TI, qui est à la fois le pronom relatif *qui*, et le participe présent du verbe être. De même, en quichua, *n* est une particule intermédiaire entre le pronom et le verbe; elle signifie, non pas une idée d'être abstraite et non qualifiée, mais l'idée d'être appliquée à une personne ou à un objet déterminé; *n* peut se traduire par celui qui est (1).

Voilà pourquoi on la trouve appliquée en guise de liaison au thème du verbe, à toutes les personnes du présent de l'indicatif : MUNA-N-MI est *moi, celui qui aime;* MUNAN-KI, *toi, celui qui aime.* La troisième personne devrait être régulièrement MUNA-*n-n*, *lui, celui qui aime*, mais dans la prononciation les deux *n* se sont fondues en une seule, et au lieu de la forme complète KA*n-n*, MUNA-*n-n*, les grammairiens on écrit KAN, MUNA-N.

Un passage important de la grammaire d'Holguin servira peut-être à éclaircir davantage l'origine de la particule N. Ce grammairien rend sous deux formes différentes la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif du verbe être : l'une, régulière, est KAN; l'autre, irrégulière, est *m* ou *mi*, et *n*, prononcée à l'espagnole. Le son *ene*, que prend la nasale N, pourra nous.

(originally in the back, west, of the deluge), na-*n*-dia (pronounced na-n-ia), of the days. Sanskrit, diu-n-am; latin, dier-r-um (coll. A Sax. giv-en-a, of the gifts.) Bunsen, *Christianity and Mankind*, vol. III, p. 171-172.

(1) The past tense is formed by placing *en* between the root and the affix. Iri-en-a, I have made. En is the particule mediating between the verb and the pronoun. (Id., *ibid.*, p. 188.)

fournir des rapprochements curieux entre le grec et le quichua. L'infinitif grec du verbe être, εἶναι (prononcez înê), est une forme au moins très-analogue à l'*êne* quichua. Ce rapprochement prend une nouvelle force si l'on compare l'autre variante *eme, mi*, à la première personne εἶμι du présent de l'indicatif du verbe εἶναι.

Quant à la troisième personne du pluriel, elle se forme en unissant à la troisième du singulier le radical KU, qui indique une idée d'union et de pluralité; mais là encore la rencontre des deux *n* a produit le même résultat : au lieu de KA-N-NKU, MUNA-N-NKU, nous n'avons que les formes tronquées KANKU, MUNA-NKU. Le radical KU est étroitement lié au sanscrit SA, *avec*; car la forme latine CUM autorise le changement de S en K.

Le futur est le second temps simple du quichua; il est assez irrégulier dans ses formes, et se conjugue de la manière suivante :

1re pers.		MUNA-SA,	j'aimerai.
2e	—	MUNA-N-KI,	tu aimeras.
3e	—	MUNA-N-KA,	il aimera.
1er inclus.		MUNA-SUN, MUNA SUNKU, MUNA SUNCHIK,	nous aimerons.
1er exclus.		MUNA-SAKKU,	nous aimerons.
2e		MUNA-N-KICHIK,	vous aimerez.
3e		MUNA-N-KANKU,	ils aimeront.

La première personne du singulier et celle du pluriel de ce futur offrent encore à nos yeux la marque distinctive de ce temps dans la conjugaison grecque. Le ς qui en est la caractéristique dans les idiomes helléniques se retrouve dans la sifflante quichua; MUNA-SA

correspond à φιλήσω, j'aimerai (1). La nasale N, qui est la marque de l'indicatif, se fond avec la sifflante à la première personne du singulier et à celle du pluriel, mais reparaît aux personnes suivantes, précisément comme dans le grec.

Quant au parfait, au plus-que-parfait et au futur antérieur, ce sont des temps composés du radical déterminé par certains préfixes et des temps du verbe être. Si au thème MUNA je joins le suffixe R et le présent KANI du verbe être, j'aurai :

MUNA-R-KANI,	j'ai aimé.
MUNA-R-KANKI,	tu as aimé, etc.

La lettre R, déterminative de ce temps, n'est autre qu'un radical arien, AR, congénère au sanscrit *r*, *aller*, qui, sous la forme *ar*, forme dans le sanscrit la base du parfait redoublé (2); MUNA-R-KA est donc l'équivalent de MUNA-AR-KA, aimé deux fois j'ai, redoublé de aimer j'ai, c'est-à-dire j'ai aimé, de même que le parfait redoublé indo-européen TA-TANA, TUTUDI, πεφύγα, indique le temps passé en répétant deux fois le radical (3). Une

(1) The second method of expressing the future is by affixing sya; a form of the substantive verb, which does not exist independently in sanskrit as a future tense, but is found in the s. Potential syâm, syâs, syât, etc., and in the latin, siem, sies, siet, etc. (sim, sis, etc.), and as a future tense in ero, eris, etc., for eso, esis, etc... In greek the omission of i or e for y has become general; yet there are sufficient remains of it to make it probable that it was once universally employed, and that the greek, in this respect started from the same point as the sanskrit. The future in σί-ω and σί-ομαι and these with σσ, which is for σι, clearly point to the sanskrit sy. The doric futures in σῶ are for σίω, and that for σίω, illustrations of the modifications of this old form are πραξίομεν, we shall do, ἔσσομαι, I shall be, στελῶ I shall send. (Clarke, *C. Gr.*, p. 245.)

(2) Max Müller, *Gram. sanscrite*, 1866, p. 147.

(3) Every sanskrit root, in order to be used for verbal purpose, was originally raised to a perfect; that is to say, its initial letter was reduplicated. This is as clear in greek as in sanskrit, and the number of perfects not restricted as yet to a

autre forme de parfait se forme par l'adjonction, entre le suffixe R ou AR et le thème de la racine, de la particule CHKA, dans laquelle je reconnais une forme de la terminaison SCA, du participe passé. Le plus-que-parfait et le futur antérieur ne nécessitent pas d'explication particulière : ils sont formés du participe passé, auquel on ajoute pour le premier le parfait KARKANI, pour le second le futur *kasa*, du verbe être.

Les participes sont au nombre de trois : le présent, le passé et le futur. Le participe présent est formé par l'adjonction à la racine du suffixe K ou G.

Le participe passé ajoute au thème le suffixe SKA, et le participe futur la terminaison NA ou NKA.

L'indicatif une fois expliqué, les autres modes ne nous retiendront pas longtemps. L'optatif se forme pour ainsi dire en élevant à l'illatif, par l'adjonction du suffixe MAN, déjà expliqué, un nom formé du thème suivi des marques de la personne et du temps.

Prés. MUNA-I-MAN, puissé-je aimer!
Fut. MUNA-SAK-MAN.

Le conditionnel est composé de l'optatif, auquel on

---

past tense is considerable in both languages. In sanskrit we have a root TAN, to stretch. If employed for verbal formations, this root was originally reduplicated and became TATAN. To this verbal base subjective pronouns were attached, thus giving TATAN-A, TATAN-T'A, TATAN-A, I stretch, thou stretchest, he stretcheth, restricted as yet in time neither to the present nor to the past. In greek, if we take the root MNA, to remember, we see that, in order to adapt it for verbal employment, it has to be reduplicated first, after which subjunctive pronominal suffixes are added, and the new compound μέμνημαι takes the sense of I remember. (Max Müller, *Last results of the Turanian Researches in Bunsens Christianity and Mankind*, vol. III, p. 304-305.)

joint la syllabe MI, déjà expliquée à propos de l'indicati présent.

Prés. MUNA-I-MAN-MI, j'aimerais.
Futur pas. MUNA-N-KA-Y KAN-MAN-MI.

Dans la composition du subjonctif entre la syllabe PTI, qui est restée dans la langue sous la forme PITUI, désirer, souhaiter (grec πτοέω, πτήσσω).

Présent MUNA-PTI-I, que j'aime.
Fut. MUNA-SKA KAPTI-Y.

Enfin le causal ajoute au conditionnel la terminaison MI.

Prés. MUNA-PTI-I-MI, pour que je porte.
Fut. MUNA-NKA-I KA-PTI-N-MI.

Là s'arrête l'analyse que nous devons faire du verbe quichua. Nous allons maintenant passer à un groupe de mots d'origine et d'emploi tout à fait différents, je veux dire aux pronoms.

DU PRONOM.

Il y a en quichua deux classes de pronoms bien distinctes l'une de l'autre : les pronoms isolés, et les pronoms affixes, qui n'entrent dans la proposition qu'á la suite d'un mot auquel ils s'attachent et dont ils déterminent le sens.

Ces pronoms affixes sont au nombre de six, et marquent aussi la possession : joints au nom, ils montrent que l'objet ou la qualité spécifiée par la racine appartient à la personne qu'ils représentent : HUAHUA-I est mon fils,

HUAHUA-KI, ton fils, HUAHUA-*n*, son fils, etc. ; joints aux verbes, ils désignent que l'action exprimée par le verbe est faite ou subie par la personne qu'ils représentent. L'étude dont ces pronoms ont été l'objet dans le paragraphe où nous avons traité du verbe nous dispense d'insister plus longuement sur cette question (1).

Les pronoms isolés sont partagés en pronoms personnels, pronoms démonstratifs et interrogatifs.

DES PRONOMS PERSONNELS.

Le quichua n'a que deux pronoms personnels :

ÑOKA, je. KAM, tu, toi,

qui se déclinent de la même manière que le substantif.

Gén.	ÑOKAP, de moi (ÑOKAK),	KAMPA, de toi.
Datif.	ÑOKAPAK, à moi,	KAMPAK, à toi, etc.

Le pluriel se forme également d'une façon régulière.

Lorsque l'on examine le pronom de la première personne, l'on est frappé de la ressemblance qu'il offre avec les pronoms analogues des langues sémitiques et thibétaines. ÑOKA est le NGA thibétain et chinois (2), le NUK, ANUK, égyptien (3), le ANOKHI hébraïque (4). L'on n'est

(1) V. p. 109-114.
(2) Foucaux, *Gram. thibétaine*, p. 146; Abel Rémusat, *Gram. chinoise*, p. 117.
(3) Birch, *Hieroglyphic Gram.*, in Bunsen's Égypt, t. V, p. 628; Tattam, *Coptic Gram.*, p. 27.
(4) Slaughter, *Gram. hebraïca*, ed. Bargès, p. 21-22.

pas moins étonné de retrouver dans le second élément de ce mot la racine fondamentale du pronom de la première personne des langues indo-européennes : sanscrit, AHAM ; grec et latin, ἐγώ, *ego* ; all., ICH ; a. s., IK, dont l'élément principal est un K (f).

Il est également remarquable de voir que dans la plupart des langues la racine du pronom *aham*, je (rac. : AK-AM), renferme les mêmes éléments que ÉKAS, un (A-IK-A) ; de même, en quichua, Ñ-OKA est très-voisin de UK, HUK, qui signifie *un*, comme ÉKAS. Or, ce radical, HUK, *un*, est identique au verbe HUK, HUKKUNI, se tenir debout, se dresser, soit parce que la ligne droite est le représentant le plus naturel et le plus universel du nombre *un*, soit pour toute autre raison également plausible. ÑOKA sera donc : N, *celui qui est*, HUK, *le premier, l'unique*, c'est-à-dire l'homme par excellence, le premier des hommes, JE, MOI.

Le pronom de la deuxième personne, KAM, a certainement une forme différente du pronom arien correspondant, TVAS, tu. Il est cependant possible de ramener l'un à l'autre ces deux mots d'apparence si opposée. Dans certains rameaux des langues ariennes, dans le rameau polynésien, le T et le K se confondent de telle sorte qu'il est impossible à un étranger de dire si le son qu'il entend est un son guttural ou un son dental. Transcrivant le mot anglais STEEL, acier, les Hawaïens l'on rendu par

(1) The nominative has for the first person in sanskrit *ah*. The latin and the greek seem to have preserved the original consonant in the first person ; for the germanic languages have K and KH (germ. ch.), which presuppose G in the earlier languages. The sanskrit *h* and zend *z*, are therefore corruptions of the original sound. Modern english, I, has lost the consonant as compared with the old english ik, like the italian io as compared with the latin ego. (Clarke, *Comp. Gram.*, p 157.

KILA ; ils ont rejeté la sifflante, parce qu'ils ne prononcent jamais deux consonnes de suite, ont changé le T en K, suivant la loi organique de leur langue, et ajouté un A final, parce qu'ils ne terminent jamais une syllabe par une consonne (1). Ce fait n'est pas du reste particulier aux idiomes polynésiens ; certains patois du français présentent la même mutation. Molière, dans *le Médecin malgré lui*, faisant parler des paysans beaucerons, leur met dans la bouche des formes telles que *amiquié*, pour amitié, *quarquié*, pour quartier. « Il a eun oncle, qui est si riche, dont il est *hériquié.* » « Il gnia office qui *qui*enne (tienne), j' sis votre sarviteur (2). » L'on peut conclure de ces exemples qu'il y a eu dans les langues une époque où l'articulation gutturale et l'articulation dentale n'étaient pas complétement séparées l'une de l'autre : les langues indo-européennes, au moment où ces deux articulations se sont fixées, ont opté pour la dentale TVAS, *tvam* ; le quichua a préféré la gutturale *kam* (3).

---

(1) The Polynesian, octobre 1862 ; Buschmann, *les Iles Marquises*, p. 301.

(2) Molière, *Médecin malgré lui*, acte II, sc. 2 et 5.

(3) Il semblerait qu'il n'y a pas deux consonnes plus distinctes que K et T. ; pourtant dans la langue des Iles Sandwich ces deux sons se confondent, et il semble impossible à un étranger de dire si ce qu'il entend est un son guttural ou un son dental. Le même mot est écrit avec un K par les missionnaires protestants, et avec un T par les missionnaires catholiques. Il faut des mois de travail patient pour apprendre à un jeune Havaïen la différence entre K et T, entre G et D, entre L et R. Physiologiquement, nous ne pouvons expliquer une pareille confusion que par un vice ou une mollesse d'articulation, le plat de la langue allant frapper le milieu du palais entre les points où K et T prennent naissance, et produisant ainsi un son qui tantôt se rapproche davantage de la lettre dentale, et tantôt de la lettre palatale. Mais il est curieux d'observer que, selon des juges compétents, quelque chose d'analogue se produit en français et en anglais. Des observateurs attentifs nous disent qu'au Canada les gens du peuple ont coutume de confondre T et K, et disent mékier et moikié au lieu de métier et moitié. Webster va jusqu'à soutenir, dans l'introduction de son Dictionnaire anglais, que les lettres CL sont prononcées

PRONOMS DÉMONSTRATIFS.

Le quichua possède quatre pronoms démonstratifs : un seul indéterminé : PAI, lui, elle, il; trois déterminés,

L'un pour les objets rapprochés :	KAI, celui-ci.
L'autre pour les objets éloignés :	CHAI, celui-là.
L'autre pour les objets très-éloignés :	CHAKAI, celui là-bas.

Ils se déclinent comme le substantif, et forment leur pluriel, soit régulièrement par l'adjonction de la particule KUNA, soit par duplication, PAIPAI, KAIKAI, etc.

Il est difficile de trouver dans les langues indo-européennes un équivalent du pronom quichua PAI. Il est toutefois curieux d'observer que le pronom démonstratif correspondant de l'ancien égyptien se présente également sous la forme *paï* et *puï* (1).

Les analogues du pronom KAI dans les langues indo-européennes sont beaucoup plus faciles à trouver. Le HIC, HÆC, HOC, des Latins, se ramène à une forme primitive, KIK, KEK (2); si l'on retranche le second K, qui est

---

comm TL, et GL comme DL; clear et clean, dit-il, sont prononcés tlear et tlean; glory se prononce dlory. Or, dans ces matières, Webster est une grande autorité; et, quoique je doute qu'on dise en effet dlory au lieu de glory, sa remarque montre du moins que, même avec une langue dont on est maître, et avec une oreille bien exercée, il y a quelque difficulté à distinguer un son guttural d'un son dental. (Max Müller, *Sc. du langage*, 2e série, t. I, p. 211-213.)

(1) Birch, *Hieroglyphic Gram.*, in Bunsen's Égypt, t. V, p. 632.)

(2) The root of the interrogative has three forms in sanskrit, KA, KU, KI, all probably modifications of the same original. The third stem KI, is used in Sanskrit to form this stem. The latter has H instead of the original guttural. The U is preserved in genitif and datif *huius*, *huic* and the original vowel lost as in CUJUS, cui. In hic (this) the affixing of the guttural at the end may have been a reason for changing the initial to H. (Clarke, *Comp. Gram.*, p. 173-175.)

évidemment une flexion, il reste pour thème réel du mot le son KA, qui n'est autre que le pronom quichua KAI. Le K initial a été amolli en CH, pour indiquer la nuance d'éloignement, et l'union des deux racines, CHA et KA, sous la forme CHAKAI, a produit l'idée d'une distance fort grande, de même qu'en latin l'union des deux pronoms ILLE et HIC sous les formes ILLE HIC et HIC ILLE.

PRONOMS INTERROGATIFS.

Les pronoms interrogatifs du quichua sont, ou bien substantifs :

PI, qui? quel? pour les personnes.
IMA, quoi? pour les objets inanimés et pour tout ce qui n'est pas l'homme;

ou bien adjectifs pour les personnes et les choses.

MAIKAN, lequel? laquelle?

Le pronom PI se retrouve exactement sous cette même forme dans l'un des rameaux les mieux connus de la langue arienne.

L'osque nous présente les formes SVEI *pis*, pour SI *quis; pot pis*, pour *quod quis...; pis* CEUS, pour *quis* CIVIS, etc. (1).

---

(1) With respect to this letter (the Q) a remarkable permutation takes place between the two languages, the oscan presenting the consonant P in words in which the latin has QU. The following specimen exhibits this relation between the latin and oscan orthography, as well as that between both of these languages and the greek :

Greek.	Oscan.	Latin.	Greek.	Oscan.	Latin.
T	P	Qu	τέτταρα	petora	quatuor
τί	pit	quid	τε	pe	que

To these are added from the same monuments the following expressions in oscan :

De même les Grecs, à côté du mot τίς, avaient les mots κόσος, πῶς (1), analogues aux formes latines et à la forme quichua.

Quant à la forme IMA, je pense qu'il faut y reconnaître la même racine que dans le pronom sanscrit AYAM, IDAM, en latin *is, ea, id,* avec cette différence, que dans le sanscrit cette racine exprime une affirmation, tandis qu'elle rend en quichua une interrogation. Dans MAIKAN, je reconnaîtrai un composé de l'interrogation IMA et du pronom démonstratif KAI, dont nous avons déjà expliqué la formation.

Dans les pages qui précèdent, je me suis efforcé de soumettre à une analyse philologique aussi rigoureuse que possible les éléments dont se composent la grammaire et le dictionnaire quichua, et de montrer leurs rapports directs et leur parenté étroite avec les langues indo-européennes.

Il me reste maintenant à prouver, par l'examen des traditions historiques et mythiques du Pérou, que les habitants de l'Amérique du Sud ont avec les colons de l'Europe et de l'Inde une communauté d'origine indiscutable.

Svœ pis, for si quis; pot pis, for quod quis dat. A similar reciprocation of consonants, as Müller has pointed out, between cognate dialects of several well-known languages as between the irish and welsh, in the celtic family of languages and in part between the different dialects of the greek. (Prichard, *Ressarches into the physical history of Mankind*, t. III, p. 129.)

(1) The ordinary greek form would be κο, which is also preserved in the ionic dialect, e.-g., κό-τε, once, Κῶς, how? κότερον? κόσος, how great? κοῖος of what kind? but in the attic greek the consonant is changed to π, e, g πότε, πῶς, πότερον, πόσος, ποῖος In greek τίς, τίνος, τις, τινός some one, originally identical, have T for K like τέσσαρες, πέντε, so that the guttural (K) of this pronoun (kis) is in greek represented by all three classes of consonants e.-g., κῶς, πῶς, τις Clarke, *C. Gr.*, p. 174-176.)

DEUXIÈME PARTIE

EXAMEN DES ORIGINES HISTORIQUES

CHAPITRE Ier

DE L'ASTRONOMIE ET DE LA CHRONOLOGIE.

Je ne me dissimule point les difficultés qu'il me faudra vaincre avant d'arriver à une exposition complète et systématique des connaissances que possédaient en astronomie les races antiques du Pérou. Tous les auteurs qui se sont jusqu'à présent occupés de ces matières sont convaincus que les dernières traces de la science péruvienne ont disparu avec les traditions des Amautas. La seule épave de ce naufrage lamentable est une nomenclature sèche et indécise, où le Père Acosta a cru résumer en six lignes les noms des principales étoiles, moins dans un but sérieux d'histoire que pour nous donner une idée de ce qu'il appelle « les préjugés absurdes qu'entretenaient les idolâtres. » Malgré la négligence avec laquelle cette liste est rédigée, c'est à présent notre seule ressource. Si incomplète qu'elle soit, les données qu'elle m'a fournies m'ont permis d'évoquer pour ainsi dire la forme complète du Zodiaque péruvien, et de prouver que ses constellations,

leur nom et la conception religieuse dont elles ont été l'objet, se retrouvent dans le Zodiaque oriental, que les peuples modernes ont reçu par héritage des tribus primitives.

DU ZODIAQUE.

Afin de rendre l'identité frappante, il faut tenir compte de la position respective des hémisphères et se bien rappeler que la place des constellations sur le Zodiaque péruvien doit être déterminée par un renversement des positions du Zodiaque hellénique. Il est donc nécessaire de fixer tout d'abord la relation dans laquelle se trouve ce dernier zodiaque avec l'année australe. Comme point de départ nous prendrons les deux extrêmes entre lesquels le soleil oscille durant sa course annuelle. Les tropiques sont caractérisés dans le Zodiaque classique par deux signes bien connus, le Capricorne et le Cancer : le premier qui désigne le tropique d'hiver, le second qui marque le tropique d'été ; l'un qui embrasse les trois mois glacés de l'année, de décembre à mars ; l'autre qui embrasse les trois mois brûlants, de juin à septembre, et qui se trouve, sur l'ellipse zodiacale, en opposition exacte avec le premier.

Si nous changeons d'hémisphère, la relation entre les saisons et les angles que chacune d'elles décrit sur l'ellipse s'intervertit fort naturellement. L'été classique répond à l'hiver sud-américain, et l'été sud-américain, de son côté, doit répondre à l'hiver classique. Si donc les anciens Péruviens ont emporté avec eux des pla-

teaux de l'Asie boréale le même Zodiaque que les Grecs reçurent plus tard des tribus ariennes, ils durent, afin d'adapter leur année primitive à l'année de leur nouvelle patrie, renverser les désignations en usage auparavant, et placer l'été au signe du Capricorne, de décembre à mars; l'hiver au signe du Cancer, de juin à septembre.

Les faits justifient entièrement cette présomption. Au tropique d'été, le ciel péruvien nous offre le *Cerf cornu*, et la *Couleuvre* au tropique d'hiver; même, comme pour démontrer aux savants futurs qu'elles opéraient ce changement en toute connaissance de cause, les races primitives unirent au nom des animaux que la tradition leur imposait des épithètes caractéristiques. Au nom du signe de l'été elles ajoutèrent le mot *ardent*, et dirent désormais TOPA-TARUKKA, *le cornu, le cerf ardent;* le signe de l'hiver fut nommé MACHAK-HUAY, *la couleuvre ivre*, c'est-à-dire *inerte, endormie, engourdie*, comme le sont d'ordinaire les reptiles au temps où la terre se refroidit.

TARUKKA, nom du cerf en quichua, est formé avec deux racines ariennes : TARA est le cheval, le coureur; HUKK, *le cornu, le dressé, l'élevé.* Soit que les Péruviens ne connussent point la chèvre, soit que les peuples asiatiques primitifs confondissent cet animal encore sauvage avec le cerf, ils substituèrent le nom de l'un à celui de l'autre. Cela était assez naturel, car, entre les deux espèces, on trouve la plus grande conformité de mœurs et de formes; d'ailleurs, dans le cas présent, le contour est purement astronomique, et, par

suite, assez mal déterminé. On peut donc se hasarder à dire qu'il n'y a pas de différence entre les deux noms, et qu'ils répondent avec une égale exactitude à la conception mythique sur laquelle ils reposent. L'important était que l'animal eût des cornes; cette condition une fois remplie, peu importait que ce fût une chèvre ou un cerf, qu'il s'appelât CAPRICORNE ou TARUKKA.

TOPA-TARUKKA désignait primitivement le solstice d'hiver, et présidait, chez les nations civilisées de l'ancien monde, au mois de décembre-janvier. Après leur émigration et leur établissement sur la terre d'Amérique, ces races conservèrent comme de juste les contours principaux du mythe auquel elles étaient dès longtemps habituées; mais, la forme plastique ne répondant plus à la vérité sur le sol nouveau qu'elles occupaient, elles se virent obligées à la caractériser par un adjectif approprié, qui, tout en modifiant le sens, rendît évidents les changements survenus dans la constitution du phénomène : de là cette adjonction du mot TOPA, que nous avons déjà notée.

La racine TOP, TAP, TUP, veut dire en quichua : *la splendeur, l'éclat de la lumière porté à son plus haut degré, la chaleur brûlante, et, par suite, l'été au fort de ses ardeurs.* Comme expression de *lumière créatrice*, elle entre dans une série de noms royaux et nationaux : TUPAK-AMARU, TUPAK-YUPANKI, TOBAS, TUPIS, et mille autres que se donnent les tribus et les chefs de l'Amérique. Sous la forme TAPA, elle désigne *le nid, le lit, le foyer où se fait l'incubation des êtres animés.* Si nous appliquons ces nuances diverses au mythe solaire, nous

y trouverons le souvenir des idées de génération par lesquelles les peuples anciens symbolisaient l'action mystérieuse du soleil sur la matrice toujours féconde de la terre. Avec une rare hardiesse d'imagination, ils disaient que cet astre, au moment où il court vers le solstice d'été, est un cerf ardent et inépuisable dans les travaux et les plaisirs de la génération, — TOPA-TARUKKA. Ardent, brûlant, sont ici des épithètes, ajoutées plus tard au mythe original; et l'obligation même où se trouvèrent les Péruviens de faire cette addition démontre surabondamment que le signe du Cerf présidait d'abord à la saison glacée et servait à désigner le tropique d'hiver, comme il arrive en effet dans le Zodiaque européen.

Avec des données pareilles, il me paraît difficile que l'on puisse méconnaître l'exactitude des deux résultats suivants : 1° Le nom de Capricorne, par lequel les Ariens désignaient le ciel austral, dérive de la même source que celui de TOPA-TARUKKA, par lequel les Quichuas marquaient la même région; 2° ce nom, en changeant d'hémisphère, dut changer aussitôt de sens et de saison. Les colonies ariennes du Nouveau-Monde modifièrent la forme primitive par l'adjonction d'une épithète caractéristique de la saison correspondante, et placèrent à côté de TARUKKA le mot TOPA, *feu, lumière, chaleur*. Ainsi se trouve démontrée l'identité de nom et de position du solstice austral péruvien avec le solstice boréal européen.

Passons maintenant au signe de l'autre solstice, MACHAK-HUAY, et voyons si nous serons aussi heureux avec lui que nous l'avons été avec le précédent.

MACHA, en quichua, signifie *ivresse, tremblement, torpeur, inertie, retour en arrière, décrépitude* : MACHU est *vieux*, et MACHAK *un homme ivre qui trébuche et chancelle en marchant.* L'analogie de cette racine avec la forme MAD' du sanscrit est, comme on le voit, incontestable. MACHAK-HUAY signifie *scorpion, cancre, couleuvre,* à cause de l'analogie que présente la démarche de ces reptiles avec la marche incertaine des ivrognes; par suite, appliquée au mouvement des astres, la racine en question nous fournit l'équivalent du mythe classique du *Cancer.* La forme quichua désigne une étoile ou un groupe d'étoiles qui symbolise l'inertie et le sommeil de la nature; c'est également un signe de mort, et, comme on peut le voir dans Montesinos (1), MACHAY signifie parfois sépulcre.

Cet ensemble de détails désigne suffisamment la partie du ciel où se produit le solstice boréal, qui marque en Amérique le point culminant de l'hiver. Situation et signification linguistique, tout est identique entre le Cancer arien et la constellation quichua; s'il existe une différence entre les saisons, c'est là un résultat forcé du changement d'hémisphère, qui donne plus de poids à cette identification des deux noms et des deux phénomènes. Suivant les anciens, si la partie boréale du ciel avait reçu pour signe distinctif le Cancer, c'était parce que le soleil, arrivé au point solsticial, s'y arrête et commence vers le sud un mouvement rétrograde comme celui de cet animal. Cette même raison explique également bien le terme péruvien. C'est au solstice que

(1) Montesinos, p. 14, *note.*

se retourne le serpent, dont on a fait un emblème, au moment où la nature demeure inanimée et semble se replier sur elle-même pour dormir le sommeil de l'ivresse.

Dans la majeure partie des vocabulaires on représente comme synonymes les mots MACHAK-HUAY et AMARU, que l'on traduit indistinctement par *reptile* et *serpent*. C'est là une de ces dénominations vagues et incertaines qu'il est urgent de préciser un peu mieux. Nul parmi les compilateurs de dictionnaires ne nous a transmis le nom du *cancre;* mais les peuples qui parlent encore le quichua savent qu'on appelle ce crustacé *le Marcheur ivrogne* (MACHAK-HUAY), et gardent pour les véritables serpents les noms d'AMARU et de KATARI. Si l'on voulait douter de ce fait, l'analyse des racines philologiques suffirait pour nous en montrer la parfaite exactitude. La racine HAHUA ou HAHUAY possède en effet le sens de *mouvement rétrograde*. Quand les Quichuas parlaient du serpent comme emblème du soleil ardent de l'été, ils l'appelaient TUPAK-AMARU, *le Serpent de feu;* quand c'était du reptile venimeux, ils disaient KATARI. Les autres reptiles recevaient le nom de MACH, MACHHUAY ou MACHAK-HUAY, accidents de signification qui, pressentis vaguement par Tschudi, lui firent préférer le sens de *couleuvre-boba*. S'il se fût arrêté à l'idée de mouvement rétrograde et de chancellement que renferment les racines, il eût ajouté au sens précédent celui de *cancre, écrevisse*.

Les deux tropiques une fois déterminés de la sorte, ainsi que l'identité complète du Capricorne et du Cancer du Zodiaque asiatique avec TOPA-TARUKKA et MACHAK-HUAY du Zodiaque péruvien, essayons de fixer les deux

points équinoxiaux, avant de passer aux points intermédiaires et de compléter la série des mois et des signes.

MIRKU-K°KOYLLUR veut dire littéralement *les étoiles jointes, les astres de la réunion*, ou mieux, *les astres unis*. Entre ce mythe et le mythe des Gémeaux, par lequel les peuples d'Asie marquèrent l'époque où commençait l'automne boréal, il n'existe aucune différence : tous deux présentent la même idée et le même sens. Les anciens et les archéologues expliquent le symbole des Gémeaux par l'union de deux idées distinctes : celle de la naissance de la chaleur vitale représentée par la figure de l'enfant, et celle de l'égalité des jours et des nuits. « Les étoiles de la cinquième partie sont celles « où se trouvaient l'équinoxe d'automne et le commen- « cement de l'année à l'époque de Thoth. Elles avaient « alors reçu un nom caractéristique : le nom et l'em- « blème des Gémeaux ou Jumeaux, symbole analogue « au Janus à double visage des Romains, aux Jumeaux « Asvins des Indoux. A l'époque de Thoth, un seul em- « blème suffisait à la fois pour rappeler : 1° l'équinoxe « d'automne et le commencement de l'année agricole; « 2° le commencement de l'année civile ou vague; 3° la « partie du ciel où se trouvait l'équinoxe. Ces trois « données concouraient alors. Plus tard, quand elles se « furent écartées l'une de l'autre, il semble, d'après les « monuments, que les Égyptiens aient un peu varié « l'emblème pour chacune des trois données : deux « jeunes gens se tenant par la main ont continué à dé- « signer le groupe d'étoiles qui marquait l'équinoxe « à l'époque de Thoth; deux animaux adossés, l'un

« mort, l'autre vivant, semblent annoncer le commen-
« cement de l'année civile; un troisième emblème, du
« même genre, indique probablement la place de l'équi-
« noxe d'automne de l'époque à laquelle a été cons-
« truit tel ou tel monument particulier. En résumé, on
« voit que les astronomes de l'an 14611, dans leur classe-
« ment des constellations, conservèrent leur ancien nom
« aux étoiles que Thoth avait nommées les Gémeaux (1). »

Le nom de la constellation quichua MIRKU-K°KOYLLUR, les étoiles jointes ou les étoiles de la réunion, renferme exactement le même sens et le même symbolisme. Une remarque en passant : bien que dans le Zodiaque moderne ce signe ait été transporté au mois de mai, par une série de fluctuations dont je n'entends nullement retracer l'histoire, il est certain que dans le Zodiaque égypto-chaldéen il présidait au mois de septembre-octobre, c'est-à-dire à l'équinoxe austral, comme l'observe le savant que je transcris.

La preuve que j'en vais donner est des plus convaincantes, et ressort des erreurs mêmes de l'histoire. Le seul écrivain qui ait essayé de nous donner quelque idée de la chronologie péruvienne est le *visitador* Montesinos, qui, à la fin du XVI° siècle, parcourut l'Amérique et recueillit avec soin, de la bouche même des Amautas, les traditions antiques du pays. Comme nous le verrons plus loin, toutes les fois qu'il s'agit de la relation des saisons avec les astres et de la disposition de l'année civile, cet auteur fait preuve d'une ignorance absolue : c'est pour cela que ses affirmations ont une valeur des plus consi-

(1) Rodier, *Antiquité des races*. Paris, 1862, p. 203.

dérables. L'on ne peut en effet les considérer comme des inventions, puisqu'elles nous sont transmises par un homme étranger à tous travaux astronomiques ; il faut y voir au contraire une reproduction exacte des renseignements que lui avaient fournis sur la matière les savants indigènes. Cet écrivain, à propos du roi Kapak-Amauta, qui vivait mille ans au moins avant le commencement de la dynastie des Incas, rapporte que « ce prince fit passer « le commencement de l'année de l'équinoxe de printemps « au solstice d'hiver, c'est-à-dire au 23 septembre (1). » Tout entaché d'erreur que soit le dire de l'historien, nous devons conclure de cette citation qu'en Amérique, de même qu'en Égypte, l'année primitive commençait à l'équinoxe austral, dans le signe des étoiles pareilles, MIRKU-K°KOYLLUR, qui répond certainement au signe égypto-chaldéen des Gémeaux.

CHAKKANA. — Dans le Zodiaque arien, l'équinoxe de l'ascension boréale se trouve fort exactement symbolisé par la balance. A ce moment, en effet, les heures se font équilibre, comme des poids égaux, jusqu'à l'instant où le soleil, continuant vers les zones supérieures son mouvement apparent, détruit cette égalité momentanée. Si nous nous transportons à l'hémisphère austral, qu'habitaient les Péruviens, ce qui était *ascension* pour les peuples ariens devenait *descente* pour ceux du Pérou, car le printemps des uns est l'automne des autres.

Au signe de la Balance qui monte il fallait donc substituer un signe de déclin, la Balance qui descend ou

(1) Montesinos, p. 192.

l'échelle. Tel est, en effet, le sens du mot CHAKKANA, par lequel les Quichuas désignaient les étoiles équinoxiales du ciel boréal. Observons en passant que ce CHAKKANA, dans sa forme simple, désigne tout croisement de lignes qui peut servir à mettre en équilibre deux parties d'un tout, deux poids, deux individus, et possède par suite la signification d'échelle, de pont, de croix, même celle de balance, qui rend si étonnante l'identité des mythes astronomiques de l'Asie et du Pérou.

Nous voilà parvenus à déterminer d'une manière précise les quatre points cardinaux ou climatériques de la bande zodiacale. Le père Acosta, à qui nous avons emprunté les noms, ne nous dit pas, il est vrai, quels étaient les points du ciel où les Quichuas plaçaient ces groupes, d'une importance capitale pour le calcul des temps. Mais leur sens et leur structure intime nous permettent de suppléer à son silence. Du moment que TOPA est la splendeur ardente de la lumière et du feu, l'étoile appelée TOPA-TARUKKA devait être située sur le passage de la ligne boréale ; du moment que MACHAK-HUAY symbolise l'inertie et le chancellement de l'ivresse, elle se trouve nécessairement à l'autre extrémité solsticiale, point d'arrêt où commence à rétrograder le soleil. Quant aux deux autres équinoxes, il nous suffira de réfléchir que dans l'un les étoiles marquent *l'ascension*, et *l'égalité* dans l'autre, pour que leur position respective devienne incontestable.

Cherchons maintenant à déterminer les points intermédiaires, et, pour plus de clarté, commençons par le Lion. Le nom quichua du signe en question est CHUKIN-CHINKA-CHAY, qui, traduit littéralement, signifie *retour de la*

lance du lion caché ou rampant. La périphrase dit beaucoup en peu de mots, conformément au génie de la langue. Suivant la règle générale, le sens capital de la phrase se porte entièrement sur le dernier mot, et les précédents jouent simplement le rôle d'adjectifs ou de génitifs groupés autour des premiers. CHAY signifie arrivée, limite, retour, temps d'arrêt, halte, et forme une série de dérivés, tous reliés à la même racine, CHAY ou CHAYA; l'idée fondamentale exprimée dans la phrase est donc une idée de *limite* ou de *retour*. CHINKA signifie tigre ou lion rampant : je n'en veux d'autre preuve que le verbe CHINKANI et le substantif CHINKANA, qui rendent les idées se cacher, disparaître, plonger, et, par suite, s'éloigner, s'absenter. CHINKA est le tigre américain, qui rampe et s'aplatit contre terre avant de bondir. « Les Péruviens, « dit à ce propos le père Acosta, attribuoient la puis- « sance d'une autre estoile, qu'ils appelloient Chuquin- « chinchay, qui vaut autant que tigre sur les tigres, les « ours et les lions, et ont creu généralement que, de tous « les animaux qui sont en la terre, il y en a un seul au « ciel qui leur est semblable, lequel a la charge et le « soin de leur procréation et augmentation. » CHUKI veut dire lance, et la lettre N qui termine ce mot marque l'article commun à tous les mots de la langue : CHUKIN est donc *la lance*, la pointe, la direction. Cette analyse nous révèle une constellation située dans un point extrême et obscur (CHAY) d'où un lion dirige la pointe de sa lance. Il est curieux sans doute de voir que l'astronomie péruvienne avait rangé au nombre des constellations le signe du Lion, qu'y avaient également placé les Aryas de l'Inde ; mais cette analogie deviendra plus surprenante

encore si nous observons que dans les deux Zodiaques le lion a non-seulement le même nom, mais encore la même position par rapport à l'orbite terrestre.

CHINKA répond en effet au SIN'HA ou lion du Zodiaque sanscrit. En Europe, ce groupe préside au mois de juillet, c'est-à-dire au temps de l'année où le soleil, s'éloignant du Cancer, reprend sa course et *dirige ses rayons* vers l'hémisphère austral. C'est ce fait que les Grecs figuraient par les dards d'Apollon, et les Quichuas par la lance du lion. Toutefois, si, au lieu de rester en Asie, nous nous mettons à la place des Ariens du Pérou, nous verrons qu'au mois de juillet le soleil se trouve dans la partie inférieure du Zodiaque; il s'est plongé pour ainsi dire dans les régions infinies du nord, s'éloigne de l'obscurité et du chaos, sur les limites desquels il s'est arrêté, tourne sa course et *lance ses rayons*, ou, pour suivre jusqu'au bout la métaphore, la pointe de sa lance vers l'hémisphère du sud, occupé par les races américaines. Il serait difficile de trouver une image plus pittoresque et en même temps plus exacte de ces phénomènes célestes.

MAMA-HANA. — Le nom de cette étoile ou de ce groupe d'étoiles signifie en quichua la *Mère divine*, ou, si l'on préfère plus littéralement, la mère céleste, car HANA ou ANA signifie le ciel. Tout le monde sait que dans le Zodiaque égypto-chaldéen la constellation qui vient après le Lion était figurée par une vierge qui tient à la main un épi de blé.

La terre, en effet, après avoir enfanté, demeure toujours vierge et toute prête à concevoir de nouveau, pour

nourrir les êtres créés, et surtout la race des hommes (1). Entre le signe arien et le groupe que les Péruviens appelaient Mama-Ana (*Mamana*, selon Acosta), il n'y a aucune différence appréciable, et la preuve de cette identité est de celles qui nous permettent de réfuter avec le plus d'avantage les arguments d'une routine aveugle. La position que ce groupe occupait sur la sphère céleste par rapport à celle de la terre sur l'écliptique devait répondre au mois d'août-septembre du Zodiaque boréal, ou bien à celui de février-mars du Zodiaque réformé des colons américains. Dans le premier cas, ils auraient conservé sans l'altérer la tradition originelle de l'Asie; dans le second ils l'auraient modifiée afin de mieux l'adapter aux besoins de leur nouvelle patrie. Dans chacune de ces hypothèses, l'identité des deux groupes demeure indiscutable.

Ainsi se trouvent déterminés les trois points intermédiaires qui occupent la zone zodiacale depuis le solstice du Cancer (en juin-juillet) jusqu'à l'équinoxe occidental de la Balance (en septembre-octobre), c'est-à-dire juillet-août, août-septembre, septembre-octobre.

Huakra-Onkoy. — Au Pérou, et, on peut le dire, dans toute la zone tropicale de l'Amérique du sud, l'arrivée du printemps est signalée par une sorte d'épidémie de fièvres tierces : c'est le moment où se lève vers le nord le groupe des Pléiades, qui, entre autres noms, possède aussi celui de Onkoy-K°koyllur. Mais les Pléiades n'entrent jamais dans la projection du plan zodiacal : le terme

(1) Montesinos, p. 18.

ONKOY, qui leur est commun avec le groupe zodiacal de HUAKRA-ONKOY, ne peut donc se rapporter qu'à une constellation voisine et placée au sud de la ligne équinoxiale, c'est-à-dire dans le mois d'octobre-novembre. En ce cas, la constellation en question représenterait la même idée symbolique que le signe du Scorpion sur le Zodiaque égypto-chaldéen. « A la dixième partie de l'é- « cliptique, dit M. Rodier (1), l'emblème du Scorpion « semble rappeler la saison malsaine. » Ajoutons également qu'en sanscrit le signe correspondant s'appelle Vrc'A, et que dans ce nom l'on trouve l'idée fondamentale de déchirement, pointe, blessure, que l'on sent dans HUAKRA.

Après HUAKRA-ONKOY, nous rencontrons un vide : la tradition s'est perdue, et avec elle le nom du groupe stellaire qui présidait au mois de novembre-décembre et répondait au Sagittaire du Zodiaque moderne. Décembre-janvier, où s'accomplit le solstice, renferme, comme nous l'avons déjà vu, TOPA-TARUKKA, le cornu ardent, le Capricorne.

MIKI-K'KIRAY veut dire *branche* ou *moment* (K'KIRAY) des eaux (MIKI). Janvier-février se trouvent donc sous le Verseau, comme dans le Zodiaque européen. Le signe est encore aujourd'hui figuré par un vieillard appuyé sur une urne d'où jaillit un ruisseau, emblème destiné à rappeler la fonte des neiges. M. Rodier nous dit, en effet (2), qu'à l'époque de Toth, le solstice d'été se trouvait en

(1) Rodier, *Antiq. des races humaines*, p. 201.
(2) *Id.*, p. 202.

opposition avec l'étoile Régulus. Pendant le temps que le soleil met à parcourir trente degrés de la zone équatoriale à partir du solstice, le Nil croît avec rapidité, l'Éthiopie déverse d'énormes quantités d'eau, ce qui fit donner pour emblème à cette partie de l'écliptique un homme qui vide un vase d'eau. Au Pérou, également, les pluies de l'hiver, gelées et retenues au centre des Cordillières, achèvent de se fondre en décembre-janvier et gonflent les rivières qui descendent des montagnes. Après le Verseau, nous rencontrons un second vide, qui provient, comme le premier, de la perte des traditions indigènes. Nous savons, il est vrai, que le poisson était l'un des emblèmes du culte, ainsi que le prouve l'existence des poissons canopes, de métal ou d'argile, que renferment les musées. Nous observerons également que dans certaines formes linguistiques le mot KAT'UA se trouve uni à des épithètes divines et lumineuses qui paraissent le mettre en relation avec les astres. Nous avons, par exemple, CHOKILLA-KAT'UA, composé de CHOKE, impérial, divin, solaire, et de ILLA, lumineux, lumière. Toutefois, ces épithètes peuvent aussi bien servir à désigner les attributs d'un poisson spécial et préféré que ceux d'un poisson divin. En résumé, aucune tradition ne nous montre le nom de cet animal appliqué à un groupe d'étoiles quelconque.

K'KATU-CHILLAY signifie littéralement la constellation ou l'astre de l'Agneau; il se compose de CHILLAY, splendeur, émission d'éclat, et de K'KATU, agneau. Nul des dictionnaires modernes ne donne, il est vrai, le sens de ce dernier mot; les plus complets se contentent d'affir-

mer qu'il signifiait *marché où l'on vend la viande*. Mais le père Acosta lui attribue la signification d'*agneau*, *mouton* et *brebis* (1). D'autre part, il suffit que le marché à la viande portât ce nom pour prouver que K^a^KATU devait avoir primitivement le sens en question : les Péruviens, en effet, ne consommaient d'autre viande que celle du llama, ou, comme l'appelaient les Espagnols, du mouton du pays, *carnero de la tierra;* et, comme la chair du mâle n'est pas mangeable, à cause de sa dureté et de son odeur fétide, il est certain que la viande vendue au marché ne pouvait être que celle de brebis ou d'agneau. Cette remarque nous permet d'identifier avec K^A^KATU-CHILLAY la constellation du Bélier, qui, dans le Zodiaque égypto-chaldéen, préside au mois de mars-avril.

URKU-CHILLAY, le Bélier, reproduit le Taureau du Zodiaque classique dans le Zodiaque péruvien.

URKU veut dire le mâle puissant, la puissance génératrice, et c'est précisément le même sens qu'a le nom de la constellation sanscrite V*r*s', le taureau, l'homme robuste, l'athlète. Comme les Quichuas ne possédaient point la race bovine, URKU ne pouvait être le taureau ; c'était plus généralement le mâle, URKU-CHILLAY, le mâle puissant et enflammé. Il me semble d'ailleurs que ni M. Rodier, ni Dupuis, qui lui sert de guide dans ces interprétations des signes du Zodiaque, n'ont expliqué le symbolisme du taureau d'une façon satisfaisante. Cet emblème a été choisi, non point parce que la vallée du

(1) Acosta, *Hist.*, lib. V, cap. IV.

Nil sort des eaux pendant le mois d'avril, et que le fleuve, en se retirant, permet de mener paître les troupeaux, mais parce que mai est, dans l'hémisphère boréal, l'époque où commence à se faire sentir la chaleur génératrice des espèces animales : le mâle devient ardent et recherche le travail de propagation.

Si Urku-Chillay présidait, sur le Zodiaque quichua, au mois d'avril-mai, il ne convenait nullement aux phénomènes particuliers de l'hémisphère austral, et marquait simplement la continuation d'une tradition primitive venue en Amérique avec les races civilisatrices. C'est ainsi que les gens de race hispano-américaine, en changeant d'hémisphère, n'ont point changé de calendrier, et conservent le signe de la génération à l'époque où commence pour la nature l'inertie de l'hiver. Si, au contraire, le signe a été transporté par les Quichuas à l'angle inverse du Zodiaque et placé sur octobre-novembre, l'identité de nom et de symbolisme prouve encore la communauté d'origine des nations asiatiques et américaines.

Au sortir du Taureau, nous rentrons dans le Cancer, après avoir fait complétement le tour des deux Zodiaques comparés et démontré leur identité respective. Le Poisson et le Sagittaire nous font défaut, mais les dix autres signes présentent dans les deux cas les mêmes origines historiques et linguistiques. Quelque étonnantes que soient ces similitudes, nous sommes bien loin d'avoir épuisé la série des rapprochements que nous pouvons faire.

Les Péruviens appelaient Kata-Chillay ce que nous appelons la voie lactée, et comprenaient sous ce nom

la Croix-du-Sud, qui lui sert de portique austral. KATA-CHILLAY signifie proprement ceinture de matière lumineuse, ou mieux de matière cosmique, ainsi que le prouve l'identité du quichua *illa* avec le grec ὕλη. Les Péruviens considéraient le système stellaire, au sein duquel la terre n'occupe qu'une place imperceptible, comme entouré tout entier par une ceinture de matière cosmique élémentaire. Ils préludaient ainsi à la théorie audacieuse de l'auteur du *Cosmos*, et pensaient comme lui que la voie lactée était la matrice élémentaire des éléments de notre système stellaire (1). ILLA veut dire en effet lumière, élément vital, et c'est pour cela que l'on nommait ILLA la pierre bezoar qui se forme mystérieusement dans les entrailles de certains ruminants.

Le père Acosta nous apprend que le Zodiaque se trouvait positivement tracé sur les monuments de l'antiquité péruvienne : « Pour faire leur conte de l'an seur et certain, « (les Amautas) usoient de cette industrie, que, aux mon- « tagnes qui estoient au tour de la cité de Cuzco (où se « tenoit la cour des Rois Inguas, et le plus grand sanc- « tuaire des roiaumes, comme si nous disions une autre « Rome), il y avoit douze coulomnes, assises par ordre, « en telle distance l'une de l'autre, que, chasque mois, « une de ces coulomnes remarquoit le lever et coucher « du Soleil. Ils les appelloient Succanga, et par le moien « d'icelles ils enseignoient et annonçoient les festes, et « les saisons propres à semer, à recueillir, et à faire au- « tres choses. Ils faisoient de certains sacrifices à ces « pilliers du Soleil, suiuant leur superstition. Chaque

(1) V. au chapitre suivant ce qui est dit de ILLA-TIKSI-HUIRA-KOCHA.

« mois avoit son nom propre et ses festes particu-
« lières. »

Le terme même de SUKANGA que l'on appliquait à cette sorte de table astronomique renferme l'élément principal du nom grec de Zodiaque. SU répond à la syllabe ζω, abrégé de ζῶον, animal vivant. Le quichua aux terminaisons diminutive et adjective du grec a substitué une racine significative KANGA, qui veut dire lumineux, éclatant. L'on ne saurait regretter trop vivement qu'un écrivain judicieux et sage comme l'était le père Acosta n'ait pas compris toute l'importance du mécanisme ingénieux dont usaient les Péruviens pour leurs travaux scientifiques. Il pensa que cet appareil leur servait uniquement à établir le compte des mois et à marquer les points solsticiaux; il ne vit pas que cette opération exigeoit que l'on calculât le mouvement général des astres par rapport au lever et au coucher du soleil sur l'horizon, et même les divergences qui se produisaient dans chacun de leurs orbites. Grâce à leur invention, les Amautas pouvaient noter en même temps les progrès du mouvement qui emporte dans l'espace la sphère universelle par rapport au soleil et la marche du soleil par rapport à la terre. Chargés de fixer les jours de fêtes et de régler les travaux agricoles, ils devaient calculer longtemps à l'avance l'année et l'époque des saisons, pour empêcher qu'il ne se produisît dans les événements de la vie sociale quelque perturbation qui les mît en désaccord avec les phénomènes de la nature. Leur appareil avait, en un mot, la même utilité qu'ont aujourd'hui nos calendriers, et sa construction suppose une connaissance profonde de la science astro-

nomique. Chez les Péruviens en effet, de même que chez les Egyptiens et chez les autres peuples agricoles de l'Asie, les travaux de la terre étaient toujours subordonnés à certaines cérémonies du culte public: on ne pouvait les commencer avant les époques désignées par les prêtres, qui seuls étaient assez instruits pour déterminer les instants favorables et pour indiquer l'ordre ou la date des fêtes. Le calendrier était la véritable base économique et la loi fondamentale des Etats primitifs.

Les Amautas avaient-ils découvert le fameux phénomène de la précession des équinoxes? Quelques érudits soutiennent aujourd'hui, fort justement ce me semble, que les peuples du Nil le connaissaient; et les mêmes raisons qu'ils allèguent en faveur des Egyptiens peuvent servir à prouver que les Quichuas l'avaient également observé. Comme nous le montrerons plus loin, les Amautas avaient constaté l'existence de l'année sidérale; ils savaient la distinguer de l'année tropique et de l'année anomale, et possédaient, par suite, toutes les données nécessaires à la résolution du problème. La rareté des documents que nous possédons ne nous permet pas malheureusement d'émettre sur ces matières autre chose que de simples conjectures. Mais ces conjectures réunies forment un ensemble assez vraisemblable pour être vrai. Le phénomène de la précession commença de se produire par une déviation du point équinoxial, que les Egyptiens avaient fixé à l'étoile Sirius dès l'époque très-ancienne de Thoth. Cet astre était, disaient-ils, l'appui de l'axe des cieux; il brillait à l'équinoxe austral à l'instant précis de la naissance du monde, et c'est pour rappeler ce fait qu'ils avaient fixé à son lever le moment initial de leur an-

née civile. Or, les Quichuas appelaient Sirius URKKU K'KILLAY, c'est-à-dire la *Montagne de fer*, ou la *Montagne immuable*.

C'est encore Acosta qui nous fournit, d'une manière erronée il est vrai, ce renseignement si important. « Les Péruviens attribuoient à diverses estoilles divers « offices, et ceux qui avoient besoing de leur faveur « les adoroient, comme les pasteurs adoroient et sacri- « fioient à une estoille qu'ils appelloient Urcuhillay, « qu'ils disent estre un mouton de plusieurs couleurs, « ayant le soing de la conservation du bestial, et tient « l'on que c'est celle que les Astrologues appellent Tyra. « Ces pasteurs mesmes adorent deux autres estoilles qui « sont et cheminent proches d'icelles, lesquelles ils « nomment Catuchillay et Urcuchillay, et feignent que « c'est une brebis et un agneau. »

L'erreur du savant jésuite ressort de ses paroles mêmes. Si une constellation URKU-CHILLAY signifiait le mouton ou l'agneau, le même nom ne pouvait désigner également la brebis; car URKU, en quichua, signifie toujours le mâle, et jamais la femelle. URKU-CHILLAY est, comme nous l'avons vu, le mâle puissant; le nom de l'autre constellation devait donc être, grâce à une légère correction, URKKU-K'KILLAY, identique, suivant Acosta, au Syrius des modernes. URKKU-K'KILLAY était, mot pour mot, la montagne de fer, c'est-à-dire le point immobile sur lequel s'appuie l'axe de l'univers. Avec le progrès des temps les Péruviens durent tout naturellement observer que ce point lui-même n'était pas plus immobile que les autres points de la sphère céleste, et la découverte du mouvement qui l'emportait leur révéla sans doute la précession des équi-

noxes. A cela se borne tout ce que nous savons du Zodiaque péruvien.

Il nous faut étudier maintenant les méthodes d'observation que les Amautas employaient pour déterminer chaque année la position des fêtes et pour faire concorder les séries chronologiques de la vie civile avec le mouvement des cieux.

II

CYCLES ASTRONOMIQUES ET CHRONOLOGIQUES.

Les seuls auteurs espagnols qui se soient occupés de recueillir de la bouche des Amautas le texte des traditions primitives du Pérou sont le Père Acosta et le licencié don Fernando Montesinos. Il est bien regrettable que le premier n'ait pas profité des nombreuses occasions qui s'offraient à lui de nous expliquer toutes les traditions astronomiques qu'il trouva au Pérou; il les regardait malheureusement comme des notions propres à entretenir l'idolâtrie parmi les indigènes, et se borne à faire en quelques mots l'éloge du procédé ingénieux grâce auquel les Péruviens réglementaient leur année (1). S'il n'avait été dominé par ce déplorable préjugé, son jugement droit et son opiniatreté au travail nous auraient transmis une exposition complète et systématique de tous les trésors dont il ne nous reste plus aujourd'hui que d'in-

(1) Acosta, *Hist.*, lib. VI, cap. 7.

formes débris. Montesinos, moins instruit que le Père Acosta, mais plus libre de craintes religieuses, obéit aux instincts d'une curiosité insatiable et parfois peu réfléchie. Malgré son manque de critique, je dirai plus, à cause de son manque même de critique, il est aujourd'hui le seul auteur qui puisse nous aider à réunir et à souder l'un à l'autre les anneaux rompus de la chronologie péruvienne. Il suffit de jeter les yeux sur son œuvre pour se convaincre de la bonne foi avec laquelle il rapporte tout ce que lui ont raconté les Amautas. L'on reconnaît en maint passage qu'il n'entend pas ce qu'il dit et ne connaît nullement les principes sur lesquels reposaient les cycles qu'il mentionne; mais comme, après tout, il nous révèle sans le savoir le système scientifique auquel se rattachent les parties subsistantes encore de la légende, son ignorance même est une preuve de sa sincérité; car, s'il y a une vérité evidente en ce monde, c'est que nul homme, si favorisé qu'il soit du hasard, ne peut inventer de toutes pièces, sur des objets scientifiques auxquels il ne connaît rien, des traditions qui se complètent et s'enchaînent rigoureusement les unes aux autres (1).

Le texte des histoires indigènes qu'il nous transmet démontre que le soin de calculer les temps par le mouvement des astres était remis au soin des Amautas bien avant Inti-Kapak, le cinquième monarque Pirhua, qui régnait dans le XVme siècle avant J. C., plus de 2500 ans

(1) Nous citons cet auteur d'après l'extrait que M. Ternaux Compans en a donné, et qui est la seule partie de son œuvre qui soit connue en Europe. Le manuscrit n'a jamais été publié, et ce n'est que grâce à la complaisance du chef de l'escadre espagnole, général Lobo, que j'ai pu en obtenir une copie.

avant l'élévation des dynasties Incas. « Inti-Kapak ré-
« tablit aussi le calcul des temps, qui commençait à se
« perdre; il établit l'année solaire de 365 jours et 6
« heures, et répartit les années en cercles de dix ans,
« de cent ans et de mille ans. Ce dernier se nommait ca-
« pachesata ou intiphuatan, c'est-à-dire grande année
« du soleil. C'est au moyen de ces cercles qu'ils ont
« conservé la chronologie de leurs rois. » Un décret de cette nature sur l'année civile et sur la chronologie historique suppose dans la vie d'un peuple un long passé de bonheur et de tranquillité. Je fais volontiers bon marché des dates que nous donne avec tant de soin le chroniqueur; sans prétendre à cette précision historique, il y a dans ce récit des détails précieux à recueillir. Par exemple, ce rétablissement du calcul des temps qui commençait à s'oublier nous permet, à fort bon droit, d'admettre que ce calcul reposait sur une série considérable d'observations et d'études, faites longtemps avant Inti-Kapak. Pour nous faire une idée de l'antiquité à laquelle pouvaient remonter ces observations, analysons les cycles astronomiques qui furent établis par le monarque réformateur. Montesinos s'est trompé, je pense, sur le sens de la tradition qu'il rapporte. Si c'eût été le calcul des temps qui allait se perdant à l'époque d'Inti-Kapak, et par le calcul des temps j'entends la méthode et les opérations scientifiques dont usaient les astronomes, la réforme opérée par le prince n'aurait pas été un progrès et n'aurait nullement amélioré l'exactitude des résultats. Ce n'est pas dans une époque de décadence que les Amautas auraient pu obtenir un résultat exact et correct. Nous devons donc envisager la tradition d'autre manière,

et y voir simplement la mention d'une *réforme dans la manière de calculer l'année civile, jusqu'alors mal fixée.* Les anciens n'avaient pas apprécié à leur juste valeur les divergences infiniment petites qui se produisent dans le mouvement relatif des astres. Si imperceptible que fût l'erreur commise dans ce calcul délicat, cette erreur dut s'aggraver de plus en plus avec les siècles, et finit sans doute par troubler la périodicité des fêtes et de tous les actes de l'Etat. C'est cette considération qui m'encourage à corriger l'assertion de Montesinos et à croire qu'Inti-Kapak ne se borna pas à rétablir le calcul antique, mais le refit entièrement et sur des principes complétement nouveaux.

Quel était donc ce calcul antique dont les irrégularités rendirent une réforme si nécessaire? Il est facile de répondre à cette question. La réforme d'Inti-Kapak prit pour base le temps que met le soleil à revenir au même point solsticial; nous le voyons, en effet, assigner 365 jours et 6 heures à l'année civile. Donc la méthode antérieure prenait pour base le cours de la lune, et, en Amérique aussi bien qu'en Asie, les peuples primitifs avaient commencé de compter le temps par lunes(1). La chose était d'ailleurs des plus naturelles, car la période lunaire est visible à tous les yeux, tandis que la période solaire est observée difficilement par des races qui viennent à peine de sortir de la barbarie. L'on ne tarda pas cependant à reconnaître les inconvénients de cette base si simple : chaque année lunaire amena une différence de dix-sept jours avec le cours du soleil, et, par suite, les

(1) Acosta, *Hist. nat. y civ.*, l. VI.

saisons cessèrent bientôt de s'accorder aux phases de notre satellite. Toutefois, malgré ces perturbations, l'année lunaire ne fut pas encore abandonnée ; devant une inégalite si visible le remède dut paraître facile.

Les astronomes de cette époque n'osèrent pas réformer les bases du culte de la lune, qui était la DIVINITÉ DU TEMPS, le révélait et le mesurait; mais ils firent une opération mathématique dont le résultat leur sembla réunir toutes les chances d'exactitude. Formant un cycle de 60 années lunaires, ils y enfermèrent une période de 20,880 jours ($29 \times 12 = 348 \times 60 = 20,880$), qui font 58 années vagues de 360 jours. Bien que la tradition ne nous parle point des jours épagomènes de chaque année, ni des heures qui servent à former les bissextiles, ces éléments durent entrer dans le calcul comme parties flottantes. Supposons que l'on ait évalué leur durée au taux de 6 jours par an, comme il était naturel de le faire: nous trouvons dans ces 60 années 348 jours de surplus, qui forment une autre année vague. Pour compléter la période il suffit d'ajouter un nouvel an lunaire avec une DOUBLE période flottante d'épagomènes destinés à la célébration de ces grandes fêtes séculaires communes à tous les peuples de l'antiquité. Le cycle de 60 ans suffisait donc à rétablir approximativement la périodicité normale des saisons, et maintenait jusqu'à un certain point le cours régulier de l'année civile. Cette année elle-même comprenait en résumé 12 mois, qui, à 30 jours par mois, font 360 jours par an. L'on avait de la sorte réformé le calcul des temps sans altérer en rien le culte orthodoxe et primitif de la lune. Voilà pourquoi chez tous les peuples primitifs de l'antiquité, de l'Inde au

Japon, le cycle élémentaire de 60 ans correspond au culte de la lune et à l'année lunaire, qui dut être l'unique année possible dans les premières époques de la civilisation.

L'existence de ce cycle au Pérou se trouve affirmée par l'un des historiens les plus importants des choses américaines(1), et nous prouve une fois de plus que les races péruviennes avaient la même origine et les mêmes traditions que les races asiatiques. Les différences que ce système laissait subsister entre le cours des deux astres durent paraître minimes, ou même nulles, dans les premiers siècles. Mais au bout d'un certain temps elles devinrent sensibles; cette nouvelle erreur troubla les États et souleva des guerres civiles à mesure que l'on reconnaissait l'insuffisance du culte d'Ati et l'impossibilité de maintenir dans l'année à laquelle elle présidait l'ordre exact des saisons, qui était la grande préoccupation de l'époque. L'expérience enseigna combien il est nécessaire de subordonner, dans les calculs, le mouvement de la lune à celui du soleil: ce changement de base produisit toute une révolution dans la disposition du cercle zodiacal, lorsqu'il fallut y fixer les moments climatériques de chaque saison et de chaque mois, et que le culte, au lieu de s'adresser à la lune, s'adressa désormais au soleil.

Tel était l'état des choses au temps d'Inti-Kapak. La chronologie allait s'oubliant, comme le dit Montesinos, non que l'on eût perdu la base du calcul astronomique, mais parce que cette base était erronée. De là

(1) Zamorra, *Hist. del n. reyno de Granada*, l. II, cap. XIV, p. 134.

cette nécessité d'un changement et l'introduction d'une nouvelle forme astronomique, celle de l'année tropique, à laquelle semblaient s'adapter avec exactitude les époques diverses des saisons. La perfection avec laquelle fut résolu le problème montre bien que le Pirhua et ses Amautas possédaient déjà des méthodes d'observation fort complètes, ce qui implique nécessairement une civilisation très-avancée parmi les tribus assujetties à leur gouvernement.

L'examen de ce passage intéressant nous prouve que plus de 3000 ans avant nous les races péruviennes avaient senti la nécessité d'une histoire nationale et d'une vaste chronologie ; ils cherchaient même à se replacer en communication avec les premiers âges du monde, au moyen des cycles de 100 et de 1000 ans dont parle Montesinos. Quoi qu'en dise l'historien, les noms de ces périodes ne sont point synonymes : l'analyse philologique nous montre entre eux des différences considérables, et nous révèle toute une série de faits dont la valeur scientifique fait grand honneur à la sagacité des astronomes péruviens. Le quichua parlé encore aujourd'hui renferme toutes les racines nécessaires à l'explication de ces mots. CAPPACHESATA est en effet une forme corrompue de KAPA, PACHA, KATTA. KAPA, qui se retrouve dans KAPAK, implique une idée de grandeur; PACHA désigne, comme nous savons déjà, le temps, la révolution des âges. KATTA est un groupe de quelques personnes, un paquet, un assemblage de plusieurs matières. Le mot entier peut donc se traduire en définitive *le grand assemblage de cent ans*, c'est-à-dire *la période de mille ans*. Le siècle ordinaire était PACHA, la centaine. Le nom de l'autre période, IN-

TIP-HUATAN, veut dire mot pour mot *année du soleil.* Or nous venons de voir que pour les Pirhuas l'année solaire était la révolution que le Zodiaque accomplit en 365 jours 6 heures. Si leur science se fût bornée à noter le phénomène visible, comme l'ont cru tous les auteurs espagnols, à l'exception de Montesinos, ils auraient appelé INTIP-HUATAN, cercle du soleil, l'année tropique, c'est-à-dire le temps que met le soleil à revenir à son point de départ. Toutefois la conception d'une *année du soleil* comme cycle le plus grand de la chronologie nous prouve que leurs connaissances n'étaient pas enfermées dans d'aussi étroites limites. Ils savaient que le soleil, comme la terre, avait un orbite sur lequel il tournait, et, de même que nous appelons année le temps que met la terre à décrire autour du soleil un cercle complet, ils appelaient année du soleil le temps que met cet astre à terminer une de ses révolutions. Si, pour mieux prouver la justesse des idées, nous cherchons le sens des mots, nous trouvons que la racine INT signifie tourner, circuler, INTUNI, briller. INTIP-HUATAN est donc la grande révolution du soleil, le cycle le plus long de la chronologie péruvienne. Rapprochez ce fait de ce que nous avons déjà rapporté au sujet de l'astre Syrius, que les Quichuas appelaient la Montagne immobile, et qui, aujourd'hui encore est le point central auquel les astronomes rapportent la précession des équinoxes. L'année tropique était formée de 365 jours entiers, et le siècle avait 100 ans : rien n'était plus naturel que de donner à la grande année solaire une durée de 365 siècles. Le nombre *dix*, que nous donne ici Montesinos, aurait été en complet désaccord avec la base acceptée pour le

reste du système. De même que 365 jours font un an, et 100 ans un siècle, qui est un jour du soleil, 365 de ces journées ou siècles faisaient une année du soleil ou 36,500 années tropiques. Les Quichuas prétendaient évaluer ainsi la durée de la révolution du soleil autour du point équinoxial, phénomène que les astronomes appellent aujourd'hui la précession des équinoxes, et qui s'accomplit en 25,868 ans. La différence de 10,632 ans n'est pas si grave que l'on pourrait croire à première vue. La faute la plus légère, dans un calcul de moments imperceptibles, produit au total des milliers d'années, et cette faute était inévitable pour des peuples qui n'avaient ni instruments ni données d'une précision suffisante, et devaient suppléer à ce qui leur faisait défaut par des conjectures plus ou moins vraisemblables sur la valeur de cette période gigantesque. Les Grecs et les Romains l'appelaient la grande année, *annus magnus*, et les Quichuas INTIP-HUATAN (1).

L'année avait nom HUATA ; le siècle, PACHA, révolution ; le millénaire classique des anciens, KAP-PACHA-KATTA, et la grande année ou révolution astronomique du soleil autour de la montagne de fer (URKKU-K'KILLAY, ou Syrius), INTIP-HUATAN.

Les Pirhuas avaient donc conçu de leur côté une théorie grandiose, que l'on retrouve à quatre mille lieues de distance, en Égypte. Suivant ces deux peuples, le soleil, accompagné du cortége sublime des planètes, tournait lui aussi autour de l'axe universel du monde. « Les Égyptiens, dit Pomponius Méla, sont, à ce qu'ils ra-

(1) Arago, *Leçons d'astronomie, recueillies*, etc. Paris, 1845.

« content, les plus anciens des hommes : leurs annales « contiennent les noms de trois cent trente rois avant « Amasis, et embrassent une durée de *trente mille années « et davantage ;* ils conservent dans leurs livres le souvenir « d'un fait curieux : depuis qu'il y a des Égyptiens, les « astres ont changé quatre fois leur cours, et le soleil « s'est couché deux fois au point même où nous le voyons « se lever aujourd'hui (1). » La marche du soleil dans l'espace faisait varier la position de cet astre par rapport au signe équinoxial ; au bout d'un temps plus ou moins long il se transportait au signe suivant, et laissait à l'occident celui qui jusqu'alors avait présidé à son lever. C'est là ce que ne comprit pas Hérodote, qui raconte aussi cette tradition : « Je rapporte, dit cet auteur, « mais sans le garantir, un fait que les Égyptiens me « racontèrent : depuis l'époque de Ménès, le soleil s'est « levé deux fois à l'occident et couché à l'orient. » Puisque ce savant homme de l'antiquité n'y a rien compris, qu'y a-t-il d'étonnant que Montesinos se soit trompé comme lui ?

Si, comme le dit la tradition, les mois comptaient uniformément trente jours, les cinq jours épagomènes étaient ajoutés comme fêtes à la fin ou au commencement de chaque année. Toutefois, une année civile de 365 jours 6 heures est sensiblement plus longue que l'année tropique ; il se produisit bientôt des divergences qui troublèrent l'ordre des saisons et des fêtes, en un

---

(1) Ipsi vetustissimi, ut prædicant, hominum, trecentos et triginta reges ante Amasin et supra tredecim millium annorum ætates, certis annalibus, referunt ; mandatumque litteris servant, dum Ægyptii sunt, quater cursus suos vertisse sidera ac solem bis jam occidisse unde oritur.

mot tout le calcul des temps. Au bout d'une période malheureusement indéterminée, la dynastie de Pirhuas entre en décadence et tombe en discrédit. De grands prodiges se produisent dans le ciel, et des présages effroyables commencent à ébranler les fondements de la société. « Deux comètes apparurent ; l'une avait la « forme d'un lion, l'autre celle d'un serpent. Effrayé « par cet événement et par deux éclipses succes- « sives, l'une de soleil, l'autre de lune, le roi réunit les « Amautas et les astrologues pour les consulter à cet « égard. Ceux-ci consultèrent les idoles, et le démon « répondit par leur bouche qu'Illatici voulait détruire « le monde à cause de ses péchés; qu'il avait envoyé « pour cela ce serpent et ce lion, qui allaient d'abord « dévorer la lune. A cette réponse, les prêtres ne purent « retenir leurs larmes. Ils firent retentir l'air de leurs « gémissements, et l'on alla jusqu'à battre les enfants, « et même les chiens, pour leur faire aussi jeter des « cris; car ils croyaient que les larmes de ces inno- « cents pouvaient seules attendrir Illatici, qui les aime « beaucoup. Les soldats prirent les armes et firent ré- « sonner leurs tambours et leurs trompettes ; ils lancè- « rent des pierres et des flèches du côté de la lune, dans « l'espérance de blesser le lion et le serpent, ou du « moins de les effrayer, car ils craignaient, si ces « animaux la dévoraient, comme les Amautas l'avaient « dit, de rester dans l'obscurité, et qu'alors les ou- « tils des hommes ne se transformassent en lions et « en serpents, ceux des femmes en vipères, et les « métiers à tisser en ours, tigres ou autres ani- « maux féroces. » Une peste effroyable ravagea le pays

entier, la famine dépeupla Kusko et les provinces; il y eut, dit la chronique, des villes qui restèrent sans habitants.

Enfin, une insurrection détrôna la dynastie, qui se réfugia au sein des Andes et y resta cachée de longues années (1). Tout ce désordre provenait de la perturbation du calendrier et de la lutte des opinions sacerdotales sur la manière et la nécessité de le réformer. Rappelons-nous, en effet, que le solstice d'hiver austral se trouvait symbolisé dans le Zodiaque péruvien par un reptile et par un lion ou un tigre, par le cancer et par le lion, par MACHAKHUAY et par CHINKA (2). Le soleil sembla retenu dans sa course par les signes du solstice austral; il allait s'abîmer dans le chaos de la nuit éternelle, ou périr sous la dent des animaux célestes.

Tel dut être au moins le langage de la poésie et de la légende, lorsque se transmirent sur les ailes de la tradition les événements et les prodiges de ces âges reculés. En même temps que le calendrier sacerdotal, règle et constitution civile de l'État, les travaux agricoles se troublèrent, comme il arriverait aujourd'hui encore en pareil cas : les fêtes climatériques ne répondirent plus à leurs saisons respectives; les semences, faites à contretemps, se perdirent; la perte des récoltes amena la famine, le désordre, l'émigration et la misère pour les campagnes et pour les cités. Les peuples craignirent de redevenir sauvages, comme les reptiles ou les bêtes féroces. La catastrophe provoqua la guerre civile; l'insu-

(1) Montesinos, p. 60-72.
(2) P. 131-133, et p. 137-139 de ce chapitre.

rection fut dirigée, ce semble, par la caste sacerdotale des Amautas. Peut-être ces prêtres attaquaient-ils plus particulièrement les réformes d'Inti-Kapak; nous voyons en effet les descendants de ce prince obligés de se réfugier dans les Cordillières avec leurs partisans. La victoire finit sans doute par demeurer à la dynastie légitime; mais elle ne fut pas si décisive que les Pirhuas ne dussent, bon gré mal gré, se soumettre à certaines conditions imposées par les vaincus.

Après une période indéterminée, mais certainement fort considérable, l'empire fut derechef bouleversé et presque détruit. De nouveaux prodiges célestes annoncèrent de nouvelles catastrophes; des races nouvelles, connues sous le nom de Chimus, sortirent du sein de la mer, où elles avaient été créées par leur dieu Pacha Kamak, et se répandirent par tout le pays, au grand effroi des habitants. Le désordre, la corruption, devinrent générales, et les Amautas dirent à Montesinos que, suivant les traditions, « le soleil, fatigué de voir tant de crimes, *s'était voilé pendant plus de* 20 *heures* (1). » Cette révolution, dont l'origine pouvait être attribuée soit à une intrigue sacerdotale, soit à quelque erreur dans les calculs du calendrier, provoqua des guerres civiles plus formidables que jadis. A première vue, ces calamités et les déchirements provoqués par les perturbations astronomiques peuvent paraître invraisemblables et incompréhensibles; il suffit pourtant d'un moment d'attention pour se convaincre que rien n'était plus naturel. Le calendrier était pour ces tribus agricoles et leurs gouverne-

(1) Montesinos, p. 71.

ments théocratiques ce que les constitutions sont aujourd'hui pour nous, le nœud de tous les intérêts et de toutes les garanties, la base même de la famille et de la vie. Aussi la science des mystères de l'année, passée tout entière aux prêtres, devenait-elle entre leurs mains une arme terrible : seuls maîtres de cette science redoutable, ils pouvaient à volonté déranger, sans qu'on s'en aperçût, le parallélisme des saisons et des astres, et ruiner le pays, dont ils prétendaient régler les destinées.

A l'époque où se manifestèrent les nouveaux présages et les nouveaux germes de rébellion dont nous avons parlé, le pouvoir appartenait au Pirhua Titu Yupanki, homme d'énergie et de tête s'il en fut. Ce monarque pensa trancher la question et mettre fin à ces intrigues en s'emparant pour le souverain du droit d'indiquer le commencement des saisons et des fêtes. Mais la dynastie des Pirhuas n'était plus assez forte pour accomplir une révolution de cette importance : malgré les lois de Titu-Yupanki, la caste des Amautas devint de jour en jour plus puissante. Deux générations après la mort du prince qui avait cru la ruiner à jamais, elle éleva au trône un de ses membres, LLOKE-TIKSA-AMAUTA. Montesinos laisse passer inaperçue cette dépossession de la race antique par une race sacerdotale; les conséquences de ce changement furent cependant considérables, comme nous le verrons dans un autre endroit (1).

---

(1) Montesinos, suivant son habitude, écrit fort incorrectement ce nom. Au lieu de la forme *Lloqueti-Sagamauta* qu'il donne, on doit lire *Lloke-tiksa-Amauta*, *le fondateur de l'élévation des Amautas* : racine *Lloke*, élévation; *tiksa*, fondateur.

III

DU CALENDRIER.

Quelque valeur que l'on attribue à la tradition qui mentionne les hauts faits du Pirhua Inti-Kapak, j'y vois moins l'histoire d'un homme que l'histoire de la race entière et de ses progrès. Inti-Kapak est, dans la dynastie primitive des Pirhuas, ce qu'est Numa dans la légende romaine : la fantaisie populaire s'est plu à réunir peu à peu sur sa tête, à mesure que passaient les siècles, toute l'activité des générations primitives, et par ces attributions successives a formé un de ces types héroïques, fabuleux dans les détails, mais éminemment vrais dans l'ensemble, si l'on se borne à les regarder comme l'incarnation humaine d'une grande période et d'un grand peuple. C'est ainsi que l'on a pu attribuer à Inti-Kapak un arrangement qui donnait à l'année civile 365 jours et 6 heures, quand cette réforme fut évidemment l'œuvre de l'un des rois Amautas. Si le héros pirhua avait réglé l'année sur le pied de 365 jours et 6 heures, les perturbations du calendrier ne se seraient pas fait sentir immédiatement, car une différence de 11 minutes 13 secondes donne seulement un jour de différence tous les 144 ans. Or, au dire de Montésinos lui-même, ce fut sous Aguay-Manko, 1200 ans après Inti-Kapak, que l'on fit entrer dans le comput des temps le jour supplémentaire, et que l'on donna aux années bissextiles le nom

d'ALLA-KAUKIS, littéralement *exceptionnelles*. Inti-Kapak dut ne pas tenir compte des 6 heures de surplus; sinon, il aurait vu que ces 6 heures formaient un jour tous les 4 ans, et il aurait fait entrer les bissextiles dans son calcul; sa réforme se borna donc à modifier l'année vague de 360 jours, réglée jusqu'alors sur le cours de la lune, et à l'ajuster tant bien que mal à la période solaire de 365. Les premiers astronomes, désespérés par l'impossibilité de faire concorder l'année tropique et l'année civile lunaire, crurent tout naturellement qu'il suffirait de transporter au cours du soleil les calculs faits jusqu'alors sur celui de la lune pour obtenir un calendrier parfait, et ne virent point qu'il y avait entre l'année tropique et la sidérale une différence qui devait perpétuer les perturbations.

La dynastie des Pirhuas, désaccréditée par les désordres et les calamités publiques qu'elle occasionnait et par son impuissance à régler le cours des saisons, succomba aux imperfections du calendrier. La race des Amautas, qui lui succéda, se mit immédiatement à l'œuvre, et tâcha de remédier au mal. Il n'est pas besoin d'une grande pénétration d'esprit pour comprendre que les prodiges dont nous avons parlé plus haut ne sont pas des inventions de Montesinos, mais des fragments véritables des légendes nationales. Montesinos ne connaissait pas le nom des étoiles et des constellations du ciel péruvien; nous avons dû prendre ces noms dans l'œuvre du Père Acosta. L'identité des constellations du solstice boréal (hiver sud-américain) avec les signes du *Lion* et du *Serpent*, qui dévoraient le soleil et l'obscurcirent pendant plus de vingt heures, est donc une coïncidence non pré-

méditée, qui fait ressortir jusqu'à l'évidence l'exactitude des deux chroniqueurs. La poésie de la légende substitua sans doute les deux comètes aux deux signes du Zodiaque qui montraient l'irrégularité du calendrier. Pour les masses ignorantes de l'astronomie et des mystères célestes, imbues dès lors de préjugés profonds et aveugles, la seule annonce du retard des saisons était un signe certain que la main de Dieu pesait sur elles : le soleil s'éloignait, son cours se retardait, sa lumière s'affaiblissait et l'on craignait qu'elle disparût pour toujours.

La caste des Amautas, parvenue au trône, porta donc tous ses efforts à la réforme du calendrier. Nous ignorons ses premiers essais ; la tradition nous a conservé seulement le souvenir des travaux de Manko-Kapak, son quatrième monarque. Ce prince réunit tous les astronomes ses confrères pour étudier avec eux *les divergences qui marquaient le cours du soleil et de la lune, ainsi que les distances et les volumes respectifs de ces deux planètes* (1). C'était chercher dès lors la solution des problèmes de la mécanique céleste, résolus seulement d'hier par le génie de Laplace. Les Amautas notèrent les divergences qui se produisent entre le moment du périgée et celui de l'apogée, et comprirent désormais que les tropiques ne pouvaient servir de point initial au calcul des temps. Au lieu d'une année solsticiale ils constituèrent une année équinoxiale, dont le commencement fut placé à l'équinoxe de printemps, au 21 de mars, assure Montesinos ; il devait dire au 21 de septembre, puisqu'il se

(1) Montesinos, p. 87.

trouvait dans l'hémisphère austral. C'est là du reste une erreur bien excusable dans un homme si peu entendu aux calculs astronomiques ; aussi bien dans un autre endroit il fixe le solstice d'hiver *au* 31 *de septembre*. Malgré cette découverte, les résultats scientifiques obtenus par cette grande assemblée ne furent pas, ce semble, regardés comme très-satisfaisants. Au moment de se séparer, ses membres déclarèrent que, selon les astres, de grands bouleversements menaçaient le Pérou, et, bien que la tradition ne s'explique pas clairement sur les périodes qui suivirent, à travers le nuage d'oubli qui pèse sur cette histoire on entend encore une vague rumeur de désordres et de calamités. Au milieu des misères de cette époque, la dynastie des Amautas s'éteignit, à son tour, dans la personne de Kao-Manko.

La nouvelle dynastie commence par un roi dont le nom est caractérisque, Mara-Achka, ou, d'après Montesinos, Marasko Pachakutek, le *grand tueur réformateur du calendrier*. Tous ses successeurs s'occupèrent avec ardeur de restaurer les traditions et croyances antiques. Manko-Avi-Topa Achka-Kutek abrogea le calendrier des Amautas, qui faisait commencer l'année à l'équinoxe du printemps (lisez à l'équinoxe d'automne), et ordonna qu'elle commençât désormais au solstice d'hiver, le 23 septembre (lisez le 23 de juin), qui est en effet la date du solstice dans l'hémisphère boréal. Une race composée, comme celle du Pérou, de tribus agricoles, dut comprendre que l'instant où commence la vie de la terre était le solstice d'hiver : c'est en cette saison qu'après avoir recouvré son éternelle virginité, elle reçoit de nouveau la semence qui doit germer en son sein. Les actes de Sinchi-

Apuski achèvent de nous prouver que la nouvelle dynastie était une branche de la famille Pirhua, dont les membres réagissaient contre les nouveautés introduites par la caste sacerdotale. « Le roi, voulant rétablir l'ancienne « religion, ordonna, après avoir consulté ses plus vieux « conseillers, que le grand dieu Pirhua fût adoré par « dessus tous les autres; et, comme le mot pirhua avait « déjà changé de signification, il ordonna qu'on le nom- « mât Illatici-Huiracocha, ce qui veut dire l'éclat, l'a- « bîme et le fondement de toutes les choses : car *illa* si- « gnifie éclat; *tici*, fondement; *huira*, corruption du mot « *pirua* (1), veut dire réunion de toutes choses, et *cocha* « signifie abîme. On le surnomma, parce qu'il avait « changé le nom du dieu suprême, Huarma-Huiracocha « ou le jeune Huiracocha (2). »

« Voulant ensuite arrêter le débordement des crimes « qui infestaient le royaume, il fit des lois contre les vo- « leurs, les incendiaires, les adultères et les menteurs, « et les fit exécuter avec tant de sévérité que pendant « tout son règne on n'entendit plus parler de crimes. « Quoique le mensonge ne fût pas puni de mort, per- « sonne dans tout le Pérou n'aurait osé en proférer un. « Plût au ciel que cela eût toujours duré ainsi! mais « maintenant c'est le mensonge qui règne (3). »

Le petit-fils de ce monarque, pour mettre la dernière main à ces réformes, assembla dans sa ville de Cuzko un

---

(1) Garcilasso dit, liv. V, chap. 21, que *Viracocha* veut dire l'*écume de la mer*. V. aussi Balboa, p. 40.

(2) V. au chapitre suivant ce qui est dit du dieu ILLA-TIKSI HUIRA-KOCHA.

(3) Montesinos, p. 98.

concile des Amautas qui s'étaient attachés à la fortune de sa race « pour travailler à la réforme du calendrier. « Il était presque entièrement oublié, et l'on recom- « mença à cette époque à *calculer le temps d'après les* « *mouvements des astres*. Quand l'assemblée eut long- « temps discuté, elle finit par décider qu'on ne compte- « rait plus par lunes, mais par *mois de trente jours*, et « par *semaines de dix jours*. Ils nommèrent petite se- « maine les cinq jours qui restaient à la fin de l'année; « ils y ajoutèrent un jour pour les années bissextiles et « les nommèrent *Allacauquis*. Ils comptaient aussi par « décades d'années et décades de décades, qui faisaient « un soleil ou 100 ans; l'espace de cinq cents ans se « nommait *Pachacuti*. Cette manière de calculer dura jus- « qu'à l'arrivée des Espagnols au Pérou (1). » L'affirmation renfermée dans ce dernier fragment est décisive: elle implique le rétablissement de l'année sidérale et l'abandon de l'année tropique. Les peuples anciens, toujours préoccupés de mettre l'accord entre les révolutions du ciel et les saisons de la terre, ne cessaient d'étudier les astres et de combiner les données astronomiques afin d'arriver à la solution de ces problèmes formidables. L'année tropique était trop courte pour que l'on pût enfermer dans ses limites une année civile parfaite; l'année sidérale, au contraire, était trop longue. Dans l'espoir de résoudre la question avec une année anomale, on prenait pour base l'arc de l'écliptique compris entre les deux solstices; puis on l'abandonnait soudain, à la vue des divergences qui se produi-

(1) Montesinos, p. 95.

sent entre le moment du périgée et celui de l'apogée. L'on avait recours alors à de grands cycles, au moyen desquels on espérait retrouver exactement les conjonctions astronomiques primitives ; mais ces périodes elles-mêmes ne mettaient pas les peuples à l'abri de déceptions cruelles. La lune régissait les mois, mais ne régissait pas l'année ; le soleil régissait l'année, mais ne régissait pas les mois. La terre était en relation avec le soleil, mais le soleil n'était pas en relation avec les astres, Le ciel n'était jamais en relation exacte ni avec le soleil ni avec la terre. La nécessité de mettre d'accord ces données discordantes soulevait toutes les révolutions et produisait toutes les péripéties obscures de cette histoire sans histoire.

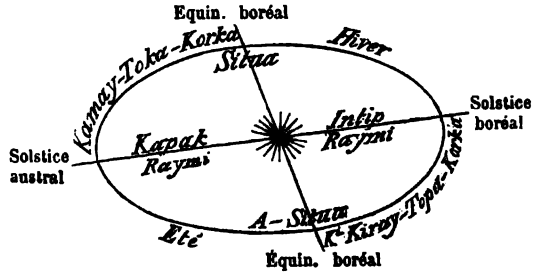
Les astrologues de la restauration Pirhua reconnurent bientôt que l'année sidérale ne pouvait servir à l'arrangement du calendrier. La dynastie un moment relevée succomba de nouveau, et une nouvelle série d'Amautas monta sur le trône. Amauro-Amauta (le Serpent Amauta) rétablit dans un autre concile l'année tropique ; toutefois il en fixa le commencement aux solstices, et non plus aux équinoxes, comme l'avaient fait ses prédécesseurs. Quatre générations plus tard, un nouveau roi divisa l'année en quatre parties ; chacune d'elles renfermait un jour de fête aux solstices et aux équinoxes. Cette méthode permettait d'ajouter quatre jours à chaque année ; l'excès annuel formait au bout de quatre ans cinq jours épagomènes de fêtes, que l'on intercalait ; trois de ces périodes formaient un cycle de douze ans. « Ce roi était grand « astronome et découvrit les équinoxes ; il nomma le « mois de mai *Quira-toca-corca*, ou équinoxe du prin-

« temps, et celui de septembre *Camay-topa-corca*, ou « équinoxe d'automne; il divisa l'année en quatre sai- « sons, d'après les solstices et les équinoxes (1). »

Si Montesinos eût imaginé les faits qu'il rapporte dans ses Mémoires, il aurait pris au moins le soin de faire concorder les diverses parties de son invention; dans l'état présent, chacune d'elles a une signification véritable, et, chose curieuse, cette signification est *tout le contraire* de ce qu'affirme l'historien.

Montesinos, en effet, place en mai l'équinoxe de printemps, quand le mot quichua qu'il cite dit *automne*. K'KIKAY signifie rameau, côté; TOKA, ombre, obscurité; KORKA, section; l'expression complète se traduit *section du côté obscur*, automne, et non printemps. KAMAY-TOPA-KORKA est, au contraire, la section de la chaleur créatrice (KAMAY), le printemps.

A partir de cet instant se trouvèrent fixés presque, avec les mêmes noms qu'en Europe, ce que nous appelons les quatre points cardinaux de l'écliptique ou de l'année: KAPAK-RAYMI, le solstice austral; INTIP-RAYMI, le solstice boréal; SITUA, l'équinoxe austral; A-SITUA, l'équinoxe boréal.



(1) Montesinos, p. 99.

L'on a cru trouver une contradiction évidente entre le passage en question et celui où l'auteur expose les réformes d'Inti-Kapak. Après avoir assuré, quelques pages auparavant, que l'expression quichua *un soleil* équivalait à cent années, il attribuerait à la même locution une valeur de mille ans. C'est une accusation gratuite : Montesinos, loin de se contredire, répète la même chose dans les deux endroits, bien que sous des formes différentes. A propos de la dernière réforme, il établit simplement que l'expression *un soleil* possède un sens et une durée différente de la *grande année du soleil:* « Les « Indiens se servent très-habituellement de cette phrase: « *Y sa ay Intiapillis campin cay, cay caria.* Telle ou telle « chose est arrivée il y a deux soleils. C'est parce que le « licencié Polo de Ondegardo n'a pas compris cette phrase, « qu'il a avancé que les Ingas n'avaient pas plus de 450 « ans d'antiquité; il a confondu le cercle de cent ans « avec celui de mille ans. Les Indiens disent 4,500, ce « qui les fait remonter au déluge (1). » L'assertion est des plus explicites, et se trouve d'ailleurs en parfait accord avec la théorie favorite de Montesinos, qui fait venir les tribus péruviennes de l'Arménie; on ne peut donc prétendre que ses paroles aient le sens qu'on voudrait leur imposer. INTIP-HUATAN était la *grande année*, la grande période de l'antiquité classique. KAP-PACHA-KATA était le cycle de mille ans; celui de cinq cents, PACHAKUTI; celui de cent, PACHA ou INTIP-PILLU. Montesinos, malgré son ignorance du langage des Amautas, ne pouvait tom-

(1) Montesinos, p. 62.

ber dans l'erreur qu'il reprochait si ouvertement à Ondegardo.

Après cette réforme nous rencontrons quelques monarques auxquels l'historien attribue un pouvoir étendu sur les nations civilisées du Pérou, sans nous donner aucun détail sur l'histoire ou l'astronomie indigène. Il n'y a dans toute cette période aucune date précise; les noms même des rois laissent soupçonner plus d'un changement de dynastie. Plusieurs princes sont indiqués comme étant les *premiers de leur nom*, formule vague et indécise dans la bouche des Amautas, puisque en quichua elle signifie également le premier de la famille et de la race. L'on ne savait plus, au temps des Incas, combien avait duré le règne du dernier d'entre eux, Ayar-Manko (le médecin), ni l'âge auquel il mourut. L'historien passe sans transition à Yahuar-Hukkis, *premier du nom*, qui opéra, dit-il, la dernière réforme connue du calendrier péruvien.

Montesinos place le règne de ce prince environ 3,000 ans après le déluge, c'est-à-dire près de 250 ans après J. C. *Yahuar-Hukkis* fut, à n'en pas douter, le *premier d'une race* : *Yahuar* signifie famille, sang; *hukkis*, premier : d'où *Yahuar-Hukkis, premier d'une race.* Ce prince était un habile astronome, et les réformes qu'il opéra sont marquées par une série de combinaisons curieuses. « Il « découvrit la nécessité d'intercaler un jour tous les « quatre ans pour former les années bissextiles; mais il « imagina, au lieu de cela, d'intercaler une année au « bout de quatre siècles. Les Amautas et les astronomes « qu'il consulta trouvèrent ce calcul très-juste. Les In- « diens donnèrent, en mémoire de ce roi, le nom de

« *Huquiz* à l'année bissextile ; elle se nommait aupara-
« vant *allca-allca*. L'on donna aussi au mois de mai le
« nom de Huar-huquiz (1). »

Il est impossible que personne, et encore moins les Amautas, aient cru ou déclaré irréprochable un pareil calcul. Quatre cents années ne renferment approximativement que 104 jours complémentaires ; l'addition d'une année au bout de 4 siècles produirait dans chaque période un excès d'au moins 250 jours. L'erreur est si monstrueuse que nous devons y reconnaître une fois de plus l'ignorance ou l'inadvertence du chroniqueur : Montesinos ne sut ni comprendre ni traduire les formules arithmétiques des Amautas. On lui dit sans doute que l'on ajoutait une année tous les 1,460 ans, c'est-à-dire que Yahuar-Hukkiz, au lieu et place du bissextile quadrennaire, forma un grand cycle de 1,460 années, à la fin duquel on intercalait une année complète, pour remettre les astres et la terre dans les mêmes positions que quatorze siècles auparavant. Si le texte n'a pas été falsifié par Muñoz, nous devons supposer qu'en transcrivant l'expression quichua *Pacha t^s^tahua sokta chunka-huarankayok huata*, Montesinos crut y reconnaître uniquement *pacha t^s^tahua*, quatre siècles, et ne comprit pas ou bien oublia le reste de la formule.

Quant au fond de la légende, je le tiens pour véritable : il offre les plus grandes analogies avec la tradition égyptienne sur une période analogue. Pour sauver les divergences évidentes de l'année tropique avec l'année vague, les Amautas formèrent, comme les Egyptiens, une

(1) Montesinos, p. 101.

année civile, dans laquelle ils se réservèrent le droit de signaler les saisons et les fêtes à mesure que les différences commençaient de paraître. Puis, afin de placer le ciel en rapport exact avec la terre, ils instituèrent une grande année de 1,460 ans, à la faveur de laquelle les variations passèrent inaperçues. La base de ce calcul est toute simple : il suffit de diviser 1,460 par 4 pour obtenir 365, soit une année, qui, ajoutée à la période totale, devait, pensait-on, ramener à leur place toutes les conjonctions stellaires. M. Rodier, qui a fait de ces matières une étude approfondie, nous révèle ce grand point d'identité entre les peuples classiques du Nil et les tribus des Andes.

« L'an 4,286 est, dit-il, le commencement d'un de ces « grands cycles égyptiens *dont Manéthon ne dit pas un « mot*, mais dont l'existence nous a été révélée par quel- « ques auteurs grecs, qui l'auraient dérobée aux mystères « de l'initiation. Ils lui supposent une durée de 1,460 ans, « et fixent la fin de l'un d'eux au 26me jour après le sol- « stice d'été de l'an 139 après Jésus-Christ. En admettant « cette valeur de 1,460 ans pour le cycle, on ne réussit « que fort imparfaitement à retomber sur la date de la « réforme du calendrier. Mais les auteurs qui nous don- « nent cette valeur la connaissaient-ils bien exactement, « et, mauvais critiques qu'ils étaient, n'ont-ils pas cédé, « en la donnant, au préjugé de leur temps, qui, comp- « tant l'année tropique exactement de 365 jours 1/4, fai- « sait correspondre exactement 1,460 années tropiques « et 1,461 années vagues de 365 jours? Voici notre ré- « ponse : Le Syncelle, page 51 de l'édition de Goar, « nous apprend que *l'astronome Ptolémée* employait dans

« ses tables un *cycle* de 1,475 ans, subdivisé en 59
« groupes de 25 ans.

« Le facteur 25 est notoirement un cycle luni-solaire
« égyptien, très célèbre et très-exact (1). »

Le savant français prouve que le cycle de 1,460 ans datait, en Egypte, de l'an 14,611 av. J. C. Les problèmes qu'il agite ne sont pas de mon ressort; je me bornerai à noter deux coïncidences frappantes : 1° les Péruviens avaient, comme les Egyptiens, ces deux cycles, de 1460 ans, dont parle Censorinus (1), et de *trente mille* et *quelques* années, dont parle Pomponius Méla (2), ce qui prouve leur communauté d'origine; 2° au Pérou le cycle en question est beaucoup plus ancien que ne le laisserait supposer le passage de Montesinos, falsifié peut-être par Muñoz. L'on remarquera, en effet, les termes de la légende : Yahuar Hukkiz aurait le *premier découvert la nécessité d'intercaler le jour bissextil.* Or l'historien a déjà rapporté cette découverte au règne de Ayar-Manko, et convient que les jours intercalés se nommaient ALLKA. : « Cet arrangement du calendrier, ajoute-t-il, subsista « jusqu'à l'arrivée des Espagnols (3). » Acosta et Garcilazo confirment ce dernier fait par les détails qu'ils nous donnent sur les procédés d'intercalation en usage du temps des Incas.

Si la réforme de Ayar-Manco dura jusqu'à la conquête, elle dut être antérieure à l'arrangement fait par Yahuar-Hukkiz, et ce prince lui-même doit être reporté beau-

---

(1) M. Rodier, ouv. cit., p. 23.
(2) V. plus haut, pages 157-158.
(3) V. plus haut, p. 168.

coup plus haut que l'endroit où le place Montesinos. Du reste, nous n'aurions pas ces données légendaires, que la nature même du changement suffirait à nous en prouver l'antiquité. Elle fixe le commencement de l'année à l'équinoxe d'automne, tout à fait de la même façon que la chronologie égyptienne et l'année de Toth; car, ainsi que nous l'avons déjà dit, les Egyptiens plaçaient la création du monde à l'équinoxe d'automne, à l'instant où la ligne équinoxiale coïncidait avec l'étoile Syrius, qu'ils appelaient Sothis. « La caste sacerdotale a toujours gardé « un respectueux souvenir de cette institution, qui « marqua l'apogée de sa puissance; bien longtemps « après le moment où elle fut forcée de l'abandonner, « jusqu'aux derniers siècles de l'Égypte, les prêtres « astronomes, et surtout les astrologues, conservaient et « propageaient, même chez les étrangers, la tradition « d'un lever de l'étoile Thoth qui avait présidé à la « naissance du monde. Monde, orbe, cercle, période, « sont des mots à peu près synonymes dans toutes les « langues anciennes (1). »

Le nom même du monarque péruvien et celui qu'il donna au mois de mars-avril prouvent qu'il s'agit d'une *tradition primitive*, et non d'un événement contemporain. Yahuar-hukkis signifie, comme nous l'avons vu, le premier d'une série, le primitif; le nom de l'année bissextile et celui du mois de mars, par lequel commençait l'année, viennent confirmer cette manière d'envisager la tradition. Dans cette période nouvelle, l'année bissextile, au lieu d'être additionnelle, fut HUKKIS, première ou primi-

(1) Rodier, p. 203.

tive, et son premier mois fut HUAR-HUKKIS, le premier de la série, le premier de la création. Il nous est donc permis de placer cette réforme au plus tard avant celle qu'effectua Ayay-Manko, quatre ou cinq siècles avant Jésus-Christ, d'après les calculs de Montesinos, puisque, aux termes mêmes de l'historien, le calendrier établi par ce prince « dura jusqu'au temps de l'invasion espa-« gnole. »

Entre la dynastie des Incas et celles des Pirhuas et des Amautas s'étend une période de barbarie. La civilisation antique fut étouffée par les tribus sauvages du continent; les rois abandonnèrent Cuzco, l'empire se divisa, les lettres se perdirent. Le Pérou passa, de même que l'Europe, par une série de transformations que l'on pourrait appeler son moyen âge. Les bases théocratiques du pouvoir furent renversées, et la classe sacerdotale ne fut plus que la caste savante de la monarchie inca. Si, même en Europe, l'histoire du moyen âge est entourée par endroits de ténèbres impénétrables, combien obscur le moyen âge du Pérou ne dut-il pas être, surtout après que la conquête espagnole eut détruit sans retour jusqu'aux moyens de rétablir la vérité? Ce fut au milieu de ces difficultés que Montesinos recueillit tout ce que nous savons aujourd'hui; aussi la critique doit-elle être indulgente pour les erreurs et les transpositions de faits que l'on rencontre dans ses récits : ce sont fautes légères, qui rehaussent la valeur de l'œuvre au lieu de la détruire, et qu'il est d'ailleurs toujours facile de signaler ou de corriger.

Au XVIe siècle, personne en Europe ne connaissait les mystères de l'année égyptienne. Montesinos en igno-

rait jusqu'à l'existence, et n'entendait rien non plus aux combinaisons de l'année péruvienne. N'est-ce donc pas une preuve bien éclatante de sa bonne foi que cette identité complète de l'année égyptienne, telle qu'elle a été récemment déterminée par M. Rodier, avec l'année pirhua dont nous avons reconstitué les éléments sur la foi des Amautas? Cette année, à cause de son nom même et de ses accidents, devait remonter jusqu'aux premiers siècles de l'histoire; peut-être même était-ce celle que l'on attribue sans preuve au grand monarque mythique des anciens jours, à Ynti-Kapak, le fils chéri du soleil. Observons bien que, d'après Montesinos, ce monarque aurait institué une année de 365 jours 6 heures. Il avait donc découvert les bissextiles; car, s'il était assez instruit pour étudier le cours du soleil, à plus forte raison devait-il l'être assez pour reconnaître qu'un excès annuel de 6 heures produit un jour tous les quatre ans. Il fut donc le premier à faire cette découverte, et, comme tel, les indigènes l'appelèrent nécessairement Hukkis, le primitif. Le premier mois équinoxial de son époque devait être aussi Hukkis, le premier de la série, et garda désormais ce nom. Rappelons-nous encore qu'il institua la grande année du soleil de 1,460 ans, comme le veut l'analogie, et non de 1,000 ans, comme le dit par erreur Montesinos; que le plus grand cycle établi par lui est de 36,500 ans, et voyons comment on faisait dans les temples l'opération qui produisait ce résultat. L'année provenait d'une multiplication du nombre des semaines du mois par le nombre des jours contenus dans le mois, soit $(3 \times 10) \times 3 = 90$; et comme il y a quatre saisons dans l'année, multipliant 90 par 4, on obtient 360 jours,

ou bien l'année vague. 360 divisé par 30, ou l'année divisée par le nombre des jours du mois, donne 12, nombre des mois. Tout le système reposait donc sur l'emploi des trois nombres sacrés, 3, 10 et 4, c'est-à-dire sur la multiplication des nombres élémentaires de la semaine, 3 et 10, par le nombre élémentaire de l'année, 4, qui est le nombre même des saisons.

Le produit de la multiplication de ces trois nombres l'un par l'autre devait être identique au produit de la multiplication du nombre des jours de la semaine par le nombre des mois $(3 \times 4) \times 10 = 10 \times 12 = 120$. Multipliant ce dernier produit par le nombre élémentaire de la semaine, qui est 3 (le mois renferme 3 semaines), l'on obtient le nombre exact des jours de l'année : $120 \times 3 = 360$. Sur cette base arithmétique reposent toutes les combinaisons et tous les mystères de la chronologie sacerdotale des peuples ariens de l'Asie et de l'Amérique. Cependant l'année vague de 360 jours, ainsi répartie en ses divisions sacramentelles, ne tient pas encore compte des 5 jours et 6 heures épagomènes que l'on doit ajouter tous les ans pour arriver à un résultat exact. Afin de déterminer le nombre d'années au bout desquelles ce résultat exact devait se produire, il suffisait de multiplier le produit des nombres sacrés de l'année et du mois (3×4), ou plus simplement le nombre même des mois par le nombre 5 des jours épagomènes, ce qui donnait au cycle lunaire une durée de 60 ans $(12 \times 5 = 60)$.

Le nombre des jours de la semaine, élevé au carré, donnait un nombre, 100, dont on avait fait un cycle nouveau, le siècle. Enfin, pour ramener la conjonction primitive des astres, il fallait multiplier le nombre des

jours de la semaine élevé au carré 365 × 10 = 36,500, qui était la durée de la grande année du soleil YNTIP-HUATAN.

Arrivés à ce point, arrêtons-nous un moment pour voir avec quelle précision s'accordent les deux traditions attribuées à Ynti-Kapak et à Yahuar-Hukkis. De même que l'année a quatre saisons, le siècle a quatre parties, et de là le facteur 25 qui entrait comme élément dans les computs égyptiens (1). Si nous divisons les 36,500 ans de la grande année solaire YNTIP-HUATAN par 25, nombre élémentaire du siècle, comme nous avons divisé l'année par le nombre des mois pour obtenir le cycle élémentaire de 60 ans, nous verrons que YNTIP-HUATAN, divisé par 25, donne un cycle de 1,460 ans, comme celui que l'on attribue à Yahuar-Hukkis. Si, comme le dit Montesinos, on ajoutait une année bissextile à chaque période de 1,460 ans, le calcul n'est pas moins exact : 1,460 années de 365 jours chacune laissent un excédant de 365 jours qui forme une autre année vague. On mit cette année à la fin du cycle, comme somme des six heures annuelles de surplus, et on crut avoir rencontré une méthode certaine pour résoudre le problème. La période de 1,460 années répétée 25 fois produit 36,500 ans, et le résultat est le même si l'on multiplie le siècle par l'année. Cette dernière opération revient à faire une année de siècles, YNTIP-HUATAN, année du soleil. Voilà pourquoi Montesinos, en nous affirmant qu'Ynti-Kapak institua l'an de 365 jours 6 heures, ne parle point des jours bis-

(1) Rodier, p. 24.

sextils : ils étaient englobés dans le cycle de 1461 ans, élément du cycle de 36,500, YNTYP-HUATAN.

Comme on le voit, la réforme attribuée à Yahuar-Hukkis, le premier de la série, est évidemment la même que la réforme d'Ynti-Kapak. Si les chiffres sont inexorables lorsqu'il s'agit de montrer une erreur, ils le sont également quand il faut prouver une vérité. Une année ajoutée, comme le dit Montesinos, au bout de 400 ans, pour compléter la série des bissextiles, est un calcul absurde ; la méthode véritable, celle qui fut déclarée irréprochable par les Amautas, ajoutait une année tous les 1,460 ans. Le fond de la tradition est historique ; l'erreur consiste seulement dans l'oubli des nombres qui servaient à former le comput.

La réunion de tous ces lambeaux sauvés par miracle du grand naufrage de la conquête nous donne une faible idée de l'état des sciences chez cette noble race, qui, depuis quatre siècles, souffre comme un martyr patient. Nous ne recevons plus, il est vrai, que l'écho lointain d'une civilisation détruite, et pourtant, si mutilés qu'en soient tous les fragments, ils nous parlent d'une grandeur et d'une prospérité imcomparables. La race qui peupla le Pérou y était venue avec une tradition complète de vie politique et d'études agricoles. Son développement moral fut une conséquence des mœurs sédentaires et douces qu'ont d'ordinaire les peuples attachés à la terre. Les Quichuas, tout dégénérés qu'ils puissent être, sont encore aujourd'hui un modèle d'amour domestique et d'obéissance à la loi. Instruits, habiles comme des Juifs au commerce et aux opérations les plus difficiles du change, voyageurs, naturalistes, médecins, toujours

taciturnes, et actifs comme les fourmis, ils traversent en longues files les villes du Rio-de-la-Plata, comme s'ils n'apercevaient pas et ne voulaient pas apercevoir le monde moderne, dont ils n'ont jusqu'à présent connu que les mauvais côtés.

IV

ORDRE DES GRANDES FÊTES SOLAIRES.

L'ordre des grandes fêtes solaires variait suivant les lois qui fixaient le point de départ et les dimensions du cercle solaire. Tous les changements dans la disposition de l'année, et, par suite, dans la disposition des fêtes, ont jeté dans de grandes perplexités les écrivains espagnols qui ont traité de ces matières. Leur embarras provient de l'erreur dans laquelle ils sont tombés. Frappés de la puissance des Incas, ils ont cru pourtant que leur empire était né en un seul jour et sorti tout formé des mains d'un personnage mythique appelé Manko-Kapak; nul d'entre eux n'imagina que l'on pût faire remonter au-delà de quelques siècles cette civilisation prodigieuse qui les remplissait d'admiration et d'effroi. Seul, Montesinos fait exception à la règle ; il cherche à reconstituer le passé de la race indigène et recueille ses traditions. Au milieu des légendes qu'il a ramassées, le lecteur rencontre constamment les péripéties, l'instabilité et la logique propres à tous les événements historiques.

Il y avait au Pérou, dans les derniers temps, au moins quatre fêtes principales.

La plus pompeuse, selon Montesinos et Ondegardo, était celle d'Umu-Raymi (le saint mystère du Soleil), que d'autres appelaient Uma-Raymi (le front ou la tête du Soleil). Elle se célébrait à l'équinoxe de printemps, c'est-à-dire au mois de septembre-octobre. M. Prescott l'a décrite dans ce style vif et coloré dont il a trouvé le secret; je me garderai bien de refaire après lui le tableau magique qu'il en a tracé. Elle était remarquable par sa splendeur, et plus encore par l'esprit qui avait présidé à son ordonnance. Dans toutes les cérémonies qu'on y accomplissait perce le génie d'un peuple civilisé de longue date et enrichi par un travail opiniâtre, dont tout le développement intellectuel repose sur les sciences exactes et naturelles, et dont toute la vie civile et politique est fondée sur un pouvoir paternel d'origine divine. A lire ce qu'Acosta nous dit de l'administration péruvienne, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître l'idéal du communisme : Owen et Fourier eux-mêmes envieraient mainte idée aux Péruviens d'avant la conquête. Ce tableau n'est pas nouveau, et pourtant l'Europe a persisté à tenir pour barbare la civilisation entière de ces peuples; M. Muller lui-même s'est effrayé à la vue des épaisses ténèbres qui recouvraient cette histoire, et n'a pas voulu reconnaître dans une race aussi bien douée une nation qui possédait tous les éléments d'une civilisation complète selon l'esprit antique.

L'importance et la signification de la fête du printemps étaient évidentes pour tous les sujets de l'Inca. C'était l'instant où la nature ravivée déployait ses forces; la mère commune, la terre, sentait fermenter dans ses entrailles les semences qui doivent nourrir tous ses en-

fants; le soleil venait réchauffer le sang des tribus et illuminer les régions du Pérou, si riches et si belles. L'on célébrait en même temps la fameuse fête du HUARAKA, qui ressemble d'une manière étonnante aux cérémonies qui accompagnaient à Rome la prise de la toge virile. La jeunesse des écoles, après avoir terminé le cours de ses études, passait des examens de science, de grammaire, de tactique et de gymnastique; elle jeûnait, luttait, descendait dans l'arène, se livrait aux mille exercices d'une éducation forte et pour ainsi dire spartiate, avant de recevoir le HUARAKA, insigne de la virilité, et les armes, parure du soldat. Le nom de la saison elle-même était SITUA, identique en sa racine arienne à notre mot *saison*.

A la fête du RAYMI, lors du solstice d'été, les cérémonies étaient purement religieuses et pastorales. On tondait les bestiaux, et comme c'était le moment où le Soleil se trouvait le plus rapproché de la terre, c'était aussi celui où ses adorateurs lui offraient les prémices de leurs moissons et de leurs troupeaux. Le souverain pontife recueillait ses rayons dans un miroir, et allumait au foyer un morceau de coton consacré; ce feu divin était aussitôt transmis aux temples des vestales répandus par tout l'empire. Comme à Rome, les vierges le gardaient et entretenaient cette flamme sous peine de vie. Lorsqu'elle venait à s'éteindre, le deuil régnait partout : on croyait que la colère du ciel avait été provoquée par quelque crime, et l'on attendait en tremblant le châtiment du dieu.

La saison d'automne s'appelait ANTA-SITUA, qui veut dire *vis-à-vis de* SITUA, *opposé à* SITUA, ou bien A-SITUA, avec l'A privatif des langues ariennes. La fête était pour

ainsi dire tout administrative. Les employés, après avoir recueilli les tributs dans tout l'empire, en commençaient la répartition : ils donnaient à chacun selon son droit, les semences, les aliments, les laines, les tissus, en un mot tout ce qui était nécessaire à la vie de l'homme et aux besognes champêtres. Cet immense travail, qui, pendant tout l'été, avait occupé les officiers publics, se terminait avec les fêtes d'Asitua, lors de l'équinoxe d'automne.

Le solstice d'hiver, Yntip-Raymi, complète cette revue des quatre points cardinaux du cercle solaire. Il était marqué par une fête exclusivement religieuse, ou mieux, exclusivement sacerdotale. On y célébrait l'arrêt du soleil et son retour vers l'hémisphère du sud par des drames et des chants lyriques dans lesquels les Amautas reproduisaient les traditions de leur histoire. Les astronomes profitaient de l'occasion pour annoncer les grandes divisions ou époques climatériques et religieuses de l'année qui allait commencer. La famille royale visitait les Huakas, où étaient ensevelis et vénérés ses ancêtres; chaque particulier accomplissait dans l'intérieur de sa maison les rites particuliers du Kanope ou dieu Pénate sous le patronage duquel il était placé. Cette fête des morts, qui se célébrait au solstice d'hiver, fut transportée dans le mois de novembre au temps de l'Inca Yupanki. La multitude ne prenait pas grand part à ces cérémonies. Le solstice d'hiver était pour elle, comme dans les vieilles traditions de la race, la promesse et le commencement des bienfaits de l'année; elle l'appelait Kuski-Raymi, le solstice de l'allégresse, et célébrait sa venue par des feux de joie.

ARRANGEMENT ET SUCCESSION DES MOIS.

Les mois suivaient naturellement les vicissitudes de l'année; chaque nouvelle réforme produisait des dénominations nouvelles, appropriées à la nature de la série réformée. Pour comble de malheur, la plupart des auteurs ont oublié que les saisons américaines sont l'inverse des saisons européennes, et ont introduit dans toutes ces matières une confusion épouvantable. L'arrangement des mois tel que je le propose est fondé sur les indications d'écrivains spéciaux, de M. Markham, par exemple. Naturaliste de profession, M. Markham a plus que personne porté son attention sur ce sujet.

Les mois se divisaient en quatre groupes de trois.

I

PRINTEMPS. — SITUA.

Cette saison commençait le jour même de l'équinoxe austral. Elle comprenait :

1° Septembre-octobre. — Umu-Raymi, mystère divin du feu; en ce jour le soleil montait vers le sud et venait réchauffer la terre de ses rayons puissants;

2° Octobre-novembre. — Panchin-Toktu, ouverture des ruches;

3° Novembre-décembre. — Aya-Marku, mot à mot la

tour ou la pyramide des morts (1). C'est également le temps où l'Église catholique célèbre la fête des morts ; aussi pourrait-on croire que cette cérémonie fut introduite par les conquérants espagnols. Il n'en est rien pourtant. « L'on ne sait pas au juste, disent MM. Rivero et « Tschudi, l'étymologie de ces mots (AYA-MARKA). La plus « grande partie des historiens les écrivent AYAR-MARKA ; « nous pensons qu'ils doivent s'écrire AYA-MARKA, de « AYA, mort, et MARKA, lever les bras. On célébrait en « effet en ce mois la fête solennelle des morts par des « lamentations et des chants plaintifs. On avait, durant « cette fête, l'obligation de visiter les sépulcres des an- « cêtres, des parents et des amis, sur lesquels on of- « frait des boissons et des aliments. Il est fort curieux « que cette fête eût lieu *chez les anciens Péruviens* à la « même époque et aux mêmes jours où les solemnisaient « les chrétiens. »

II

SOLSTICE D'ÉTÉ. — KAPAK-RAYMI.

1° Décembre-janvier. — HUK-CHUY POKKOY, première apparition des pousses du maïs.

2° Janvier-février. — HATUN-POKKOY, grandes pousses ; le maïs est mûr.

3° Février-mars. — PAKKARI-HUATAY, le nœud de la

(1) AYA, deuil, trépas.

lumière, l'arrivée du soleil à la ligne équinoxiale, où le soleil *semble nouer, pour ainsi dire, les extrémités de son mouvement apparent.*

III

EQUINOXE D'AUTOMNE. — A-SITUA.

1° Mars-avril. — PAKKARI-HUAÑUY, mort, dépérissement de la lumière solaire. C'est le moment où le soleil commence à s'éloigner, et laisse les peuples du sud plongés dans les ombres de l'hiver.

2° Avril-mai. — AYRIHUA OU ARIHUA. La première forme est de Tschudi, la seconde de Markham. AYRI est la hache, ou tout instrument tranchant; mais cette interprétation me paraît douteuse, et je ne vois pas que l'on exécute pendant ce mois des travaux qui nécessitent l'emploi d'instruments pareils. ARI, au contraire, est le foyer; HUAY, aller vers, se mouvoir. Les deux mots réunis signifient donc les danses, les fêtes du repos. C'est pendant ce mois que se terminait la répartition faite par les employés impériaux; il était naturellement consacré au repos et à la joie.

3° Mai-juin. — HAYMA-MURAY, littéralement les murailles de l'hiver, ou bien les dépôts de l'hiver. C'est pendant ce mois qu'on finit d'élever les hangars recouverts de paille et de roseaux où l'on conserve les grains pendant la durée de l'hiver et de la saison pluvieuse.

IV

SOLSTICE D'HIVER. — INTIP-RAYMI.

1° Juin-juillet. — TITU, le fils ou le prince du soleil. C'est pour cela qu'un grand nombre de princes Pirhuas s'appelaient toujours TITU, fils de la lumière, nom qu'ont adopté également les princes Incas. Le mot est presque grec, et signifiait dans cette langue le jour, la lumière.

2° Juillet-août. — CHIRAN-PACHA, révolution, retour, cercle de la clarté. Les jours en effet commencent à s'allonger visiblement et le soleil à réchauffer la terre.

3° Août-septembre. — ANTA-SITUA, le prédécesseur de l'équinoxe de printemps (SITUA) dans l'hémisphère austral.

CHAPITRE II.

DES MYTHES RELIGIEUX.

L'on compte dans la mythologie péruvienne quatre dieux principaux, sans lien de parenté entre eux, puisqu'ils ont été adorés par des tribus diverses et longtemps ennemies, mais étroitement unis par leur origine aux pays de l'occident et aux régions maritimes du Pérou. Venus du côté de l'ouest, c'est de l'Océan qu'ils sortirent quand les colons civilisateurs transportèrent leur culte dans les contrées encore inexplorées du nouveau monde.

Le premier de ces dieux, le plus ancien à mon sens, se nommait Ati, *la lune décroissante*, ou plutôt la nuit. Son culte est dérivé non-seulement de cette terreur instinctive qu'inspire l'obscurité à tous les êtres vivants, mais encore de la nature même de l'astre qu'il représente et des vicissitudes mystérieuses auxquelles est soumis son cours. Avant leur départ d'Asie, les peuples américains adoraient la lune levante au moment où elle apparaît à l'orient du monde; après leur migration, ils continuèrent, dans le séjour nouveau qu'ils s'étaient choisi, à l'a-

dorer de la même façon qu'auparavant. Mais leur esprit ne sépara point le dieu du ciel où ils l'avaient connu pour la première fois; et comme le ciel de l'Inde se trouvait désormais bien loin vers l'ouest, au lieu de vénérer la lune à son lever, ils la vénéraient à son coucher.

Le second de ces dieux est HUIRA-KOCHA, *l'esprit de l'abîme*, ou, comme on traduit vulgairement, l'esprit de *la mer :* les deux idées de mer et d'abîme sont entièrement identiques, et n'admettent d'autre différence que celle du degré qu'elles expriment. Comme on voit, ce culte célèbre est uni à l'idée d'Océan, et nous pourrions en tirer la conclusion certaine qu'il est en rapport direct avec l'occident; d'autre part, cette assertion semble détruite, par ce fait non moins certain, que HUIRAKOCHA est un dieu oriental et représente le soleil levant. La contradiction est plus apparente que réelle, et n'infirme en rien la valeur de l'observation que nous avons émise plus haut au sujet de la nature générale des diverses divinités péruviennes. Jamais, en effet, le nom de HUIRAKOCHA n'a résonné dans la bouche des races pirhuas sans être accompagné d'un autre nom. Si, dans le principe, son mythe ne fut pas un mythe solaire, son culte du moins se trouva plus tard tellement lié à celui de l'astre du jour, que toutes les légendes connues aujourd'hui établissent entre eux un lien des plus étroits, et représentent le soleil comme le fils et l'agent sensible de l'Esprit infini, du souffle de l'abîme.

Aussi, jusqu'au temps des Incas, bien que l'on nommât HUIRAKOCHAS les héros ou les princes qui se mettaient sous la protection spéciale du dieu, le dieu lui-

même était et fut toujours ILLA-TIKSI HUIRA-KOCHA, *l'esprit de l'abîme, fondateur de la lumière céleste* (1).

Il n'y a pas grande difficulté à comprendre 1° que le soleil d'occident ne peut pas être *le fondateur de la lumière céleste;* 2° que l'abîme de l'immensité, KOCHA, dont le symbole caractéristique a toujours été l'Océan, ne se trouve pas à l'orient, mais bien à l'occident du monde péruvien. Le mythe en question n'est donc pas d'origine américaine; il a dû naître dans un pays où l'aurore à son lever semble sortir des *écumes de la mer*, ce qui explique en partie pourquoi tous les historiens anciens ont donné à son nom le sens d'*écume de la mer* ou d'*aurore maritime*. Il ne faudrait pas croire cependant que le peuple péruvien ou plutôt les colons primitifs du Pérou n'aient vu dans ce dieu fondateur que le père de l'aurore finie et fugitive qui produit la lumière de chaque jour. Le sens mystérieux de ce mythe plongeait plus avant dans l'infini et dans l'absolu; cet Esprit fondateur de l'aurore n'était qu'un avec l'Esprit éternel dont la volonté avait fait jaillir la lumière de l'abîme, et réglé par elle les jours, les saisons, toutes les vicissitudes diverses de la vie humaine et de la vie universelle. Cet esprit régnait à l'orient, puisque de ce côté naît tous les jours l'astre qui est son vivant symbole; et si l'on veut bien se rappeler que ce phénomène journalier a sa cause dans la position fixe du soleil au centre de l'orbitre terrestre et dans le mouvement avec lequel notre globe tourne sur lui-même d'occident en orient, on comprendra que

(1) HUIRA-KOCHA, souffle de l'abîme; TIKSI, fondateur; ILLA, lumière ou feu.

les premiers hommes aient dû se figurer la fin des temps infinis que l'on nomme chaos, et la première manifestation de la lumière nouvelle, sous l'image d'une aurore orientale qui fit peu à peu pâlir et disparaître à jamais les ténèbres primitives.

Si ce mythe était sorti spontanément de l'imagination des races péruviennes, il n'aurait pas reçu la qualification significative de *écume qui sort de la mer;* s'il était né au Mexique, il n'y aurait jamais perdu la pureté sublime de conception et d'idée qu'il renferme intimement : il n'y a pas d'exemple en effet qu'une civilisation ait jamais rétrogradé, et soit sortie des pures régions de l'idéal pour aller se perdre dans la barbarie cruelle que révèlent les divers cultes mexicains. Même en supposant que des races sauvages aient produit une pareille dégradation, ces races n'auraient pas atteint au degré de civilisation où les trouva parvenues la conquête espagnole, si elles n'avaient pas refait l'œuvre qu'elles avaient détruite sur les bases mêmes que lui avait jadis données la civilisation vaincue; si l'ancien culte avait eu des traditions pures et saintes, le culte nouveau les aurait à la fin retrouvées dans les ruines du passé. Le mythe de *l'Aurore primitive et créatrice* sortant de la mer comme un flocon d'écume a donc appartenu aux races ariennes, les seules qui se fussent élevées à la conception sublime qui se cache sous le voile transparent du symbolisme en question, les seules qui sussent que la série des temps provenait de la position fixe du soleil combinée avec le mouvement qui porte la terre d'occident en orient, les seules enfin dont le pays s'étendait au long d'une mer du

sein de laquelle semblait sortir le jour naissant (1). Le mythe d'ILLA-TIKSI-HUIRAKOCHA est purement asiatique, et vint à travers l'océan établir ses autels au pied des Cordillères péruviennes.

A ces deux divinités, ajoutons PAPACHA-KAMAK, dont le nom littéralement traduit signifie *la rotation éternelle et créatrice de l'univers, l'univers lui-même.* Les races qui introduisirent son culte au Pérou se disaient créées par lui au *centre de la mer* (2), et prétendaient être sorties du fond des flots. Cette seule assertion suffirait pour nous donner le droit de placer le point de départ de ce culte dans les régions de l'occident, et non pas aux côtes du Mexique, comme le voudraient certains auteurs superficiels qui ne se sont jamais mis en peine d'étudier scientifiquement les origines américaines. Si nous passons, en effet, du quichua aux idiomes ariens, nous y trouvons ce nom presque sous la même forme et certainement avec les mêmes racines. C'est par hasard, si l'on veut, que les Grecs ont nommé Bacchus ce dieu célèbre du naturalisme oriental auquel ils attribuaient eux-mêmes une origine indienne ; c'est par hasard, si l'on veut, que les Égyptiens ont nommé Ptah le dieu du naturalisme le plus caractérisé qu'aient jamais eu les races de Cham ; c'est par hasard que la Bible affirme que l'Égypte s'appelait primitivement *Pathuris* à cause du dieu qu'elle adorait. « Et je ramènerai « les captifs d'Égypte, et je les ferai retourner au pays « de Pathuris, au pays de leur extraction, mais ils y

(1) En sanscrit PÊAU signifie mer, orient, soleil, feu, montagnes d'or.
(2) Montesinos, p. 75.

« seront un royaume abaissé (1). » C'est encore par hasard que les Phéniciens avaient des dieux *Patéques*, symbole du naturalisme le plus franc, et qu'à l'avant de leurs galères, ils plaçaient ces nains difformes et obscènes comme les amulettes péruviennes (2).

Tous ces faits, et bien d'autres encore que nous laissons de côté, nous montrent une liaison intime entre les langues de l'Inde, de l'Égypte, de l'Italie, de la Grèce et du Pérou. Sont-ils également un produit du hasard, et peut-on expliquer par un jeu de la fortune les analogies virtuelles qui naissent du mouvement intime des racines linguistiques? Le quatrième des dieux péruviens, dont le culte se répandit au point de devenir général, est KON, appelé aussi KON-TIKSI ou KONTICHE, comme l'écrivent nombre d'auteurs espagnols. KON, suivant Velazco, le grave historien du royaume de Quito, vint *par mer* aux côtes de l'Équateur, à la tête d'une émigration dont les membres se donnaient à eux-mêmes le nom de PURUHAS, singulièrement semblable à celui des PIRHUAS de Cuzco. Tous ceux qui ont étudié ce mythe savent quel lien étroit l'unit aux régions de l'Occident. Quelques écrivains ont prétendu cependant que le mot KON n'a aucune racine dans la langue quichua. Ils ont sans doute oublié que KON-TI signifie point ou région occidentale ; que KONTI-SUYU était le nom que les Incas donnaient à leurs provinces de l'ouest, et que près de Lima existait jadis la cité de KONKON (m. à m. extrême

(1) Ezéchiel, XXIX, 14.

(2) Hérodote, L. III, ch. 37. «... *τοῖσι Φοινίκηϊοισι παταίκοισι ἐμφερέστατον, τοὺς οἱ Φοίνικες ἐν τῇσι πρώρησι τῶν τριηρέων περιάγουσιν. Ὃς δὲ τούτους μὴ ὄπωπε, ἐγὼ δὲ οἱ σημανέω πυγμαίου ἀνδρὸς μίμησίς ἐστι.*

occident), l'une des plus importantes du pays des Chimus. Kon était le soleil couchant (1). Suivant les traditions péruviennes, « après avoir donné ses lois au Pérou « et avoir montré aux hommes tout ce dont ils avaient « besoin pour vivre en paix et en prospérité des produits « de la terre, il maudit les peuples qui s'étaient séparés « de sa foi dans la suite des temps, descendit aux côtes « par la province de Manta, étendit son manteau *sur la* « *mer* et disparut pour toujours au sein de l'océan (2). » Expression sublime et qui peint d'une façon saisissante la majesté du soleil au moment où il étale son manteau de lumière sur la face des eaux, et disparaît dans les feux de l'occident. Garcia nous dit de même : « Kon se « plongea au sein de la mer avec tous les siens (3) » ; et Gomara rapporte que ce personnage prétendait être le fils du soleil (4).

Telles sont les quatre divinités principales qui figurent dans la mythologie péruvienne et nous forcent à reconnaître au peuple quichua une origine maritime et occidentale. Nous allons étudier plus spécialement chacune d'elles.

ATI.

Le dieu Ati, aux temps de la conquête, n'était plus qu'un génie secondaire, un démon des moins importants.

---

(1) La racine kon quichua n'a aucun rapport avec la racine co des langues mexicaines.

(2) Velasco, L. II, v. 2, c° 3.

(3) Garcia, *Origen de los Indios*, L. V, ch. 7.

(4) Gomara, ch. XXII.

Il représentait pour les contemporains de Huayna-Kapak et d'Atahuallpa le mauvais augure, cette sorte de fatalité accessoire à laquelle a cru toute l'antiquité. Mais, avant de tomber à ce degré de bassesse et d'impuissance, il avait eu, lui aussi, ses jours de grandeur et de gloire ; ses adorateurs lui avaient élevé pour l'éternité des temples magnifiques, et des centaines de générations étaient venues tour à tour s'incliner devant ses autels ou se faire initier à ses terribles mystères.

A la fois dieu de grandeur et d'abaissement, de bonté et de perfidie, il avait été pour les nations primitives du Pérou le symbole humain et vivant de la lune, principalement de la lune en son déclin, au moment où, quittant les hauteurs du ciel, elle s'enfonce et disparaît lentement dans les ténèbres infinies de l'Occident.

La mention la plus ancienne qui soit faite du dieu Ati se trouve dans une légende conservée par Montesinos (1). Suivant cet historien, au temps de Manco Pirhua II, roi de Cuzco, les tribus nombreuses des At-umurunas seraient venues du sud, poursuivies par les barbares de la frontière. C'étaient des hommes pacifiques et laborieux, qui avaient été chassés de leur pays et demandaient instamment des terres où ils pussent s'établir avec leurs troupeaux; ils avaient longtemps habité de l'autre côté du lac de Titicaca, et y laissaient des œuvres d'architecture cyclopéenne, temples, cirques et palais, dont les proportions gigantesques remplissent d'admiration les voyageurs qui parcourent ces régions; ils avaient également construit les vastes monuments dont

(1) Montesinos, p. 7.

les ruines se voient aujourd'hui encore à TIA-HUAÑUK, appelée improprement TIA-GUANAKO par tous les écrivains qui ont parlé de ces contrées (1). Tous les historiens de la conquête ont reculé l'érection des édifices de TIA-HUAÑUK presque sur la limite des temps historiques du Pérou; et nulle des races qui précédèrent les Incas n'avait connu le peuple qui les avait construits. Cieza de Leon, qui fut le premier à les décrire, exprime en toute sincérité l'admiration profonde que lui causèrent ces grandes antiquailles (*grandes antiguallas*), « et nommément, dit-il, une de grande antiquité, la-« quelle on tient pour seûr que elle feut faicte avant que « le seigneur YNGA regnast sur cette terre. — Les mu-« railles qui encores demourent approchent beaucoup « en appareil et solidité de construction à celles-là que « laissèrent les Romains en Espaigne. Et sont aucunes « des pierres de cestuy édifice de Tia-guanaco très-« gastées ià et consumées par l'aage, et toutes fois il y « a pierres enmy elles qui sont pour estonner tout le « monde; car, encore que ie m'admire comme elles ont « peu estre soubslevées et mises en place, à cause de « leur lourdeur et pesanteur, si ne puis-ie garder de « m'admirer plus encores voyant comme elles sont bien « taillées et façonnées en formes diverses, voire en « forme de corps humain, qui feurent les idoles et faux « dieuxde cette gent-là. Bien est vray que de soubs terre « se estendent de grands souterrains et caves fort pro-« fondes; ains veoyt lon au ponent de cestuy lieu plus

(1) Au fond, il n'y a pas de différence essentielle, car TIIA est trône, en même temps que lumière; NAKO, de même que ÑUKO, vient de la racine NAKKANI, tuer, mort, sacrifice. Le mot HUA-ÑUK, mort, a la même origine.

« grandes antiquailles, comme portes fort grandes, avec « leurs gonds, seuils et lintels, tout d'une pierre seule. « Toutes fois, ce qui plus me estonne est veoir comme, « tant grandes que feussent ces portes, neantmoins « faisoyent saillie de leur édifice autres pierres plus « grandes encores, sur quoy estoient les premières as- « sises, et desquelles aucunes avoyent trente pieds de « long, et de large quinze et plus, et six de front, et que, « avecques la porte, sans parler des gonds et seuils, es- « toit tout d'une pierre seule, chose bien admirable et « d'estrange grandeur, laquelle on ne peut sçavoir avec- « ques quels outils et ferrailles elle feust travaillée. Au « dedans de cet édifice, on véoit un retraict petit en ma- « niére de chapelle, et, emmy ce, une idole de pierre, et « si contait lon que feurent là trouvés travaux en or et « choses précieuses. Par tout le voisinage, demourent « couchées à terre maintes pierres très-travaillées, « grandes et petites, en nombre infini; parquoy lon « veoit que survinrent aucunes guerres, lesquelles sus- « pendirent l'œuvre avant que elle ne feust termi- « née (1). »

L'existence de semblables monuments ne peut nous laisser aucun doute sur la civilisation et sur la puissance industrielle à laquelle s'élevèrent les peuples qui surent en concevoir et en exécuter le plan.

Du moment qu'une tradition indubitable rattache la date de leur construction à la race qui occupa la prémière les contrées de Titicaca, il est clair qu'on ne peut les attribuer à d'autres qu'aux adorateurs d'Ati, à ces nations

(1) Cieza de Leon, *Chron. per.*, cap. 87.

habiles dans l'art de tailler la pierre et d'élever les troupeaux dont l'émigration s'accomplit comme celle d'un peuple civilisé aux mœurs industrieuses et pacifiques, et non pas comme celle de hordes barbares. M. Brasseur de Bourbourg a cru que le nom de ces peuples, ou n'était pas d'origine quichua, ou s'était trouvé corrompu dans le manuscrit publié par M. Ternaux-Compans. Au cas où cette appellation serait réellement d'origine péruvienne, il faudrait, suivant lui, n'y reconnaître qu'une forme HATUN-RUNA, les hommes grands, les géants (1). C'est là toutefois une conjecture bien inutile, puisque la langue quichua nous fournit pour le nom en question les trois racines ATT, UMU et RUNA, dont le sens est évident pour nous : ATT est la *victoire, la grandeur, le pouvoir, la divinité,* en même temps que *l'astuce, la perfidie, la folie, le destin, le mauvais augure,* attributs inhérents aux dieux dans l'esprit des races antiques; UMU veut dire *prêtre, croyant, saint;* et RUNA est, comme on sait, *homme, peuple, race.* L'étymologie proposée par M. Brasseur de Bourbourg se lie également à la vérité : le mot HATUN est en effet le résultat de l'union des racines ATT et UMU, et signifie proprement *à la tête élevée,* et par suite *grand;* l'aspirée qui se trouve au commencement du mot est une addition, entièrement inutile, des écrivains espagnols qui ont réduit le quichua en corps de langue. C'est à cette race que nous attribuons la construction des monuments cyclopéens de TIA-GUANACO; le fait est prouvé non-seulement par la tradition qui les fait venir des régions où se trouvent ces monuments, mais encore par la

(1) Brasseur de Bourbourg, *Le Popol Vuh*, introduction, p. CCXXI, note 2.

topographie des pays situés au nord de Cuzco que le deuxième roi pirhua leur assigna pour demeure.

Garcilazo, répétant des historiens plus anciens, nous dit que l'Inca Mayta-Kapak, après avoir visité avec admiration les ruines de TIA-HUANAKO, passa outre et s'en alla plus loin soumettre la province considérable de HATUMPA-KASA (1). Soit que la dernière partie de ce nom présente une forme espagnole, *casa*, demeure, maison, soit qu'elle figure simplement une forme altérée de la racine quichua KAUSA, habitation, de KAUSANI, vivre, le fait est que dans HATUMPA nous trouvons les racines ATT, UMU, et le suffixe du génitif PA; le mot complet HATUMPA-KASA ou ATUMPA-KASA signifie donc *la demeure des prêtres de* ATI.

Comme on le voit, même au temps des Incas, une partie de l'antique race des ATUMURUNAS, bien que fort réduite par les invasions postérieures, conservait encore le nom et le séjour de ses ancêtres. Passons maintenant au nord-est de l'empire pirhua, et arrêtons-nous dans la province de Guamanga, qui fut précisément assignée aux ATUMURUNAS par le roi Manco-Kapak Ier : nous y trouverons non-seulement le nom de HUANACO introduit par les colons, mais aussi tous les mythes et tous les mystères qui formaient le patrimoine religieux de leur *race*.

La racine ATA signifie contrariété, chagrin, sarcasme, erreur; ATAU, guerre, combat, honneur, fortune, étoile; ATAY, indignation, haine; AT'AY, douleur, infortune, souffrance, abomination, perfidie, perversité, horreur; ATT, pouvoir, faculté, empire; ATI, mauvaise fortune,

(1) Garcilazo, L. III, ch. II, vol. 1.

mauvais augure; ATIKANI, se retirer, s'obscurcir, vivre avec mystère; ATIKUNI, s'endommager, s'amoindrir; ATIK, vainqueur, glorieux, illustre; ATIU, victorieux; ATOK, astuce, perfidie, renard. Si du radical primitif nous passons aux nuances de forme, nous trouvons également ITIKANI, s'éloigner, voler, dépouiller; ITIKILLA, tromper, s'halluciner; OTI, force, trahison, ruse; UTI, divaguer.

Pour les mythologues versés dans l'interprétation des symboles au moyen desquels les peuples ariens de la Grèce et de l'Italie célébraient les mystères de la lune, c'est à peine si nous avons besoin d'ajouter un mot; ils sont déjà persuadés que le culte d'ATI représentait au Pérou le culte de la *lune occidentale et décroissante.*

Personne n'ignore, en effet, que les peuples primitifs de l'Asie et de l'Amérique ont commencé à compter le temps par lunes; aussi, dans toutes les langues, le mot *mois* a-t-il la même racine que le mot qui signifie *lune.* Une tradition américaine rapporte que le premier cycle chronologique, au lieu d'être composé de cent années comme celui d'Inti-Capak, fut d'abord de soixante années (1). Ce cycle dut appartenir aux adorateurs de la lune, aux ATUMURUNAS; la preuve en est qu'il renferme une base certaine pour corriger l'année civile par le moyen de l'année tropique : soixante années à douze mois l'an forment en effet sept cent vingt mois. Les premières observations durent donner vingt-neuf jours de durée à chaque lune, et l'on réunit deux lunes pour sauver les fractions horaires. Si nous divisons ensuite

(1) Zamora, *Historia del N. R. de Granada*, lib. II, ch. 16.

les sept cent vingt mois par vingt-neuf, nous obtenons trois cent soixante jours pour chaque année. A ces trois cent soixante jours venaient nécessairement se joindre les cinq épagomènes (l'épacte de notre calendrier). Restait, il est vrai, la fraction qui sert à former les bissextiles, et sur laquelle la tradition ne nous apprend rien ; mais on ne peut vraiment supposer que ces peuples ne l'aient pas connue, et n'aient pas employé des moyens plus ou moins parfaits pour la forcer à entrer dans le cycle. Comme les phénomènes du temps ont toujours été la base de toutes les religions des races civilisées, des peuples qui avaient un cycle lunaire et mesuraient sur la lune leur chronologie et les phénomènes de leur vie devaient nécessairement avoir pour culte principal le culte de la lune. Mais il est évident aussi que ces peuples reconnurent bientôt l'inconvénient qu'il y avait à commencer le comput des mois par la lune nouvelle : ils adorèrent la lune décroissante, dont les mystères leur permettaient d'introduire au bout de chaque période les fractions nécessaires, soit par le moyen des jours de fête, comme on faisait en Égypte, soit par tout autre moyen susceptible de donner un prétexte honnête à l'intercalation. Conservé par les races grecques et latines, le mythe d'Até garda la même forme et presque le même nom. L'on peut dire en effet que le nom Ἑκάτη est pour Ἐξ-ἀτῇ, aggrégation de racines assez semblable à celle de Αὐάτα, et qui veut dire : d'Até, par Até, production, extraction d'Até. Que ce mythe d'Hécate soit antérieur ou postérieur à Homère, il n'en est pas moins vrai que les Grecs y virent toujours un emblème de la lune occidentale, et par conséquent de la mort. De même, au Pérou, Tha-

HUAÑUK, le temple des ATUMURUNAS, était, comme l'indique son nom (la lumière moribonde), le temple de la mort. De là vient que les Pélasges de la Grèce et ceux de l'Amérique tenaient Ἑκάτη pour déesse du monde occidental et pour maîtresse dans les arts magiques et les enchantements; elle avait également reçu de Jupiter un triple pouvoir sur la terre, la mer et le ciel. L'Hécate des Égyptiens, rapporte Jablonski, est la lune, l'Isis irritée, qui, disait-on, accablait les hommes de maux; et il ajoute que l'Hécate des Grecs est identique à l'AT-HOR des Égyptiens, car chacune de ces deux divinités, celle des Égyptiens et celle des Grecs, est une divité de l'obscurité et des ténèbres (1). Apulée enfin, qui, pour un Grec, connaissait fort bien les mystères d'Isis, identifiait Proserpine avec Hécate, et toutes deux avec la lune défaillante, la reine du monde inférieur et des régions de l'occident. Le sens fondamental de la racine AT et ATT, dans les langues ariennes, est celui de distance, éloignement, mystère, obscurité, destin, perfidie, diminution, affaiblissement, chute, de même qu'en quichua; sous la forme ATI, elle a une signification analogue, avec une certaine nuance morale qui équivaut à *violer le devoir, tromper en fraude;* sous la forme AD, elle veut dire manger, dévorer; puis l'on a ATTÂ, mère; AD'AS, sous, loin de, par derrière; AD'I, comme ÂTTA, soustraire, se perdre, diminuer, défaillir, se tromper; ÂTMAN, le souffle, l'intelligence, la pensée, le feu, le soleil, l'air.

Si de la langue des Indiens et de celle des Quichuas nous passons à celle des Pélasges, nous rencontrerons le

(1) Jablonski, l. I, ch. 5.

fameux mythe d'Até, l'un des plus anciens parmi ceux que chantait Homère. Até était, dans l'Olympe hellénique, une divinite *déchue;* son temps avait passé, ses intrigues et ses perversités avaient de telle façon lassé Jupiter, qu'il l'avait *précipitée du ciel.* Son pouvoir, sans contredit, était immense : elle représentait la destinée, l'enfer, l'intrigue, le génie du mal, et en cela elle pouvait plus que son père Jupiter lui-même (1).

Até était en effet fille de Jupiter. C'était aussi une étoile, l'étoile fatale des Pélasges, la divinité qui ne pouvait plus les défendre contre les dieux lumineux de la Grèce, et les laissait chasser à jamais des pays qu'ils avaient enrichis par leur industrie et par leur labeur.

Pour nous convaincre qu'Até était bien la lune dans son couchant, il nous suffira de rappeler que chez les Éoliens, de toutes les tribus helléniques celle qui possédait les traditions les plus antiques, elle avait le nom de Αὐάτα, composé évidemment des deux racines αὐ et ατα, la première qui signifie non-seulement tout ce qui est de l'autre côté de l'horizon, dans la direction opposée à celui qui parle, mais aussi le tour, le cercle, la rotation, la reproduction, et la seconde dont le sens est mourir, disparaître, s'affaiblir. Une déesse fille de Jupiter, lumineuse comme son père, astre comme son père, le soleil, dont elle reflétait les rayons, qui tourne et circule dans les cieux et dans les tristes régions du couchant, est évidemment la lune, fille du soleil, dont elle réfléchit la lu-

(1) Homère, *Iliade,* l. XIX, v. 95-96.

mière dans son période de décroissement et de descente, c'est-à-dire lors de sa conjonction occidentale avec l'astre qui semble la chasser des hauteurs célestes.

Il ne me sera peut-être pas aussi facile de prouver l'identité de l'Athéné des Grecs avec la lune décroissante, c'est-à-dire avec l'ATI péruvien. L'un des savants indianistes de notre époque, à qui j'ai communiqué dès longtemps mes idées à ce sujet, refuse entièrement de les admettre. Je crois néanmoins être en mesure de prouver mon opinion d'une façon tout à fait concluante. Chez tous les peuples antiques, la lune, en même temps qu'elle était une divinité de gloire et de grandeur, avait sur le sort des hommes une influence funeste. Elle passait pour ce qu'il y avait de plus beau et de plus terrible dans le ciel de la nuit, pour une fleur mélancoliquement épanouie dans les nues du soir, et pour un astre perfide et méchant qui se joue des humaines destinées; elle représentait à la fois la gloire et le mauvais augure, la fortune et le malheur, l'exaltation divine et la démence. « Les anciens, nous dit Jablonski, croyaient que les ma-
« ladies et la folie dépendaient du cours et de la position
« de la lune, surtout de la lune décroissante. Le mot
« *caduc*, ajoute-t-il, vient du verbe *cadere*, tomber, et
« possède la même signification que *lunaticus*, parce
« qu'à certaines époques de la lunaison les douleurs du
« mal caduc redoublent d'intensité; on appelle égale-
« ment *lunatiques* ceux qui sont sujets à ce mal, parce
« que, suivant le cours de la lune, ils sont plus ou moins
« sujets aux attaques des mauvais génies (1). »

---

(1) Jablonski, l. I, ch. 5.

C'est là qu'est le fondement de tous les mythes lunaires. Reste à expliquer maintenant pourquoi notre satellite divinisé a revêtu ce double caractère et se trouve le représentant légitime d'idées si opposées en apparence. Si l'on veut bien, comme nous, admettre que toutes les religions antiques, tous les mythes et tous les mystères des dieux païens, ont un même but, qui est de cacher les mystères de l'année et les secrets scientifiques qui permettaient aux prêtres astronomes de mesurer le temps et de régler la vie des peuples, il ne nous sera point difficile de donner à ces contradictions une explication des plus satisfaisantes.

Transportons-nous aux époques primitives; souvenons-nous qu'en ces temps reculés la civilisation dépendait de l'agriculture beaucoup plus qu'elle ne fait aujourd'hui. Si, dans l'état présent des choses, malgré la rapidité des communications entre les peuples les plus éloignés, l'abondance ou la rareté du blé cause un trouble profond dans la vie de nations aussi puissantes que la France ou l'Angleterre, quelle ne devait pas être l'anxiété avec laquelle les premiers hommes suivaient les phénomènes de l'année ! Les saisons étaient la base de la vie sociale : chacune d'elles amenait et préparait la suivante ; une suspension, ou même une simple confusion, suffisait pour ruiner un peuple et le réduire à la misère. Le seul moyen de prévenir un pareil malheur fut d'abord de compter les périodes de la lune, afin de savoir à quel moment correspondait chacun des travaux de l'agriculture, et de là naquit le culte de notre satellite, cet astre bienfaisant qui nous révèle l'ordre des cieux, la série entière des phénomènes du temps, et sans lequel on

ne pouvait déterminer le cours régulier du soleil. Par elle, les hommes apprirent à connaître les époques favorables à l'agriculture, à mesurer le temps qui passe, à deviner les mystères célestes; elle fut la déesse de la civilisation; elle donna toujours à ses adorateurs la nourriture, la force, et, par suite, la gloire. Mais cette mesureuse des temps a des mystères obscurs et ténébreux; son cours, si paisible et si régulier, au sembler des races primitives, cachait des irrégularités funestes qui enlevaient tout leur prix à ses bienfaits. Elle révélait l'ordre entier des phénomènes célestes, mais elle ne les révélait qu'avec une sorte d'envie et de perfidie calculées. Elle cachait le secret de son cours et prenait plaisir à désespérer les observateurs par le vague et l'incertitude des périodes qu'elle parcourait. Elle devenait obscure et accomplissait dans l'ombre du couchant des mystères affreux. Elle détruisait les calculs et les pronostics de la science et introduisait le trouble le plus terrible dans la vie des peuples. Au moment où elle commençait à pâlir et à disparaître, la raison du sage s'altérait, et les accès du fou redoublaient de force. Divinité aussi redoutable qu'elle avait été bienfaisante, elle retirait d'une main ce qu'elle avait donné de l'autre, substituait le désordre à l'ordre qu'elle avait fait naître, et semblait prendre plaisir à confondre et à troubler la raison humaine. De là cette célèbre inscription de son temple de Saïs en Égypte : « Je suis tout ce qui fut, est « et sera. Aucune main mortelle n'a encore soulevé mon « voile (1). » Dans cette phrase on trouve une allusion

(1) Jablonski, l. V, ch. 7.

manifeste au voile si connu de la Minerve athénienne, à ce voile que l'on montrait au peuple une fois tous les cinq ans, le jour des grandes Panathénées (1). Devant ces preuves, le doute disparaît.

La fête des Panathénées, pendant laquelle on déployait le voile, est considérée par la plupart des auteurs anciens comme une période de cinq années (πενταέτερις). Il y avait toutefois deux fêtes de ce nom : l'une qui se célébrait tous les quatre ans (le bissextile), et l'autre qui se célébrait tous les ans. Cette double circonstance nous permet de percer le mystère sacerdotal; il repose dans les cinq jours et dans les fractions qu'il était nécessaire d'ajouter à l'année lunaire de douze mois pour la faire coïncider avec l'année tropique. Les mystères d'Athéné, pendant lesquels on opérait ce raccord, étaient donc les mystères de la Lune. Cela établi, Ἀθήνη veut dire en grec force de la lune (ATI-INNA), de même que *Minerva* en latin. Il est vrai, comme on me l'a fait observer avec raison, que ces mêmes racines signifient également : fleur, jeunesse de la femme, jeune fille, femme qui a ses règles (*mulier menstruans*). Mais ce sens est évidemment dérivé. Le fait des menstrues est mensuel, et par conséquent lunaire; la lune est d'ailleurs par nature un mythe de génération, de conjonction sexuelle et de folie, tous phénomènes mensuels et qui dépendent du cours. De plus, Athéné, lune nouvelle, était pour les Grecs Ἀγελείη, celle qui conduit les troupeaux, comme Ati, pour les Quichuas, devenait dans le même sens KILLA,

(1) Smith, *Dict. antiq. grecques et romaines*. V. *Panathénées*.

la sœur du soleil INTI, comme Artémis était la sœur d'Apollon.

La racine d'Ἀτή est en effet le verbe grec ἄω, ou ἄνω, qui veut dire à la fois frapper et rendre fou, tromper. De même en quichua, où le mot ATIK veut dire vainqueur, et où le radical αυ se trouve sous la forme AU dans AUKA, soldat, de AU-KANI, combattre. Si à cette racine nous ajoutons le mot INA, qui veut dire chef, seigneur, soleil, nous avons le mot ATINA, en grec, Ἀθήνη, qui explique parfaitement les différents aspects sous lesquels les anciens adoraient la lune et les divers attributs qu'ils lui donnaient. Tels sont les fondements de la religion d'ATI; voyons maintenant quel était le culte qu'on lui rendait dans le célèbre sanctuaire de TIA-GUANACO.

Le mot ainsi écrit ne peut signifier en quichua que le sanctuaire des Guanacos. En effet, au temps des Incas, on avait perdu le souvenir des ATUMURUNAS, leur religion était détruite, et le peuple avait substitué à l'ancien nom, désormais incompréhensible pour lui, le nom du chamois des Cordillères. La vraie forme est TIYA-HUAÑUK (la lumière mourante), et de fait, quand le roi PIRHUA leur assigna au nord de Cuzco un séjour paisible, les émigrants donnèrent à leur nouvelle patrie le nom de HUAÑUCO, preuve certaine que l'orthographe réelle du mot écrit TIA-GUANACO est TIYA-HUAÑUK. C'est dans ce même endroit que les retrouvèrent plus tard les Espagnols, avec tout l'attirail d'enchantements, d'augures et de magie qui entourait le culte d'ATI et celui d'Hécate.

« Ils faisaient, nous dit Herrera, des sacrifices dans « leurs temples, consultaient le destin et écoutaient les « réponses du démon, qui se manifestaient aux prêtres

« désignés à cet effet.... Ils croyaient à l'immortalité « de l'âme, et il y avait parmi eux beaucoup d'augures « qui se vantaient de connaître ce que signifiaient les « signes des étoiles. Ils célébraient des mystères dans « des souterrains, sous des voûtes qu'ils construisaient « à cet effet, et, lors de l'enterrement d'un homme, on « enfermait dans ces voûtes les femmes et les domes- « tiques du défunt, pour qu'ils y attendissent l'heure « terrible de la mort. » Ne sont-ce pas là les mystères de Proserpine (Hécate), la lune décroissante, qui était descendue dans les profondeurs de l'enfer? Proserpine, en effet, passait pour la femme de Pluton, le dieu du monde souterrain et de la mort, le soleil couchant. Elle était la reine redoutable des ombres, elle accomplissait les malédictions lancées par les hommes sur les âmes des morts, et pour cela on l'appelait Junon infernale. Ses forêts et ses cavernes se trouvaient, au témoignage d'Homère, sur les frontières du monde inférieur, à l'extrémité occidentale de la terre, et se nommaient les demeures de Proserpine. Pluton l'enleva un jour qu'elle cueillait des fleurs avec Athéné et Diane. Si Artémis est, comme on le croit généralement, la pleine lune, et Athéné la lune nouvelle, que sera la troisième sœur, Proserpine, sinon la lune décroissante? Aussi dans les mystères d'Éleusis célébrait-on le retour de Proserpine sur la terre avec le nom de Cora. Sa sortie du monde obscur était un symbole d'immortalité : aussi la figurait-on parfois couchée dans un sarcophage. Les mystères orphiques la confondaient avec Hécate et avec toutes les déesses qui symbolisaient la lune et la terre. Pour qui saisit le sens de ce mythe, le rapt de Proserpine par

Pluton indique évidemment l'instant de la conjonction du soleil avec la lune dans les profondeurs du ciel occidental, le moment où il obscurcit notre satellite, le fait disparaît et semble ainsi l'enlever.

Comment s'étonner à présent que le temple célèbre où les ATUMURUNAS célébraient leurs mystères s'appelât TIIA-HUAÑUK? Jamais nom ne fut ni mieux mérité ni plus significatif. TIIA, en effet, est une corruption de TIYA ou TILLA, lumière (1) : HUAÑUK, participe présent du verbe HUAÑU, veut dire mourir (2) : TIIA-HUAÑUK signifie donc proprement la lumière mourante. Les mystères qu'on célébrait en ce lieu justifiaient parfaitement ce nom terrible ; au dire de Zarate, les caciques de Guanuco tuaient tous les prisonniers qu'ils prenaient, et offraient tout le butin à une idole qu'ils nommaient KA-ATA-KILLA, c'est-à-dire la lune décroissante (3).

Un autre historien, aussi mauvais poëte que narrateur fidèle des faits dont il fut le témoin, *Barco de Centenera*, racontant dans *la Arjentina* l'expédition de *Alvar Nunez Cabeça de Vaca* dans l'intérieur du *Paraguay*, rapporte que l'on trouva chez les indigènes beaucoup d'or et d'argent bien travaillé, qui provenait d'un puissant empire assis sur les rives d'un grand lac. Cet empire obéissait à un souverain nommé le grand *Moxo* ou *Mossok*. « Ce prince habitait auprès d'un grand lac, autour du-
« quel vivaient les Indiens soumis à sa domination. Au
« milieu du lac s'élevait une île couverte d'édifices si
« beaux et si plaisants de construction que des hommes

(1) Sur l'échange de l'*y* avec le *ll*, voir partie grammaticale.
(2) Si on préfère NAK, on trouvera la même racine NAKKANI (tuer).
(3) Zarate, *Hist. del Peru*, l. VI, chap. 1.

« seuls n'avaient pu les fabriquer. Ces édifices étaient « de pierre blanche, admirablement travaillée de la base « au toit. Deux tours élevées flanquaient l'entrée; entre « les deux, un degré conduisait à une grande porte gar- « dée de chaque côté par une figure gigantesque. Au- « dessus de cette porte et de cette grande colonne, « qui avait vingt-cinq pieds de haut, était placée une « *grande lune* en argent, qui resplendissait sur tout le « lac.... Quel serait l'homme assez sot pour ne pas « prendre un morceau de cette lune, *toute décroissante* « *qu'elle fût* (1)? » C'est là une dernière preuve, la plus sensible peut-être, de l'identité d'Ati avec la lune décroissante. L'auteur, il est vrai, ne nous dit pas que ces édifices fussent ceux de Tia-guanaco. Il les met au pouvoir du souverain des *Moxos;* mais ceux-ci ne possédèrent jamais des temples si bien construits et si riches. La description s'accorde d'ailleurs, jusque dans ses moindres détails, avec celles que font des ruines de Tiaguanuco les autres historiens de la conquête. Quant aux *Moxos*, ils devaient naturellement connaître les ruines des édifices où leurs ancêtres avaient jadis célébré les mystères d'Ati.

Ils descendaient en effet des quarante mille Indiens qui, chassés par l'Inca Mayta-Kapak des pays environnant Tia-guanuco, se réfugièrent à l'est de Cuzco, de l'autre côté des Cordillères, sous le nom d'Ata-pillu, *les Pélerins d'Ati*, et peuplèrent la province de Paytiti, mot à mot *ceux de Titi*, les hommes originaires du lac de Titicaca. Leur domination s'étendait plus tard jusqu'au

(1) Voir le texte, appendice A.

point où Barco de Centenera recueillit la légende du grand Mossok. Lorsque les nations qui avaient élevé dans leurs jours de grandeur ces monuments impérissables eurent lentement disparu de la face de la terre et se furent fondues dans la grande unité de l'empire inca, leur divinité, jadis toute-puissante, vit décroître peu à peu son prestige, et de chute en chute en vint à n'être plus qu'un génie secondaire, sauvage et malveillant, à la fois redouté et méprisé du peuple qui avait détruit son ancien culte. Mais le nom d'Ati, à peu près effacé de l'histoire écrite, laissa des traces ineffaçables sur le territoire qu'avaient jadis occupé les Atumurunas; il entre dans la composition de maint nom géographique, respecté par toutes les nations qui tour à tour ont régné et sont tombées sur ce sol esclave, sans pouvoir détruire le souvenir de la race primitive qui les avait précédés.

ILLA-TIKSI HUIRA-KOCHA.

Le peu d'attention dont la religion d'Ati s'est trouvée jusqu'à présent l'objet nous a contraint, dans le chapitre précédent, de nous arrêter longuement et d'insister sur les preuves et les détails du fait important que nous désirions expliquer. Pour Illa-tiksi Huira-Kocha, il n'en sera pas de même : la nature de cette forme théogonique du culte pirhua a été soigneusement analysée dans presque tous les ouvrages qui traitent de l'antiquité américaine; ses traits caractéristiques sont bien déterminés, les symboles dont il est revêtu sont évidents, et les cérémonies de son culte connues jusque dans leurs

moindres détails. M. Brasseur de Bourbourg, prévenu par ses études et préoccupé sans cesse du désir de retrouver dans toute l'Amérique les races et les idées mexicaines, est tombé dans une erreur manifeste quand il a voulu ramener au type nahuatl toutes les religions de l'Amérique méridionale. Il a substitué des déductions qui lui appartiennent en propre aux faits certains que nous fournissent les documents originaux, et des analogies apparentes aux analogies réelles des cultes péruviens. « Au Pérou, dit-il, et dans les contrées adjacen-
« tes, ainsi que dans l'Amérique centrale, l'idée de
« l'Être suprême se confond d'ordinaire avec celle du
« tonnerre, qui renferme, comme Hurakan, la trinité re-
« doutable des voix qui mugissent dans la tempête, ex-
« primée chez les Quichuas et au royaume de Quito par
« le mot *Illapa*, trinité invisible du tonnerre, de l'éclair
« et de la foudre, à qui même on avait dédié des temples.
« Seulement, sous la dynastie inca, ces trois dieux, au
« lieu d'avoir le premier rang, ne sont que les serviteurs
« de la divinité du soleil; car, au Pérou, la religion
« dominante, après avoir renversé les autels sanglants
« des Nahuas, était redevenue astronomique (1). »

Non-seulement cette exposition des idées péruviennes est inexacte, mais encore, pour mieux mettre en relief la prétendue ressemblance qu'il trouve entre les idées du Mexique et celles du Pérou, M. Brasseur de Bourbourg tronque et altère la citation de Garcilazo; il n'est pas jusqu'aux renvois qu'il fait à l'œuvre de l'Inca qui ne soient erronés. Celui-ci, au lieu de dire : « à qui même

(1) Popol Vuh, *Introduction*, pp. CCXXV-CCXXVI.

« on avait dédié des temples, » ainsi que le voudrait le docte abbé, écrit précisément le contraire : « L'éclair, le « tonnerre et la foudre, on les tenait pour esclaves du « soleil, comme nous le verrons plus avant. On leur « avait consacré une chapelle dans la maison du soleil, « à Cuzco; mais on ne les considérait pas comme des « dieux. » Et il ajoute plus loin : « On ne les adorait « jamais comme des dieux (1). » Il n'était donc pas permis à M. Brasseur de s'appuyer sur l'autorité de Garcilazo. Son hypothèse d'une trinité : l'éclair, la foudre et le tonnerre, ne constituait pas au Pérou l'idée de l'Être suprême. S'il n'a pour établir les origines mexicaines du Pérou que des preuves pareilles, l'incohérence de son système avec les données que l'histoire nous fournit sur la matière devient plus évidente que jamais. Chez les peuples civilisés du Pérou, l'idée de l'Être suprême revêtait deux formes bien distinctes : d'un côté l'on trouvait un idéalisme monothéiste, un *Dieu révélateur* et pur esprit, capable néanmoins de s'incarner dans une nature indépendante et de se créer lui-même en dehors de lui-même, comme le Dieu père du dogme catholique; de l'autre le panthéisme, la divinisation des forces vives de la nature, dont l'activité s'exerce toujours, sans pouvoir jamais s'élever jusqu'à l'état de pur esprit, indépendant de la matière. La première de ces formes est ILLATIKSI HUIRA-KOCHA, le JÉHOVA hébraïque; la seconde est P^a^PACHA-KAMAK, analogue au PTAH des Égyptiens. ILLA veut dire précisément *lumière*, *verbe*. Ce *verbe* mêlé comme *esprit* ou comme *vent* (HUIRA, HUAYRA) au *chaos de*

(1) Garcilazo, *Comm. Real.*, lib. II, cap. 1.

l'abîme (KOCHA) rompt l'épaisse nuit des ténèbres ; il sort, à l'Orient, enveloppé de clartés resplendissantes et répandant des flots de lumière sur la face des eaux, *fonde et crée* (TIKSI) toutes les merveilles de l'univers. — « Et la terre était sans forme et vide, et les ténèbres « étaient sur la face de l'abîme ; et l'esprit de Dieu se « mouvait sur le dessus des eaux. Et Dieu dit : Que la « lumière soit. Et la lumière fut (1). » C'est pour cela qu'on l'appelle esprit fondateur et lumière de l'abîme.

Au commencement, ce Dieu n'avait eu d'autre nom que celui de PIRHUA, ou mieux, comme l'appelle Montesinos, PHIRHUA. L'on ne saurait douter que ce nom PHIRHUA ne soit une forme primitive de HUIRA, si l'on veut se rappeler les principes que nous avons établis dans notre partie grammaticale : HUIRA, ou, comme l'écrivent les Espagnols, VIRA, devient, par la mutation de l'HU (B ou V), PHIRA OU PHIRHUA, c'est-à-dire *lumière orientale ou primitive*, car, dans toutes les langues ariennes, le radical PHIR ou PYR est l'un des noms de l'Orient, de la lumière, du feu. On est frappé sur-le-champ par l'analogie qui existe entre ce mot PIRHUA et celui de *Deus* ou Ζεὺς, par lequel les Grecs et les Latins désignaient la divinité. Dans les deux cas, c'est la même signification, sinon la même racine : Ζεὺς et *Deus* veulent dire *le lumineux*, *le brillant*, tout comme PIRHUA signifie *la lumière*.

Plus tard néanmoins ce sens primitif s'altéra. Les Amautas racontèrent à Montesinos que les peuples du Pérou se mirent à vénérer des idoles et des figures, mais que les rois Pirhuas ne voulurent point reconnaître cette

(1) Genèse, ch. 1, 2 et 3.

modification du culte spiritualiste professé jadis par leur race, et décrétèrent que le dieu PIRHUA s'appellerait dorénavant ILLA-TIKSI HUIRA-KOCHA, c'est-à-dire « lumière spirituelle de l'abîme, esprit créateur (1) ». Il y a mieux : les Incas eux-mêmes comprirent toujours le mythe de Huiracocha comme l'avaient fait les dynasties antérieures. C'est ainsi que nous voyons le sixième d'entre eux, HUAR-HUAKAK, après avoir vaincu les CHANKAS, répartir les dépouilles de l'ennemi entre le soleil, la lune et les astres, mais ne rien donner à HUIRA-KOCHA, qui, possédant souverainement toute chose, n'exigeait aucune offrande et n'avait besoin de rien (2).

ILLA-TIKSI HUIRA-KOCHA était donc le nom que recevait au Pérou la divinité unique, l'Être suprême et créateur : aussi, dans les premiers temps, ce dieu, comme le dieu des Hébreux, n'eut ni images, ni autels, ni temples.

Le soleil, la lune et les étoiles étaient ses créatures, et avaient des images, des temples et toutes les richesses nécessaires à leur culte. Topa-Ynga-Yupanqui disait : « Beaucoup d'hommes s'imaginent que le « soleil vit et qu'il est le créateur de toutes choses. « L'être qui fait quelque chose doit nécessairement être « présent lorsqu'il fait cette chose; pourtant beaucoup « de choses se produisent tandis que le soleil est absent. « Le soleil n'est donc pas le créateur de toutes choses. « Il ne vit pas non plus, car, tournant toujours, il ne se « fatigue jamais; or, s'il était chose vive, il se fatigue- « rait comme nous, ou, s'il était libre, il s'en irait bien

(1) Montesinos, p. 93.
(2) Id., p. 174-175; Garcilazo, vol. I, l. 5, ch. 18.

« quelquefois visiter d'autres régions du ciel où jamais « il n'a pénétré (1). » L'on connaît également la réponse que fit Huayna-Kapak au grand prêtre qui lui reprochait de regarder l'image du soleil, malgré la loi qui défendait un tel acte et le déclarait sacrilége : « Je te dis, « moi, que notre père le soleil doit avoir un autre maître « plus puissant que lui, qui lui commande de parcourir « le chemin qu'il parcourt chaque jour sans s'arrêter. « S'il était maître et seigneur, il agirait bien quelque- « fois à sa guise (2). »

Un seul fait semble aller contre le témoignage unanime des écrivains espagnols. La tradition rapporte que Tupa-Yupanqui Huirakocha, le plus entreprenant de tous les Incas, éleva des temples et fit faire des idoles au dieu dont il portait le nom. Toutefois ces idoles représentaient, non pas l'image de la divinité, mais le fantôme d'un prince pirhua nommé HUIRAKOCHA, que le roi disait lui être apparu dans le désert pour lui révéler la manière de régénérer et d'agrandir l'empire (3). Si novateur que fût le monarque en question, il n'osa jamais soutenir qu'il eût vu le dieu même; il prétendit seulement avoir reconnu un de ses ancêtres, fils du soleil, comme son père, et qui ne pouvait être ILLA-TIKSI la lumière primitive et créatrice, l'être spirituel omnipotent et omniscient : PACHAYACHACHIK USAPU LLAPA ATIPAK.

---

(1) Garcilazo, vol. I, liv. VIII, chap. 8.
(2) *Id.*, liv. IX, cap. X.
(3) Garcilazo, vol. I, l. III, chap. 22, et lib. V, ch. 18.

PAPACHA-KAMAK.

Ce fut seulement pendant le moyen âge péruvien que le culte de PAPACHA-KAMAK pénétra dans l'empire de Cuzco : avant cette époque de confusion et de désordre de laquelle sortit l'empire des Incas, il ne fut jamais officiellement reconnu et pratiqué à côté de la religion d'ILLA-TIKSI HUIRA-KOCHA. Il était venu au Pérou avec la nation étrangère des CHIMUS. Sorti des régions de l'occident, du centre de la mer, comme disait la légende, il avait d'abord pris possession des vallées de la côte et s'était étendu peu à peu, à la suite des races qui le pratiquaient, jusque dans les YUNKAS, c'est-à-dire dans les vallées qui s'étendent à l'est de Cuzco et occupent une partie du pays que l'on appelle aujourd'hui Bolivie.

Dès le principe, ce culte fut en antagonisme et en lutte manifestes avec le culte des Pirhuas. Il est curieux cependant de retrouver chez ces peuples l'usage d'une langue analogue à celle des Quichuas. Créés par PAPACHA-KAMAK au centre de la mer, ils donnent à leur dieu, dès avant de venir au Pérou, un nom péruvien, dont les racines sont tellement répandues dans toute la langue que les supprimer serait, sans exagération, la mutiler cruellement et lui faire perdre une grande partie de ses ressorts. Les Pirhuas, en effet, nommaient la terre PACHA-MAMA, la mère terre, et, pour mieux dire, la terre qui tourne ; PACHA est le temps ; PACHA, les eaux qui courent, les fontaines, les ruisseaux; PACHA, les pentes de montagnes ; PAHUAN, voler, courir, marcher, circuler,

tourner; bref, on peut dire que tout mot dans lequel entre la racine PA reçoit le sens de marche ou de mouvement, et que tout mot dans lequel entre la syllabe CHA reçoit par là le même sens de *série, fluidité.* — Nous avons déjà montré que la duplication d'une racine en rend le sens infini ou indéfini (1). Si donc PACHA veut dire *rotation*, PACHA PACHA ou P^ePACHA signifiera *rotation infinie* ou bien *univers*. Il reste prouvé par là que le nom P^ePACHA-KAMAK appartenait également à la langue des PIRHUAS et à celle des CHIMUS. Au pays d'où venaient les CHIMUS, *au delà des mers*, on parlait donc un idiome parent du quichua.

Plus tard, l'empire des pirhuas succomba au choc des invasions du dehors, et l'antique civilisation s'obscurcit pour un temps dont on ne saurait préciser la durée. — Pendant ce moyen âge de la race péruvienne, il est probable que les CHIMUS exercèrent une grande influence; ils finirent par se mêler au reste de la nation, et par lui faire accepter leurs idées, leurs croyances et leurs mythes. Nous voyons en effet que, peu après l'élévation de la dynastie des Incas, le culte de P^ePACHA-KAMAK est toléré à côté de celui de HUIRAKOCHA. Les fils du soleil eux-mêmes descendirent parfois jusqu'au bord du RIMAC pour sacrifier comme pontifes sur les autels du temple somptueux qu'avaient élevé au dieu de l'occident les tribus des CHIMUS. A dire vrai, ils le traitèrent toujours comme un culte étranger à leurs propres croyances; ils ne l'honoraient que par politique et pour se concilier l'esprit des nations soumises à leur sceptre, sans dé-

(1) V. partie grammaticale.

ployer jamais en sa faveur cette ardeur de prosélytisme et cette foi souvent intolérante que leur inspirait le culte du soleil. Jamais Huayna-Kapak n'aurait osé dire de HUIRA-KOCHA ce qu'il dit de Pªpacha-Kamak, quand l'oracle de ce dieu lui prédit la ruine prochaine de son empire : « Quand le dieu lui-même viendrait confirmer la pro- « phétie de ce prêtre, je ne croirais jamais que notre « père le soleil puisse permettre aussi injustement la « ruine de ses fils (1). » — Les Incas n'avaient pas d'ailleurs accepté, avec le culte de Pªpacha-Kamak, les sacrifices humains et le fétichisme, qui, dans toutes les nations du vieux monde, caractérisèrent et accompagnèrent toujours cette forme de panthéisme asiatique.

Pªpacha-Kamak, le dieu *Rotation universelle créatrice*, car tel est le sens des deux mots qui composent ce nom, est, comme on voit, un mythe d'origine panthéistique emprunté aux nations de l'Asie et de l'Égypte. D'après les traditions de ces peuples antiques, l'univers était une manifestation des forces indépendantes qui se trouvaient confondues dans le chaos primitif ; il s'était créé lui-même, ou mieux, était sorti de la combinaison et de la lutte de tous les principes divers dont la formation produisit la chaleur, le feu, la lumière, la matière, les astres, et finalement l'ordre universel. Le chaos, mélange indéfini de tous les éléments, était la nuit impénétrable et primitive, qui n'avait jamais été créée ; il était absolu comme Dieu lui-même, et, par suite, l'univers, qui s'était produit par la seule action du chaos, ou, si l'on veut, la

(1) Garcilazo altère la version des historiens antérieurs; il dit simplement : « No os creo, y solo diciendomelo el mismo *Ppacha-Kamak*, lo creiria. » (L. IX, ch. 16.)

nature, était à la fois dieu et matière. La matière s'engendre elle-même, d'elle-même, et la vie, avec tous ses phénomènes matériels et moraux, n'est autre chose que l'action de la matière élémentaire sur la matière créée, c'est-à-dire le développement complet d'un seul principe.

Les Égyptiens enseignaient que le monde est dieu, et qu'il est composé de plusieurs autres dieux qui sont comme ses parties, car les parties même du monde étaient par eux rangées au nombre des dieux. Jablonski, après avoir exposé ce système, ne peut s'empêcher de s'écrier : « Ne dirait-on pas que le juif Spinosa emprunta « ses idées aux Égyptiens ? » La doctrine orphique enseignait de même qu'au commencement avait existé le chaos éternel, immense, non engendré, duquel était sortie toute chose. Ce chaos n'était ni lumière ni ténèbres, ni humidité ni sécheresse, ni froidure ni chaleur ; il était tout cela en même temps, et ne présentait qu'une masse sans forme. Dans la suite des siècles, la matière se purifia, les éléments se séparèrent, le chaos s'engendra lui-même et en lui-même par sa propre force, comme l'œuf des oiseaux, et devint ainsi le principe de toutes les choses. Telle fut, malgré quelques rares exceptions, la croyance de presque tous les sages grecs, à commencer par le plus ancien d'entre eux, Thalès de Milet, le fondateur de l'école d'Ionie.

Le dieu qui résumait cette théogonie et lui donnait un corps palpable s'appelait chez les Égyptiens Patah ou Ptah ; il représentait, comme le P^a^pacha-Kamak des Quichuas, le mouvement et le temps éternel, la terre et la matière, le monde et l'espace. La cause efficiente de l'univers est l'éther le plus pur et le plus fluide ; c'est un

feu éternel qui brûle dans ces régions extrêmes de la circonférence céleste, où tout ce qui est dieu est immuablement établi. *Ptah*, ajoute Jablonski, à qui nous empruntons ces lignes, était l'aïeul et le père des dieux (1). Son nom peut se rapprocher du mot PHTHASCH, qui désigne l'ordonnateur, celui qui règle et définit les choses. Exposer plus longuement les idées théogoniques contenues dans le mythe panthéiste du PTAH égyptien serait sortir des limites de notre sujet. Nous nous bornerons à énoncer ici deux faits qui résultent de l'étude que divers savants européens ont faite de ce mythe (2).

1° Le culte du PTAH égyptien répond à celui de l'HÉPHAISTOS hellénique. 2° PTAH symbolise l'action créatrice de la rotation universelle que nous appelons temps et que les Quichuas nommaient PACHA. Les divers attributs qui accompagnent ce dieu montrent manifestement que telle est bien sa nature. Pour n'en citer qu'un exemple, il portait sur la tête une couronne de plumes d'autruche, comme le dieu KHEM. Or, dans toute la mythologie antique, les plumes représentent le mouvement des astres et les espaces célestes, c'est-à-dire l'action créatrice du temps. Aussi le même PTAH est-il parfois occupé, sur les monuments, à modeler et à tourner l'œuf du monde au moyen du tour à potier (3).

Si on admet, ce que nous allons prouver, que, chez les anciens Péruviens, le mythe de Pª PACHA-KAPAK symbolisait l'obscurité, la nuit qui règne à l'occident, je ne sais

(1) Jablonski, *Pantheon Œgyptiorum*, lib. I, c. 2. PHTHA *sive* VULCANUS.
(2) Kenrick, vol. I, ch. 21; de Rougé, *Notice des monuments*, etc.
(3) Rosellini, *Mon. del culto*, p. 146, vol. XXI.

comment on peut soutenir le système qui attribue à la civilisation du Pérou des origines mexicaines; il faut convenir que les races primitives de l'Amérique connaissaient à fond tous les secrets de l'astronomie et avaient arrêté l'ordre général des planètes bien avant les savants européens.

En effet, l'idée d'un occident toujours obscur et siége du chaos créateur, P^a^PACHA, mise en opposition avec celle d'un orient toujours clair et siége de la lumière révélatrice, ILLATIKSI-HUIRA-KOCHA, suppose la conception de l'espace infini, la connaissance de la position fixe que le soleil occupe au centre du monde, et la notion du mouvement d'occident en orient que la terre accomplit autour de ce foyer de lumière toujours vivant. A l'occident, au sein de la nuit primitive, s'est lentement élaboré le monde; à l'orient, le dieu révélateur a fait apparition. La terre se meut donc, et le point fixe autour duquel elle gravite est le dieu lui-même. Je pousserai même plus loin l'assimilation de P^a^PACHA, emblème de l'abîme insondable du chaos créateur, avec les divinités de la Grèce. P^a^PACHA porte sur la tête le scarabée du PTAH égyptien; son corps est informe et hideux; sa tête démesurément grosse et ses pieds ridiculement petits symbolisent et le pouvoir suprême dont il est revêtu et le progrès insensible de son pouvoir créateur. De même en Égypte, où PTAH était quelquefois un pygmée difforme et monstrueux, à la fois vieux et jeune : vieux, car le chaos est éternel; jeune, car il représente la création, nouvelle encore et primitive.

Ces images ont tantôt le sexe masculin, tantôt le sexe féminin, parfois même elles sont hermaphrodites. Le

plus souvent, en Amérique aussi bien qu'en Égypte ou en Grèce, elles portent le phallus érigé. Hérodote nous apprend que le Perse Cambyse, à la vue de l'Héphaistos memphitique, ne put s'empêcher de rire en voyant que ce grand dieu de l'Égypte avait la figure des images appelées *patèques* par les Phéniciens (1). Les représentations des Cabires avaient également beaucoup d'analogie avec celles de PTAH; à Philæ enfin, le scarabée placé sur la tête du dieu est remplacé par le cordeau à mesurer, roulé en cercle, et ce même symbole se retrouve au Pérou, ainsi qu'on peut le voir sur les petites idoles renfermées dans les musées européens. Ce n'était pas seulement le temps primitif que symbolisait le dieu P^a^PACHA-KAMAK, c'était aussi l'ouest et les régions occidentales, le monde obscur et invisible. Comme emblème du temps primitif, il s'appelait en Egypte SOKARIS, et à ce nom répond en Quichua le mot HOKKARI, naître, se lever du chaos, faire son apparition. Sous sa forme de SOKARIS, PTAH s'identifiait avec OSIRIS (2); et il faut remarquer à ce sujet que les Indiens de Quito nommaient SCYRI leur dieu occidental, et même les pontifes-rois qui les gouvernaient avant leur soumission au sceptre de HUAYNA-KAPAK. Si PTAH est un emblème de l'infini et de l'éternité, le mot quichua qui sert à désigner sa forme américaine, P^a^PACHA, signifie également le temps et l'éternité. PTAH enfin était le dieu de la nuit et de l'occident, le pouvoir créateur caché au commencement dans les ténèbres du chaos, mais imparfaitement développé, comme

(1) Hérodote, III, 37.
(2) Kenrick, vol. I, p. 381.

le montre la figure informe dont le revêtit l'imagination des premiers hommes. La partie occidentale de Thèbes s'appelait PATHYRIS, nom qui s'appliquait également aux provinces égyptiennes de l'ouest. Ce nom est formé par la combinaison de PATAH et D'ATHOR (1).

ATHOR, en effet, représentait dans l'Egypte ce qu'ATI représentait au Pérou, le mythe de la nuit primitive. « Sa forme ordinaire, ajoute le même auteur, semble la « rattacher aux régions de l'ouest. Malgré les oreilles de « vache que lui attribuait la tradition, les sculpteurs « égyptiens se sont efforcés de donner à son visage une « beauté parfaite. On l'appelait la déesse des chas- « seurs (2). » Peut-on, en face de pareils traits, ne pas reconnaître dans cette divinité l'emblème de la lune décroissante et de la nuit? Telle est la nuit en effet; non pas la nuit obscure, car elle sert les chasseurs, qui sortent aux heures sombres et attendent au milieu des ténèbres que l'apparition de la lune leur permette de surprendre le gibier dans son sommeil du matin. Le mythe la dit belle parce qu'elle est lumineuse. Elle est génisse, mais sans les cornes d'*Athéné*, la lune nouvelle; elle n'a que les oreilles de la lune décroissante. Il n'y a donc rien de plus évident que l'union d'ATHOR et de PATAH en Egypte, d'ATI et de P^a^PACHA au Pérou, pour désigner les abîmes insondables du ciel occidental. On s'explique maintenant pourquoi, selon les Amautas, les CHIMUS, adorateurs de P^a^PACHA-KAMAK, prétendaient que leur race avait été créée par Dieu *au centre de la mer*,

(1) Kenrick, vol. I, p. 387, note 3.
(2) Id., l. I.

dans les régions de l'occident lointain (1). Tous ces rapprochements ne laissent pas que de jeter une vive lumière sur la race antique des ATUMURUNAS. ATUM, dit M. Bunsen, est une divinité que nous connaissons seulement par les monuments; c'est un mythe du monde inférieur occidental, étroitement lié à PTAH, à OSIRIS et au culte des morts (2). Une religion fondée sur le symbolisme de l'occident, et dont le dogme admettait le grand principe panthéistique : « La nature entière produit pour « détruire, et détruit ensuite pour reproduire », devait, sous l'impulsion de l'esprit de prosélytisme, aboutir nécessairement au fanatisme et à ces horribles mystères qui se célèbrent par des sacrifices humains. Femmes, enfants, vieillards, devaient faire couler sur ses autels le sang propitiatoire pour apaiser la soif de cette idole impassible, symbole de mort et d'existence, type du chaos d'où sortent et où rentrent sans cesse toutes les formes de la vie. En Grèce, PᵉPACHA s'appela OURANOS, CHRONOS, le Saturne latin, le dévorateur insatiable de ses œuvres, le temps éternel, le vieillard sans années qui détruit et qui crée. Son pouvoir et ses mystères furent renversés par le culte du jour, Ζεύς (le *Jupiter* ou *Diespiter* des Latins), et lui-même fut relégué dans les régions insondables de l'occident, ainsi que l'affirmait la mythologie hellénique.

Toutes ces études comparatives pourront paraître longues au lecteur; s'y livrer est pourtant le seul moyen d'introduire un peu d'ordre dans la confusion qui semble

---

(1) La figure du dieu PᵉPACHA est représentée dans la planche nº XXVI de l'Atlas de Tschudi et Rivero sous la forme grotesque d'un homme monstrueux dont le corps se termine en poisson : c'est le *Dieu de la mer*.

(2) Bunsen, vol. I, p. 382-385 et 396.

envelopper la religion péruvienne, et M. Brasseur de Bourbourg se serait épargné bien des erreurs s'il les avait faites. La liaison de l'antique civilisation des *Pirhuas* avec l'occident lointain est si manifeste, que la méconnaître est méconnaître le sens et la suite des traditions et de l'histoire de cette partie du monde.

Les savants qui ont eu le plaisir de parcourir le glossaire hiéroglyphique et la traduction du rituel funéraire que M. Birch a composés pour le cinquième volume du grand ouvrage de M. Bunsen ne sauraient douter un seul moment qu'un même esprit a présidé à la formation du mythe de PTAH et de P^e^PACHA-KAMAK. Si en Egypte le nom de PTAH se lie au fond même de la langue antique, et signifie partout *marche*, *course*, *temps*, *rotation*, *mouvement initial*, ce même sens se reproduit dans les racines ariennes et quichuas avec une évidence victorieuse, et non-seulement le nom du dieu, mais la figure monstrueuse de ses idoles, expriment avec une force incroyable l'identité des idées et des mythes qu'il représentait dans les deux mondes.

KON-TIKSI HUIRA-KOCHA.

Selon Velasco, le grave historien du royaume de Quito, KON vint par mer aux côtes de l'Équateur, et les tribus qu'il amenait avec lui se nommaient elles-mêmes PURUHAS. Il est extrêmement remarquable que ce nom, si semblable à celui des PIRHUAS, ait été apporté par des peuples qui parlaient le quichua et l'établirent solidement dans les territoires qu'ils occupèrent. On a tenté d'expliquer cette coïncidence de diverses manières.

Entre toutes les hypothèses proposées à ce sujet, la plus goûtée jusqu'à présent est celle qui conduit les PURUHAS jusqu'aux provinces de Cuzco et au lac de Titicaca, avant de les établir définitivement dans les pays de l'Équateur. Cette supposition toutefois ne repose sur aucun fait historique, et ne saurait expliquer comment il se fait que la langue de Quito fût le quichua pur, et que le dieu KON, avec tout le symbolisme et le culte qui lui est relatif, fussent également quichuas.

Le problème serait beaucoup mieux résolu si nous acceptions la tradition générale du pays, qui attribue aux Pirhuas primitifs de Cuzco la possession des immenses territoires qui s'étendent depuis Cordoba del Tucuman jusqu'aux limites de la Nouvelle-Grenade. Quand plus tard les PURUHAS vinrent par mer, ils se mêlèrent sans peine aux vaincus, qui procédaient comme eux du tronc arien, et parlaient par conséquent ou la même langue ou des dialectes d'un même langage. S'il en eût été autrement, l'idiome vaincu aurait persisté sous la langue quichua, imposée par les gens du sud, et cela avec d'autant plus de raison que le pouvoir et l'influence de Cuzco cessa de s'étendre sur ce pays dès les âges les plus reculés, et ne s'y rétablit qu'au temps des Incas, quelques années seulement avant la conquête espagnole. Huayna-Kapak et son successeur Atahuallpa n'auraient pas eu le temps d'opérer une conversion si rapide et si radicale de la langue, et de faire entièrement disparaître le dialecte des nations soumises.

KON vint par mer, et, quand les peuples américains commencèrent à quitter sa foi, ce fut également par

mer qu'il retourna vers sa patrie primitive. Comme nous l'avons déjà montré, son nom signifie l'occident dans tous les dialectes du quichua, et la légende dont parle Garcia le lie au culte d'Ati à Tiya-huañuk. Gomara rapporte, il est vrai, que ce dieu vint du nord; mais c'est parce qu'il recueille uniquement les traditions des Indiens de Cuzco, pour lesquels Quito était réellement le pays du nord. La suite de son récit concorde d'ailleurs parfaitement avec celui de Velasco. D'autre part, au dire de Garcia, « les Indiens racon- « tent qu'au temps *où tout était nuit*, et où il n'y avait « encore ni lumière ni jour, sortit d'un lac situé dans « la province de *Colla-suyu* un seigneur nommé *Con-* « *tice-Viracocha* (Kon-Tiksi Huira-Kocha), qui créa le « soleil, la lune et les planètes (1). » Comme pour mieux prouver encore le sens occidental de ce mythe, au moment où le dieu donne ses ordres aux nations qu'il vient de créer, il leur dit : « Partant vers l'endroit où naît le « soleil, que chacun de vous aille dans telle partie, prenne « telle direction et peuple telle province (2). « Considérons maintenant que le nom de ce dieu est toujours suivi de l'épithète caractéristique du dieu Pirhua, Tiksi-Huira-Kocha, et que, d'après la légende, il est chassé de la terre par Pachacamac, le dieu des Chimus (3). Toute cette allégorie rappelle la victoire des Chimus sur les tribus quichuas qui peuplaient les vallées de l'Équateur jusqu'au voisinage des côtes ; victoire réelle et historique, car Montesinos en recueillit le souvenir dans la

(1) Garcia, *Origen de los Indios*, *loc. cit.*
(2) Id., *ibid.*
(3) Gomara, chap. cxxii ; Garcia, lib. V, cap. 8.

bouche des Amautas, et la plaça sous le règne du Pirhua Ayar-tar-Kupo (1). P'PACHA-KAMAK non-seulement fit disparaître le dieu KON, mais créa sur-le-champ une nouvelle race d'hommes, et réduisit les vaincus à la condition des bêtes (2).

Remarquons en outre que dans le nom du dieu des PURUHAS et dans celui du dieu des PIRHUAS la première partie est seule différente, tandis que les trois derniers membres sont identiques. ILLA est, comme nous l'avons vu, la lumière nouvelle, la lumière orientale, la lumière qui se révèle (3). Et KON? C'est, nous répond la tradition, un fils du soleil; c'est aussi le père et le créateur du soleil, les ténèbres primitives. Aussi *Garcia* nous dit dans un endroit : « KON fit en un moment le soleil et « le jour, la lune, les planètes et les étoiles (4) » ; ce qui nous donne à entendre que le dieu n'est autre que le chaos créateur des anciens. Et dans un autre passage : « KON n'avait ni os, ni membres, ni corps; il « voyait beaucoup et très-rapidement; il traçait les « routes, aplanissait les collines, comblait les vallées, « par sa seule volonté et sa simple parole, comme fils « du soleil *qu'il disait être* (5). »

Il avait une épithète qui caractérise fort bien son rôle : les peuples du nord péruvien et de la côte de MANTA, qui prétendaient l'avoir vu et possédé, l'appelaient d'ordinaire SUA-KON et HUKK-KON, suivant les nuances

(1) Montesinos, p. 75-76.
(2) Garcia, *loc. cit.*
(3) Killa : *Lune nouvelle.*
(4) Garcia, lib. V, cap. 7.
(5) Garcia, lib. V, cap. 4.

du dialecte et de la prononciation en usage dans les diverses tribus. Non-seulement, en effet, HUKK et SUA ont en quichua le même sens virtuel, mais encore on peut dire que tous deux ne forment qu'un seul mot. SUA signifie *voler, enlever, s'éloigner en emportant quelque chose avec soi dont on prive les autres* (1) ; HUKK signifie cacher, enfoncer quelque chose dans la terre. Si, dans le fragment de théogonie que nous a conservé Garcia, KON est le créateur de l'univers, il n'est autre que le chaos créateur, « antérieur à la lumière et aux astres » ; et, dans ce sens, KON-TIKSI-HUIRA-KOCHA veut dire littéralement *le chaos fondamental, vent de l'abîme.* Si, au contraire, KON est le fils du soleil, SUA-KON ou HUKK-KON est *la lumière d'occident*, le soleil du soir, et son mythe est lié intimement au mythe égyptien qui plaçait à l'occident l'*Ament* et la région des *Amuintes.*

Et de fait, la racine quichua KON ou KAN signifie *braise, feu*, mais sans la nuance de radiation, d'illumination, que possède la racine ILLA. KAN est plutôt la lumière dérivée, la lumière rouge de la fournaise quand la flamme est tombée. Le dieu est donc étymologiquement le soleil occidental lorsqu'au soir il étend son manteau de lumière sur le dos des vagues rouges, comme si les flammes du jour s'éteignaient avec lui au moment où il entre dans la région des morts. Quant à l'attribution des contrées occidentales aux mystères de la mort, elle est si évidente au Pérou que, pour dire couchant, les Quichuas n'ont d'autre terme que cette périphrase, INTIP-HUAÑU, qui signifie littéralement mort

(1) Voyez au Dictionnaire, *voce* SUANI.

du soleil. Le culte de Kon est le culte du soleil occidental, et c'est pour cette raison que le dieu s'appelait Sua-Kon, le soleil tombant, le soleil caché, ou bien Hukk-Kon, le soleil de l'abîme. C'est, au fond, le mythe de Pluton et de Proserpine. D'après toutes ces données, les mystères de ce dieu devaient être des mystères de mort. Suivant Velasco, Kon était une idole de terre cuite, au ventre énorme et rond semblable à une sphère ou plutôt à une marmite (1); sa tête, petite par rapport au reste du corps, penchait légèrement en arrière; par le rictus de la bouche, on faisait couler le sang des sacrifices. Les victimes étaient le plus souvent des victimes humaines, principalement des prisonniers de guerre (2). Cette figure était symbolique : la terre, en effet, est une sphère, ou mieux un vase en terre à panse rebondie. Au soir, le soleil se plonge à l'occident au sein de la mort, et s'engloutit dans les ténèbres, comme le sang humain dans la bouche toujours béante de l'idole. La tradition nous apprend d'ailleurs que le prophète de ce dieu, Sugan-Mossok, ou plutôt Hukk-Kan-Mossok (le feu nouveau de l'abîme), se retira dans les grottes et cavernes de l'occident, au bord de la mer, et, de cette retraite, entreprit la réforme du pays, douze cents ans avant la conquête espagnole (3). Tous ces faits nous forcent à placer le siége de cette religion dans les provinces de l'Équateur. Nous trouvons, il est vrai, le dieu établi plus au nord, sur le territoire de la Nouvelle-Grenade; mais le nom qu'il porte dans cette

(1) Voir Rivero et Tschudi, *Atlas*, pl. XXIV.
(2) Velasco, lib. II.
(3) Zamorra, *Hist. de la N. Granada*, lib. II, cap. 14 et 16.

partie de son empire montre qu'il dut ne s'y introduire qu'à une époque *relativement postérieure*. Le temple principal que lui avaient élevé les habitants de ces contrées se nommait frontière extrême et nouvelle de Kon, Kon-inna-Marka, ou Cundinarmarca. S'il était venu du nord, la frontière extrême de son culte se trouverait non pas au nord, mais au sud de l'Équateur. La tradition ajoute que ce dieu, ou, ce qui revient au même, son prophète Hukk-Kon, ou Sua-Kon, non-seulement donna aux peuples du nord les premières notions de la civilisation, mais encore leur apprit à se peindre des croix sur leur manteau afin de vivre sanctifiés en leur Dieu (1). Ces deux traits sont précieux, et suffisent à nous découvrir tous les mystères de cette antique religion péruvienne.

N'est-ce pas, en effet, à l'ouest du Pérou que se produit dans le ciel le phénomène vital des équinoxes? N'est-ce pas dans cette direction précisément que la ligne équinoxiale se trouve coupée en croix par les extrémités de la ligne solsticiale? Et des peuples dont la vie entière est étroitement liée aux phénomènes astronomiques et zodiacaux ne devaient-ils pas avoir remarqué, dès le principe, cette position *particulière du territoire* sur lequel ils étaient établis? L'examen des opinions que les anciens s'étaient faites au sujet des équinoxes nous expliquera clairement le mystère de ces mythes péruviens. Celui des savants modernes qui, à mon dire, a poussé le plus avant l'étude de la chronologie égyptienne, et l'a placée définitivement sur une

(1) Zamorra, *loc. cit.*

base solide, pense qu'à l'époque où Thoth régla pour la première fois l'année, l'étoile de Sirius occupait le point paranatelon de l'équinoxe d'automne, ou, en d'autres termes, que le point équinoxial et le lever de l'étoile observé à Syène se trouvaient dans le même signe du Zodiaque. Ce fait arriva, suivant ce qu'il dit, en l'an 17932 avant Jésus-Christ. « Effectivement, nous « nous sommes assurés par le calcul que vers l'an « 17932 l'équinoxe d'automne était *paranatelon* de l'é- « toile de Syrius... (1). Eh bien, à l'époque de Thoth « Syrius était paranatelon du point équinoxial d'au- « tomne, c'est-à-dire que, le jour de cet équinoxe, le « soleil et l'étoile Syrius arrivaient au même moment « à l'horizon oriental (2). On voit que le premier mois « de cette forme d'année reçut le nom de son inven- « teur, Thoth (3). »

« Les Égyptiens placèrent donc le commencement de « leur première année à l'équinoxe d'automne. La caste « sacerdotale a toujours gardé un respectueux souvenir « de cette institution, qui marqua l'apogée de sa puis- « sance ; bien longtemps après le moment où elle fut « forcée de l'abandonner, jusqu'aux derniers siècles de « l'Égypte, les prêtres astronomes, et surtout les astro- « logues, conservaient et propageaient, même chez les « étrangers, la tradition d'un lever de l'étoile Thoth « qui avait présidé à la naissance du monde (4). » Ainsi le monde serait né au temps de l'équinoxe : c'est un des

(1) Rodier, *Antiquité des races humaines*, p. 31-32.
(2) Id., p. 198.
(3) Id., p. 199.
(4) Id., *ibid.*

points sur lesquels sont d'accord presque toutes les théogonies antiques (1). Cependant il y a deux équinoxes, et la question est de savoir lequel des deux servit de point initial; suivant que l'on choisit l'un ou l'autre, on peut régler l'année civile de deux façons différentes. Il y a là, comme on voit, le germe d'une lutte entre deux classes de croyants, ou entre deux religions. Si la terre était à l'orient au moment de la création, l'esprit de Dieu était ILLA-TIKSI ; si à l'occident, KON-TIKSI-HUIRA-KOCHA.

Pour les uns, le principe créateur était en dehors du centre solaire, dans le chaos, et, par conséquent, à l'équinoxe d'automne. Pour les autres, le principe créateur coïncidait avec le centre solaire, et, par suite, le monde naquit, avec la lumière, à l'équinoxe du printemps. Du moment que l'orbite terrestre se trouva divisé en deux sections sous l'influence de ces deux idées cosmogoniques, la section d'automne fut considérée comme occidentale et la section de printemps comme orientale; l'une devint la nuit de l'année ou la mort de Dieu, le culte des sacrifices et des holocaustes de sang; l'autre, le jour de l'année, le culte spirituel de la régénération, de la vie évangélique, dans lequel tout le mysticisme se rapporte à la lumière, et où tout rayonne comme les voûtes du ciel illuminées par l'aurore.

Si, grâce à ces faits empruntés à la science astronomique des Égyptiens, nous voulons de bonne foi expliquer les traditions péruviennes, toute obscurité en disparaît aussitôt : la communauté de vie et d'idées de

(5) Censorinus, *Lib. de Die natali*, cap. XVIII.

toutes ces races de la première antiquité nous apparaît aussi nette que dans les pages d'une histoire contemporaine. Sous les absurdes eux-mêmes, sous ces êtres surhumains qui naissent avant le soleil, qui font l'astre avec leur parole, qui donnent à la lune et aux étoiles la place qui leur convient dans le ciel, qui aplanissent vallées et montagnes, se cachent des figures historiques et réelles. Souvenons-nous que, dans le style mystique et figuré de tous les peuples, le soleil est la même chose que l'année, et que l'année, à son tour, est la révélation du soleil et de la chronologie, sur laquelle repose tout l'édifice de la société civile ; enfin, que le règlement de cette année fut l'œuvre des hommes qui observèrent les astres pour la première fois, et trouvèrent la solution des équations auxquelles donne lieu la comparaison de leurs cours respectifs. Alors, au lieu de ne rencontrer que l'absurde au fond de ces traditions confuses, nous trouvons le parallélisme le plus parfait entre la légende et ces problèmes importants de la société primitive. Si, avant la chronologie et l'arrangement civil de l'année, tout n'était que chaos et barbarie dans la société humaine, l'imagination sacerdotale dut concevoir pareille chose pour un temps antérieur à l'existence des astres qui servent de régulateurs à la science des temps. La science des temps reconnut que le soleil, malgré ses perpétuelles variations apparentes, avait un point central autour duquel s'exécutaient, comme sur un axe, les mouvements de l'année, et fit naturellement de ce phénomène le fondement nécessaire de toutes les merveilles de la création : de là le commencement de l'année, et, par suite, le commencement du monde, placé à l'équinoxe.

M. Rodier assure que, par une série de calculs rétrospectifs, il est parvenu à vérifier astronomiquement les dates de Manéthon, et même à les ordonner en tables régulières, présentées depuis à l'Académie des sciences de Paris. Il arrive, avec des différences à peine sensibles, à prouver que le phénomène d'une année commençant au point équinoxial d'automne et paranatelon avec l'étoile Syrius (appelée en Égypte Sothis ou Thoth) eut lieu en l'année 17932 avant Jésus-Christ. Incompétent comme nous le sommes à décider sur un point de cette importance, la seule chose que nous ayons à constater, c'est qu'au Pérou existait le même calcul, et que la tradition y conservait, comme nous le verrons bientôt, ces noms de *Thoth* ou *Chot*. On se souvient sans doute de ce que nous avons dit, en citant Acosta, au sujet de Syrius, la *montagne de fer* (1) : cette désignation, plus ou moins exacte, suppose la connaissance de la précession des équinoxes, et permet d'affirmer que la position de cette étoile par rapport au cours du soleil fut prise comme point de départ pour l'arrangement de la chronologie. M. Rodier fait, en parlant des Égyptiens, les mêmes déductions et les mêmes affirmations. Il serait bien singulier que deux peuples aussi éloignés l'un de l'autre eussent pris un même astre, comme point immuable dans les cieux, pour fixer le commencement de leur premier cycle chronologique, sans que le calendrier civil commun aux nations datât de la même époque scientifique et historique. Les Amautas n'avaient peut-être pas tout à fait tort, comme on voit, lorsqu'ils faisaient

(1) V. plus haut, chap. I de la deuxième partie.

sortir la date du Pirhua-Inti-Kapak des limites *de la chronologie biblique*, ce qui excitait naturellement chez Montesinos des mouvements d'indignation d'une naïveté vraiment amusante. Quoi qu'il en soit, il est dans tout ceci un point digne d'une attention spéciale. Selon Balboa et plusieurs autres écrivains, les Péruviens avaient un temple fameux consacré à THOTH ou CHOT. On y célébrait les rites du *feu nouveau*, ou du *feu nouvellement trouvé*. Les tribus primitives, au moment de retomber dans la barbarie du chaos, avaient en effet perdu l'usage de cet élément. Le premier des temples consacrés à CHOT se trouve dans la vallée de LIRIBAMBA, mot à mot Pampa de la lumière qui vient, lumière de l'année nouvelle ou de l'équinoxe ; et l'autre dans la vallée de LLAMPALLIK, qui signifie ouverture, apparition de l'éclat. Les deux noms caractérisent parfaitement et le culte établi dans ces lieux et leur position sous l'équateur même, c'est-à-dire sous la ligne équinoxiale. Supposer en effet que ces races ne connaissaient pas la situation dans laquelle elles se trouvaient relativement aux grandes lignes du ciel, serait faire preuve d'une incrédulité systématique et puérile. Aux preuves dont nous avons déjà donné le détail vient s'ajouter le nom même de QUITO, qui signifie la ville assise sous l'arc de lumière de la ligne équinoxiale, comparé à SITUA, le nom des équinoxes (1). Si donc on admet nos conclusions à ce sujet, si l'on veut bien reconnaître que les Quichuas et les Pirhuas connaissaient dès la plus haute antiquité le se-

(1) Κύτος en grec signifie *la voûte du ciel.*

cret et les mystères astronomiques de la position géographique dans laquelle ils se trouvaient établis, il devient très-probable que les noms donnés par eux à leurs vallées, à leurs temples et à leurs idoles, cachaient sous des formes allégoriques tous les mystères, à la fois célestes et religieux, qui composaient le fond de leur culte ; les noms de CHOT et de KON, la nature de l'année qu'ils avaient adoptée, viennent sinon de l'Égypte, où il n'est pas probable qu'ils se soient jamais établis, au moins de l'Inde et des régions sptentrionales de l'Asie, où M. Rodier et maints autres savants ont rapporté les origines des sciences et de l'histoire égyptiennes

Il semblerait qu'après cela nous ayons épuisé complétement le catalogue de ces rapprochements merveilleux : il n'en est rien pourtant. Le dieu KON américain, symbole de l'équinoxe d'automne, dont le nom signifie étymologiquement feu, lumière et soleil occidental, se retrouve en Égypte avec le même nom CHONS ou CHONSU, et y sert également de symbole à la lune nouvelle de la première année : il est l'initiateur qui sortit du chaos lors du premier équinoxe d'automne à la naissance du monde. M. Wilkinson va même jusqu'à soutenir que ce nom CHONS est une simple variante du mot SEM de la Bible, et que le fameux SAMSON des traditions bibliques est l'Hercule SEM-KON, mot à mot *feu du soleil*, des Hébreux. Macrobe, l'un des plus érudits parmi les archéologues romains, nous fournit quelques détails précieux sur la nature équinoxiale de CHONS : « Les Égyptiens, dit-il, lui « ont voué un culte très-saint et très-auguste ; ils le « reportent au delà de leurs souvenirs historiques, qui « pourtant remontent fort haut, et l'adorent comme

« un être *sans commencement* (1). » Jablonski enfin rapporte que Son, Sem, Con, Chons ou Djom *était un mythe solaire de l'été,* un dieu qui, situé dans le soleil, le dirigeait vers l'occident et tournait avec lui. C'était le symbole du temps ou mieux du soleil, le producteur des ans, et spécialement, ajoute l'auteur, le soleil d'été, qui mûrit les fruits et les moissons. Si nous mettons ces traditions égyptiennes à côté des traditions quichuas, nous verrons reproduites dans les unes et dans les autres jusqu'aux deux natures qu'on attribue à ce dieu Chons. Kon, dans une des légendes que rapporte Garcia, est créateur. Il symbolise le principe qui sort du chaos, et se dit le père du soleil et des astres, l'équinoxe occidental, c'est-à-dire l'équinoxe d'automne. Au contraire, d'après l'autre tradition, il est simplement fils du soleil et prophète : il vient du nord, comme son père, aux approches du solstice d'été, puis, après avoir mûri tous les fruits de la civilisation, il retourne vers le nord, comme son père, au moment de l'équinoxe d'automne, et laisse derrière lui les froids et la saison d'hiver; il s'abaisse enfin à l'occident, toujours comme le soleil, quand, par la courbe inférieure du zodiaque, il sort du solstice d'hiver à l'équinoxe du printemps, et renouvelle son œuvre de vie et de lumière.

DU FÉTICHISME.

Jusqu'à présent nous n'avons étudié que le mystère des religions pour ainsi dire officielles de l'empire pé-

(1) Macrobe, liv. II, chap. III, p. 7.

ruvien. A côté des grands principes et des sublimes vérités qu'elles renfermaient, la superstition et le fanatisme firent naître, comme dans toutes les religions humaines, une multitude de croyances et de pratiques insensées qui s'attachèrent à toutes les choses, à tous les actes, à toutes les misères de la vie. Quelques-uns des écrivains antiques, chrétiens exaltés, ont crié bien haut contre cette dégradation; ils ont prononcé l'anathème, avec un véritable luxe de pieuses injures, et cité, comme des preuves évidentes de barbarie et d'idignité, ce penchant au fétichisme qui se trouvait au fond des idées populaires. S'ils avaient un peu plus consulté leur raison, ils auraient sans doute modifié leurs opinions : il serait en effet aussi absurde de juger de l'état religieux des nations péruviennes d'après ces aberrations vraiment dégradantes, que de condamner le christianisme à cause des pratiques et des superstitions détestables auxquelles il a donné naissance. Pour examiner sainement une religion, il faut se mettre au-dessus de ces détails affligeants, et ne considérer que la valeur des idées qui se cachent sous les dehors toujours plus ou moins ridicules du culte extérieur.

Les Quichuas, ou mieux toutes les masses populaires qui habitaient le Pérou, usaient de talismans et vénéraient comme des dieux la plus grande partie des objets qui marquaient par leur provenance quelque affinité avec les éléments et les forces vitales de la matière terrestre ou atmosphérique.

Un des objets principaux de ce culte idolâtre était la pierre : non-seulement ils la tenaient pour base du globe terrestre, et, comme telle, pour principe interne

des phénomènes de la vie, mais encore la considéraient comme matière céleste et divine. De même que la pierre aérolithe tombe du ciel et paraît lancée par les astres, de même, suivant eux, le globe que nous habitons était jadis tombé des profondeurs du chaos dans les régions au sein desquelles il gravite. On doit attribuer à cette croyance le culte superstitieux qu'ils rendaient à la terre sous le nom de Rumi (pierre). Ils adoraient en elle trois choses : la *vertu* interne et inépuisable, qui la reverdit sans cesse et lui permet de produire les phénomènes de la vie ; la *force* immuable, qui la maintient inébranlable sur son axe ; et, enfin, son *origine atmosphérique*, en tant que matière élaborée par Dieu même, dans les profondeurs de l'espace. Aussi considéraient-ils les morceaux d'aérolithe qu'ils ramassaient comme des fragments de la nature divine ; et cette idée, de dégradation en dégradation, les avait conduits à fabriquer toute sorte de petites idoles et de talismans avec les pierres dans lesquelles ils reconnaissaient telle ou telle substance secrète, telle ou telle couleur, telle ou telle forme. C'est ainsi qu'ils adoraient l'émeraude et lui avaient élevé plus d'un temple fameux. Ils la nommaient Uminna, mot à mot *la substance divine verte :* sa dureté, sa couleur, son éclat, en faisaient à leurs yeux un symbole de la terre qui reverdit toujours et dont la beauté est éternellement jeune (inna). Puis, comme la pierre était à leurs yeux l'élément qui met la terre à l'abri de toutes les vicissitudes de l'année, ils en étaient venus à croire que cet élément avait de grandes vertus médicales et propitiatoires. De là ces figurines et petites idoles destinées à guérir ou à satisfaire les passions et à

mettre l'homme en possession des objets qui excitent son désir ; de là enfin ces mille applications du silex et des autres pierres de formation granitique à la guérison des maladies et infirmités naturelles. De toutes ces pierres, la plus généralement estimée, celle qui jouissait de la vénération la plus considérable, était le bézoard qu'ils tiraient de l'estomac des ruminants, HUANACOS, LLAMAS, VICUÑAS, etc. Ils y voyaient la substance vitale de la terre; ils les considéraient comme formées par une affinité naturelle de la vie élémentaire avec la vie animale dans le sein de l'être vivant. Aussi les poudres de bézoard étaient-elles, et sont-elles encore dans ces contrées, un des agents les plus puissants de la thérapeutique populaire : elles passaient pour souveraines contre les maléfices, contre les fièvres gastriques, et surtout contre les poisons. Ils donnaient à la pierre même un nom qui montre l'étendue de leurs connaissances physiques : ils l'appelaient la substance éthérée, la lumière, la matière cosmique, ILLA, en grec ὕλη. De même que les catholiques se signent au passage d'une rivière, pour écarter les accidents qui pourraient les surprendre durant le trajet, les Péruviens emportent dans leurs voyages de la poudre de bézoard, des fragments d'aérolithes ou d'autres pierres, suivant la nature du fétiche, du gris-gris, qu'ils se sont choisi, afin d'écarter et d'apaiser les génies des fleuves qu'ils ont à franchir. Agir autrement serait à leurs yeux provoquer la colère des êtres surnaturels qui vivent au sein des eaux. A la pierre, emblème de l'immuabilité et de l'éternité de la masse terrestre, ils donnaient le nom de RUMI, identique au mot Ῥώμη, *Roma*, par lequel les Pé-

lasges de la Grèce et de l'Italie désignaient la solidité, la force et la pierre.

Le culte de la pierre fut commun en effet aux races les plus anciennes du globe. Moïse en parle dans la Genèse comme de la première des idolâtries et des abominations auxquelles s'abandonna le genre humain lorsqu'il commença à perdre la notion de la divinité. Les Pélasges, qui, selon M. Ampère, élevèrent autour de la Rome carrée, *Roma quadrata*, la première enceinte de murailles, derrière lesquelles s'élabora lentement la grandeur future de la ville éternelle, l'appelèrent Roma, non-seulement parce qu'elle s'élevait sur une colline de granit, mais encore parce qu'ils construisirent en granit la ceinture qu'ils lui donnèrent. D'ailleurs, le système de construction, tel que le décrit l'auteur français, présente, par son plan, par la grandeur et la pose des pierres, une ressemblance frappante avec le système employé par les anciens Péruviens : on dirait l'œuvre, non-seulement d'une même race, mais encore d'un même architecte. Le culte de la pierre dura d'ailleurs, dans la ville éternelle, jusqu'au temps des Césars. Saint Augustin nous dit que de son temps encore le Palladium secret de la cité n'était qu'une misérable petite pierre de forme obscène qui pouvait bien tenir dans le creux de la main. C'était, croyait-on, le Palladium antique de Troie. Pour l'obtenir du roi de Pergame, aux mains duquel il était tombé, la grande république envoya en ambassade le frère du premier Africain. Le roi eut peine à se détacher de ce trésor, et fit valoir cette cession comme un acte d'amitié des plus méritoires et comme un des services les plus importants qu'il eût jamais rendus au peuple

romain. La pierre fut portée en grande pompe au temple de la Victoire et déposée secrètement dans un endroit si bien caché, que les profanes ne le connurent jamais : c'était afin que les ennemis ne pussent évoquer le dieu, et prendre la cité après lui avoir enlevé son génie tutélaire. Les Quichuas avaient également leurs tours de pierres, où ils cachaient l'idole protectrice de la tribu; on les nommait MARKA. Ajoutons enfin, pour être complet, que l'Église catholique elle-même a fait de la pierre un symbole de la durée en ce monde. « Tu es pierre, dit le Christ à Simon, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. » La table de l'autel sur lequel on célèbre le sacrifice de la messe est une pierre qu'on oint, chaque année, durant les cérémonies qui suivent la Pâque et la résurrection de Jésus.

Les Quichuas et les Pirhuas possédaient encore à ce sujet mainte tradition du monde classique et de la civilisation orientale. Ils considéraient les sommets des montagnes comme les têtes nues de la terre, et les adoraient sous le nom d'APACHEKTA ou PASCHETA, mot à mot *celles qu'on soulève, celles qui montent à travers l'espace.* Quelques mythologues appliquent ce mythe à la lune. Pour expliquer le culte des collines et de la pierre élémentaire, ils disent que, suivant les anciens, la terre était jadis tombée de la lune, comme une pierre ou un aérolithe, et que les cimes des montagnes font parties de ce noyau divin. De toute façon, l'identité de ce culte hellénique avec le culte de la PASCHETA est plus qu'évidente.

Sous l'influence des mêmes idées, ils adoraient aussi les formes phalliques, qui symbolisent le pouvoir repro-

ducteur de la terre et des espèces animales ou végétales; ils rendaient un culte au maïs, par gratitude pour la divinité qui leur avait procuré cet aliment principal de leur race, comme les chrétiens font pour le blé.

Mais, de toutes ces petites idoles, les plus remarquables sont, sans contredit, les KANOPAS ou KONOPAS et les CHANKAS; les premières de métal, comme en Égypte, les secondes d'argile.

Le culte des KANOPAS est resté obscur au plus haut degré : aujourd'hui même, c'est tout au plus si nous connaissons leur nom, leur forme et leur relation avec certains astres, tous traits qui semblent les mettre en rapport avec les *Cabires*. En effet, le dieu qu'ils nommaient, suivant Acosta, LLAMA KANOPA, avait son esprit dans le ciel et ne pouvait être qu'un astre. La racine linguistique qui forme son nom est KAN, lumière astrale, d'où KANCHIK, lumineux, et KANCHIS ou mieux KANCHIKIS, sept, littéralement *nombre* (IS) *de ceux qui donnent la lumière* (KANCHIK). Ce nom, donné au chiffre sept, trouve son explication dans le nombre même des planètes connues par les anciens. Le culte des KANOPAS était donc le culte des sept planètes, adorées par tout le monde classique dans les mystères *cabiriques*, et le rite, à la fois si fameux et si obscur, de *Samothrace*. Les écrivains attiques de l'époque de Strabon, bien qu'assez avares de détails sur ce culte mystérieux, nous apprennent cependant qu'il avait pour objet principal la prolongation de la vie et la conservation de la santé chez les initiés. Les *Cabires*, comme les *Pénates* des Romains, étaient les dieux de la famille et de la maison. Ils étaient originaires des colonies pélasgiques primitives, et Varron dit qu'ils symbolisaient le

ciel et la terre. Ils veillaient sur l'amour des époux et sur la fidélité conjugale; ils protégeaient la vie des voyageurs sur terre et sur mer, et défendaient tous les intérêts de la famille et de la maison : les initiés portaient toujours avec eux les symboles de ces divinités, et les regardaient comme un talisman souverain.

Chose curieuse, les KANOPAS du *Pérou*, comme les *Cabires* de *Samothrace*, protégeaient la famille, la maison, et guérissaient les maladies de l'homme. Des deux côtés, le culte était confié à une caste de médecins et de prêtres, appelés KOIÊS ou KÔÊS à *Samothrace*, et KOYAS ou KOLLAS au Pérou. Ces prêtres cueillaient, aux saisons convenables et d'après un rite déterminé, certaines herbes auxquelles les conjonctions des astres prêtaient des vertus merveilleuses. Les *Cabires* étaient, à n'en pas douter, les *Dioscures* des religions antiques, c'est-à-dire, les resplendissants de la nuit, et, sous ce point de vue, ils étaient identiques aux KANOPAS quichuas, liés également à la nuit et à l'occident au moyen de KON ou CHON; c'étaient les astres que la lumière occidentale laissait au sein du ciel et de l'ordre fondamental créé par elle au centre du chaos et de la mort.

De ces rapprochements, passons à d'autres moins clairs, mais que nous ne devons pas cependant négliger. Si les Quichuas avaient dans leur ciel un dieu LLAMA-KANOPA ou *Bélier Dioscure*, dont les images devaient être d'or, les Égyptiens et les Grecs avaient également leur Bélier, dieu du firmament, et sa toison d'or était un des mythes de l'occident et de la nuit. Toutefois, ce Bélier, dieu des Quichuas, n'était pas le symbole d'un seul être; il représentait le système, la famille des KANOPAS ou lumi-

naires célestes. Son nom ressemble d'une manière surprenante à celui de KNEPH, le dieu Bélier des Égyptiens, qui symbolisait également le pouvoir chaotique des astres.

Les KOYAS du Pérou étaient aussi fameux pour leur science médicale que les prêtres de Samothrace et les Égyptiens. Il connaissaient les propriétés du quina, et employaient la plupart des agents les plus puissants de la thérapeutique moderne.

Aux Pélasges, adorateurs de Cabires, on doit l'introduction, dans l'Italie et dans la Grèce, des vases-idoles en argile. De temps immémorial, ce culte avait régné à *Samothrace* et dans la *Phrygie;* c'est de ces lieux que les colonies pélasgiques le transportèrent en Grèce. Particulier à la race des CHANKAS du Pérou, il fut pratiqué dans toutes les parties du monde antique par des tribus et par des races pélasgiques qui se nommaient également CHANES ou CHONES. Au témoignage de Strabon, une tribu pélasgique du nom de CHONES comptait parmi les peuples primitifs de l'Italie. Elle venait de l'Étrurie, où furent toujours en honneur le culte et l'usage des vases et des urnes en argile cuite. J'ai cru trouver chez ce peuple des traces du culte canopique; mais je préfère n'en point parler, crainte de trop m'écarter de mon sujet. CHAM ou CHOM, CADM ou CADMUS, était d'ailleurs le mythe originaire des colonies grecques. Il avait inventé les arts et construit les premiers monuments comme le KON péruvien ; il avait introduit l'usage des lettres. Or, CHEMI fut le nom primitif de l'Égypte ; les races de ce pays s'appelaient *kamitiques*, et l'une des sciences les plus importantes en garde encore aujourd'hui le nom de *chimie*. Ces noms et ces traditions, au Pérou et parmi les nations riveraines de la Méditer-

ranée, ont rapport au culte des vases d'argile. Comme ils bravent l'effort du feu même et servent à fondre les métaux, on pensait qu'ils participaient de la nature des astres, dont le feu brûle toujours sans se consumer jamais. Le nom même de Chama signifie proprement terre de feu ou globe de lumière.

Nous terminerons cette revue des croyances idolâtriques du Pérou par un fait curieux dont nous nous garderons bien de rien déduire et que nous nous bornons à signaler à l'attention de nos lecteurs. Les Quichuas ou les Pirhuas appelaient SUPAY ou SIBAY le dieu du mal, que nous appelons diable. Les Égyptiens et les Grecs, de leur côté, appelaient SEVEK ou TYPHON ce même génie, et lui donnaient souvent l'épithète de TPE, le resplendissant, à laquelle répond le quichua TUPAK.

Tels sont, dans leur ensemble, les mythes antiques du Pérou. J'ai fait cette exposition aussi complète qu'il m'a été possible au moyen des rares documents qui ont échappé au fanatisme et à l'ignorance stupide des premiers conquérants espagnols. Par bonheur, les documents et les traditions de l'antiquité classique nous ont permis de jeter sur quelques-uns des points en litige une lumière aussi vive qu'inattendue. Mes conjectures et mes rapprochements ont paru, je le crains bien, souvent téméraires à mes lecteurs : j'ai toutefois la conviction que, pour des gens non prévenus, cette exposition aura prouvé que, par leur religion et par leurs superstitions mêmes, comme par leur langue et leurs coutumes, les Péruviens se rattachent étroitement à cette race aryenne dont nous nous vantons à si juste titre d'être les descendants.

CHAPITRE III.

RÉTABLISSEMENT DES DYNASTIES PÉRUVIENNES.

L'origine de la civilisation péruvienne et des premiers progrès qu'elle accomplit se perd, comme celle de la civilisation européenne, dans cette nuit profonde qui enveloppe les commencements de l'histoire du monde. Aux époques où se formaient les langues et le caractère des diverses nations, les hommes n'avaient pas encore cet esprit critique et cette intuition du passé nécessaires à qui veut noter et recueillir les événements; les faits restaient sans historiens, et les impressions du moment, pour ainsi dire transmises de bouche en bouche sur les ailes de l'imagination, entourées bientôt, par la fuite du temps et par la disparition des personnages qui avaient pris part ou simplement assisté aux drames de ces âges reculés, d'une demi-obscurité favorable au merveilleux, allaient s'exagérant de jour en jour, jusqu'au moment où, fixés et développés par la poésie, ils finissaient par former *une légende*, ce document par excellence au fond duquel se cachent les secrets et l'histoire du monde primitif.

De tous les livres qu'on a écrits sur les antiquités péruviennes, un seul a pris à tâche de reproduire franchement et naïvement le texte des traditions qui couraient parmi les populations de l'Amérique méridionale : je veux parler des mémoires de Montesinos. Les autres écrivains ont eu la prétention, malheureusement peu justifiée, de réunir les récits populaires en corps d'histoires : ils ont établi entre les diverses matières qu'ils avaient recueillies un ordre purement imaginaire, et confondu sans raison ni critique les légendes différentes de tribus qui, pour être de même race et de même origine, n'en possédaient pas moins chacune ses traditions particulières et ses chants nationaux, complétement indépendants de ceux des peuples frères.

L'unique moyen d'établir les fondements d'une histoire péruvienne est donc d'étudier avec un soin minutieux la série des traditions qui s'étaient conservées dans la mémoire des indigènes. Si, par là, nous ne parvenons pas à déduire une chronologie stricte et rigoureuse, au moins aurons-nous fixé *l'histoire progressive de l'esprit des peuples;* et dans le tableau véridique où l'imagination des masses avait tracé les péripéties diverses du grand drame américain, nous saurons reconnaître leur action puissante, noter les émotions éprouvées, les joies ressenties, les souffrances longuement endurées. Nous ne pourrons pas, il est vrai, ressaisir le détail des événements et cette impalpable poussière de faits dont est encombrée l'histoire moderne; mais qu'importe? La vérité ne se trouve-t-elle pas mille fois plus vive et plus vraie dans la légende que dans une chronique terne et décolorée? La légende n'invente et ne

forge rien : au contraire de ce que l'on croit vulgairement, elle reflète toujours le passé. Si, par hasard, elle embellit ou même exagère la portée des événements, c'est à la façon du drame grec ; elle les met sous les yeux du lecteur, on les voit, on les touche, on assiste une fois encore à leur production.

I. — DYNASTIE DES PIRHUAS.

Au commencement de cette histoire, nous apparaît un nom, le plus antique de tous, celui de Pirhua, que les races émigrantes donnaient au Pérou à cause de la race primitive qui habitait ce pays et du dieu qu'elle adorait. Telle est l'origine que Montesinos attribue au premier roi de la première des dynasties, qu'il appelle simplement el Pirhua (1); il reprend même un peu plus loin la tradition antique, pour en montrer la signification mythologique, et ajoute en propres termes : « Le nombre des « dieux qu'adoraient les gens du Pérou s'était extrême- « ment multiplié, et les nouveaux rites, introduits par les « nations étrangères, avaient fait oublier *les traditions de* « *l'ancienne religion*. Le nouveau roi se proposa de réta- « blir *la loi de ses aïeux*, et, après avoir consulté les Amau- « tas, il décida... qu'on adorerait désormais *le grand* « *dieu* PIRHUA, de préférence à tous les autres, et que, « comme le mot Pirhua *avait changé de sens*, on appel- « lerait dorénavant le dieu, *Illaticsi huiracocha*, qui si- « gnifie *l'Éclat*, *l'abîme et le fondement de toutes choses*.

(1) Montesinos, *Edit. Tern. Compans*, p. 7.

« *Illa*, en effet, signifie éclat, *ticsi*, fondement, HUIRA, « *corruption de* PIRHUA, réunion de toutes les choses, et « *cocha*, abîme (1). » Telle est l'origine du nom qu'on doit donner à cette première dynastie. Pirhua se nommait son dieu, Pirhuas ses sujets, Pirhua ou Pérou le pays qu'elle occupa.

L'écho des traditions primitives conservées par les Amautas nous apprend que ces tribus et leurs dynasties étaient de grands architectes, et qu'elles construisaient *des édifices de pierre*. Ce seul fait nous permet d'entrevoir toute une période primitive, où de longs siècles de barbarie sont tristement tombés les uns après les autres, et, par conséquent, de supposer une race d'émigrants, qui apportèrent avec eux de régions lointaines cette organisation sociale si bien établie, ces arts si développés, et surtout cette idée si remarquable d'un seul Dieu, d'un esprit créateur par la parole, comme le Verbe de l'Évangile. Le premier fait que nous connaissons du premier de ces rois est un acte de civilisation. « Le « Pirhua réunit ses parents, qui étaient devenus fort « nombreux,.... leur ordonna d'*aplanir* le terrain, d'al- « ler chercher des pierres, de construire des maisons « et de fonder une cité (2) : ses ordres furent fidèle- « ment exécutés (3). » Nous trouvons réunis dans ces quelques lignes tous les faits qui indiquent un état avancé de civilisation : le nivellement du sol, le travail de la pierre, l'organisation du mécanisme administratif

(1) Montesinos, p. 93.

(2) *Cuzco* veut dire *ville*, édifice, nivellement, architecture; voyez la racine *cuski* dans *Tschudi*, page 177.

(3) Montesinos, p. 7.

qu'exige le mouvement des villes, sans parler de la construction des temples et des palais. Le même prince dicta des lois et institua pour la justice civile *un tribunal de contentieux* (1); répartit les terres, fit fleurir l'agriculture, encouragea l'élève des troupeaux, et laissa un empire heureux, riche et puissant. Le culte dont il dota ses sujets était si parfait que Montesinos n'hésite pas à y reconnaître celui que Noë (*l'aïeul de Pirhua!*) avait enseigné à ses fils. « Par le nom d'Illaticsi-Huiracocha on désignait « le même dieu que le Jéhovah des Hébreux (2). »

Le même auteur, qui place ce roi soixante années après le déluge, dit que les Amautas lui donnaient soixante années de règne et plus de cent de vie; si cette dernière assertion est vraie, il aurait saisi le pouvoir vers l'âge de quarante ans. Mais quand on considère quelles sont les conditions de la vie humaine, on ne peut s'empêcher de reconnaître dans toute cette narration une légende et rien de plus. S'il avait été en effet le père des tribus qui colonisèrent une terre déserte avant lui, soixante années ne lui auraient pas suffi pour la peupler de ces nations politiques et civilisées que nous voyons se mettre en mouvement lorsque son fils lui succéda. Nous devons donc placer une longue série de générations entre ces deux rois de la légende péruvienne pour donner à la population le temps de se condenser et aux germes de civilisation qu'il avait déposés en elle l'espace nécessaire pour lever et produire le degré de culture que nous présente la tradition. Cette hypothèse tire une

(1) Montesinos, p. 7.
(2) *Id.*, p. 8 et 9.

nouvelle force de la lecture du chapitre second de Montesinos. « Manco-Capak succéda à son père Pirhua-« Manco. *Les quatre nations* qui le reconnaissaient pour « souverain lui prêtèrent serment. Son pouvoir et l'éclat « de sa domination inspirèrent de la jalousie aux *peuples « voisins, qui commencèrent à rechercher* quels étaient la « véritable origine et les titres de Manco-Capak et *de « son père* (1). »

En ce temps-là le dieu de Cuzco ne s'appelait pas encore Huiracocha, mais *Pirhua*, comme nous l'avons vu plus haut; le nom même d'Illaticsi-Huiracocha n'est autre chose qu'un développement de Pirhua. L'ensemble des quatre mots qui le composent a précisément le même sens que *le grand dieu Pirhua* ou le grand dieu *Feu*, orient, lumière, esprit de l'espace, verbe de la parole divine; ce fait prouve bien qu'au fond toutes les tribus civilisées du Cuzco rendaient un culte au feu atmosphérique, sous le nom de Pirhua, et qu'elles avaient des temples pour l'adorer, des prêtres et des oracles pour le consulter. La légende des Pirhuas telle qu'elle nous a été transmise par Montesinos est donc le tableau d'un état presque complet de cette civilisation primitive, et non pas le reflet d'une époque de barbarie; elle est, comme les traditions de la Grèce et de Rome, un *simple épisode dans l'histoire de la fusion de plusieurs tribus congénères*.

Les vieillards des tribus voisines décidèrent en conseil qu'il valait mieux prendre les voies de conciliation avec les puissants rois de Cuzco, dont ils reconnais-

(1) Montesinos, p. 12.

saient le pouvoir supérieur, et envoyèrent une ambassade au Pirhua pour lui proposer une alliance et l'engager à prendre comme femme la fille d'un des principaux caciques de l'assemblée. L'ambassade portait avec elle *de riches présents consistant en vases d'or et d'argent et en tissus de laine fort précieux* (1), ce qui suppose un état de civilisation assez avancé, car le travail des métaux ne se fait que chez les peuples où la vie civile et intellectuelle est de longue date établie et maintenue par des lois précises. Après avoir consulté ses devins et son conseil de vieillards, Manco finit par accepter les conditions qu'on lui faisait, et, au lieu d'une seule qu'on lui proposait, prit pour femmes « *et racine des rejetons de sa pos-* « *térité toutes les filles* des chefs voisins ». Il combla les ambassadeurs de présents *plus riches et mieux travaillés* que ceux qu'il avait reçus, pour eux-mêmes et pour les épouses qu'il choisissait. Ce récit nous présente, sous une autre forme, le même fond que la légende romaine des Sabines; on ne refusera pas néanmoins de convenir que les progrès moraux et civils de la race américaine forment un contraste parfait avec la violence inique et barbare dont porte témoignage la légende italienne. Montésinos n'a pas d'ailleurs la prétention de donner comme histoire réelle ces lointains échos des temps primitifs; loin de là, il leur attribue le caractère de simple tradition et se borne à remarquer, ce qui est le point capital, qu'il les emprunte aux souvenirs des races indigènes. « Les poëtes péruviens, dit-il, comme « les poëtes grecs et latins, ont inventé à propos de

(1) Montesinos, p. 19.

« tout cela une multitude de fables. » La légende péruvienne, intéressée naturellement à conserver pur le sang de ses héros, prétend que l'union du Pirhua avec les filles des princes voisins ne put se consommer. Durant les préparatifs du mariage, de nombreuses tribus étrangères apparurent soudain; les unes descendaient des Andes et venaient des côtes d'Arica, les autres sortaient de la province de Collasuyu, sur les bords du lac de Titicaca. Cette invasion, loin de rendre courage aux tribus jalouses des Pirhuas, les effraya au point de resserrer l'alliance encore nouvelle. Sans attendre l'ennemi, elles abandonnèrent leur territoire et se réfugièrent dans le pays de Cuzco, pour lutter avec toutes leurs forces unies et sauver au moins la cité sainte. Les haines dynastiques ne leur avaient point fait oublier la communauté de civilisation et de religion qui les unissait aux conquérants de Cuzco.

Le danger pourtant n'était pas si considérable qu'on le pensa d'abord. Les étrangers étaient des hommes *laborieux* et *pacifiques*. Chassés de leurs foyers par des tribus barbares, ils venaient chercher la protection du Pirhua et lui demandaient seulement des terres : ils comptaient s'y établir avec leurs familles et leurs troupeaux. C'était les Atumurunas, ces représentants d'une antique civilisation dont on admire encore aujourd'hui les restes à Tiia-Huanuk. Manco et ses alliés se rassurèrent donc. « Ils peuplèrent les provinces de Poma-« cocha (désert des lions), de Quinoa (des arbustes), de « Quaytara (maritime) et de Chachapoyas. » Cette légende des Atumurunas, ou peuples saints d'Ati, est du plus haut intérêt pour l'étude des antiquités péruviennes,

et remonte évidemment aux temps les plus reculés de la race. Les monuments de ces peuples, dont nous possédons aujourd'hui encore des restes immenses, nous prouvent qu'eux aussi ils eurent leurs siècles de grandeur et de gloire, sous un gouvernement théocratique. Garcilazo lui-même, tout préoccupé de faire de la dynastie des Incas le noyau créateur de la civilisation du Pérou, reconnaît dans ces monuments les débris d'une race antérieure qui depuis longtemps n'avait déjà plus d'histoire (1).

C'est donc par erreur que M. Brasseur de Bourbourg semble considérer ces monuments et la civilisation qu'ils représentent comme contemporains des troubles qui amenèrent l'élévation des Incas. Le texte d'Herrera, sur lequel il appuie son opinion, n'entend nullement parler des Atumurunas, et renferme simplement le vague souvenir des invasions que les Cochabambinos, sous le commandement de Zapalla (2), firent dans le Pérou au temps des rois de Tambo-Toko. C'est aux seuls Atumurunas qu'il faut attribuer la construction des monuments du Pérou. « Les Indiens de Quito rapportent « qu'à diverses reprises ont vit arriver du Sud et du « Nord des populations nombreuses, les unes par mer « et les autres par terre; elles peuplèrent d'abord les « côtes, et, s'enfonçant ensuite dans l'intérieur, finirent « par remplir tout le vaste empire du Pérou. » Ces émigrants se répandirent dans toutes les provinces voisines, où ils étaient reçus par des races analogues,

(1) Garcilazo, *Com. Reales*. Vol. I, lib. III, cap. I.
(2) Herrera, Déc. V, liv. III et VI.

qui parlaient leur langue et avaient leurs croyances.

Aussi les alliés de Pirhua, qui s'étaient réfugiés à Cuzco, une fois passée la première terreur, retournèrent dans leurs domaines et tentèrent d'attirer, par tous les moyens possibles, la plus grande partie de cette population laborieuse (1). Ces événements ne furent pas, ce semble, l'ouvrage d'un seul jour : la légende qui nous avait montré Manco Pirhua encore jeune au moment de l'invasion, nous dit que le temps s'écoula en négociations pendant lesquelles moururent successivement tous les acteurs primitifs du drame, y compris le roi lui-même. Le pouvoir tomba entre les mains de Huayna-Cava Pirhua, « premier de ce nom et troisième roi du « Pérou (2). » La phrase *premier de ce nom* s'applique nécessairement à Huayna-Cava; Huayna-Cava II appartenait à la dynastie Inca et fut le père d'Atahuallpa et de Huascar.

Huayna-Cava Ier, dès son avénement, eut à soutenir une longue lutte contre les peuples voisins, qui ne supportaient qu'avec peine la suprématie des Pirhuas de Cuzco. Il fut malheureux, et les Amautas avouaient que ses fils eux-mêmes restèrent aux mains des vainqueurs. Mais, par une de ces fictions dont la poésie des peuples primitifs n'est jamais avare, ils faisaient intervenir un miracle qui suspendait la catastrophe et rétablissait la suprématie des souverains légitimes. Un des princes prisonniers se met à pleurer du sang : les vainqueurs s'effrayent, rentrent en eux-mêmes, rendent les fils à

(1) Montesinos, p. 27.
(2) *Id.*, p. 27.

leur père, et font une paix qui remplit tout le monde de joie. Un mariage vint bientôt resserrer plus étroitement encore les liens de l'alliance. Huayna-Cava, réalisant enfin les projets de son père, épousa Mama-Micay, ou plutôt Mama-Michcay (1), fille de Illako (2), roi des vallées de Lukay (3). On voit par ces noms que la langue quichua dominait alors et avait à peu près la même forme qu'aujourd'hui. Les Amautas affirmaient que les lettres alphabétiques étaient dès lors en usage; la nation avait des astronomes qui savaient calculer les temps et qui, ajoute Montesinos, enseignaient la jeunesse « comme le font aujourd'hui encore les Amautas. »

Après soixante années de règne Huayna-Cava mourut, laissant le trône à son fils aîné, Sinchi-Cosque (4). Celui-ci dut lutter encore contre les peuples voisins, qui refusaient de voir en lui le prince légitime, parce qu'il n'était pas le fils de Mama-Michcay. La jeunesse du nouveau roi semblait leur assurer une victoire facile : le Pirhua néanmoins triompha d'eux et les extermina. De retour à Cuzco, fidèle à son nom, il termina le temple magnifique du Soleil, commencé par son père, et consacra tous ses soins à l'embellissement de la cité. Il ordonna que l'on construisît désormais toutes les maisons en pierre de taille, et fit venir des blocs gigantesques qui lui servirent à bâtir de vastes édifices. « Les ou-
« vriers péruviens d'alors savaient, dit Montesinos,
« ajuster les matériaux de telle manière que j'ai vu de

(1) La jóven madre.
(2) De ILLA, lumière; ILLAK, le resplendissant.
(3) LLOKAY, hauteurs, montagnes.
(4) Le fort constructeur ou l'inexpugnable fortificateur.

« ces murailles qui paraissaient une seule pierre. » L'agriculture attira également son attention et fit sous son règne les plus grands progrès : le premier, il imagina d'atteler des llamas à la charrue. Enfin (c'est ici Montesinos qui parle), comme il vécut mille ans après le déluge, ce fut lui qui ferma le premier cycle chronologique du Pérou : de là son titre de PACHAKUTI, ou PACHAKUTEK, qui signifie réformateur du cycle. Ce règne glorieux se termina malheureusement par un désastre. Les tribus des ANTI-HUAILLAS (1), qui occupaient une partie considérable du territoire qu'on nomme aujourd'hui Pérou, se trouvaient gouvernées par deux frères audacieux, GUAMAN-HUAROKA (2) et GUAKOS-HUAROKA (3), qui avaient déjà soumis par leur vaillance les provinces de CUNTISUYU, TOKAISUYU, COLLASUYU et le pays des CHIRIGUANOS. Encouragés par ces premiers succès, ils se révoltèrent contre *Sinchi-Cosque*. Le vieux roi, surpris au sein d'une paix profonde, dut abandonner la cité sainte et se réfugier à quatre lieues de Cuzco, dans la forteresse de *Iakra-Huana* (4). C'en était fait de lui si le plus jeune de ses fils n'eût relevé sa cause. Ce prince, qui se nommait Inti-Kapak, était, suivant la tradition, le plus brave et le plus sage des hommes de son temps. Quand son père quitta la ville, Inti-Kapak, au lieu de perdre courage, assembla ses amis, les remplit de son ardeur et sut leur inspirer une foi profonde dans le Soleil, le père de sa race, et dans Illa-tiksi-Huira-Kocha,

(1) Mot à mot, race orientale des Andes : ILLA, lumière; HUA, race.
(2) HUAMAN, faucon; HUA-ROKA, de race forte.
(3) HUAKO, dent, prise.
(4) CHAKRA-HUANA, la ferme, l'entrepôt des tissus.

le dieu de la nation. Les quelques hommes résolus qu'il avait réunis attaquèrent les hordes indisciplinées des envahisseurs, les dissipèrent et s'emparèrent des chefs de la révolte. Après sa victoire, Inti-Kapak se fit un point d'honneur d'être généreux et magnanime. Il pardonna à tous les rebelles, sans rien exiger d'eux qu'un renouvellement de leur serment de vasselage. Bientôt après, son père, accablé de vieillesse, abdiqua en sa faveur et lui transmit cette couronne qu'il avait si vaillamment sauvée.

Avec *Inti-Kapak* commence pour le royaume de Cuzco une époque de grandeur et d'éclat incomparable. Le pouvoir des Pirhuas n'est plus désormais contesté par leurs voisins. Le roi de Huitara, qui s'était distingué par sa haine contre leur race, se défit de toutes ses idoles et embrassa la religion dominante; il demanda même qu'on lui envoyât des ouvriers pour construire un temple au Soleil sur le modèle du temple de Cuzco et pour enseigner à ses sujets la façon de travailler la pierre. Les autres caciques du voisinage, ralliés enfin à l'empire, envoyèrent leurs fils à la cour du roi pour les faire élever dans les maximes de la civilisation péruvienne. Le Pirhua, de son côté, mit tous ses soins à régler les lois et les cérémonies du culte, qui, nous dit la légende, étaient encore un peu barbares. Il décréta qu'Illa-tiksi-Huira-Kocha et le Soleil son ancêtre seraient révérés comme dieux suprêmes, mais s'abstint toutefois, par politique, de condamner et de persécuter les dieux des tribus étrangères. Il divisa en deux quartiers la capitale et les autres cités de l'empire; chaque quartier eut cinq rues dans lesquelles il distribua la population, en tenant

compte *du rang de chaque Indien et de l'office qu'il remplissait.* En même temps il réunit à Cuzco et dans les autres villes la partie des tribus provinciales qui n'était pas nécessaire aux travaux du labourage et de la pâture, et fonda une administration basée sur le cens le plus rigoureux et le plus exact qui se soit probablement vu dans un peuple quelconque.

« Il divisa ainsi toute la nation en centuries, que l'on « nomme, dans la langue du pays, Pachacas. Chaque « centurion commandait à cent personnes. Un hurango « commandait à dix centurions; un hunnos à dix hu- « rangos. Au-dessus de ces derniers était un tocricroc « ou vice-roi : ce mot signifie proprement inspecteur. « C'était ordinairement un proche parent du roi ou un « de ses grands favoris. Le tocricroc communiquait « aux hunnos les ordres du roi, et ils allaient ainsi « de bouche en bouche jusqu'aux centurions. Il pu- « nissait les coupables et maintenait l'ordre et la paix. « Les choses de peu d'importance étaient décidées par « les centurions et les hurangos; mais pour les affaires « graves on en référait au roi, qui seul pouvait infliger « la peine de mort ou une punition sévère (1).

« Il fallait être âgé d'au moins vingt-six ans pour « remplir les charges inférieures, mais les hunnos et « les tocricrocs devaient en avoir au moins cinquante. « Ils envoyaient tous les ans au roi l'état de la po- « pulation, et distinguaient combien il y avait de vieil- « lards, de jeunes gens et d'infirmes. On donnait à

(1) Cette division par décuries et centuries est expliquée fort longuement par Garcilazo, liv. II, chap. XI et suiv.; Acosta, liv. VI, chap. XIII.

« ces derniers les secours dont ils avaient besoin. On « obligeait les jeunes gens à se marier dès qu'ils avaient « atteint l'âge de vingt-six ans, et les jeunes filles dès « qu'elles en avaient quinze. Celles qui s'y refusaient « étaient renfermées pour devenir prêtresses du Soleil « ou pour servir les prêtresses; nous verrons que cela « dégénera plus tard en prostitution. On les nommait « ana-kunas ou mamaconas, c'est-à-dire femmes au ser- « vice du Soleil.

« Il établit une autre loi qui s'observe encore fidèle- « ment aujourd'hui. Il ordonna, sous les peines les « plus sévères, que les habitants de chaque province « eussent à porter un signe distinctif qui pût les faire « reconnaître; les uns devaient porter leurs cheveux « tombants, d'autres les tresser; les autres devaient « y placer un morceau d'étoffe, quelques-uns attacher « une frange autour de leur tête. » — De cette manière, on connaissait à l'instant à quelle province appartenait un Indien. Les hommes du sang royal se perçaient les oreilles et y plaçaient de grands anneaux d'or et d'argent; c'est pourquoi les Espagnols leur donnèrent le nom d'Orejones.

Les femmes se distinguaient par le vêtement et la chaussure, et il n'était pas permis aux femmes d'une province de prendre le costume de celles d'une autre, et surtout celui des femmes de Cuzco, que l'on nommait Pallas.

Un des traits les plus notables du droit administratif créé par ce Pirhua fut la loi par laquelle il ordonna que dorénavant les rois devraient résider dans la capitale de l'empire, afin de pouvoir surveiller rapidement l'expé-

dition des affaires publiques. « Inti-Kapak mit en état « tous les chemins ; il établit sur chaque route des chas- « quis ou courriers. Il fit construire le long des che- « mins, de lieue en lieue (les lieues équivalent à deux « lieues d'Espagne), deux ou trois tambos ou huttes (1). « Dans chacun de ces tambos il y avait un ou plusieurs « chasquis qui se tenait sans cesse prêts à relayer ce- « lui qui arrivait, et de cette manière les nouvelles « circulaient avec la plus grande rapidité. L'entretien « de ces chasquis était à la charge de la province. On « les changeait tous les mois, car c'était un travail fort « rude. La manière dont le roi transmettait ses mes- « sages aux gouverneurs a subi la même variation que « la civilisation du pays. Tant que l'on connut l'usage « des lettres et des chiffres, on écrivit sur des feuilles « de bananier. Les chasquis se les passaient de main « en main jusqu'à ce qu'elles fussent remises au roi ou « aux gouverneurs à qui elles étaient destinées. Quand « l'usage des lettres eut été perdu, ils apprenaient par « cœur l'ordre ou la nouvelle qu'ils devaient trans- « mettre, et se la répétaient les uns aux autres. Avant « d'arriver au tambo, le chasqui jetait de grands cris « pour avertir celui qui devait le remplacer; celui-ci « l'attendait devant le tambo et repartait aussitôt. Les « nouvelles arrivaient si vite de cette manière qu'elles « faisaient cinquante lieues du pays en trois jours. »

Au progrès matériel se joignit le progrès moral. Inti-Kapak fonda des écoles militaires, des cours scien-

---

(1) Voyez, sur l'établissement des chasquis ou courriers, Acosta, liv. VI, chap. XVII.

tifiques et un système complet d'enseignement professionnel (1).

Il régna cinquante ans, et l'historien le place entre l'an 1500 et l'an 1600 avant Jésus-Christ. Les Amautas toutefois le reculaient plus loin encore, et Montesinos lui-même avoue le fait; mais pour justifier cette inexactitude, il en appelle à la Bible et aux conciles : leurs décisions sont, dit-il « un article de foi qui nous oblige « à prendre le déluge comme point de départ et comme « dernière barrière. » A l'âge de cent ans et plus il se retira dans le temple du Soleil pour y vivre comme un saint, et laissa l'empire à son fils, Manko-Kapak II.

Déjà sous le règne d'Inti-Kapak perçait l'influence de l'esprit théocratique; le culte d'Illa-tiksi-Huira-Kocha et du Soleil, son ministre, apparaissait comme la constante préoccupation des hautes castes. Les Amautas, astrologues et interprètes de la théologie astronomique sur laquelle repose ce culte dominent sous le règne de Manko-Kapak II. Tandis que toutes les parties de l'empire se relient par des réseaux de grands chemins, qu'on aplanit les montagnes et que des escouades nombreuses d'employés et de travailleurs veillent au soin des routes, le sacerdoce s'organise sous la règle de la vie monastique et de la chasteté la plus sévère et la plus rigide. Un incident fortuit vint montrer combien était puissante déjà l'autorité des prêtres. Une expédition vers le Tucuman achevait de s'accomplir, quand deux comètes fantastiques apparurent au ciel et troublèrent la glorieuse quiétude du souverain. L'une

(1) Montesinos, p. 61.

d'entre elles avait la forme d'un lion, l'autre celle d'un serpent; deux éclipses, une de soleil et l'autre de lune redoublèrent la terreur. Pour savoir les volontés du ciel, le roi réunit les Amautas et leur demande un oracle, abdiquant ainsi entre leurs mains le pouvoir moral dont il est revêtu. Les Amautas décidèrent que ces présages annonçaient de grands malheurs. D'horribles châtiments et des maux affreux menaçaient la nation, le chaos du monde physique et la barbarie étaient imminents : les maladies contagieuses, la sécheresse, la stérilité, devaient dépeupler la terre. Tous les fléaux prédits s'accomplirent en effet. L'empereur mourut au milieu de la désolation générale, et les rois ses successeurs abandonnèrent Cuzco pour se retirer à l'intérieur des Andes.

Depuis ce moment, la tradition nous montre partout la prépondérance de la caste sacerdotale. Elle parle de rébellions châtiées, de maux cruels, mais non spécifiés, qui durent jusqu'au rétablissement de la suprématie de Cuzco, sous un roi qui est évidemment Amauta, bien qu'on ait essayé de le relier par une formule indécise à la dynastie antérieure (1). Quant à moi, je tiens pour certain que les oracles fatidiques du ciel et les calamités qui fondirent sur le Pérou à cette époque mirent fin à la race des Pirhuas et amenèrent l'élévation de la caste des Amautas.

Les indigènes qui renseignèrent si bien Montesinos convenaient que l'avénement du jeune Inti-Kapak-Amauri ne se fit pas sans une violente opposition. Avec

(1) Montesinos, p. 73.

un régime aussi absolu que celui qui pesait alors sur le Pérou, on ne voit pas bien quels moyens aurait pu employer cette opposition pour se faire jour et pour obtenir du roi qu'il déshérità son successeur, sous prétexte de désordre et de corruption, à moins qu'elle ne trouvât son appui dans une caste toute-puissante et ne provînt du sacerdoce. Le prince s'exila, mais pour se réconcilier avec ses ennemis; il réunit autour de lui des forces considérables, acheva la soumission du pays, et soumit au sud le pays des Collas et des Charkas. Ces victoires lui concilièrent les esprits, et il recouvra tous ses droits à la succession de son père, sans doute après avoir triomphé des résistances que lui avaient opposées les prêtres.

Suivirent deux règnes qui occupèrent un espace de cent ans et laissèrent peu de souvenirs; la légende note cependant l'augmentation prodigieuse des Huakas et des temples, signe non équivoque de la suprématie sacerdotale. Le monarque suivant, à la manière des rois qui amenèrent la ruine de Babylone, vécut au sein des plaisirs jusqu'au moment où les voix fatidiques du destin vinrent le surprendre au milieu de ses débauches, et lui annoncer l'invasion d'une nation nombreuse qui occupait déjà toutes les rivières et toutes les vallées de l'empire.

Ces étrangers étaient venus par mer dans de grands canots; leur corps était gigantesque, leurs coutumes abominables; ils pratiquaient la sodomie d'une façon si éhontée que les tribus vaincues avaient dû fuir pour se soustraire à leurs embrassements. Cette invasion n'était toutefois qu'un prélude et précéda de peu l'arrivée

d'une multitude d'autres tribus étrangères (1). Les nouveaux venus ne dépassèrent pas les sierras orientales, et se contentèrent d'occuper les vallées et les côtes du Pérou. Ils avaient beaucoup d'analogie avec les races primitives qui entrèrent dans l'empire au temps du second Pirhua et qui s'appelaient Atumurunas; mais la légende ne confond pas ces deux nations au point de les faire contemporaines, comme le voudrait l'abbé Brasseur de Bourbourg; elle leur assigne, au contraire, à chacune des époques entièrement différentes.

Les rois de Cuzco ne tentèrent pas de recouvrer les provinces perdues, et la légende nous laisse soupçonner que l'empire passa par toute une série de changements et de réformes essentielles, jusqu'à la mort d'un Pacha Kutek qui semble destiné à clore une période chronologique. Ce cycle se termina comme il avait commencé, sous un Pirhua dont le règne fut, selon les Amautas, nul et insignifiant : autant les débuts de la dynastie avaient été glorieux, autant sa fin fut triste et menaçante.

DYNASTIE DES AMAUTAS.

Au dernier Pirhua succéda Lloke-tiksak-Amauta (2). Qu'il soit bien, comme son nom l'indique, un chef de dynastie, le texte même de l'historien le prouve sura-

(1) Montesinos ou son traducteur M. Ternaux-Compans écrivent ce nom *Lloqueti-Sagamauta*. C'est une faute évidente. Les syllabes *ti* et *sag* doivent être réunies et former un mot indépendant *tiksak*, de *tikti*, fonder. Le nom complet signifie : le fondateur de la dynastie Amauta.

(2) Montesinos, p. 74.

bondamment. Montesinos, en introduisant chaque roi, ne manque jamais, d'ajouter la mention de « *fils du précédent.* » Ici, au contraire, il n'indique nullement l'ascendance du nouveau souverain. *Lloque-tiksak-Amauta* fut d'ailleurs, suivant la tradition, un prince fort sage, et non-seulement lui, mais aussi son fils KAYA-MANKO-AMAUTA, et son petit-fils HUASKAK-TITUPAK, et le fils de celui-ci, MANKO-KAPAK-AMAUTA. Des réformes dans l'armée signalèrent toute cette période ; une nouvelle tactique, une nouvelle discipline, de nouvelles armes furent inventées et successivement perfectionnées. Des revues et des exercices continuels, des récompenses éclatantes et des châtiments sévères vinrent rendre à la race énervée son antique vigueur, et « c'est ainsi, dit la chro-« nique, que l'art de la guerre fit au Pérou d'immenses « progrès (1). »

Le gouvernement et l'administration furent de même réorganisés : un conseil d'hommes instruits fut institué sous la présidence du roi. Manko-Kapak, ajoute Montesinos, reçut le nom d'Amauta, parce qu'il était un astronome fort savant. C'est là une erreur. Son grand-père et son aïeul, sans être pour cela des astronomes, avaient porté le même nom, qui était celui de leur race et de la caste dont ils étaient sortis. Le règne du petit-fils de Manko-Kapak, KAYO-MANKO, fut des plus agités. Les *Chiriguanos*, les habitants du *Tucuman* et du *Chili*, se soulevèrent contre le Pérou. Le roi mourut pendant la guerre et laissa la couronne à un prince que Monte-

(1) Montesinos, p. 85 et 86.

sinos appelle MARASKO-PACHAKUTEK. Le premier de ces deux noms est évidemment corrompu et doit s'écrire sans doute MARA-ASCHA-PACHA-KUTEK, grand justicier et réformateur. Ce règne fut prospère. Le prince sut contenir les étrangers; mais la corruption et l'idolâtrie régnaient dans le pays et rendaient toutes les victoires inutiles.

Avec le deuxième successeur de MARA-ASCHA-PACHA-KUTEK, LLUKI-YUPANQUI, commence toute une série de Yupanquis qui essayent de renouer les traditions des Pirhuas. Le cinquième d'entre eux réunit en lui toutes les qualités que la légende place dans chacun des autres. Il montre un génie belliqueux et remporte de grandes victoires, mais sans qu'on dise contre qui; il remet en vigueur les anciennes lois qui étaient tombées en désuétude, et en établit aussi de nouvelles, qu'il sait faire observer inviolablement. Il révoque la loi de son prédécesseur KAPAK-AMAUTA, qui faisait commencer l'année à l'équinoxe du printemps, et ordonne qu'on la compte dorénavant à dater du solstice d'hiver; aussi est-il le quatrième roi qui reçoive le surnom de Pachacuti. Les Amautas placent cette restauration en 278 avant Jésus-Christ, et déclarent que tous les rois ses successeurs continuèrent les travaux astronomiques commencés par lui. Aussi ce temps se présente à nous comme une période de tranquillité et de paix durant laquelle les fondements de l'empire furent de nouveau consolidés. Les affaires reprirent leur cours régulier, et les années s'écoulèrent sans amener ces grands événements qui seuls ont le privilége de laisser une trace dans la mémoire des hommes.

Cependant les tribus qui environnaient le Pérou s'agitaient au fond de leurs déserts et, sans que nous sachions pourquoi, débordaient périodiquement sur l'une des frontières de l'empire; il fallait sans cesse les surveiller et les repousser. L'ardeur belliqueuse de ces voisins turbulents produisit un résultat inattendu : les nations civilisées, qui jusqu'alors avaient défendu victorieusement leur indépendance contre le monarque de Cuzco, se placèrent sous sa protection, par crainte des barbares, et augmentèrent ainsi sa puissance. Avec des fortunes diverses, les princes péruviens maintinrent pour un temps plus ou moins long l'intégrité de l'empire; mais au temps de Titu Yupanqui, le successeur de la série des Amautas, ce reste de grandeur disparut soudain.

La ville de Cuzco et les provinces étaient, dit la tradition, remplies de crainte et d'effroi. Toutes les nuits on voyait des météores et des comètes. Des tremblements de terre renversaient les édifices; mais ce qu'on redoutait surtout, c'était l'invasion de tant de nations diverses qui menaçaient de détruire le royaume et de réduire en esclavage ses habitants. Le roi, affligé, ne cessait d'offrir des sacrifices aux dieux; mais les sorciers et les prêtres déclarèrent d'un commun accord que les entrailles des victimes ne lui offraient que de mauvais pronostics, et que le Chilhi (c'est ainsi qu'ils nomment la mauvaise fortune) se déclarait contre lui en toutes choses. Bientôt, les barbares des frontières renouvelèrent leurs invasions, et les provinces, démoralisées par l'action énervante d'une civilisation corrompue, mal défendues par des princes impuissants, tom-

bèrent dans une confusion épouvantable. Pour comble de malheur, le roi fut tué dans une bataille. Aussitôt, « chaque province proclama un roi, et il régna un tel « désordre à Cuzco qu'il devint impossible d'y vivre et « que cette ville devint bientôt déserte (1). » Les Amautas, du temps des Incas, prétendaient que la famille royale s'était réfugiée à TAMBO-TOKO (2), où elle continua de régner sur un petit nombre de fidèles sujets, conservant ainsi le germe de la dynastie légitime. « Les prêtres seuls demeurèrent à Cuzco, ne voulant pas abandonner le temple du Soleil (3). » Avec la caste principale de l'empire restèrent dans cette ville la tradition de la civilisation antique et le germe d'une civilisation nouvelle qui allait bientôt refleurir.

Toutefois certaines conquêtes de la civilisation antérieure périrent entièrement dans le naufrage. « C'est « pendant ce bouleversement que se perdit l'usage « des lettres et de la commune écriture (4). » On conserva l'écriture énigmatique des Quipus, dont les seuls Amautas avaient la clef. Aussi la caste sacerdotale, qui y trouvait son compte, fit tout son possible pour entretenir cette bienheureuse ignorance. Entre autres réponses que les prêtres d'Illatiksi Huira-Kocha transmirent à l'un des rois de Tambo-toko, TOPA-KAURI-PACHAKUTEK, s'en trouve une où il est dit que l'usage des lettres avait été cause de la peste, et que leur rétablissement occasionnerait beaucoup de mal-

(1) Montesinos, p. 113.
(2) Littéralement : le *lieu-refuge*.
(3) Montesinos, p. 113.
(4) Montesinos, p. 113.

heurs. Le roi défendit donc, sous les peines les plus sévères, *de se servir de quilcas* (parchemin préparé pour écrire) ni de feuilles de bananier, non plus que de tracer aucun caractère. Cette loi fut si strictement exécutée, que jamais depuis les Péruviens n'employèrent les lettres. Un Amauta ayant inventé, quelques années après, une nouvelle espèce de caractères, fut brûlé vif, par ordre du prince. Cette sage mesure n'arrêta point cependant les invasions étrangères. Nulle province n'échappa aux pillards et le refuge de Tambo-toko ne mit pas les rois eux-mêmes à l'abri de leurs coups. Quand les barbares arrivaient, le roi les recevait de son mieux; ses sujets se mêlaient à eux, mais évitaient leurs vices et leur idolâtrie.

L'état du Pérou empirait chaque jour; les rois de Cuzco n'étaient plus rois que de nom; la civilisation était détruite et le pays *redevenait sauvage*. Toutes ces hontes et toutes ces misères provenaient de deux vices infâmes, la bestialité et la sodomie. Les femmes surtout étaient offensées de voir la nature frustrée de tous ses droits. Elles pleuraient ensemble dans leurs réunions sur le misérable état dans lequel elles étaient tombées, sur le mépris avec lequel elles étaient traitées : « le « monde était renversé; les hommes s'aimaient et étaient « jaloux les uns des autres. » Elles cherchaient, mais en vain, les moyens de remédier au mal; elles employaient des herbes et des recettes diaboliques qui leur ramenaient bien quelques individus, mais ne pouvaient arrêter les progrès incessants du vice. Cet état de choses constitue un véritable moyen âge, qui dura jusqu'à l'établissement du gouvernement des Incas.

DYNASTIE DES INCAS.

Il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage d'exposer tout au long le peu que nous savons sur cette dernière dynastie du Pérou. Le mythe et la fable entrent pour beaucoup dans les données que nous avons sur l'origine des Incas, soit que nous adoptions le récit altéré de Garcilazo, soit que nous cherchions la vérité dans les transcriptions fidèles que Montesinos nous a faites de tout ce que disaient les légendes à ce sujet. Avec ces nouveaux princes la civilisation paraît s'être rétablie sur le fond primitif. Le culte reposa sur les mêmes bases et se célébra dans les mêmes temples; la langue recouvra son influence et redevint d'un usage général, si tant est qu'elle ait jamais cessé d'être parlée par tout l'empire. Pendant ces périodes de trouble et de désolation il semble, en effet, qu'elle n'ait pas disparu ou même qu'elle ne se soit jamais affaiblie : tous les noms des rois Amautas qui régnèrent en ces temps malheureux sont purement quichuas et trouvent leur racine dans les patois parlés aujourd'hui depuis Córdoba del Tucuman jusqu'au plateau de Bogota. Seule donc, au milieu de la barbarie universelle qui envahit l'empire, elle persista invinciblement, et finit par rétablir le véritable lien entre le passé et le présent du Pérou. Tout le reste des faits que rapportent les Amautas, conservation de la dynastie antique dans une province, victoires des rois de Tambotoko, etc., ne sont probablement que des fictions inventées par la poésie pour consoler l'orgueil national

offensé par tant de malheurs et par tant de hontes. L'histoire réelle devait raconter les événements d'autre façon.

Il est tout naturel que les tribus barbares aient respecté les traditions de la cité sainte de Cuzco, dont le prestige s'étendait d'une extrémité à l'autre de l'empire; il est naturel aussi que le sacerdoce se soit gagné, par la pompe de son culte, le respect des nouveaux monarques barbares qui s'établirent dans l'empire, et les ait consacrés après la victoire; toutefois la légende elle-même n'osa pas lier l'histoire des Incas à celle des anciennes dynasties, jusqu'à Garcilazo, qui, en Espagne, altéra la tradition entière, lia SINCHI-ROKA avec MANKO-KAPAK, le deuxième Pirhua, et supprima d'un trait de plume quatre mille ans de l'histoire du Pérou.

La fraude, il est vrai, est facile à reconnaître. Ce n'est pas en moins de quarante ans que la dynastie des Incas aurait pu créer, comme l'affirme Garcilazo, la civilisation et la religion de tout un continent. Admettre un fait pareil serait aussi monstrueux que faire de Charlemagne le créateur de la civilisation moderne, sans tenir compte de Rome, de la Grèce et de toutes les origines orientales du monde classique. A ce titre, les légendes dont se sont fait l'écho Montesinos, Balboa, Velasco, Gomara, Zarate, Herrera et Garcia, méritent plus de confiance que les récits de l'Inca : on y trouve au moins la trace et le souvenir de la barbarie tumultueuse qui régna entre l'ancien et le nouvel empire. Quant à nous-mêmes, nous considérons ce moyen âge comme une époque sans chronologie assurée, mais nécessairement fort longue, car, pour réorganiser un empire civilisé, il

faut bien des années, parfois même bien des siècles.

Suivant Zarate et Montesinos, ce serait des régions australes situées au delà du lac de Titicaca que seraient sortis les Incas. « Dans toutes les provinces du Pérou, « il y avait des hommes puissants qu'on appelait « dans la langue du pays *Kurakas*... Ces chefs gouver- « naient leurs Indiens pendant la paix, et pendant les « guerres qu'ils avaient avec leurs voisins leur te- « naient lieu de capitaines. Longtemps il n'y eut pas « de chef qui commandât tout le pays; mais un jour, « du côté du Collao et par un grand lac nommé Titi- « caca, vint une race forte et belliqueuse que l'on « nomme les Ingas; le plus puissant d'entre eux fut « *Zapalla Inga* (1). » Suivant Zarate, *Zapalla* signifie seigneur unique; en réalité, ce mot a plusieurs sens dont l'un est *racine d'un arbre*, *origine d'une série*. L'ensemble du nom signifie donc racine, *chef de la famille des Incas* (2). Ce *Zapalla-Inga* ne fut jamais seigneur unique du pays; mais les Incas, ses descendants, « commencèrent à peupler la cité de Cuzco, subju- « guèrent peu à peu tout le pays et le rendirent tri- « butaire (3). »

Le témoignage d'Herrera n'est pas moins concluant en faveur des légendes recueillies par Montesinos que celui de Zarate. Malgré la multitude d'événements impossibles dont cet auteur a rempli les chapitres où il traite de ces matières, toutes les histoires de dieux, de

---

(1) *Istoria del demembr. y conq. del Peru*, cap. X.
(2) Sapi-ayllu-Inka.
(3) Zarate, *loc. cit.*

temples et de sacrifices qu'il rapporte, la légende de rois d'un éclat divin, les soulèvements de provinces qui, pour recouvrer leur autonomie, se convertissaient en républiques, sont des preuves évidentes que des traditions et des chants antiques avaient transmis jusqu'aux Espagnols le souvenir d'une civilisation antérieure. « Tout ce que les Indiens racontent de l'origine des « Incas, dit Herrera, ils le savent par tradition et par « des chants antiques. » Comme Zarate, au milieu de la confusion et de la barbarie de ces âges, il place un chef civilisateur qu'il appelle *Zapana Inca*, au lieu de *Zapalla*, comme le font Zarate et Gomara. Nous ignorons sur quelle autorité il s'appuie pour écrire ainsi ce nom : nous pouvons affirmer toutefois que l'échange de la labiale *ll* contre la nasale *n* n'est pas tout à fait inusité en Quichua, et que la forme *Zapana* a pu exister à côté de *Zapalla* dans certains dialectes indigènes (1). Nous proposerons de reconnaître dans ce Zapalla dont parlent tous les auteurs l'origine du Manko-Kapak de Garcilazo, car les racines de Kapa et Zapa peuvent très-bien se réduire à une seule forme et à un seul sens : le chef, le grand. Quant au pays d'où vint *Zapalla*, nous devons observer que si Herrera et Zarate le font sortir du centre même du continent américain, Gomara, tout en rapportant la même légende, assure cependant que, selon d'autres auteurs, la renaissance péruvienne aurait été commencée par le prophète *Huira-Kocha* et par une race qui vint de la mer.

Herrera, sans pourtant assigner une date précise, rap-

(1) V. partie grammaticale.

porte aux temps de l'origine des Incas l'invasion que firent les tribus chiliennes, sous les ordres d'un chef fameux nommé CARA, ou mieux K^aKARI, le brave. Les envahisseurs auraient soumis tous les pays du sud et se seraient étendus jusque sur les bords du lac de Titicaca. Ils y fondèrent, ce semble, un empire dont le siége fut à TAPK^aKARI, « le nid des braves, » dans la province bolivienne de *Cochabamba*. Ou bien les historiens ont dédoublé les faits et attribué à deux chefs différents, *Zapalla* et *K^aKari*, les actions d'un seul homme, ou bien ils ont confondu deux époques distinctes et placé dans le même temps deux des conquêtes que l'empire cuzquénien dut subir à de longs intervalles. En tout cas, c'est sans doute le souvenir de ce fait qui a déterminé M. Brasseur de Bourbourg à parler des admirables monuments de THA-HUAÑUK comme de constructions postérieures aux *Pirhuas* et contemporaines du moyen âge péruvien. Je ne crois pas qu'on puisse interpréter de la sorte la tradition rapportée par Herrera. La question ne peut, en effet, se présenter que de deux façons : ou les invasions des gens de *Cochabamba* furent d'une période primitive, ou elles eurent lieu dans l'époque de retour qui précéda les Incas. La première hypothèse est insoutenable, car les monarchies vassales créées par cette invasion subsistèrent jusqu'au temps de la grandeur des Incas, ce qui n'aurait pas eu lieu si elle se fût produite aux époques pirhuas. Comme le pouvoir de ceux-ci s'étendit dès la plus haute antiquité sur les provinces qu'on dit occupées par le chef chilien, les monarchies qu'il fonda ne purent exister *en même temps* et sur le *même* territoire que celles des Pirhuas. La seconde hypothèse est

donc la seule qui rende un compte exact des événements et des traditions.

De nouveaux peuples, entre autres les PURUHAS, dont le nom est curieusement analogue à celui des Pirhuas, sous la conduite d'un dieu KON, s'établirent sur le territoire de Quito et s'y rendirent indépendants du chef de Cuzco. Leur génie propre et leur langue étaient fort voisins de ceux des Quichuas; s'ils différaient primitivement de ces races primitives du Pérou, ils finirent par se confondre avec elles, au point de ne pouvoir plus en être distingués. D'autres tribus, également connues sous le nom de tribus KªKARI, comme les Chiliens du sud envahirent à la même époque toute la partie des côtes située entre *Manta* et le cap *Saint-François;* ils y fondèrent *Karanqui* sous les ordres de leur chef *Karan.* Tous ces peuples, au dire des historiens espagnols, venaient de l'Occident. « Les Indiens d'Yla et d'Arija racontaient, au « témoignage de Garcia, que jadis ils avaient coutume « de naviguer vers quelques îles situées fort loin vers le « Ponant; ils s'embarquaient sur des bateaux en cuir « de loup marin. » Le père Acosta rapporte la même tradition à peu près dans les mêmes termes, et Velasco confirme le témoignage des deux historiens que nous venons de citer.

Il y a dans la vie des peuples civilisés certaines époques où il semble que les tribus encore barbares, comme attirées par je ne sais quel instinct merveilleux, se donnent le mot pour multiplier leurs irruptions. Ce fut ce qui arriva au Pérou vers la fin des dynasties Pirhuas. Toutefois il paraît que les conquérants respectèrent et finirent même par adopter la langue antique

du pays qu'ils avaient envahi. Dans le moyen âge péruvien, la légende nous montre vaguement divers cultes et diverses religions qu'il est aujourd'hui assez difficile de distinguer. La plus caractéristique est celle du dieu Kon, dont nous avons expliqué déjà la nature; il nous suffira d'ajouter que sous toutes les légendes relatives à l'origine de ces cultes divers se cachaient sans doute les principaux faits de l'histoire de ces peuples envahisseurs; si nous les avions intactes, nous pourrions presque à coup sûr rétablir la série des faits qui signalèrent cette époque. Malheureusement elles furent toutes altérées par la politique des Incas, intéressés à se donner une origine surhumaine et un droit divin au gouvernement des peuples.

Du milieu de ces légendes mutilées qui, chacune à sa façon, nous révèlent les souvenirs confus du parti qui les inventa, ressort avec une réalité que l'on peut vraiment appeler historique la légende de l'Inka-Roka. Le texte en est malheureusement perdu, mais le résumé que nous en a laissé Montesinos garde encore des traces d'éclat et de poésie, et nous laisse deviner les qualités littéraires du poëme épique auquel elle avait donné naissance.

La mère du héros, pour le faire reconnaître fils du Soleil et roi de la terre, le conduit « à la caverne de « Chingana, qui est au-dessus de Cuzco et où était un « ancien temple du Soleil; puis répand le bruit qu'un « jour, au moment où Inka-Roka dormait sur un ro- « cher, le Soleil était descendu et l'avait enlevé en l'en- « veloppant de ses rayons et en disant qu'il le ramè- « nerait bientôt pour être roi de Cuzco; que ce jeune « homme était son fils et qu'il voulait lui donner ses

« instructions. On la crut; le bruit de cette histoire « merveilleuse se répandit, et tout le monde venait à la « maison de la mère pour s'informer de la vérité du fait.

« Quand le quatrième jour fut venu, la mère et la « tante du jeune prince passèrent toute la matinée à « faire des sacrifices au Soleil pour obtenir son retour. « A midi, Roka, vêtu de métal et de joyaux par sa « mère, se montra à l'endroit convenu, qui fut plus tard « un lieu sacré pour les Indiens; le soleil donnait sur « les plaques d'or et les pierreries, qui répandaient un « tel éclat que le sien en était presque obscurci.

« Il fut bientôt aperçu par les peuples, et la nou- « velle volant de bouche en bouche, tout le monde vint « le contempler dans cette espèce de transfiguration « miraculeuse. Mais il disparut bientôt à leur vue; ils « disaient que c'était certainement Roka, et que le roi « son père le montrait sous cette forme à la prière de « sa mère. Tout le monde courut la féliciter : elle les « remerciait et versait des larmes de joie, dissimulant « soigneusement la vérité; elle ne sortait pas du temple « et chacun s'y rendait à la fin la reconnaître pour l'é- « pouse du Soleil; on lui apportait tant de félicitations « sur le sort de son fils qu'elle fut obligée de feindre « une maladie pour se débarrasser de la foule. »

Quand elle fut plus libre, elle alla en secret trouver son fils et lui ordonna de se montrer de nouveau au bout de deux jours et de disparaître aussitôt (1). « Tout le monde attendait avec impatience ce qui « allait arriver. Le second jour Inka-Roka apparut trois

(1) Peralta, dans son poëme *Lima fundada* (*Lima*, 1732, 2 vol. in-4, chant II,

« fois de suite à la même place, couvert de ses plaques
« d'or, et se coucha ensuite dans une caverne, vêtu
« d'une tunique de diveres couleurs, bordée de bleu,
« avec un bandeau (huincha) bleu et cramoisi sur le
« front et des rubans de la même couleur autour des
« pieds. Il s'étendit sur un tapis sur lequel on voyait
« des figures d'animaux et d'oiseaux merveilleusement
« travaillées. Pendant ce temps, sa mère et sa tante
« annoncèrent à la multitude, qui s'était rassemblée
« non-seulement de tous les coins de la ville, mais
« même des villages voisins, qu'Illatici leur avait or-
« donné d'aller chercher Roka dans la caverne de Chin-
« gana et de le conduire à son temple, où il communi-
« querait au peuple les volontés du Soleil.

---

octave XIV, v. 15), parle de cet événement et de cette ruse; mais il l'applique à Manco-Capac.

Despues la astuta Huaco à infante hermoso,
Criado en el seno de una gruta umbria,
Para darle por padre luminoso
Del dia al claro autor, le niega el dia :
Luego en un monte al parto prodigioso,
A quien oro calzaba, oro vestia,
Lo expusò al vulgo infiel, que lo juzgaba,
No hijo ya, *el mismo sol que* alumbraba.

De llauto real, de que luciò pendiente
Purpurea Mascapaycha ò hueco bello
(Insignia augusta de su augusta gente);
Cubriò las sienes, coronò el cabello
De igual purpura manta refulgente;
Sobre azul traje tan vivaz destello
Daba luz, que poco hacer presumen
En admitirlo rey, al verlo numen.

Peralta ajoute en note qu'une Indienne nommée Mama-Huaco, ayant mis au monde un fils d'une rare beauté, l'éleva secrètement dans une caverne, d'où elle le tira quand il fut devenu grand, couvert d'un vêtement resplendissant d'or. Elle le conduisit au sommet d'une montagne et l'adora avec sa sœur Pilcosisa, en le proclamant fils du Soleil. Les Indiens furent frappés d'une telle admiration à sa vue qu'ils l'adorèrent et le nommèrent roi.

« La nouvelle apparition d'Inka-Roka remplit tout « le monde de joie, les uns parce qu'ils voyaient réussir « leur projet, les autres parce qu'ils espéraient voir « arriver le terme de l'état de désordre dans lequel « on vivait. Ils prirent leurs plus beaux vêtements et « montèrent, en chantant et en dansant, à la caverne « de Chingana, à la suite de Mama-Cibaco. Elle se di- « rigea par Guatanai, et, avant de commencer à monter « la côte, elle se tourna du côté du Soleil pour lui faire « une nouvelle invocation. Elle se prosternait et bai- « sait la terre avec tant d'onction que tout le monde la « croyait de bonne foi. On arriva vers midi à l'endroit « où l'on avait aperçu Roka. Elle le chercha de tout « côté comme si elle n'avait pas su où il était, puis, « feignant une inspiration subite, elle se dirigea du « côté de la caverne, voulant faire croire que le Soleil « lui avait indiqué que c'était là qu'elle le trouverait. « La foule la suivit, et l'on trouva Roka habillé comme « je l'ai dit et couché sous une pierre *supérieurement* « *sculptée* qui lui servait de dais : il faisait semblant de « dormir. Sa mère courut vers lui avec de grandes dé- « monstrations de joie, l'appelant à haute voix et le ti- « rant par ses vêtements. Il feignit alors de se réveil- « ler, et manifesta son étonnement de se trouver dans « cet endroit et de voir sa mère environnée de tant de « monde. Il jeta un coup d'œil autour de lui et dit gra- « vement à la foule : « Retournez au temple du Soleil, « et là je vous instruirai des vérités de mon père le « Soleil. Rendons-nous-y sur-le-champ. » Tout le monde s'y rendit, et Inka-Roka, s'adressant à la foule, lui prêcha une doctrine de *résurrection morale et d'espérance.*

Il fut proclamé inca (1) et commença la régénération du Pérou.

Son premier soin fut de renouer les traditions du passé. Il réunit les Amautas et les Quipocamayos, se fit *raconter les actions* de ses ancêtres, décrire les provinces qui étaient autrefois soumises aux rois de Cuzco, les mœurs de leurs habitants, leur manière de combattre, les armes dont ils se servaient, les nations qui étaient restées fidèles à la couronne et celles qui s'étaient montrées rebelles. Il résolut de leur envoyer des ambassadeurs; mais expédia d'abord quelques marchands pour sonder les esprits. Partout où ces envoyés d'un nouveau genre arrivaient, ils annonçaient l'histoire d'Inka-Roka. Ils racontaient que le Soleil son père l'avait enlevé et l'avait tenu quatre jours parmi ses rayons, et qu'ensuite il l'avait renvoyé à Cuzco pour y régner.

Les tribus se soumirent, à l'exception de celles de Vilcas, de Guaitara et de Tiaguanaco, à qui toute cette histoire n'inspirait qu'une médiocre confiance. Inka-Roka dissimula d'abord et s'occupa de rassembler des forces et de retremper son peuple. « Il remit en vigueur « la loi du mariage et de la monogamie; il renouvela « l'ancien décret qui condamnait les sodomites à être « brûlés vifs sur la place publique. » C'est ainsi que la légende poursuit son cours au milieu des triomphes de son héros. Les idoles et les oracles contraires au culte du Soleil furent détruits, et le vainqueur rentra triomphalement à Cuzco. Il acheva d'y rétablir les lois

(1) *Inca*, au fond, a le même sens que *Pirhua;* le premier est *lumière*, le second, *dieu*.

de l'ancien empire, et, pour qu'elles fussent désormais à l'abri de l'oubli, il les fit toutes « ÉCRIRE *sur un parchemin* (1). »

Ce fragment légendaire est évidemment le sommaire d'un poëme épique où furent rassemblées les fables du moyen âge qui précéda la formation du riche et vaste empire des Incas. Tout mutilé qu'il soit dans les pages de Montesinos, il a toutes les grandes qualités de la poésie antique; et telle est la puissance de cette œuvre anonyme qu'aujourd'hui encore elle produit une vive impression sur nous. Pour sec et informe qu'en soit abrégé, on y sent vivre et palpiter cette imagination populaire, si belle et si féconde dans ses inspirations.

Le fait certain qui résulte de toutes ces légendes est la réorganisation complète de l'empire péruvien, sur une base beaucoup moins théocratique qu'auparavant. Nous avons vu par ce qui précède que les Amautas, avec leurs songes, pronostics et interprétations des phénomènes du ciel, avaient eu le pouvoir d'effrayer peuples et rois et de changer les dynasties selon leurs intérêts du moment; ils avaient joué un rôle *sacerdotal.* Au temps du nouvel empire, ils paraissent étrangers au sacerdoce; leurs soins se bornent à observer les astres et à régler la chronologie. Peut-être pourrons-nous expliquer la cause de ce changement et la façon dont il se fit.

Après l'Inka-Roka il semble que de longtemps l'épopée ne trouva point de sujet digne d'être chanté; c'est

(1) HUAINAKAVA écrivit son testament sur un *bâton rayé* de haut en bas, soixante années avant la conquête.

à peine si nous rencontrons dans les histoires trois ou quatre noms indécis, qui servent uniquement à remplir la série des temps parcourus. Cependant au bout de deux générations on arrive à un prince du nom de TUPAK-YUPANKI, sous lequel semble s'être accomplie la déchéance définitive des Amautas. Les renseignements que nous avons sur sa vie ne sont sans doute qu'un écho des rancunes de la classe sacerdotale et lui sont très-défavorables. On lui reconnaît des qualités politiques éminentes, mais on le présente comme pervers et dissolu. Il gouvernait sagement, mais négligeait un peu les affaires. Aussi vit-on paraître deux comètes extraordinaires : l'une couleur de sang et en forme de lance, brillait depuis minuit jusqu'à midi ; l'autre avait la forme d'un bouclier et se voyait, comme la première, dans les régions du couchant. L'Inca, pour détourner les malheurs qu'elles annonçaient, offrit en sacrifice des jeunes garçons, des jeunes filles, des lamas et beaucoup d'or et d'argent. Néanmoins lorsqu'il consulta les idoles par l'entremise des devins, le démon répondit que ces comètes présageaient la ruine du Pérou. Irrité de cette prédiction, il fit tuer les prêtres qui la lui donnaient. Cette impiété excita la fureur de la caste sacerdotale ; une révolution devint imminente. Le frère de l'Inca, PUTANO-UMAN, rassembla quelques mécontents et chercha à gagner l'armée par des présents. Quand Tupak-Yupanki fut instruit de ces manœuvres, il était déjà bien tard pour les déjouer.

Putano-Uman et l'Inca intriguèrent donc chacun de son côté. Le dernier invita à un banquet solennel son frère et tous ceux qu'il soupçonnait d'être ses partisans,

et chargea ceux de ses officiers en qui il avait le plus de confiance d'enivrer les conviés pour tâcher de les faire parler, en feignant de s'enivrer eux-mêmes. La ruse réussit parfaitement, et les conjurés découvrirent ce qu'ils cachaient depuis si longtemps. Un d'eux, qui tenait des discours très-violents contre l'Inca fut arrêté, mis à la torture, et révéla le nom de ses complices. Tous furent saisis sur-le-champ et condamnés à mort. Putano-Uman fut enterré vif; les autres furent précipités dans des fosses où il y avait des serpents, des tigres et des lions. La victoire était complète.

Jadis des faits pareils auraient suffi pour amener une catastrophe et placer le royaume aux mains de la caste sacerdotale ; mais le pouvoir des Incas avait des fondements plus solides que celui des Pirhuas, le sacerdoce était à leur discrétion et devint l'un des intruments les plus actifs de leur politique. Toutefois cette réforme fondamentale des institutions théocratiques de l'empire ne fut pas consommée, ce semble, pendant le règne de Tupak-Yupanki. Quand son fils Sinchi-Roka monta sur le trône, il dut recommencer la lutte.

Ni la prudence de l'Inca ni les lois sévères qu'il avait promulguées n'avaient pu extirper entièrement le péché contre nature. Il reprit avec une nouvelle violence, et les femmes en furent si jalouses qu'un grand nombre d'entre elles tuèrent leurs maris. Les devins et les sorciers passaient leurs journées à fabriquer, avec certaines herbes, des compositions magiques qui rendaient fous ceux qui en mangeaient, et les femmes en faisaient prendre, soit dans les aliments, soit dans la chicha, à ceux dont elles étaient jalouses. Sinchi-Roka remit en vigueur les

anciennes lois qui ordonnaient de brûler les sorciers et leurs maléfices ; ce qui fut exécuté sur un grand nombre de personnes qu'on trouva coupables. Aussi les prêtres et les Guacas essayèrent-ils de mettre en doute la légitimité de l'Inca et soulevèrent-ils contre lui les vassaux de la couronne. Sinchi-Roka vainquit les uns et les autres et finit la lutte des prêtres contre la royauté.

Sinchi-Roka est l'un des héros de la légende péruvienne ; nous arrêterons à lui notre revue de cette époque. L'empire demeura tel qu'il l'établit jusqu'aux temps de la conquête espagnole ; quant à ses actions et à celles de ses successeurs, elles se trouvent racontées dans toutes les œuvres qui traitent de l'histoire du Pérou.

CONCLUSION.

APERÇU GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ ET DES MOEURS.

Primitivement, cette œuvre n'était pas renfermée dans les limites étroites qu'elle a maintenant. J'avais préparé des notes considérables sur la céramique péruvienne comparée à celles des Pélasges, des Étrusques et des Égyptiens; sur les constitutions politiques de l'empire à ses diverses époques; sur l'administration et la vie économique; sur la production et le mouvement de la richesse; sur l'architecture, l'agriculture et les races animales que les habitants avaient rendues domestiques; sur l'industrie des tissus et des mines; sur la constitution admirable de la famille et sur le caractère sacré, presque chrétien, du mariage; sur les lois civiles et criminelles; sur les écoles; sur l'art et la poésie épique, dramatique et lyrique; sur la stratégie; sur le système de colonisation militaire, et sur la politique de tolérance absolue, grâce à laquelle le vaste empire amenait peu à peu la fusion de toutes les tribus dans le sein

d'une unité bienfaisante, quand la conquête, sans autres avantages que la poudre et le cheval, fit disparaître ce vénérable monument de l'antiquité humaine.

Dans ma préface, j'ai touché les raisons qui m'empêchent de compléter pour le présent la publication de mes idées. Le volume que j'offre dès aujourd'hui au public est déjà trop étendu et trop dispendieux pour les ressources d'un seul individu : comme les matières en question exigeraient certainement un nouveau volume aussi laborieux et aussi gros que le premier, j'ai dû me borner aux points essentiels de la démonstration et à l'exposition des preuves capitales.

Plus tard peut-être, si les gouvernements américains comprennent l'immense effort d'abnégation que m'a coûté cette entreprise et mettent à ma disposition les moyens nécessaires, je pourrai achever mon œuvre et remplir toutes les conditions du plan primitif. Je me contenterai de tracer, en guise de conclusion, un tableau simple et rapide de la civilisation péruvienne, pour faire comprendre aux savants la grande importance archéologique des sujets que je me suis interdits.

I. — LA CÉRAMIQUE.

Tout archéologue qui feuilletera l'atlas publié à Vienne, par MM. Rivero et Tschudi, en 1851 (1), et com-

(1) *Antiguedades Peruanas.*

parera les poteries figurées dans cet ouvrage à celles que M. Birch a reproduites, remarquera sur-le-champ la coexistence au Pérou de trois styles que l'on pourrait appeler : le premier égyptien, le second étrusque et le troisième pélasgique. Figures grotesques et obscènes ; rondes d'animaux taillés ou peints sur les parois du vase ; vases doubles, unis par le ventre, au col surmonté d'une sorte de lézard ou de gorgone qui siffle et hurle lorsqu'on agite le liquide renfermé dans la panse ou qu'on le boit ; tiges de maïs terminées par un profil de tête humaine parfaitement aryen ; matière réduite à une apparence de fer ; manque de peintures humaines ou de scènes plastiques ; dessins formés de lignes droites ou courbes ; méandres comme sur les vases grecs et chinois ; figures de cigognes et de renards, emblème des races pélasgiques, selon Strabon : tels sont les principaux caractères de la céramique péruvienne déterminés par l'examen des monuments.

Comparons les traits exposés dans ces lignes avec ceux que M. Birch attribue à chaque époque de la céramique antique : nous rencontrerons à chaque pas une identité parfaite entre l'art péruvien et l'art hellénique. Je possède entre autres objets trois vases venus de Cuzco, et d'une importance assez considérable pour mériter les honneurs de la gravure. Les dégâts que leur matière a subis révèlent leur antiquité et nous prouvent qu'ils ont été enterrés durant des siècles avant d'être recueillis par M. le général Michel Lobo, chef d'état-major de l'escadre espagnole, qui a bien voulu me les abandonner.

Le n° 1 appartient à une espèce nombreuse, analogue à toute une classe de vases grecs dont M. Birch a reproduit le modèle dans son livre : il se compose de deux vases au large col unis par le ventre ; « c'est probablement, ajoute l'auteur anglais, dans des bouteilles « de ce genre que la cigogne fit son repas en présence « du renard ou du chacal de la fable (1). »

(1) Birch, I, p. 55. They are such bottles as the stork might have devoured his feast once of, in the presence of the disappointed fox or jackal of the fable.

Le n° 2 rappelle de fort près les vases archaïques de l'époque pélasgique. « La décoration de ces vases pré-
« sente beaucoup de ressemblance avec l'ancienne ar-
« chitecture grecque, comme on peut le voir sur les sé-
« pulcres des rois phrygiens et sur le tombeau d'Aga-
« memnon, œuvre qu'on regarde parfois comme des
« restes de l'architecture pélasgique. Elle est formée
« de lignes ou de bandes annulaires qui passent tout
« autour du corps même du vase, d'une série de cer-
« cles concentriques, de spirales, de méandres, de zig-
« zags et d'objets semblables à une roue primitive
« munie de quatre rayons. On ne rencontre sur aucun
« de ces vases la figure humaine ; on y trouve des
« formes animales du style le plus rude et le plus pri-
« mitif que signalent une extrême roideur d'attitude,
« la longueur des proportions et l'absence de tout dé-
« tail anatomique. Ces animaux sont le cheval, la
« chèvre, le porc, la cigogne, la poule d'eau, le dau-

« phin. Tous ces motifs sont parfois enfermés dans des « compartiments en forme de métopes, avec cette par- « ticularité que le cadre est formé de diglyphes et non « de triglyphes, disposés en bandes continues ou frises « sur lesquelles chacun d'eux se trouve répété plu- « sieurs fois (1). »

L'art est le même chez les deux races. Nous ne devons point hésiter à le dire du moment que ce trait nouveau vient s'ajouter aux preuves que nous avons déjà données.

M. Birch lui-même, complétement étranger aux études péruviennes, ne peut s'empêcher de remarquer combien certains vases pélasgiques ressemblent beaucoup à ceux qu'on a trouvés dans les sépulcres des anciens Péruviens (2). Si on compare les canopes étrusques

(1) Birch, vol. I, p. 254.
(2) Birch, vol. I, p. 253,

en terre cuite (1) avec les canopes péruviens de la même matière (2), on verra qu'il y a entre les deux séries identité complète de forme et de conception sacerdotale. Dans les uns et les autres les bras et les mains sont placés à angle droit sur la poitrine, d'après les formules de la géométrie mystique ; il y a entre la tête et le corps la même proportion. Dans les deux cas enfin le vase servait à conserver les entrailles des momies.

On suivait dans les cérémonies les rites du Ptah, l'idole monstrueuse de Memphis, que les Péruviens adoraient également, comme nous l'avons déjà montré (3). A toutes ces circonstances on peut ajouter l'identité des noms. Les Péruviens mettaient la chicha dans des vases appelés aç-ka-hua (4). Chez les Pélasges on trouve le vase Ἀσκός. Les bouteilles doubles se nommaient en grec λέκυθος ; en quichua on a *llakhuay*, boisson; dans les deux cas c'est la même racine *lih*, lécher et, par suite, boire. Il y a plus : les Péruviens connaissaient aussi l'amphore, si célèbre dans les fastes de la littérature grecque et latine, sous le nom de Huamparo ou Huampharu, mot qui a passé dans l'espagnol sud-américain avec une légère modification de sens. *Hua*, en quichua, est un simple article de genre ou d'espèce, un préfixe qualificatif : le mot décomposé nous donne huampharu, l'amphore. En grec et en quichua d'ailleurs la racine est identique : Ἀμφί, ἄμφω racine de ἀμφορά, possède en quichua le sens de qualité, de mutualité

(1) Birch, t. II, p. 213.
(2) Rivero et Tschudi, *Ant. Per.*
(3) V. partie mythologique.
(4) *Azcahu* ou *Azcas*.

(*ampuni*). L'étymologie ordinaire trouve donc son équivalent en quichua : toutefois, s'il m'était permis d'en suggérer une autre, je ferais venir le mot ἀμφορά du sanscrit AMBHU, AMPU, eau, que l'on trouve en quichua sous la forme HUAMPU (bateau). Judicent *alii*.... : dans les deux cas la variété entre les deux langues n'est pas moins frappante que l'identité.

Si la place ne nous faisait défaut, nous pourrions pousser plus loin cette analyse : dans chaque page du livre de M. Birch nous trouverions des points de comparaison avec les modèles quichuas. Nous nous bornerons toutefois à deux exemples de plus. Le premier est emprunté au vase dont le nom est κάνθαρος en grec et HAUKKARA en quichua. Les deux mots ont pour racine le thème primitif *han* : vase ou calebasse. En second lieu nous attirerons l'attention du lecteur sur la figure d'Aphrodite en terre cuite dont M. Birch a reproduit le dessin (1). Un Américain ne saurait manquer d'y reconnaître aussitôt le type de la femme quichua : la forme de la tête, des yeux, de la bouche, la coupe de la poitrine et des épaules, la position des oreilles, la dimension des jambes, la courbure du pied, tout en un mot est conforme et identique.

On pourra trouver dans l'atlas de Rivero et Tschudi (2) quelques figures de dieux, KON et MAMA-PACHA ; la terre mère, PACHA-KAMAK, et la mer, MAMA-KOCHA. Les deux premières idoles sont revêtues de la couleur rouge qui caractérisait le dieu Kon et dont son nom même est

(1) Birch, t. II, p. 240.
(2) Pl. XXIV et XXVI.

un indice (1). Les autres dieux ont les formes squammeuses et reluisantes du poisson, ce qui est d'accord avec la tradition péruvienne. Nous avons raconté en effet comment Pacha-Kamak avait créé les Chimus *au sein de la mer* et les avait amenés au Pérou. On verra également sur les mêmes planches les petites idoles pygmées et contrefaites que les anciens navigateurs appelaient Patœques. Elles affectent toujours la position du Rituel sacerdotal, les bras formant angle droit avec la poitrine, comme sur les vases canopes. L'étude de ces planches et du chapitre XVII de l'ouvrage de Rivero et Tschudi présente donc un grand intérêt, malgré la timidité dont les auteurs ont fait preuve dans tout cet ouvrage.

II. — INDUSTRIE MÉTALLURGIQUE.

Si nous devons croire sur parole Cieça de Léon, la science métallurgique des Péruviens avait créé des merveilles splendides, qui aujourd'hui même seraient sans rivales dans les palais les plus opulents des rois. Cieça de Léon est l'écrivain le plus ancien et le plus érudit de l'empire Inca. Personne n'a contesté l'exactitude de ses relations, et les écrivains postérieurs qui les ont répétées ont tous rendu témoignage à la conformité de ses récits avec les traditions conservées dans le pays. M. Prescott

(1) Cf. *con* en sanscrit.

a fait connaître la relation manuscrite de Sarmiento, à laquelle la critique moderne attribue un grand prix. Lopez de Gomara est également un de ces chroniqueurs les plus estimés pour ses narrations véridiques. Eh bien, ces deux auteurs appuient de leur autorité les détails que nous a transmis Cieça de Léon sur les monuments et les œuvres d'art qu'il vit de ses propres yeux, et leur donnent un poids décisif.

Sans doute les merveilles dont nous parlent ces auteurs sont presque incroyables et paraissent le fruit d'une imagination asiatique plutôt que l'œuvre effective d'un art humain. « Les Incas avaient, dit Sarmiento, « des jardins artificiels dont le sol était composé de « mottes d'or façonnées à l'imitation des mottes de « terre ; ce terrain était planté de maïs dont la tige, les « feuilles et l'épi étaient d'or admirablement travaillé. « Des brebis et des llamas (carneros de la tierra) de « grandeur et de forme naturelles, avec des bergers « armés de leur houlette, le tout en or fin, sans comp- « ter une multitude d'objets plus grands sculptés et « peints. »

« Les services de table, de cuisine, les fontaines des « nombreux palais de l'Inca étaient, ajoute Gomara, « formés d'or et d'argent incrusté d'émeraudes ; les « salles de leur palais étaient remplies de statues en or « de taille gigantesque, et contenaient les figures de « tous les animaux, oiseaux, arbres et plantes que pro- « duit la terre, de tous les poissons qui vivaient dans « la mer et les rivières du Pérou ; il y avait aussi des « troncs d'arbres coupés comme bois à brûler, le tout « en or ; des vergers où toute la végétation était de ce

« métal ; la porte de leur palais était d'or, d'argent, de « bronze admirablement ciselés, comme l'assure Cieça « de Léon. » L'opulence de l'art et du luxe de l'empire des Incas fut donc un des thèmes favoris des historiens les plus anciens de la conquête. Par malheur, toutes les merveilles de cette statuaire gigantesque ont disparu ; formées d'or et d'argent elles tentaient l'avarice de conquérants trop barbares pour éprouver les jouissances artistiques des antiquaires. Elles tombèrent sous le marteau des démolisseurs et se changèrent en piastres et en onces. Jusqu'à présent les déserts et les tombeaux n'ont rendu aux fouilleurs que les petites idoles pendues au cou des momies en guise d'amulettes. Les moyens nous manquent donc pour comparer cet art à celui de l'antiquité classique : nous devons nous limiter à noter les perfections que lui attribue la tradition, et à marquer la ressemblance des statuettes funéraires avec les figurines égyptiennes dont se moquait le Perse Cambyse.

Les auteurs modernes Rivero et Tschudi ont remarqué combien les œuvres en bois sont rares au Pérou : ils ont attribué cette rareté à la maladresse des naturels et au manque d'outils, bien à tort ce me semble. Les races pélasgiques de la Grèce et de l'Italie montrèrent toujours, à côté d'une prédilection pour la pierre ou le métal, un mépris du bois fort caractéristique. Si je ne fais erreur, on peut appliquer cette observation à tous les peuples de cette antiquité primitive que l'on appelle âge cyclopéen ou pélasgique. Une race qui avait durant des siècles employé la pierre et construit des œuvres éternelles, qui possédait des instruments capables de creuser la terre, d'extraire les métaux et de les travailler avec

perfection, de tailler le granit et les roches les plus dures, avait dû inventer les outils propres à couper et à modeler le bois. Ceux qui prétendent le contraire oublient que les tribus de la côte avaient des canots et des navires égaux en grandeur à ceux des Espagnols ; ils oublient que les flottes des empereurs allaient jusqu'à l'isthme afin de recueillir les tribus (1). Pour grossière que l'on considère la fabrication de ces barques, leurs constructeurs avaient dû nécessairement les fabriquer à l'aide d'instruments capables de tailler le bois. Le manque d'œuvres en bois provient donc de superstitions ou d'habitudes que nous ne connaissons pas.

En tout cas, depuis l'introduction du culte catholique, personne ne sait mieux que les indigènes sculpter les figures en bois de la Vierge, et leur donner par la peinture une vie factice. Il n'est pas d'Américain qui n'ait pu admirer dans sa famille quelque image de la Vierge ou de l'enfant Jésus dont l'attitude et les traits sont irréprochables. Ce fait prouve au moins que si les anciens donnaient à leurs statues et à leurs bas-reliefs des formes grotesques, c'était par suite des préceptes hiératiques du rituel religieux, et non par ignorance du beau ou par impuissance à le réaliser.

Pour faire des statues gigantesques d'or et d'argent creuses et massives, comme celles dont parlent les historiens, il faut d'abord préparer des moules en pierre contre lesquels on repousse les lames de métal ou dans lesquels on coule les masses liquéfiées. Ajoutons qu'il

---

(1) *Magna colcharum classe*, comme dit P. Martyr.

nous reste encore quelques débris, tels que statues, bas-reliefs de granit, figures incrustées dans les parois des temples ; de tous ces indices et de tous ces fragments, on peut conclure que l'art du sculpteur était aussi familier aux Péruviens qu'il le fut aux tribus pélasgiques de la Grèce et de l'Italie.

Les Quichuas étaient également fort adroits à la fabrication des toiles ; ils les ornaient, les brodaient, les teignaient d'une façon admirable. Leurs tissus de coton fin brodés de fleurs pouvaient rivaliser avec les meilleurs produits des manufactures européennes ; aujourd'hui même les toiles et manteaux blancs qui sortent de leur métier sont en estime particulière parmi les gens du pays et les étrangers. Les tukuyus, ou TOK-LLU de coton ne furent jamais dépassés au temps de la conquête ; depuis 1810 seulement les métiers de Catamarca et du Tucuman, ruinés par l'introduction des étoffes anglaises, ont cessé de travailler.

Quant aux tissus de laine, nous dirons seulement que les fabriques européennes elles-mêmes ne produisent rien qui soit supérieur aux célèbres tissus indigènes en laine de vigogne. C'était avec ces étoffes que s'habillaient la famille impériale et les nobles, auxquels on permettait d'en faire usage, par grâce spéciale et en récompense de quelque grand service. Celles que portait l'inca étaient d'une teinte rouge ou couleur de café brûlé ; le centre et les bords en étaient toujours ornés de grecques, trait singulier de ressemblance avec le manteau des archontes helléniques et des consuls romains, qui eux-mêmes, au dire de Varron, avaient emprunté aux pontifes étrusques cette partie de leur costume.

III. — CONSTITUTION, POLITIQUE ET MŒURS.

La série de traditions antiques et de légendes historiques que Montésinos a résumée dans ses mémoires nous montre bien clairement que la constitution de l'empire avait été héroïco-théocratique sous la dynastie primitive des Pirhuas, puis simplement théocratique sous celle des Amautas. Pendant la lutte de ces deux races royales, la nation semble avoir usé les ressorts de sa constitution; elle entra dans une époque de barbarie et de désunion, véritable moyen âge durant lequel les derniers vestiges de la civilisation antique se réfugièrent au sein de la petite cour de Tambo-Tako.

Au milieu des ténèbres de cette époque, dont la durée et le caractère social nous sont inconnus, s'éleva le Charlemagne du Pérou, SINCHI-ROKA, personnage épique dont la dynastie des Incas fit son chef divin. Malheureusement, pour apprécier l'organisation politique de l'empire, le caractère des mœurs et des coutumes que la tradition avait donnés aux peuples réunis dans ses limites, nous ne connaissons en détail que les derniers jours de la civilisation nouvelle. Au temps d'ATA-HUALLPA, l'empire était autocratique, l'inca passait pour le vicaire du ciel : les prêtres étaient ses délégués pour le culte, et les Amautas, déchus du rang d'interprètes des dieux qu'ils avaient jadis occupé, formaient une sorte d'académie des sciences sans cesse enfoncée dans la résolution des problèmes astronomiques et dans la culture des lettres ou la formation et l'entretien des

traditions officielles. Si l'empire était encore théocratique, au moins n'était-il plus sacerdotal comme il l'avait été auparavant.

Je ne sais jusqu'à quel point nous sommes autorisés à qualifier de despotique le gouvernement des Incas. Les traditions encore existantes nous montrent que la volonté du souverain se trouvait limitée par un rituel de cour et par une sorte d'initiation quasi-maçonnique dont les règles et les formules sacramentelles garantissaient le droit des divers corps de l'État et celui des particuliers. Il n'entre pas dans notre plan de répéter les précieuses informations du père Acosta; nous nous bornerons à recommander la lecture de son livre, ou tout au moins celle de l'extrait qu'en ont fait Rivero et Tschudi. On y verra des choses fort curieuses sur la distribution administrative de toutes les classes de l'État, sur les lois civiles et criminelles destinées à garantir la propriété, sur l'organisation municipale, sur le service postal, sur l'entretien des routes et des écoles, sur la perception des tributs, sur la division administrative du travail et de la production, sur le cérémonial de la cour, sur l'expédition des affaires publiques et particulières, sur la façon dont se rendait la justice, sur les registres de l'État et les rôles des finances, sur le service militaire, la stratégie, la tactique, les manœuvres d'instruction; sur les promotions aux dignités, sur les écoles où la jeunesse noble s'instruisait et prenait ses degrés d'initiation à la suite d'examens et d'épreuves, sur l'hérédité des offices, sur la vigilance avec laquelle l'administration veillait à l'éducation dans chaque famille, sur la répression des dé-

lits et des mauvaises mœurs, principalement de l'adultère, sur la force et le caractère sacré du mariage, sur le travail constant qui produisait sans cesse tous les matériaux et tous les objets nécessaires à la vie, à la guerre et au culte.

Soit par nature, soit par éducation, les Péruviens, comme les Pélasges, avaient et ont encore une aptitude remarquable pour l'agriculture et pour l'arrosage de la terre. Avec un coup d'œil dont se sont émerveillés mainte et mainte fois les ingénieurs européens, ils mesurent le niveau des terrains et des eaux qu'ils veulent diriger, et leur langue présente ce trait caractéristique de toutes les tribus ariennes d'avoir un vocabulaire étendu et complet de termes d'agriculture.

Les voies d'un pays sont, comme on sait, l'une des preuves les plus convaincantes de civilisation qu'il puisse offrir à l'observation ou à l'historien. Les chemins et les ponts que les Péruviens avaient construits depuis Bogota, au nord, jusqu'au Rio-Maule, au sud, dans le Chili, furent célèbres dès les premiers temps de la conquête; c'étaient de véritables voies romaines qui rayaient le sol sur une longueur de plusieurs centaines de lieues(1).

De même qu'aujourd'hui les Français en Algérie, les Péruviens avaient un système de colonies militaires qui reposait sur la tolérance absolue et sur la justice; grâce à ces colonies, ils occupaient les déserts qui environnaient l'empire et faisaient avancer les conquêtes de la civilisation et de la culture. Catamarca et Santiago del

(1) Voyez Fergusson, cap. III, lib. III, vol. 1.

Estero, encore aujourd'hui peuplées par des Quichuas, sont des exemples du génie qui les a créées.

Les transports se faisaient au moyen d'animaux apprivoisés et sédentaires qui avaient autant besoin de l'homme que l'homme avait besoin d'eux, le llama et l'alpaga. Les troupeaux n'étaient pas, comme les troupeaux des patriarches ou des Arabes du désert, groupés autour de la tente des tribus nomades : c'était la propriété des cultivateurs voisins de la ville ou des villages, qui formaient dans l'empire de véritables municipes. Cette distinction est fort significative lorsqu'il s'agit de déterminer le degré de civilisation auquel est parvenue une race.

L'absence complète de toute monnaie et de toute médaille est, quand on songe à l'immense quantité de métaux précieux que possédait le Pérou, un des caractères les plus curieux de cette civilisation. La *coca* seule était employée comme moyen d'échange.

La perfection morale à laquelle s'étaient élevés l'empire et ses habitants a fixé l'attention de tous les historiens ; on n'y parlait, disent-ils, ni d'assassinats, ni de vols, ni d'adultères. C'est à cause de ces témoignages unanimes que le comte Carli a pu écrire que l'homme moral du Pérou était infiniment supérieur à l'homme moral européen.

IV. — ARCHITECTURE, MÉDECINE, MUSIQUE, POÉSIE.

Les érudits qui voudraient se former une idée de la perfection à laquelle est arrivée l'architecture antique du Pérou doivent lire et méditer avec attention le chapitre que M. Fergusson a consacré à son étude (1). Devant les assertions d'un écrivain dont l'autorité est universellement reconnue, toutes les notices que nous ont laissées des auteurs de second ordre s'effacent et disparaissent. Tschudi et Rivero, malgré leur connaissance pratique de la matière, ne peuvent soutenir la comparaison et demeurent convaincus du manque de critique le plus absolu.

Le premier fait d'importance que remarque le savant anglais est la différence de style qu'il y a entre l'architecture péruvienne et l'architecture mexicaine. « Rien ne « prouve mieux la disparité d'origine, le manque absolu « de contact, l'opposition d'idées, d'esprit et d'habitudes « qui séparent les deux parties du continent. Le Pérou « se trouvait situé si près du Mexique, et les habitants de « l'un et de l'autre pays avaient atteint un degré de civili- « sation si égal, qu'il serait tout naturel de rencontrer une « ressemblance considérable dans leur manière de bâtir et « de décorer les édifices. Il n'en est rien pourtant : on « trouverait difficilement deux peuples, pris parmi les plus « éloignés, où le style et l'art de construire diffèrent plus « essentiellement que chez ces deux peuples américains. »

(1) *Handbook of archit.*, lib. III, cap. III.

M. Fergusson ne se lasse pas d'admirer la forme et la composition cyclopéenne des constructions du Pérou, leur beauté et leur solidité. Induit en erreur par les mensonges de Garcilazo, convertis si étrangement en histoire officielle, il s'efforce d'enfermer en trois siècles la création et le développement de cet art admirable. Mais sa conscience se révolte jusqu'à un certain point contre une rapidité qu'il regarde comme un phénomène unique. « Si nous nous enfermons, dit-il, dans « les limites qu'on attribue généralement à l'histoire du « Pérou, il nous devient difficile d'assigner approxima- « tivement la date de chaque édifice; et, bien qu'il s'a- « gisse ici de la maçonnerie plutôt que de la véritable « architecture, il est bien surprenant qu'un peuple bar- « bare ait pu faire de si grands progrès en si peu de « temps et ait passé des formes les plus rudimentaires « de l'époque cyclopéenne à des constructions qui peu- « vent rivaliser en perfection avec celles du même genre « élevées dans toutes les autres parties du monde. »

Nous verrons plus loin que la construction seule des murailles de Cuzco est une œuvre de beaucoup supérieure à tous les travaux de fortification que produisit l'Europe avant l'invention de la poudre, et que toutes les règles de l'art y sont observées *avec la plus profonde habileté.* « Dans la série des monuments péruviens, nous « avons des modèles de tous les degrés intermédiaires « de l'architecture, depuis le palais auquel on donne le « nom de Manko-Kapak et les Tambos, qui reproduisent « avec une rare exactitude les progrès par lesquels a « passé l'art du Latium, et des autres parties de l'Eu- « rope qui possèdent des monuments antiques de ma-

« çonnerie cyclopéenne ou pélasgique. Cette identité « va si loin que les vues des ruines péruviennes re- « cueillies par M. Pentland pourraient passer pour des « planches originales de la description de l'Italie an- « tique par Dodwell, et que ces dessins à leur tour « pourraient servir d'illustration aux monuments sud- « américains. » Il est difficile de pousser plus loin l'affirmation. « Nous ignorons, ajoute notre auteur, combien « de temps mirent les naturels de l'Italie ou de la Grèce « à passer du style polygonal à la forme régulière des « constructions en blocs quadrangulaires; mais au « Pérou *nous en sommes réduits à croire* que tout ce dé- « veloppement s'exécuta dans le court espace de moins « de trois siècles. Nous ne pouvons douter en effet que « la plus ou moins grande régularité de la maçonnerie « ne soit une marque certaine d'après laquelle on doit « reconnaître l'âge approximatif de chacune des œu- « vres connues. »

Dès qu'on tient pour vraies les ridicules informations de Garcilazo sur la civilisation du Pérou et sur la dynastie des Incas, les conclusions doivent être aussi absurdes que les prémices; aussi le bon sens du savant anglais nous déclare-t-il que c'est par contrainte seulement qu'il se résigne à donner un démenti pareil à toutes les données de l'expérience et de la raison. Il n'aurait pas fallu, cependant, se borner à déclarer qu'en moins de trois siècles on peut doter de monuments cyclopéens une étendue de centaines de lieues, et produire en même temps, par enchantement et dans l'espace d'un jour, la civilisation qui leur donna naissance; il eût été nécessaire d'aller plus loin encore, et d'avouer que, si telle est

la vérité historique, la race péruvienne était mille fois mieux douée que la grecque ou l'italienne, puisqu'elle s'est créé en moins de trois siècles et par ses seules forces une langue universelle, une poésie et une musique gracieuses, un grand pouvoir militaire, une cour éclairée, une administration admirable, une agriculture, une métallurgie, et mille merveilles qui, dans l'autre hémisphère, exigèrent pour se produire le lent progrès des siècles et des générations.

Par une étrange contradiction, tandis que ces miracles inouïs entrent comme base scientifique dans les livres sérieux que l'Europe écrit sur le Pérou, la science repousse, comme pure illusion, les faits et les traditions qui nous forcent de reporter l'origine de la société péruvienne jusqu'aux époques les plus reculées des temps primitifs. En vain le témoignage des traditions, des monuments, des arts, des mœurs, nous défend de placer en Amérique le commencement de la civilisation : à ce témoignage désintéressé on oppose uniquement l'autorité de Garcilazo de la Vega, dont l'ignorance et la légèreté percent à chaque page. D'ailleurs, ajoutent les contradicteurs, nous ignorons comment auraient pu passer en Amérique et cette civilisation péruvienne et les races qui la représentent. Il n'y a pas longtemps encore on ignorait ce qu'étaient les Étrusques et comment ils étaient venus en Italie; on ignore encore comment s'est formée la race égyptienne; on ignore ce qu'étaient les Pélasges, et s'ils étaient apparentés aux autres races primitives; la vie des Phéniciens et des Carthaginois est pour tous une énigme. Dans l'histoire ancienne des peuples de la Méditerranée, combien y

a-t-il de problèmes définitivement résolus? On s'accorde cependant sur un point : on convient que la parenté de langue, de religion, de tradition, suffit à prouver l'origine commune des nations européennes. L'argument, si fort en Europe, perd-il de sa force en Amérique, où l'on trouve au moins des monuments qui semblent la reproduction exacte des monuments pélasgiques de la Grèce et de l'Italie? Si oui, pour expliquer ces analogies singulières, il faut avoir recours à des arguments très-philosophiques sans doute, mais assez peu prouvés quant au fond. « L'homme, arrivé au même point « de développement moral, invente les mêmes choses « et produit, à des lieues et à des siècles de distance, les « coïncidences les plus merveilleuses. » Autant se taire que parler ainsi et prétendre résoudre avec un axiome sonore les grands problèmes qui intéressent notre passé et pourront bien un jour influer sur notre avenir.

Le savant anglais que nous avons pris pour guide, entraîné par l'indentité de l'art péruvien avec l'art pélasgique, convient que les constructions par blocs polygonaux exigent une très-grande dextérité et des instruments de métal parfaits. Il faut en effet travailler les saillies de chaque polygone de manière à les unir et à les souder avec leurs voisins. La simple réflexion suffit à nous convaincre que cette manière de construire est plus artistique, plus difficile à réaliser et plus solide que notre méthode actuelle, qui repose sur l'emploi des blocs quadrangulaires. Dans la première les lignes forment, comme on peut le voir sur les murailles de Cuzco, des figures d'étoiles, de soleils, d'hommes, de dieux, et mille autres dessins longuement préparés par

l'art du constructeur. Chaque pierre se trouve de la sorte contenue par plusieurs angles; or, la solidité du mur est en rapport constant avec la contrariété des lignes et le plus grand nombre des angles qui s'emboîtent l'un dans l'autre. « Cela seul, dit M. Fergusson, « nécessite des ciseaux et des outils excellents. » Les Péruviens se servaient, comme les Égyptiens, de cuivre durci par un mélange d'étain ou de zinc. « Il y aurait, « ajoute-t-il, des hypothèses fort tentantes à faire pour « expliquer la ressemblance de style qu'on trouve en- « tre les constructions péruviennes et les ruines pélas- « giques de l'Italie. Mais la *différence des époques* aux- « quelles ce style fut employé chez les deux peuples « prouve suffisamment que la ressemblance est pure- « ment accidentelle. On n'employait déjà plus ce système « en Europe cinq à six siècles avant Jésus-Christ, et son « usage au Pérou commença près de douze siècles après « le Christ.... Cette considération nous empêche d'in- « sister plus longuement sur ce fait que *la ressemblance « en question* est *la plus remarquable des coïncidences* que « nous puissions noter dans l'histoire de l'Architec- « ture. » Ne dirait-on pas que le savant anglais est parfaitement au courant de la chronologie péruvienne? Il en a démêlé tous les problèmes et sait de science certaine que Manko-Kapak est antérieur de trois cents ans à la conquête espagnole. Trois siècles ont suffi pour faire passer une race de la barbarie la plus complète à une complète civilisation. La chose toutefois ne laisse pas que d'être invraisemblable, le nier serait pour M. Fergusson une tentation bien forte; mais Garcilazo l'a dit : αὐτὸς ἔφα, et le doute n'est plus permis.

Le savant anglais s'extasie cependant lorsqu'il examine en homme du métier la perfection des murailles qui entouraient Cuzco : il y reconnaît une œuvre intermédiaire par le style entre le palais de Manko-Kapak et les Tambos, qu'on attribue aux Incas. « L'ouvrage se « compose d'immenses fragments de granit de forme « polygonale, admirablement bien enchâssés, dont « quelques-uns comptent jusqu'à 8 ou 10 pieds de long, « la moitié en largeur et en profondeur, et pèsent de 15 « à 20 tonnes. Ils sont entassés les uns sur les autres, « et les murs forment trois lignes étendues au long de « trois terre-pleins gradués en terrasses; ces lignes sont « disposées *avec une science qu'on ne trouve* nulle part « ailleurs dans les œuvres de fortification antérieures « à la poudre. Tous les angles rentrants sont droits et « si bien contre-bastionnés que les lignes se commandent et se soutiennent mutuellement, comme dans « les meilleures constructions militaires de l'Europe « actuelle. Il n'est certainement pas peu singulier qu'un « *peuple rustique* d'Amérique soit arrivé en ce genre *à* « *une perfection que n'atteignirent jamais ni les Grecs, ni* « *les Romains*, ni les ingénieurs du moyen âge. La vé- « ritable méthode ne fut connue en Europe que lorsque « les grands militaires furent forcés à la découvrir par « l'invention de la poudre. Pourtant nous la voyons em- « ployée par un peuple qui n'eut à faire, que nous sa- « chions, aucune guerre extérieure, et construisit néan- « moins la fortification LA PLUS PARFAITE ENTRE TOUTES « CELLES QUE NOUS CONNAISSONS. »

Je ne puis faire autrement que de relever la contradiction dans laquelle tombe à chaque instant l'éminent

écrivain. Il décerne aux Péruviens l'épithète assez dédaigneuse de rustiques, sans doute pour s'excuser de dire que ces ingénieurs, supérieurs à ceux de la Grèce, de Rome et du moyen âge, possédaient nécessairement une connaissance profonde des mathématiques. La perfection de ces monuments, dans lesquels chaque ligne est le fruit d'un calcul scientifique, est pourtant une preuve irrécusable de savoir ; et l'on ne conçoit pas qu'un architecte consommé ne prenne pas sur lui de nous avouer toute la vérité et continue à voir des gens rustiques dans les peuples qui ont construit de pareils monuments.

Si un écrivain supérieur éprouve de telles défaillances de jugement, nous ne devons pas nous étonner que des auteurs médiocres ne puissent se détacher de la routine et répètent sur la valeur des monuments péruviens des appréciations vulgaires. « Les « connaissances des Amautas dans les sciences ma- « thématiques étaient presque nulles. Malgré *l'excel- « lence du système de numération*, le procédé graphique « des Quippus était si insuffisant qu'ils ne purent jamais « dépasser les premiers éléments de l'arithmétique. Ils « ne connaissaient pas non plus la géométrie théorique, « bien qu'ils fissent un usage fréquent de la géométrie « appliquée, soit pour mesurer l'étendue de leur terri- « toire, dont ils avaient dressé des cartes où des protu- « bérances indiquaient les frontières et les localités, « soit dans la répartition des terres, soit dans la ma- « çonnerie, soit enfin dans leur architecture admirable, « où ils résolvaient avec un bonheur et une exactitude « parfaits les problèmes les plus difficiles. » C'est avec des phrases aussi vides de sens que ces MM. Rivero et

Tschudi prétendent résoudre ces grands problèmes de notre histoire (1). Du reste on peut dire, à leur excuse, qu'ils sont partout conséquents avec eux-mêmes. Ils ont dit du quichua : « L'analogie tant vantée des mots des « langues américaines avec celles de l'ancien continent « nous a porté à calculer approximativement, autant « que nous le permettaient nos moyens, le nombre de « points de contact qu'on pouvait trouver entre les « deux classes d'idiomes; le résultat a été de un mot « sur huit ou neuf mille qui présente quelque analogie « de sens ou de son, et encore dans les deux cinquièmes « de ces mots faut-il violenter le son pour obtenir le « même sens, comme nous pourrions le prouver par « maint exemple philologique (2). » L'examen que nous avons fait de la langue nous a montré ce qu'il y a de vrai dans ces appréciations. Du reste, ses perfections sont si évidentes qu'après avoir tracé le tableau qu'on vient de lire, les mêmes auteurs, quelques pages plus loin, se contredisent de la façon la plus flagrante dans la comparaison qu'ils font du quichua avec le maya.

L'identité des monuments péruviens et pélasgiques est, comme on vient de le voir, le fait saillant qui préoccupa le savant anglais. Il est très-significatif de voir que deux hommes tels que MM. Birch et Fergusson, sans concert aucun et par la seule force des choses, en soient venus à formuler la même expression d'étonnement devant l'analogie que présentent les débris échappés au naufrage des deux races. Les ressemblances, il est vrai,

---

(1) Tschudi et Rivero, *Ant. Per.*, p. 224.
(2) Rivero et Tschudi, p. 89.

sont si frappantes que personne ne peut se soustraire à leur évidence impérieuse. Entre les modèles de portail italo-pélasgique reproduits par Fergusson et le modèle si connu du palais des Vierges ou de Manco-Kapak, il n'y a pas la moindre différence.

M. Fergusson conclut sa revue des monuments péruviens et pélasgiques par une observation qui, pour les érudits et les hommes de l'art, tranche définitivement la question. « Il est bien digne d'observer, dit-il, que, « chez les Péruviens comme chez les Pélasges, le style « consiste dans la forme pure de la maçonnerie et ne « présente jamais la moindre trace de moulure ou de « sculpture. Si chez l'un de ces deux peuples l'une ou « l'autre de ces particularités se fût rencontrée, l'im- « portance de cette coïncidence si extraordinaire serait « mille fois moindre. » Cette simplicité procède en effet d'une intention bien nette ; un style qui consiste uniquement dans l'emploi des lignes et qui n'admet ni moulures ni sculptures, constitue par cela seul un genre spécial et bien tranché. Si une pareille identité fait l'étonnement des uns, les autres la regardent avec toute raison comme une preuve de l'unité des deux civilisations et des deux races.

Les Pélasges étaient connus dans les temps anciens par une aptitude prononcée pour l'observation et pour les pratiques médicales. L'école grecque fut d'abord une partie de l'initiation sacerdotale ensevelie dans les mystères du culte, qui avait son centre principal à Samothrace. On observe la même aptitude chez les races américaines : les Kollas du Pérou comme les Κῶες de Samothrace possédaient et possèdent encore aujourd'hui

des pratiques fondées sur l'étude de la botanique et sur le caractère essentiel des phénomènes morbides. Si on étudie l'antiquité classique et qu'on la compare en cela au monde moderne, on arrive à des conclusions curieuses : jusqu'à nos jours, la médecine n'a possédé que deux écoles essentiellement cliniques, celle d'Hippocrate et celle des Quichuas, la tradition héréditaire des Κῶες de Samothrace et la tradition héréditaire des KOYAS (Collas) de Titikaka. Il n'est pas jusqu'à la méthode homœopathique, basée sur la force réactive des semblables, sur la diminution des doses et sur l'efficacité d'un remède unique, qui ne fût révélée par les traditions de la médecine péruvienne. Hahnemann nous le déclare : le fameux principe qu'il appelle la vérité fondamentale de son système, « on ne se guérit « que par les semblables ou par les poisons pris à petites « doses, » lui traversa l'esprit comme un éclair un jour qu'il méditait sur les propriétés médicinales de la quinine (1). Son idée première, ajoute-t-il, se corrobora sur-le-champ quand il vit que c'était le principe sur lequel se fondaient l'emploi et les effets de l'ipécacuana. Il se rappela même que l'usage de ces drogues américaines et de beaucoup d'autres médicaments analogues répondait directement, *comme la branche au tronc*, au fameux axiome de la médecine grecque : « le vomissement se guérit par le vomissement », qu'on attribue à Hippocrate et qui est évidemment beaucoup plus ancien. Cette coïncidence entre le génie pélasgique et le génie quichua, reproduite de nouveau, sera encore ex-

(1) Il est digne d'attention d'observer que la langue quichua a *le même mot* pour

traordinaire et merveilleuse, comme celles que nous avons déjà notées pour les monuments et pour les poteries, si l'on n'y voit qu'un effet du hasard; naturelle et nécessaire pour le savant qui, sans préjugé, veut en étudier de bonne foi les causes, et reconnaît qu'elle est un effet de la communauté de race, d'origine et de tradition.

On peut affirmer qu'avant la découverte de l'Amérique la médecine avait rétrogradé au lieu de progresser. Les œuvres d'Hippocrate étaient ou perdues ou mal comprises; la clinique présentait un chaos épouvantable de pratiques barbares (1). Rien n'est au fond plus naturel : si aujourd'hui on privait la médecine de la quinine, de l'ipécacuana, du copaiba, des baumes, et surtout de la méthode qu'a fait naître la comparaison de ces drogues avec les médicaments d'autrefois, que serait-elle et que pourrait-elle?... N'allez pas dire que l'honneur de ces découvertes ne revient pas aux médecins péruviens et que les propriétés de ces substances furent reconnues par les Européens qui étudièrent la flore américaine : les Kollas les avaient essayées, avaient résolu les problèmes que soulève leur emploi, montré la permanence de leurs effets, bref, usé à leur égard d'un esprit de méthode bien étranger au caractère d'empirisme qu'on voudrait infliger à leur médecine.

Si l'on compare l'état de la médecine péruvienne au

---

désigner la maladie et le remède; ainsi le soufre s'appelle démangeaison, *silluna*, *rasquina* en espagnol, etc., etc.

(1) Voir dans Grégoire de Tours le récit horrible de l'épidémie de l'an 580, durant laquelle les remèdes furent plus horribles encore que la maladie. (Trad. de M. Guizot, p. 297 à 303.)

XVIe siècle avec l'état actuel de la médecine européenne, on pourra, il est vrai, être frappé de l'infériorité des Amautas. Mais prenez la même science au Pérou et en Europe pendant toute la durée du moyen âge, et cherchez de quel côté aurait été l'avantage? Un médecin de profession comme l'est M. Tschudi aurait dû s'abstenir de ces vulgarités superficielles qui tombent d'elles-mêmes au simple contact des faits. Il suppose que les Quichuas ignoraient l'anatomie et par suite la chirurgie, que dans l'art de guérir ils étaient arrivés à peine à la saignée locale du membre malade et à d'autres moyens purement empiriques. L'emploi de la quinine, de l'ipécacuana, du soufre, des toniques amers et aromatiques, est-il le propre d'une science empirique ou d'une science qui a conscience d'elle-même et qui a observé les effets permanents de ces substances sur l'économie du corps humain? Franchement nous croyons que le docteur Tschudi ne s'est pas rendu compte de ses paroles et que, s'il eût médité les données innombrables que lui fournissait le dictionnaire même qu'il a compilé, il n'eût pas résolu si légèrement un sujet aussi vaste et aussi sérieux.

Élève de l'école de Broussais, il est frappé grandement de ce fait que les Péruviens n'ouvraient pas les abcès et ne faisaient pas la saignée générale des grands rameaux du système veineux. Nous avons nos raisons pour n'en rien croire, comme on le verra; mais quand il en serait ainsi, que pense aujourd'hui même la critique des procédés de l'école de Broussais? N'a-t-elle pas reculé devant eux? Ne les a-t-elle pas réservés pour un petit nombre de cas? Ne les a-t-elle pas déclarés

empiriques, et n'est-il pas probable que bientôt on en viendra même à poser en axiome qu'on doit ne saigner que des membres partiels et remplacer la saignée par des moyens antiphlogistiques pour corriger et non pas éliminer les éléments de la vie? Et dans ce cas, en quoi différeront des nôtres les procédés quichuas? Assez peu en principe; quant au reste, je n'entends nullement élever la science des médecins Quichuas au-dessus de la science des grandes universités européennes.

Est-il bien certain d'ailleurs que l'anatomie fût inconnue au Pérou? Les kollas qui savaient préparer une momie devaient avoir une connaissance relative de l'anatomie et de la chirurgie. Ils pouvaient vider les trois cavités sympathiques du corps humain, extraire du cadavre le sang et les autres liquides corruptibles ou corrompus. Ils connaissaient un à un les viscères, les classifiaient pour les conserver dans des vases distincts et appropriés, et avec tout cela on voudrait qu'ils n'eussent point de données sur l'intérieur du corps, le système veineux ou artériel? qu'ils ne sussent pas ouvrir un simple abcès et n'eussent même pas d'instruments pour cette opération? La chose est trop exagérée pour être vraie. Au témoignage des monuments, on peut en ajouter un qui a bien son poids : celui des étrangers qui ont eu l'occasion de voir un médecin péruvien soigner son malade. On s'accorde à reconnaître qu'il triomphe des cas même déclarés difficiles par le savoir généralement médiocre de ses collègues européens qui pénètrent dans nos régions.

Ce point de la matière mériterait d'être traité plus sérieusement qu'il ne l'est dans le livre de MM. Tschudi

et Rivero. Ce qu'il faudrait, c'est comparer cette médecine avec celle des Grecs, des Étrusques, des Brahmanes, la prendre comme anneau d'une civilisation morte dont nous avons recueilli l'héritage, et non comme une école actuellement vivante. La société et le culte sur lesquels reposait au Pérou l'art des guérisons ont disparu à jamais, ainsi que la caste initiée aux secrets de la machine humaine; cette décadence du corps social a nécessairement affecté, avec tous les rameaux du savoir, les traditions de l'école médicale péruvienne, et on ne peut les renouer que par une étude sévère de l'ensemble de leurs doctrines.

S'il nous était permis d'entrer dans l'analyse minutieuse de la musique des Quichuas et de leurs instruments, nous pourrions montrer en détail quelle analogie elle présente avec la musique et les instruments des Arcadiens, ces descendants directs des Pélasges antiques. L'instrument populaire des tribus péruviennes était la flûte. Elles en avaient deux espèces : l'une, composée d'un seul tube, quelquefois en roseau, quelquefois en bois, quelquefois en os, qu'on nommait CHAYNA au nord et KÊNA au sud; l'autre, composée de divers tubes de dimensions graduées qu'on appelait ANTARA et qui était identique à la flûte de Pan. On voit, sans qu'il soit besoin d'y insister longuement, l'identité de nom entre la *canna* ou flûte en roseau des Latins et la CHAYMA et la KÊNA des Quichuas.

Il y avait également une sorte de luth auquel ses accents plaintifs ont fait donner le nom de HUAYLLAKA, de la racine LLAKI, se plaindre; la trompette, KHEPA; le tambour, HUANKAR, corruption de HUA-N-K'KARI, la voix du

guerrier; le nom des chants de victoire HAYLLI-HAYLLI rappelle le refrain des chants de triomphe des Grecs.

La musique élégiaque des Yaravis a toujours été louée par ceux qui l'ont entendue; les danses chantées sont un modèle de grâce et de douceur érotique; des virtuoses célèbres, comme Sivori ou Thalberg, se sont laissé enchanter par l'admirable correction de leurs thèmes et les ont développés, comme si dans les airs des Yaravis et de la Sambaclueca, ils eussent reconnu un écho lointain des chants classiques de l'art.

La poésie, cette sœur de la musique, avait également atteint un développement considérable. Tous les genres étaient connus, depuis la romance jusqu'au drame et au poëme épique de vastes proportions. L'élégie se nommait yaravi; la poésie érotique, huaylli; la poésie lyrique religieuse ou guerrière, haylli.

La tradition espagnole nous a conservé de cette littérature deux drames probablement altérés, mais qui reposent sur des traditions célèbres à la cour des Inkas, l'APU-OLLANTAY et le USKA-PAUKAR.

Le premier a été publié par M. Tschudi, étudié partiellement par M. Markham, et traduit récemment en espagnol par M. Barranca, de Lima. On a discuté beaucoup sur l'authenticité de cette œuvre, qu'on a même attribuée au docteur Valdez.

J'ai quelques raisons pour douter de l'exactitude de ce fait : l'une, toute personnelle, est que mon père, ami de Valdez, ne sut jamais qu'il fût l'auteur de l'*Apu-Ollantay*, et tint toujours pour certain que ce drame était très-antique. Je lui ai souvent entendu dire que M. Mariano Moreno, autre ami intime de Valdez qu'il connut pendant

son séjour à Charcas, pensait de même à ce sujet. La seconde est que le père Iturri, beaucoup plus vieux que Valdez, parle dans sa fameuse lettre contre Muñoz *des drames quichuas transmis jusqu'à nous par une tradition indiscutable* (1); cette assertion dans la bouche d'un écrivain qui à sa vaste érudition des choses américaines réunissait un savoir classique éminent, est d'autant plus décisive qu'il ne pouvait avoir en vue la fiction postérieure qui attribue à Valdez l'APU-OLLANTAY.

Toutefois, je suis loin de prétendre que la forme actuelle du drame soit antérieure à la conquête. Il renferme des traits véritablement antiques par l'expression, et certaines des idées qu'on y trouve exprimées sont une inspiration naturelle du génie indien. Les chœurs et le dialogue ont cette couleur et cette physionomie que l'imitation reproduit toujours imparfaitement; on ne peut y noter une seule fois une allusion ou une idée modernes. Certains mots espagnols s'y sont, il est vrai, glissés; on cite par exemple le mot *asnuta*, accusatif de *asno;* mais plusieurs manuscrits donnent en cet endroit la forme *llamata*, llama, qui est parfaitement péruvienne, et le contexte répond plutôt au *llama* qu'à l'*âne*. On y parle en effet du long cou de l'animal nommé dans le dialogue, et ce trait fort naturel à propos du llama ne peut nullement s'appliquer à l'âne. Au temps de la conquête, l'usage des chœurs lyriques à la manière antique était entièrement inconnu en Espagne et à plus forte raison en Amérique, où les colons n'a-

(1) *Carta critica sobre* « La Historia de America de D. Juan-B. Muñoz », por el P. Franc. Iturri. *Roma*, 1797 (reimpressa el 13 de abril 1818).

vaient point de théâtre. Qui donc aurait eu l'idée d'imiter à chaque scène l'originalité des formes helléniques, surtout dans un pays où l'on ne connaissait point la littérature grecque? Si l'*Apu-Ollantay* est de Valdez et postérieur par conséquent à la révolte de Tupak-Amaru, comment n'y trouve-t-on aucune allusion aux événements du jour, aucun parallèle entre la condition du pays sous le gouvernement des Incas et sous le despotisme espagnol?

J'ai cherché un mot qu'on pût appeler moderne, et c'est à peine si j'en ai trouvé un seul : YCHUNA, qui signifie la *faux* ou faucille, et se trouve employé comme emblème de la mort. Cependant l'action symbolique exprimée dans ce mot est grecque et non catholique; l'idée qu'il rend était naturelle chez une race agricole. Pour le Quichua laboureur comme pour le Pélasge, la mort est une moissonneuse qui fait chaque jour sa récolte. On ne peut donc affirmer que cette image soit venue précisément par le catholicisme dans un pays où l'on trouve des vases, des édifices et toute une langue analogues aux vases, aux édifices et aux langues pélasgiques.

Quant au sujet du drame, on ne peut douter qu'il soit fort ancien, plus ancien peut-être que la dynastie des Incas. Le nom même qu'il porte est très-significatif, si nous l'analysons philologiquement. Dans ces races antiques et aujourd'hui encore parmi nos tribus indigènes, tout nom possède un sens symbolique. La deuxième partie du mot OLLANTAY (ANTAY) signifie *des Andes, chose venant des Andes;* mais en quichua, il n'y a aucune racine qui soit OL ou OLL; cette syllabe était, dans la bouche

des Péruviens, ULL ou UILL. La forme véritable du nom est donc UILL-ANTAY, ou mieux UILLA-ANTAY; et comme UILLA signifie légende, tradition, histoire, chronique, UILLA-ANTAY signifie LA LÉGENDE ET L'HISTOIRE DES ANDES. Une preuve évidente de l'antiquité du drame consiste en ce que toutes les traditions postérieures en ont personnifié le titre et y ont vu un personnage appelé Ollantay. Je dois dire pourtant que plusieurs manuscrits portent la variante APU-OLLANTAY, c'est-à-dire *la chronique du chef des Andes*.

Mais ce titre même lie l'événement aux races primitives qui ont laissé dans les Andes les ruines étendues de Ollantay-tambo (palais de Ollantay). Dans ce cas, ou bien la légende ne saurait être contemporaine de Titu-Yupanki, aïeul de Ata-Huallpa, comme il résulterait de la forme actuelle du drame, ou bien Ollantay ne fut pas le constructeur des monuments en question. Tout cet assemblage de palais et de murailles n'est l'œuvre ni d'un seul homme, ni d'une seule génération; les carrières immenses ouvertes dans les montagnes et dans lesquelles les blocs de pierres sont encore entassés par milliers, révèlent le séjour de tribus nombreuses plutôt que le campement provisoire d'un rebelle. Si les événements mis en scène dans le drame eurent lieu sous les derniers Incas, il faut convenir qu'ils ne sont point contemporains des ruines : il faut y voir une guerre d'émancipation ou bien une révolte du chef des Andes APU-UILLA-ANTAY à la tête des antiques tribus de sa race.

APU-OLLANTAY, étranger au lignage des Incas, demande en mariage une princesse royale qu'il aime et dont il est aimé. L'Inka Pachakutek refuse une pareille

union, contraire aux lois de l'empire ; mais la princesse, assez peu sensible aux raisons d'étiquette, se laisse séduire. Quand l'auditoire a pu déjà pressentir cette catastrophe, encore inconnue au chef de la famille impériale, l'auteur met en scène un chœur de jeune filles qui, dans une suite de strophes lyriques, font avec la malice la plus exquise allusion aux malheurs de la princesse. La virginité de Kusi-K'koyllur est un champ de maïs qui donne les plus belles espérances ; le tuya, petit oiseau vorace, en prétend dévorer les grains.

L'autre drame porte pour titre : Uska-Paukar, mais a souffert plus que le précédent ; on y trouve des rôles entiers qui sont évidemment d'origine espagnole et catholique.

Les pages dans lesquelles Montesinos nous transcrit, d'après les Amautas, la légende de Sinchi-Roka, le premier des Incas, sont évidemment l'écho d'un poëme épique des plus étendus. On peut, pour ainsi dire, compter les chants et suivre les péripéties de l'œuvre depuis le commencement jusqu'aux scènes finales. La transfiguration, la révélation, la mission ; l'entrée définitive dans la Cité sainte de Cuzco, tout l'appareil royal du triomphe, le cortége des tribus, les éclats de la musique, le trône d'or, les guerres, les conquêtes, la réunion de tous les peuples dispersés sous le sceptre de l'Inca, forment une série de tableaux grandioses où l'on relève jusqu'à ces artifices que les faiseurs de poétiques ont appelé les machines épiques. Les personnes qui peuvent comparer ces fragments de l'art péruvien avec les épopées de l'Inde, comme je compte le faire un jour à moins qu'un autre mieux préparé ne me prévienne, y trouveront

à chaque page des scènes analogues aux scènes du Râmâyânâ ou du Mahâbhârâta.

V. — ETHNOLOGIE ET GÉOGRAPHIE.

M. d'Orbigny, le plus compétent des naturalistes qui ont étudié l'ethnologie péruvienne, a déclaré catégoriquement que les caractères ethnologiques des Quichuas sont essentiellement distincts de ceux des autres races américaines et forment une exception notable dans le continent qu'ils habitent. « Leurs traits sont très-prononcés, « dit M. Pritchard, et pour cela ils ne ressemblent en « rien aux autres subdivisions des tribus sud-américaines, comme l'observe M. d'Orbigny, contredisant « l'opinion généralement admise de l'uniformité de type « de toutes ces races; leurs traits portent un sceau entièrement particulier qui n'a aucune ressemblance « avec les autres peuples sud-américains, si ce n'est « avec ceux de Mexico (1). »

Leur tête est oblongue du front à l'occiput et légèrement comprimée sur les côtés extérieurs; le front est un peu arqué et incliné en arrière; le crâne est volumineux et révèle un développement complet du cerveau; le visage est généralement large et plutôt ovale que rond; le nez est fort remarquable, toujours proéminent, long, et sensiblement aquilin, la pointe un peu inclinée vers la

(1) Les races du Mexique sont nombreuses et variées; cette observation ne peut s'appliquer, comme nous le verrons plus tard, qu'aux seuls Toltèques.

lèvre supérieure ; les narines sont larges et ouvertes, la bouche grande et les lèvres minces. Les yeux sont de grandeur moyenne, toujours droits sans obliquité ou relèvement de l'angle extérieur ; la cornée n'est jamais blanche, mais jaune ; les cils sont longs, arqués, minces et resserrés. La barbe, fort clair-semée, montre quelques poils sur la lèvre aux côtés de la bouche : la race quichua est celle qui a le moins de barbe entre toutes les races indigènes. Le profil forme un angle obtus, presque égal au nôtre, et sans plus de différence que les maxillaires, qui sont un peu plus saillantes que chez les individus de race caucasique ; l'arcade sourcilière est fort proéminente et la base du nez très-profonde. La physionomie est toujours sérieuse, réfléchie, quelque peu mélancolique, jamais indolente ou insignifiante ; elle exprime une vive pénétration sans franchise, une intention profonde de cacher les idées sous l'uniformité constante des attitudes, sans laisser percer aucune des émotions que les autres races manifestent si aisément. Un vase antique nous représente avec une admirable fidélité les traits des Quichuas actuels et nous prouve que leur physionomie n'a pas changé au moins depuis cinq cents ans.

La couleur est notablement uniforme chez les individus de race pure ; elle n'est ni rouge, ni cuivrée, comme celle qu'on attribue généralement aux Indiens de l'Amérique du Nord, ni jaunâtre comme chez les Indiens du Brésil. Les Quichuas ont la teinte du bronze, de même que les mulâtres. Leur stature est basse, solide et trapue, mais sans obésité : ce sont les plus robustes montagnards. Épaules carrées ; poitrine large, volumineuse,

bombée, qui agrandit le tronc au détriment des extrémités inférieures; tête trop large par rapport aux autres membres; jambes musculeuses et pourvues d'une grande force; pieds et mains très-petits. M. d'Orbigny oublie un détail fort important et qu'on a considéré comme une des marques distinctives de la race pélasgique : le pied est toujours ramassé et fort haut de cou, le pouce extrêmement relevé, la cheville relativement étroite, la plante épaisse et d'une solidité que j'appellerai métallique. Aussi les Quichuas sont-ils aujourd'hui encore des marcheurs infatigables. A part cet oubli, on voit quel poids ajoute à mes idées le tableau tracé par M. d'Orbigny. M. Pritchard assure, de son côté, que les qualités morales des Quichuas forment le plus complet contraste avec celles qu'on prête généralement aux autres races du nouveau monde (1). En tant que soldats, les Péruviens, comme les Pélasges, manquent de chaleur et d'élan; mais ils sont solides, patients, soumis et impassibles. Travailleurs constants, minutieux et résignés, ils ne se fatiguent jamais. En somme, à lire les pages où M. Gladstone a réuni tout ce que nous connaissons des Pélasges, un Américain n'aurait qu'à changer les noms pour reconnaître le portrait parfait du Quichua. Aussi regretté-je profondément de ne pouvoir entrer plus avant dans cette voie de comparaisons.

Cette race exceptionnelle dans l'Amérique du Sud ne peut ni être aborigène, ni venir de l'Amérique du

---

(1) Les Aymaras ont, selon M. d'Orbigny, les mêmes mœurs, la même langue et le même génie que les Quichuas.

Nord. Supposer que cette perfection physique ou morale soit née d'elle-même sans le secours des siècles, est une théorie étrangère à la méthode expérimentale et par suite inadmissible. Que l'homme ait surgi dans plusieurs parties du monde à la fois ou dans une seule, ce sont deux hypothèses qu'on peut concevoir et discuter entre savants. Mais que l'une des races ait reçu en naissant la perfection physique et morale et se soit vue immédiatement pourvue d'une civilisation égale à celle des races plus anciennes, est une chose que personne ne peut admettre. Si donc, comme l'assurent et M. d'Orbigny et d'autres personnes mieux informées en la matière, la race péruvienne n'a sur le sol américain ni précédents, ni analogues, il faut bien convenir qu'elle tire son origine des autres parties du monde.

Sera-ce au Mexique que nous devrons chercher la solution du problème? Non, sans doute. Il y a plus de raison pour supposer la civilisation péruvienne antérieure à la mexicaine que de supposer la mexicaine antérieure à la péruvienne. Si l'on voit au Mexique l'origine des peuples péruviens, il n'y a plus de motif pour ne pas en faire sortir, comme le voudrait M. Brasseur de Bourbourg, les peuples de l'Inde, de la Chine, de l'Égypte, de la Grèce et de l'Italie. Nulle part cependant on n'a vu une différence si marquée entre deux races; M. Fergusson l'observait pour l'architecture, et je l'ai remarquée dans tous les autres détails des deux civilisations. Les langues, par exemple, sont aussi distinctes que possible. Le quichua procède de la famille arienne; nulle de ses traditions ne le relie aux régions du Nord. Les Toltèques au contraire, base antique de la popu-

lation du Guatémala (1) et du Mexique, rapportent au midi les origines de leur première civilisation détruite par les barbares du Nord, par les Aztèques et les Chichimèques. Le mot Toltèque décomposé signifie *tribu brûlée*, les tribus de l'Équateur, du Sud; de TTOQUES, brûlé, ardent; et de TULL (TULLPUNI), teindre, colorer. Aussi M. Fergusson rattache-t-il les Toltèques aux races du Sud. HUA-TAMALA veut dire la race du ponent; Yucatan est un composé de YAK-ATAN, racines quichuas qui signifient « les compagnies guerrières (2). » Que de telles coïncidences soient casuelles ou non, on peut expliquer ces noms par le quichua, tandis que nul des noms péruviens ne peut s'expliquer par les langues mexicaines.

Il est presque impossible d'ailleurs de venir par mer du nord au sud le long du continent. Comme chacun le sait, les côtes de la Nouvelle-Grenade sont presque inabordables; on y rencontre le fameux courant d'eau chaude qui va du sud au nord avec une rapidité de deux milles à l'heure. Si donc on suppose la navigation antique beaucoup trop imparfaite pour permettre aux peuples primitifs de venir de l'Inde au Pérou, il faut avouer qu'ils pouvaient encore bien moins y arriver du Mexique. Aujourd'hui même les navires à voiles doivent remonter d'abord à l'ouest jusqu'à deux cents lieues en mer pour rencontrer les vents du quart de cercle occidental, qui sont les seuls avec lesquels on puisse gagner le port, tandis qu'avec le même vent et avec les courants susmentionnés on va fort aisément du sud au nord.

---

(1) HUA-TUMA-LA. Voyez la racine tumani, au Glossaire.
(2) YUKKANI (joindre), guerrières (ATAU) ou de la lune (ATI).

On nous objectera que ce voyage maritime n'est pas nécessaire : les tribus du Guatémala purent gagner le Pérou par terre. Mais une civilisation ne se transplante pas en un seul voyage; il se forme entre les deux points extrêmes un courant continu dont les étapes et les points intermédiaires sont nettement marqués; enfin le souvenir de ces voyages subsiste d'une manière plus ou moins précise dans les traditions de la race. Or, dans le continent sud-américain, tout vient du sud au nord, de l'ouest à l'est, du Pacifique aux Cordillères. Loin que le pouvoir des Mexicains se soit jamais fait sentir dans la mer du Sud, c'étaient les Incas et les seigneurs de Quito qui envoyaient leurs vaisseaux vers le nord et faisaient remonter leurs escadres le long des côtes jusqu'à l'isthme pour recueillir le tribut d'or et de perles (1). Quand les Espagnols abordèrent au Mexique, ils n'y trouvèrent point la tradition d'une marine de guerre; tandis qu'à peine arrivés sur les côtes de l'isthme, ils y entendirent parler des grandes barques péruviennes.

---

(1) Nous voulons mettre ici au long tout le texte de Pierre Martyr, reproduit par les meilleurs historiens espagnols, car, jusqu'à présent, on ne lui a pas accordé toute l'attention qu'il mérite. En racontant la conférence que Balboa eut dans les cités orientales de l'isthme avec le fils de Comogre (Kuma Kᵉkari), l'historien met ces mots dans la bouche du jeune *Cacique* : « Hos montes (indice « digito montes australes monstrabat) trajiciendo, mare aliud e promontoriis « despectare licebit, quod naviglis velificatur nihilo vestris minoribus (et cara- « velas insinuabat) licet et illi nudi sint more nostro, velis tamen et remis « utuntur. » (Decad. II, lib. III. Herrera reproduit ce texte avec des assertions plus explicites encore dans la Decad. I, lib. IX, cap. 1, à la fin.) Ces nouvelles sont ratifiées entièrement par les tribus occidentales de l'isthme; et ajoute Pierre Martyr dans la Decad. III, lib. 1er : « Vaschus jactat, apud Tumaccum (TUMA-AKKO) se « mira de illus terræ opibus secreta didicisse, quæ ad presens velle se reticere « inquit : ad aurem locutum illi Tumaccum insinuat, ab utroque tamen regulo « (Chiapes et Tumaccus) esse in eo sinu cæteris grandiorem insulam aiunt, potente « uno rege contentam, et *qui sedatis maris temporibus ad ipsos tranet magna col-* « *charum classe. in prædamque raptet obvia cuncta.* »

Les Incas firent en effet des guerres maritimes contre les habitants de Tumbez, insulaires célèbres par leur valeur, leur savoir et leur industrie. Ajoutons les légendes religieuses de Kon et de Pachakamak, dieu maritime des races maritimes, et nous verrons qu'il n'y a aucune donnée qui puisse infirmer la valeur du témoignage de la langue quichua ou langue générale en faveur de l'origine indienne des Péruviens.

Le nom que les tribus émigrantes donnèrent à leur nouvelle patrie fut PÉRU. PÉRU, en effet, veut dire en sanscrit l'orient, la mer, le soleil, les montagnes d'or, et désigne par conséquent le pays situé à l'est de l'Inde, avec tous ses caractères principaux. Aussi le même radical se rencontre-t-il plus ou moins corrompu sur tous les points du continent sud-américain : Paraguay ou *Para*-huay, Veragua, Beragua ou *Pera-hua*, Paria, Parina, Brazil ou *Para*-sil, etc. Les tribus venues de l'Inde furent nommées PURHUAS ou PIRHUAS; leurs ateliers et leurs greniers s'appelèrent PIRHUAS, de même que les monarques et le dieu traditionnel de la race.

On peut, si l'on veut, préférer à cette étymologie si naturelle l'absurde histoire que Garcilazo lui-même déclare avoir forgée par analogie (1), et qu'il place, comme on sait, dans la bouche du premier indigène que prit Balboa. Il la donne même comme un résultat forcé de l'ignorance réciproque des idiomes entre Espagnols et Indiens. Cependant, depuis de longues années les Espagnols possédaient des interprètes. Bilboa lui-même, lorsqu'il fit son expédition, avait

(1) *Com. Real.*, lib. I, cap. 4.

dans son camp des tribus entières qui connaissaient toutes les côtes, au moins jusqu'à l'équateur (1). Notons de plus que Garcilazo oublie de mettre l'anecdote à sa place véritable et prétend que le fait dont il parle se produisit à une date antérieure au premier voyage de Balboa. Il est plus simple de substituer à cet amas d'inventions absurdes les idées que nous avons exposées sur l'origine de la race qui habitait *le pays de l'Orient :* le Pérou (2).

Garcilazo, d'ailleurs, ou bien ne sut jamais le quichua ou bien l'oublia en Espagne, ce qui n'a rien d'étonnant, puisqu'il avait quitté sa patrie à l'âge de dix ans. Il ne connut pas l'interprétation des Quippus et n'eut pas en main les documents originaux : il se contenta de traduire, arranger et compléter les manuscrits latins que le père Blas de Valera laissait inachevés. Il suffit de voir comment il parle de sa langue maternelle, comment il altère sans cesse les noms sans se rendre compte de leur sens, pour s'assurer qu'il n'y entend rien. Tout son bagage d'érudition péruvienne se compose de deux fragments, l'un de quatre lignes, emprunté à quelque chant amoureux, l'autre un peu plus long, tiré d'un hymne religieux adressé à la lune. Il les avait pris tous les deux dans les livres de Blas de Valera, et se borna à mettre en espagnol la traduction latine de ce savant religieux.

---

(1) Pierre Martyr et Herrèra, *loc. cit.*

(2) Comme la discussion de ce point offre un intérêt spécial, je me réserve d'y consacrer un mémoire où seront rassemblés tous les documents et toutes les données nécessaires.

Sumak ñusta,	Belle princesse,
Tura llaykkimi,	Ton tendre frère,
Puñar-ykkita	L'urne que tu possédais
Pankir-karkan.	Il l'a rompue.
Hina mantara	Or, c'est pour cela
Kunanunan,	Qu'il tonne,
Ylla Pantak.	Et que l'éclair éclate.
Kanri ñusta,	Toi, en marchant, princesse,
Unu-ykkita	Ta liqueur
Para munkki;	Tu la fais couler en pluie;
May ñimairi,	Et, également parfois,
Chikchik munkki,	Tu lances la grêle,
Riti munkki.	Tu fais pleuvoir la neige.
Pacharurak,	L'architecte du globe,
Pachakamak,	Le créateur du globe,
Hutrakocha,	L'esprit incommensurable,
Kay ñinapak	Pour cet objet,
Churasunkki,	Te fait vivre,
Kama sunkki.	Et te nourrit.

M. Markham a déjà noté avec raison que ce fragment semble emprunté à l'un des hymnes du Rig-Véda. Le naturalisme et les accidents du culte lunaire étaient en effet purement pélasgiques, et passèrent ensuite à la philosophie physique des Grecs. Depuis Thalès et Anaxagore jusqu'à Plutarque, la cosmogonie a reposé sur la prédominance du principe humide, et la croyance en l'action des astres sur l'intelligence humaine a prévalu. Aussi notre satellite joue-t-il un rôle important dans les spéculations de la sagesse antique. Quiconque lira le traité de Plutarque *Sur la face qu'on voit dans la lune* y rencontrera reproduits les traits principaux des mythes relatifs à cet astre.

Non-seulement Diane était la protectrice des femmes en travail d'enfant, elle était aussi l'agent qui donnait la vie aux fleurs et aux végétaux; d'où son nom quichua

INKKIL, effet lunaire, de INK, cause, et KILLA, lune.
« Et pourquoi ne serait-il pas vraisemblable qu'il y a
« dans la lune des vents tièdes et doux, et que le
« mouvement même de sa révolution excite des haleines
« tempérées, des rosées et vapeurs légères qui s'éten-
« dent partout et suffisent à la nourriture des plantes?
« La température de cette planète n'est-elle pas plutôt
« molle et humide que sèche et brûlante? Il ne nous
« en vient aucun effet de sécheresse, mais plusieurs
« d'humidité, et, s'il est permis de parler ainsi, de
« mollesse fécondante, tels que l'accroissement des
« plantes, l'attendrissement des viandes, l'altération
« des vins, qui tournent ou s'affadissent, la pourriture
« des bois, les enfantements faciles (1).

« Je craindrais d'irriter Pharnace, que je vois à pré-
« sent si tranquille, si j'attribuais à l'humidité qui
« tombe de la lune le flux et le reflux de l'Océan, comme
« le disent les Stoïciens, et le gonflement des mers in-
« térieures; je m'adresse donc uniquement à vous, mon
« cher Théon. Quand vous nous expliquez ces vers du
« poëte Alcman :

« Fille de Jupiter et de l'astre des nuits,
« La rosée alimente et fait mûrir les fruits,

« vous dites que, par Jupiter, il entend l'air qui, hu-

(1) Les anciens attribuaient à la lune les influences les plus étendues sur le globe terrestre, et longtemps les modernes ont cru à tous ces effets. Encore aujourd'hui on n'est pas entièrement revenu de ces préjugés, qui rendent les cultivateurs peu éclairés esclaves des vieilles routines. Il n'en est pas de même de l'influence de la lune sur les marées. Dans tous les temps les philosophes les ont regardées, avec raison, comme un effet de cette planète. Tous les phénomènes du flux et du reflux s'accordent avec les révolutions de la lune autour de la terre et en partagent les inégalités, et, quoiqu'ils aient pour cause l'action combinée de cette planète et du soleil sur les eaux de la mer, il est prouvé que la lune a plus de part aux marées que le soleil.

« mecté par la lune, se change en rosée. Je crois, en « effet, mon ami, qu'elle est d'une nature contraire à « celle du soleil, non-seulement parce qu'elle humecte « et amollit tout ce que cet astre dessèche et condense, « mais encore parce que son humidité tempère la cha- « leur du soleil lorsque ses rayons viennent la frapper « et s'incorporer en quelque sorte avec elle. »

Quelques reproches qu'on puisse d'ailleurs adresser à Plutarque, personne ne met en doute sa vaste érudition. Quand il dit que les Grecs reçurent ces doctrines d'un continent perdu, on ne peut s'empêcher de fixer les yeux sur le continent américain. « Ils ajoutent que « le grand continent qui environne l'Océan est éloigné « de l'île d'Ogygie d'environ cinq mille stades (1), et « un peu moins des autres îles; qu'on n'y navigue que « sur des vaisseaux à rames, parce que la navigation « est lente et difficile, à cause de la grande quantité de « vase qu'y apportent plusieurs rivières qui s'y déchargent du continent et y font des atterrissements qui « embarrassent le fond de la mer; ce qui a fait croire « anciennement qu'elle était glacée. Les côtes du con- « tinent, disent-ils encore, *sont habitées par des Grecs*, « qui s'étendent le long d'un golfe non moins grand « que les Palus-Méotides, et dont l'embouchure répond « précisément à celle de la mer Caspienne (2). Ils se « regardent comme habitants de la terre ferme, et nous « comme des insulaires, parce que la terre que nous « habitons est entourée par la mer. Les compagnons

(1) Environ deux cent cinquante lieues.

(2 La mer Caspienne n'a pas d'embouchure, ni même de communication sensible avec les autres mers.

« d'Hercule, qui furent laissés dans cette contrée, s'é-
« tant mêlés avec l'ancien peuple de Saturne, tirèrent
« de son obscurité la nation grecque, qui était presque
« éteinte et étouffée sous les lois, les mœurs et la langue
« des barbares, et lui rendirent son ancienne splen-
« deur. »

Il n'y a point, dans l'antiquité, savant ou érudit qui n'ait répété ces vénérables légendes, dont l'origine remontait aux époques les plus reculées du souvenir humain. La tradition était certaine, et les Égyptiens n'inventaient rien quand ils la transmirent à Solon et à Platon. Plaçons Ariens où Plutarque met Grecs, examinons les langues, les théogonies, les légendes, les arts, l'industrie, la science, et nous ne pourrons plus nier l'unité des deux races qui ont, depuis des siècles, peuplé et civilisé les deux grands continents dont se forme notre monde.

TROISIÈME PARTIE

VOCABULAIRE ARIO-QUICHUA

VOCABULAIRE ARIO-QUICHUA[1]

A

AKA, excrément, immondice; skt *gu*, *gû*, faire des excréments, des ordures.

AKAKLLU, bec des oiseaux, m. comp. : 1° skt *ak*, aller tortueusement, se coucher; grec ἀγκὼν, coude; latin *uncus*, *aduncus*, recourbé; *ungulus*, ongle; 2° skt *kala*, *kalya*, dard, flèche, pointe, aiguille.

AKAKUNI, s'approvisionner d'aliments; skt *aç*, manger; suff. *ku*.

AKAHUARA, maillot, lange, m. comp. : 1° skt *gu*, faire des ordures, etc.; 2° *vê*, tisser. — *aka-huara*, étoffe qui reçoit les excréments.

AKANA-SANU, domestique, serviteur, m. comp. skt.: 1° *añj*, honorer, respecter; 2° *sañj*, dépendance, soumission, service.

AKAPANA, les nuages colorés par le soleil, m. comp. : 1° skt *añka*, ornement, peinture; 2° *pân*, *pându*, colorié, peint. — *aka-panu*, peint de couleurs.

AKARKANA, péritoine, épiploon, m. comp. : 1° skt *añka*, pli; 2° *kana*, mince. — *aka-r-kana*, ce qui est mince et plissé.

AKARHUAY, espèce de papillon, m. comp. : 1° skt *añka*, ornement, peinture; 2° skt *væ*, *vâ*, voler.

AKATANKU, râcloir, grattoir, m. comp. : 1° *aç*, pénétrer, percer; zend *aka*, pointe; grec ἄκανος, ἄκανθος, épine; ἄκρος, pointu; ἄκρις, sommet de montagne; ὠκύς rapide; latin *acus*, aiguille; *acuo*, aiguiser; 2° skt *tañka*, hache, ciseau. En général instrument tranchant.

AKILLA, vase d'argent consacré à la lune; *killa*, lune (V. ce mot); Pfx. *A* augm.

AKKA, bière de maïs; skt *aç*, *ak*, pénétrer, percer; — *aka*, boisson piquante, fermentée.

AKKO, sable; skt *añg*, fragments.

---

(1) Je prie le lecteur de vouloir bien se rappeler, en parcourant mon glossaire, que je n'ai pas la prétention de donner à chaque mot de la langue un équivalent exact tiré des idiomes ariens; je veux seulement indiquer la racine arienne de chaque mot quichua et mettre à la suite de cette racine les mots sanscrits ou autres de formation et de sens analogues.

AKKO-CHINNCHAY, comète, m. comp. : 1° skt *añg*, fragment, sable brillant; 2° *sinha* (lion pour crinière), crinière brillante ou de sable.

AKKUNI, vomir; skt *gû*, faire des excréments, des ordures; cfr *aka*.

AKLLANI, élire, choisir; skt *aç*, *ak*, pointe, séparation, choix.

AKLLUNI, hésiter, biaiser; skt *aks*, chercher, rechercher.

AKNA, offrandes, cérémonies; grec ἅγιος, saint; ἁγνός, pur.

AKSU, jupon; skt *añk*, parure, ornement.

AKTUNI, cracher; cfr. *aka* et *akkuni*.

AKULLINI, mâcher les feuilles de coco; skt *aç*, manger; suff. *lli*.

AKUY, scélérat; skt *ag'a*, péché, faute; grec ἄγος, péché.

ACHACHU, pâte de maïs, *masamorra;* skt *aç*, manger.

ACHALKUT, les filaments de l'épi de maïs, m. comp. : 1° skt *ak*, *aç*, pénétrer. percer; 2° *kûta*, *kûd*, pointe, aliment.

ACHAN-KARA, fleur rouge et blanche dont les Indiens font des couronnes qu'ils se mettent sur la tête les jours de fête; skt *añka*, ornement; *çîras*, tête : m. à m. ornement de tête.

ACHKA, grande quantité; skt *âsañga*, réunion, multitude.

ACHIHINI, éternuer; skt *c'ikk'â*, éternuement.

ACHIHUA, parapluie, ombrelle; m. comp. : 1° *çî*, couvrir, protéger; 2° suff. *hua*.

ACHINI, deviner, prédire; skt *aj*, aller, conduire devant soi.

ACHIOTAI, sorte de graine dont on se sert pour donner aux mets une teinte rouge; skt *as'ti*, pepin, noyau, amande.

ACHIRA, tubercule comestible (lotus); *aç*, manger.

ACHU, *excl.* non, je ne crois pas cela. — *Nota.* Cette forme me paraît corrompue. Le mot qui signifie penser et croire s'écrit non *chu*, mais *yu*, *yuyay*, je pense. La forme réelle est *ayu*. Le peu de différence que mettent les Quichuas entre la prononciation du *y* et du *ch* a induit en erreur les lexicographes espagnols. M. comp. : 1° *a* privatif; 2° *yû*, *yuj*, lier, unir; grec ζώννυμι, ceindre; lat. *jus*, droit.

ACHUPALLA, l'ananas, le fruit du pin pinon : 1° skt *aç*, manger; 2° *sup'ala*, qui a de bons fruits : jujubier, grenadier, bananier, etc.

ACHURA, racine des plus vénéneuses : 1° skt *aç*, manger; 2° *asra*, mort, trépas, sang, — qui mange le sang ?

ACHURANI, distribuer des aliments; skt *aç*, manger; suff. *ra*.

AHUA, perroquet; skt *vac'a*, perroquet.

AHUANI, tisser. Voir *huani*, *huaska*.

AHUA-ANKA-NAK, aigle très-féroce; *ahua*, animal, espèce (cfr *huahua*); *anka*, *nakkani*. (Voir ces mots.)

AHUA-ARA, le tapir ou anta : *ahua*, animal; *ara*, rond, obèse.

AIRAMPU, cactus dont le fruit donne une teinture rouge, m. à m. eau rouge : 1° skt *arus*, *aruçka*, *aruna*, rouge; 2° skt *amb'u*, *ap*, eau.

ALLKA-MARI, le faucon sacré aux ailes duquel on arrachait les deux plumes qui couronnaient le diadème des Incas : 1° skt *arc'*, vénérer,

honorer, rendre hommage; 2° *mr*, mourir, tuer : m. à m. tueur vénéré, oiseau de proie consacré aux dieux.

ALLANI, faire changer de place, extraire; skt *anyas*, autre; grec ἄλλος ?

ALLHUINI, ourdir, tisser; skt *ala*, aiguille, pointe; *vê*, tisser.

ALLI, bon, noble, excellent; skt *ærya*, fidèle; grec ἀρείων, ἄριστος, bon, excellent; ἀρετή, vertu.

ALLKANI, manquer de, être privé de; grec ἀλκή, force; latin *arceo*, écarter, empêcher; — skt *rak's*, protéger, éloigner ?

ALLKO, chien; skt *rak's*, protéger; grec ἀλκή, force.

ALLNANI, refleurir; skt *aht*; skt *nah*, lier, nouer, se revêtir ?

ALLPA, terre; skt *hal*, labourer.

ALLPAKU, alpaga (m. à m. bête de la terre); suff. *ku*.

ALLPIY, excavations, profondeur. Étym. sillons, de *hal*, labourer.

ALLPUNI, labourer; skt *hal*, labourer; *hala*, charrue; suff. *pu*.

AMA, non certes; skt zend, v. pers., *mâ*; grec μή, non; *A* préf., augmentatif.

AMACHAKUNI, refuser, s'excuser, se justifier. Rac. *ama*, non; suff. *cha* et *ku*.

AMARU, serpent, couleuvre; temps astronomique; *am*, aller adorer.

AMAUTA, les astronomes du Pérou; skt *amata*, *amati*, temps, année; lune.

AMINI, nausée; skt *am*, être malade; suff. *ni*.

AMI-PAYA, gloutonnerie (m. à m. maladie de vieille). Rac. *ami* et *paya*. (V ce mot.)

AMPATU, grenouille; skt *amb'a*, eau; suff. *tu*.

AMPUNI, s'entr'aider, s'entr'aimer; skt *ub'æ*; zend *uba*; grec ἀμφω; lat. *ambo*, tous les deux, l'un et l'autre.

AMU, muet; skt *mû*, lier, attacher; *muk'am*, langue; *mûkas*, muet; latin *mussare*, murmurer; *mutus*, muet. — Pfx. *A* augmentatif.

AMULLINI, bégayer; même racine; suff. *lli*.

AMYANI, se quereller, se disputer; skt *anyas*, autre; grec ἄλλος; lat. *alius*.

ANAK, cruel, impitoyable; skt *naç*, tuer; zend *naçu*, cadavre; grec νεκύς, cadavre; νεκρός, mort; latin *nex*, *necare*; goth. *naus*, *navis*, cadavre. — Pfx. *A* augm.

ANALLU, fourmi, coupeuse; même rac. suff. *llu*. La forme entière serait *anakllu*; mais la gutturale est tombée, comme dans le gothique *naus*, cadavre, et le slave *naui*, ombre d'un mort, qui tous deux se rattachent au sanskrit *naç*.

ANAS, renard; même racine.

ANAS-KACHU, *salira ponctuata*, herbe au renard; *anas* et *kacha*. (V. ce mot.)

ANKA, aigle (m à m. la serre); skt *nak'as*, *nak'am*, ongle, serre; grec ὄνυξ, latin *unguis*; allem. *nagal*, serre, griffe.

ANKAS, la couleur bleue; m. à m. couleur du ciel; *hana*, ciel (V. ce mot); skt *kac'a*, éclat, couleur.

ANKAYLLINI, se plaindre, crier; skt *ahas*, *ahatis*, douleur; zend *âzañh*, douleur, péché; grec ἄγχω, serrer, étouffer; ἄχος, douleur; lat. *ango*, *angustus*, *anxius*; franç. angoisse.

ANKOSANI, saluer; skt *añka*, signe, marque; *çam*, santé, bonheur.

ANKU, nerf, corde de l'arc; skt *añk*, aller, partir; *añkura*, flèche, pointe.

ANCHAYANI, mourir de maladie. Rac. *ancha* (V. à *ankayllini*); *aya*. (V. ce mot.)

ANCHLLARAK, hardi, audacieux. Rac. *ancha*; suff. *ra* et *lla*.

ANCHUCHINI, couper, éloigner, chasser; skt *aç*, *ak*, diviser, couper; suff. *chi*.

ANTES, la chaîne des Andes; skt *anti*, en face, devant; grec ἀντί, ἄντα, ἄντην, ἀντικρύς; lat. *ante*, *anterior*.

ANTAY, bouton, fleurs; œuf; femme enceinte; skt *anda*, œuf, bouton.

ANUCHI, les graines avortées qui terminent l'épi de maïs; skt *anu*, *ânaka*, petit, de peu de valeur.

ANTIPANI, vaincre; *atti* (V. ce mot); suff. *pa*.

AÑALLU. V. *Anallu*.

AÑAS. V. *Anas*.

APANI, porter, emporter, soulever; skt *apa*; zend *apa*; grec ἀπὸ, de ἄψ, en arrière; lat. *ab* (*a*, *af-*, *au-*), *abs*.; goth *af*, hors de; *A*. h. all. *aba*.

APACHEKTA, monticules votifs élevés par les voyageurs à tous les passages des Cordillières. (Voyez *Partie hist.*)

API, pâte de maïs; skt *paç*, cuire? *A* augm.

APICHU, la patate douce; skt *picc'a*, banane; pfx. *A* augm. *cf.* le grec ἀπία, ἀπίος, espèce de poire.

APU, maître, chef, juge; skt *ap*, gagner, obtenir, parvenir.

APUSKEPAY, général en chef; m comp. *apu*, chef (V. le précédent); skt *âs'*, blesser, tuer, guerre; *gup*, prince, roi.

ARAKACHA, plante grimpante; *aruikuni*, lier; *kacharini*, lier, unir, grimper. (V. ces mots.)

ARUIKACHA, plante grimpante. Même racine.

ARAHUA, gibet, potence; *arui* (V. les préc.); *hua*, lien, corde (*vê*, tisser).

ARARIHUA, fermier, majordome; grec ἀρόω, labourer; ἀροτήρ, laboureur; ἄροτος, temps du labourage; ἄροτρον, charrue; lat. *arare*, *arator*, *aratio*, *aratrum*, *arvus*, *arvum*; goth. *ayan*, labourer; *aha*, *aran*, labourer; suff. *hua*.

ARIHUA, le mois d'avril; skt *ari*, premier, excellent. L'année quichua commençant à l'équinoxe d'automne (*Rivero et Tschudi Ant. Péruv*), avril en était le premier mois, d'où son nom.

ARIMSANI. (V. à *sani*.)

ARIRUMA, le lis jaune, la fleur la plus odorante de l'Amérique; skt *hari*, jaune; *ruhoma*, plante, herbe.

ARMANI, se baigner; skt. *ârdra*, humide; grec ἄρδω.

ARNAUCHO, espèce de piment des plus violents; skt r (*âr*, blessant, frappant; *ûs'*, chaleur, feu.

ARPANI, sacrifice, sacrifier; skt r*p* (*arp*), r*b'u* (*arb'*), faire des sacrifices religieux.

ARSU, tas de grains; skt *hrs'*, se dresser, se hérisser.

ARUIKUNI, attacher, lier; skt *ara*; lien, roue; suff. *ku*.

ASKANKUI, porc-épic; skt *aç*, manger, ronger; *hag*, aller, couvrir; *kañkâna*, *kañkâni*, cuirasse.

ASINI, rire; skt *smi*, sourire.

ASIPA, yu ca, sorte de racine comestible; skt *aç*, manger; *çi'pâ*, racine

ASITUA. (V. *Situa*.)

ASKUS, pomme de terre; skt *aç*, manger.

ASLLA, court, écourté; skt *aç*, percer, piquer; suff. *lla*.

ASNA, mauvaise odeur; skt *asana*, négation, refus; action de rejeter.

ASNI, une portion, part; skt *aç*. V. *Asila*.)

ASPI, excavation pour planter les arbrisseaux de la coca; skt *pi*, rendre fertile, préparer; *âç?* ou *âs*, aliments, ou *planter*, *fixer?*

ASTANI, déplacer un objet; skt *st'â*, se tenir en place; *A* privatif.

ASUHA, nom de la chicha dans le dialecte de *Huamanka*; skt *aç*, piquer, percer.

ASUKA, phoque, loup marin; rac. *as*, habiter; *udda*, eau

ASUTINI, frapper; skt *sud*, frapper; pfx. *A* augm.

ATAU, bonheur à la guerre, finesse. (V. *Atti* et *Au*.)

ATAUKI, prince, guerrier de sang royal; *atau;* skt. *ki*.

ATI, mauvais augure, coup malheureux du sort; skt *ad'i*, inquiétude, souci, anxiété, attente, calamité, qui menace; grec ἄτη, calamité.

ATTI, pouvoir, être grand, être heureux; skt *at*, *att*, surpasser, exceller, vaincre, dominer, chasser.

ATOK, renard; *atti* (V. ce mot); et *huk*, *hukku* (V. ce mot); m. à m. le bandit rusé.

AUKA, AUKAK, guerrier, soldat; skt *av*, défendre, protéger, conserver; frapper, diviser, brûler; suff. *ka*.

AYA, maladie, souffrance. Les composés dans lesquels entre ce mot l'écrivent *acha* (V. *karacha*, etc.); c'est en effet là son orthographe réelle, comme le prouve la racine arienne : skt *ahus*, étroit; *ahas*, *ahatis*, angoisse; zend *ag'ana*, étroitesse, rétrécissement; grec ἄχος, douleur; ἄχθος, souffrance; ἄγχω, ἄχωμαι, ἄχομαι, souffrir; lat. *ango*, *angustus*, *angor*, *anxius;* sl *anziku*, étroit.

AYKURA, abri de paille ou de feuilles sous lequel on place les moissons; skt *agra*, *agrâra*, sommet, faîte, toit en pointe, maison.

AYCHA, chair; skt *uksan*, animal, chair d'animal.

AYLLU, famille, tribu; skt *ahi*, serpent; par mtth., repli, lien; suff. *llu*.

AYMURANI, abri de roseaux servant aux mêmes usages que l'aykura (V. ce mot); skt *ahi* (V. le préc.); *mur*, entourer, vêtir; lat. *murus*, mur; *a-h-a*, *mûra*, rempart; suff. *llu*.

AYMURAY, le mois de mai; même rac. que le précédent.

AYÑINI, grogner, gronder; skt *ê*; grec αἰ, αἰαῖ; int. pour appeler, se plaindre, etc. Quich. *ñi*, dire. (V. ce mot.)

AYÑIKUNI, contredire; quich. *ayñini* (V. ce mot); suff. *ku*.

AYKINI, fuir, s'évader; skt. *ahi*; suff. *ki*.

AYPUNI, distribuer, donner à la ronde; skt *ahi*; suff. *pu*.

AYRI, hache; skt *ir*, blesser, frapper; lat. *ira*, colère; *arma*, armes. Pfx. *A* augm.

AYSANI, peser dans la balance; skt *is'*, chercher, rechercher; pfx. *A* augm.

AYSSANI, traîner, attacher; skt *is'*, amener, traîner; pfx. *A* augm.

AYTINI, laver les métaux. Ce mot doit s'écrire *ahitimni*, de skt *ahi* et *timi*, eau, mer.

AYTTINI, dévider du fil; skt *ahi*, retour; *tan*, étendre.

AYUNI, commettre adultère; skt *yû*, joindre, unir; *yôni*, union sexuelle; pfx. *A* augm.

K

KA, KACHIK, v. déf., prends, prends cela; skt *kuk*, prendre.

KAKA, oncle maternel, de *kacharini*. (V. ce mot.)

KAKKA, sommet de montagne; skt *kakud*, pic, sommet.

KAKINI, tonner; skt *kaç*, *kas*, *kans*, claquer, rendre un son violent.

KAKLLA, joue; skt *galla*, joue.

KACHA, messager; skt *kaks'a*, lien, rapport.

KACHARINI, unir, établir un rapport. Même racine.

KACHKA, aigre, amer; skt *katu*, *katvi*, toute saveur forte et désagréable.

KACHI, à jeun; skt *kas'*, tourmenter.

KACHINI, causer, engendrer, produire; skt *kâç*, *kâs*, luire, briller, apparaître.

KAHUARINI, palpiter, vivre. (V. *kani* et *hua*.)

KAHUNA, fil tordu; skt *kôna*, plisser.

KAIHUA-KAIHUA, feuilles comestibles et dont la racine donne une poudre dentifrice; skt *c'âñga*, blancheur ou beauté des dents.

KALLA, fuseau, quenouille; skt *kêt*, tisser, filer.

KALLA-HUALLA, fougère; skt *c'âlli*, plante, écorce, tégument; *vala*, se couvrir, se vêtir.

KALLANI, paver; skt *c'alli*, peau, superficie.

KALLATU, chien pelé, galeux; skt *c'alli*, *âttu*, ôté, enlevé.

KALLCHANI, faucher; skt *kr'*, couper; suff. *cha* (*jan*).

KALLKINI, paver; même racine que *kallani;* suff. *ki* (*ci*).

KALLPA, force; skt *kr*, faire; suff. *pâ*, pouvoir, protéger.

KAMANI, volonté, génération, univers; skt *kamâ*, vouloir, amour.

KANKU, le pain de maïs offert dans le sacrifice. (V. le suivant.)

KANCHANI, rôtir; skt *gan*, *gant*, briller; lat. *candeo; c'and*, brûler.

KANINI, mordre, manger; grec γένος, joue; γνάθος, γναθμός, morsure; lat. *gena*.

KANOPA, les dieux Canopes. (Voyez *Part. hist.*)

KANTINI, tordre le fil, entrelacer; skt *kana*, mince; suff. *tan*, étendre.

KANTU, fleur, couronne de fleur. (V. le précédent.)

KAPALLU ou SAPALLU, sorte de potiron très-estimé dans toute l'Amérique; skt *kâpâla*, courge, ou *sâp'ala*, fruit (*calebasse*).

KAPIA, le maïs blanc, et réputé comme le plus doux; skt *c'ap*, grain doux.

KAPULLU, bouton de fleur; grec κεφαλή, tête; lat. *caput*, *capillus*.

KAPUNI, prendre, tenir, posséder; grec κάπη, griffe, serre; lat. *capere*, prendre; *capan*, qui contient; *capulum*, garde d'une épée; skt *kapati*, *kapata*, la main ouverte, les mains.

KARACHA, fièvre; skt *çira*, tête; *aya*. (V. ce mot.)

KARAN, titre des rois de Quito; skt *cira*, tête, chef, ou bien *kr*, faire agir; *karin*, guerrier, soldat.

KARHUA-KARHUA, chinchona de qualité inférieure; skt *kara*, *kala*, peau, écorce; suff. *kua*.

KARPA, tente, pavillon, parasol concave. (Voir *karpani*.)

KARPA-HUASSI, galerie. (Voir *karpani*.)

KARPANI, couvrir, tapisser, tendre; cfr. skt *kara*, *kala*, peau, écorce; m. à m. ce qui couvre.

KARU, étranger, voyageur; skt *c'ar*, aller, vaciller, errer.

KASA, épine; skt *kas'*, pousser, heurter, frapper.

KASKU, poitrine; skt *kac'*, résonner; *kaç*, claquer, rendre un son; *kâç*, toux; *kâs*, tousser.

KASNINI, fermenter; skt *kas'*, éclater; suff. *ni*.

KASTUNI, mâcher la coca; skt. *kas'*, suff. *tu* (*tud*).

KATA CHILLAY, la voie lactée; *katini*, *chi*, *illay* (V. ces mots), m. à m. voie de poussière lumineuse ou cosmique (V. chap. sur l'*Astronomie*); skt *c'atâ*, réunion, assemblage, m. à m. assemblage de poussière lumineuse.

KATINI, suivre, cheminer; skt *kat*, aller.

KATU CHILLAY, la constellation de l'Agneau. (V. chap. sur l'*Astronomie*.)

KAUCHANI, arracher des feuilles ou l'herbe; skt *gas*, mangeur (d'herbe) comme les bœufs (*gô*), suff. *jan*.

KAUCHUNI, sortilége, divination par les feuilles de certaines herbes (V. le précédent); cfr. *j'uni*, annonce céleste, et *jû*, du ciel.

KAUPUNI, tresser, entrelacer, filer, enchaîner; skt *si* ou *çi*, lier, nouer. (V. *puni*.)

KAUSANI, vivre; skt *çrvas* (*çrvâsana*), respiration, souffle.

KICHPA, cousin; skt *si* ou *çi*, lier, nouer; *ks'ipa* ou *ks'êpa*, jet, filet, pont, lien d'union.

KITU, le ville de l'équateur; grec κύκλος, l'arc du ciel, la voûte du firmament.

KITUA, CITUA ou SITUA, les saisons; skt *st'â*, rester debout; lat. *stare, sedere, statio*, saison.

KOKA, arbuste dont les indiens mâchent sans cesse la feuille; skt *kuça*, herbe comestible.

KOCHU ou KOCHUCH, coude; skt *kuc'*, se plier, se courber.

KOLLAK, *culcitium canescens;* skt *kulaka*, espèce de plaqueminier (*Diospyros tomentosa*).

KOLLKA, les Pléiades, m. à m. l'assemblée; skt *kul*, réunir, amasser.

KOLLI, cendres, foyer; skt *c'ulli*, âtre, foyer.

KOMANA, le bâton de la quenouille; skt *ksôma*, tissu, toile.

KON, Dieu (V. *Partie hist.*)

KONKONA, la congona (*piperacea* très-odorante); skt *gôna*, nez, narines.

KONCHA, cousin en ligne paternelle; skt *guna*, union; suff. *cha* (de *jan*).

KONOPA. (V. *kanopa*.)

KOPA-IRA, stalactite près du Cuzco que les anciens vénéraient comme un dieu; skt *kup*, couvrir, cacher; *irâ*, suc divin, la divinité de la parole; liqueur chaude. Cette stalactite distille toujours une eau chaude.

KOPTRA, cave; skt *kupa*, cavité, fosse, citerne; suff. *tra*.

KORA-KORA, pâturages; skt *gô*, vache, bétail; suff. *ra*.

KORAKENKE, le même que l'Allkamari, *korak-ynca* (V. ce mot); skt *kârava*, corbeau, faucon; *inca*, roi, prince; grec κόραξ νίκη.

KOSA, mari; skt *gôs'a?* le berger, le mâle?

KOYCHA, tortue; skt *guhya*, tortue.

KUKARACHA, blatte.

KUCHI, cochon d'Inde; skt *kûj*, croasser, roucouler.

KUCHUCH, queue; skt *kuc'*.

KUCHUCHU, truffe; rac. *kuchi*, porc (V. ce mot); suff. *chu*.

KUCHUNI, couper, répartir; skt *kutt*, couper, fendre.

KULANTRA, persil; skt *guluca*, *gulma*, buisson, botte d'herbe; suff. *trœ*, préserver (médicinale).

KULLANI, opiner, conjecturer; skt *c'ull*, opiner, conjecturer; suff. *jan*.

KULLANCHA, panier; skt *kêl*, tisser, lier; suff. *cha*.

KULLI, rouge; rac. *kolliâtre*. (V. ce mot.)

KUMPANI, rompre, déchirer, briser; skt *kumpa*, estropié, contrefait,

KUMPI, robe de luxe; skt *çumb'*, orner, parer.

KUNANI, conseiller, prêcher; skt *kun*, adresser la parole, donner un conseil.

KUNUNUNAN, le tonnerre, onomatopée formée sur le nom du dieu *Kon*, ou sur le mot *nu*, tonnerre; skt *na*.

KUNTUR, le condor: skt *kunt'*, blesser, tuer.

KURAK, le premier-né; skt *sr*, enfanter.

KURAKA, préfet ou gouverneur d'une province au nom de l'Inca; rac. *kurak*.

KURU, ver de terre; skt *kr*, couper, tailler.

KURURANI, arranger le fil en écheveau; rac. *kuru*; suff. *ra*.

KURKA, poutre; skt *kr*, couper.

KUS, toux; skt *g'ûs'*, rendre un son, faire du bruit; *kâs*, tousser; lith. *kôster*.

KUSI, joie, gaieté; skt *kud*, jouer, s'amuser.

KUSI-KUSI, araignée; skt *kut*, courber, replier, agir tortueusement, tromper.

KUSILLU, singe; skt *kuç*, briller; *kuçâksa*, singe (m. à m. œil brillant).

KUSKIK-RAYMI, fête du solstice d'hiver; rac. *kusi*; suff. *ki*, et *raymi* (V. ce mot).

KUTAMA, sac, bourse, besace; skt *kut*, courber, replier.

KUTANI, moudre; skt *kut*, diviser, fendre, briser.

KUTINI, tourner, retourner; skt *kut*, courber, replier.

KUTI, temps; même racine.

KUTIK ou KUTEK, titre donné aux Incas réformateurs du calendrier; rac. *kuti*, temps; *kutini*, tourner, retourner.

KUTYOL ou KUYOL, martenisca ensiformis (bot.); skt *kut*, diviser, fendre, briser.

KUYANI, bénéficier de, recevoir un bienfait; rac. *ko*, donner; suff. *ya*.

KUYUNI, pousser en avant; rac. *ko;* suff. *yu*.

KUSKO, Cuzco, nom de la capitale; la *ville* par excellence, comme *urbs* en latin et ἀστὺ en grec (V. *k*ᵘ*kuska* et *k*ᵘ*kusquini*, tailler les pierres, bâtir); skt *kuç'*, polir, joindre, unir; suff. *ku*.

Kᵃ KAKA, vase, coupe, tasse; skt. *kah*, couvrir, contenir.

Kᵃ KAKI, le menton; skt *kañk*, aller en pointe, s'avancer.

Kᵃ KAKONI, frotter, user; rac. *k*ᵒ*ko*. (V. ce mot.)

Kᵃ KACHA-RUMI, meule de moulin; rac. *k*ᵃ*kakoni*, frotter, et *rumi*, pierre.

Kᵃ KACHA-CHACHA, étincelle; rac. *k*ᵃ*kakoni*; peut-être aussi, skt *kac'*, briller.

Kᵃ KACHAP-TOPANI, meule de moulin; rac. *k*ᵃ*kakoni* et *topani*.

Kᵃ KACHKA, terre âpre et raboteuse; rac. *k*ᵃ*kakoni;* suff. *ka*.

K^aKACHU ou K^aKAYU, le cáchou; skt *kaks'a*, herbe tendre, gazon, lien.

K^aKAHUA, ronde, danse; skt *kañk*, aller en rond; suff. *hua*.

K^aKACHUMIY, belle-sœur; skt *kaks'a*, lien.

K^aKACHUM, belle-fille; même racine.

K^aKAKLLANI, déraciner un arbre; skt *gac'c'a*, arbre; suff. *lla*.

K^aKAKÑIY, tonner, le tonnerre; skt *kac'*, résonner, faire du bruit; *ñi*, parler.

K^aKAKA, peinture, fard; skt *kac'*, lier, briller, plâtre.

K^aKAHUANI, veiller, surveiller; skt *k'aga*, oiseau.

K^aKAHUA, bois à brûler; skt *kaç'*, briller; suff. *hua*.

K^aKAHUITO, hamac, filet; skt *kaç'*, lier; suff. *hua* et *tu*.

K^aKAITA, corde, fil; skt *j'at*, lier, tresser.

K^aKALLAMPA, champignon; skt *gal*, col (lat. *collum*); suff. *lamba*, grand ou gros.

K^aKALLPA, stérile, pierreux; rac. *kalla*, pierre; *kallpani*, paver.

K^aKALLU, la langue; skt *gr'*, avaler; grec γλῶσσα, langue; lat. *glutire*, *gula*; *kal*, appeler; grec καλέω.

K^aKAMANI, forniquer, commettre adultère; skt *kâma*, amour, désir. Le sens primitif du mot *quichua* était *créer*, *procréer*; il n'a pris la signification *forniquer*, *commettre adultère*, que dans les temps postérieurs à la conquête espagnole et sous l'influence des prêtres catholiques.

K^aKAMAN-TITIRA, le rouge-queue; *kaman*, amoureux; *titira*, francolin, rouge-gorge.

K^aKAMCHU, bouffon, fou de cour; skt *kand*, se réjouir.

K^aKAMUNI, chiquer, primitivement la coca, aujourd'hui le tabac; skt *c'am*, manger.

K^aKANANI, incendier, mettre le feu. (V. à *kankani*.)

K^aKANCHANI, illuminer, irradier. (V. à *kankani*.)

K^aKANCHIK ou K^aKANCHIS, le nombre sept; rac. *k^akanchani*, éclairer; *k^akanchi*, lumière, le lumineux, le nombre des sept planètes.

K^aKAPA ou K^aKAPAK, heureux, puissant, riche; rac. *k^akapani*.

K^aKAPANI, contenir, mesurer.

K^aKAPACHANI, trancher, couper; skt *c'ap*, broyer, écraser.

K^aKAPINI, exprimer, extraire; même racine.

K^aKAPU, Baccharis Incarum (bot.).

K^aKARA, cuir, peau. (V. *kara*.)

K^aKARACHA, gale, teigne; rac. *k^akara* et *aya*

K^aKARAMUNI, servir à table; skt *kr*, faire; suff. *mu*.

K^aKARASU, espèce de dindon sauvage; skt *karatâ*, corneille; *karatu*, grue de Numidie.

K^aKARAYHUA, lézard; skt *krkavâku*, lézard, caméléon.

K^aKARKUNI, exiler, expatrier; skt *c'ar*, aller, marcher, errer.

K^aKARHUA, jaune, jauni; skt *kr*, faire; quichua *k^akari*, guerrier. Le jaune était la couleur de la race dominante.

KªKARI, guerrier; skt *kr*, faire.

KªKARPA, tente, pavillon; skt *k'arpara*, parasol concave.

KªKARPANI, arroser, irriguer; skt *gr*, répandre, arroser; suff. *pa*.

KªKARUNI, prodiguer, dépenser; skt *kr*, faire.

KªKASA, glace, gelée; skt *kat*, neiger, pleuvoir.

KªKASI, paresseux, inutile; skt *ças*, dormir.

KªKASIN, cela est inutile; rac. *kªkasi;* suff. *n*.

KªKASKANI, unir, joindre, souder; skt *kuc'*, unir, joindre.

KªKASPAS, le maïs rôti; skt *kas*, s'épanouir; *paç*, cuisson. Pour comprendre l'exactitude de cette étymologie, il faut savoir que mis au feu les grains de maïs éclatent et s'épanouissent en forme de rose, d'où le nom de *rozas* qu'on leur donne dans le Pérou et la Bolivie.

KªKASPI, tronc, pied d'un arbre, canne de magistrat; skt *kas*, s'épanouir.

KªKATANI, entourer, couvrir; skt *c'ad*, couvrir, faire ombre, grec σκότος, obscurité; goth. *skadus*, ombre; anglais *shade;* lith. *szétra*, tente.

KªKATINI, poursuivre; skt *kat*, aller, suivre.

KªKATU, marché; skt *kata*, enceinte, multitude; *k'ata*, place.

KªKAUCHI, carafe pour la chicha; skt *kôs'a*, généralement tout ce qui contient ou renferme quelque chose, vase.

KªKAUCHU, sorcière; skt *kuta*, entremetteuse, femme de mauvaise vie.

KªKAUNI, feuilles vertes du maïs, desséchées pour servir de fourrage; grec κάω, καίω, brûler, καῦμα, brûlure; goth. *hais*, flambeau; *hauri*, chaudron; lith. *kaistu*, être chaud.

KªKAUNIHUA, espion; même rac.; suff. *hua*.

KªKAYA, demain; skt *çvas*, demain.

KªKAYKUNI, enfermer un troupeau dans un parc; skt *gâh*, traverser, pénétrer dans; suff. *ku*.

KªKAYLLA, tout près d'ici; même racine; suff. *lla*.

KªKAYHUINI, délayer un liquide; rac. *kªkay;* suff. *hui*.

KªKAYMITTA, acostea esculenta (bot.), sorte de plante grimpante; rac *kªkay* et *mita*.

KªKAYNA, hier; rac. *kªkay*, enceinte; suff. *na*, négatif

KªKAYRU, grenouille hurleuse; skt *gœ*, chanter; suff. *ru*.

KªKAYTU, peloton de fil; skt *j'at*, lier, tresser.

KºKEA, pus, matière corrompue; κάκκη, ordure; κακκάω, faire des ordures; lat. *caco;* lith *szikû*.

KºKECHINCHA, noir de fumée; skt *kêc'in*, qui a une belle chevelure; *sahas*, éclat, lumière.

KºKECHISPA, sourcils; skt *kêça*, poil, chevelure; *iks'*, voir, regarder, m. à m. chevelure de l'œil.

KºKECHUNI, vaincre, conquérir; skt *hi*, *hês'yami*, jeter la foudre; *j'i*, vaincre.

KºKECHUA ou KICHUA, nom du peuple péruvien; rac. *kºkechuni*,

vaincre; *kichua*, langue générale; skt *jizwa*; zend *hizwa*, langue, idiome.

K^{e}KEHUANI, tresser une corde; skt *j'u*, se hâter, presser; suff. hua.

K^{e}KELLA, paresseux, indolent; skt *kêli* ou *kêlî*, jeu, plaisir, amusement.

K^{e}KELLAY, fer; skt *kr*, faire, agir; cf. *k^{a}kalli*, brave, et *k^{e}kari*, guerrier.

K^{e}KELLU ou KELLO, jaune, blanchâtre; skt *kil*, blanc, blanchâtre.

K^{e}KELLUA, larus serranus, mouette des Andes; skt *kil*, blanchâtre; suff. *hua*.

K^{e}KENA-KENA, flûte; skt *gu*, *gae*, résonner, chanter; suff. *na* (*kvan?*)

K^{e}KEÑHUA, polypis racemosa (bot.); skt *c'ad*, couvrir; grec σκηνή, tente. Le bois de cet arbre sert en effet à couvrir les maisons

K^{e}KENTI, oiseau-mouche; skt *kvanita*, bourdonnement, murmure.

K^{e}KEPA, trompe, trompette; skt *gu*, *gæ*, sonner, résonner.

K^{e}KEPANI, arrêter, suspendre une action (V. *k^{i}kipani.*)

K^{e}KEPNANI, vomir; rac. *k^{e}kepa;* suff. *na*.

K^{e}KERU, vase de bois; skt *gr*, verser, répandre de l'eau.

K^{e}KESA, pauvre; skt *kat'*, pauvre, misérable.

K^{e}KESPI, cristal, verre; skt *kaç*, *kâç*, briller, vibrer; suff. *pi*.

K^{e}KESPINI, se sauver, s'enfuir; skt *kas'*, pousser, heurter; suff. *pi*.

K^{e}KESSA, nid; skt *katâku*, oiseau.

K^{i}KICHANI, s'exprimer; skt *çik*, briller, parler

K^{i}KICHKA, épine; skt *çik'a*, pointe, épine, branche pointue.

K^{i}KICHUA. (V. *k^{e}kechua.*)

K^{i}KIKU, le Bésoar; skt *çikku*, gisant, intérieur, pierre cachée.

K^{i}KILLA, la lune; skt *kil*, blanc, brillant.

K^{i}KINA, écorce; grec κίννα, nom d'une herbe; κιννά-βαρις, sang de dragon?

K^{i}KINA-KINA, le quinquina. (V. le précédent.)

K^{i}KINCHA, natte, treillage de roseau; même racine.

K^{i}KINCHU, sein, creux; même racine.

K^{i}KINI, arranger, polir, bâtir; skt *kuñc'*, courber, plisser, tresser.

K^{i}KINTI, paltoria ovalis (ornith), petit oiseau des Andes; skt *gunt*, cacher, couvrir.

K^{i}KINTU, grappes de fruits; skt *kundint*, bouquet de lotus ou de jasmin.

K^{i}KINUA, chenopodium quinua (bot.); skt *kinva*, ferment, matières végétales fermentescibles.

K^{i}KIPANI, couvrir une maison; κύπτω, cacher; lat. *cubare*, se coucher.

K^{i}KIPU, les quipos péruviens. (V. la partie historique.)

K^{i}KIRA, branche, pousse; skt *çira*, tête, branche, racine.

K^{i}KIRANI, pousser, rapprocher, contracter; même racine.

K'KIRAU, berceau; rac. *k'kirani.*

K'KIRU, dent; skt *çi*, *çô*, aiguiser, aller en pointe

K'KISI, corde, cordon, tresse en cuir, fouet; skt *kaç*, rendre un son; *kaçâ*, fouet.

K'KISUNI, râcler, râper; skt *çî*, aiguiser; suff. *su.*

K'KITI, contrée, province, district; skt *kit*, habiter.

K'KITU, pigeon, colombe; même racine.

K°KOKAN, l'estomac des volailles; skt *kuc'*, courber; *kuc'a*, sein, mamelle, pis.

K°KOKAU, sac de voyage; même racine.

K°KOKOTA, bourse, testicules; même racine; suff. *ta.*

K°KOCHA, lac, étang; même racine.

K°KOCHKANI, briser les mottes de terre, émotter; même racine; suff. *ka.*

K°KOCHPANI, se tordre, se rouler à terre; même racine; suff. *pa.*

K°KOCHUY, joie, gaieté; skt *kaj'*, être agité par la joie.

K°KOCHUNI, être joyeux, se mettre en gaieté; même racine.

K°KOLLA, doux, tendre; skt *kala*, langage tendre.

K°KOLLKA, magasin, grenier; skt *kal*, compter, estimer, évaluer; suff. *ka*

K°KOLLI, cendres; grec καίω, κάω, brûler (V. *k°kauni*); suff. *lli.*

K°KOLLOTA, poing; skt *kul*, *kôlâmi*, réunir, amasser; *kuli*, main; suff. *ta.*

K°KOLLPA salpêtre; skt *kr*, faire; suff. *pa.*

K°KOLLKI, argent; rac. *k° kolli*, cendres (V. ce mot); suff. *ki.*

K°KOLLUNI, abandonner, jeter, laisser échapper; skt *gal*, tomber, s'échapper.

K°KOMANI, se tordre de douleur; skt *kûn*, se contracter, se plisser, se courber.

K°KOMER, couleur verte. *K°komer* était aussi le nom de l'émeraude, adorée sous le nom d'*Umina*, et dans laquelle il est impossible de ne pas reconnaître la terre verte. (V. *Part. hist.*)

K°KOMPA, morceau de pierre que les Indiens jetaient comme offrande propitiatrice dans le cours des rivières. (V. *Part. hist.*)

K°KOMPI, robe longue des femmes de haut rang; skt *kumb* ou *kump*, couvrir, cacher.

K°KONANI, moudre, broyer; skt *kûn*, se contracter, se courber.

K°KONKANI, oublier; même racine; suff. *pa.*

K°KONCHA, le foyer; skt *c'and*, briller, resplendir; suff. *cha.*

K°KONKOR, genou; skt *kûn*, se courber, se contracter.

K°KONI, donner; allem. *geben;* angl. *give.*

K°KOÑI, place chaude et abritée; grec κάω, καύω, brûler.

K°KOO, jonchée; grec χέω, verser; χύμα, χεῦμα, χύσις, χεύη, libation; χόος, amas de terre, mur; lat. *fons*, *fundere;* goth. *giuta*, verser.

K°KOPA, balayures; skt *gu*, *gû*, faire des immondices; suff. *pa.*

K°KOP°PA, bleu; skt *kup*, *kub'*, couvrir. Le mot *k°kop°pa* était proprement la voûte céleste, dont la teinte bleue frappa vivement l'esprit des premiers peuples.

K°KORANI; skt *kr*, couper.

K°KORCUNI, ronfler; skt *kura*, son, bruit; suff. *ku*.

K°KORI, or; skt *hir-anam;* zend *zaranu*, or; grec. χρυσός, χρυσίον; goth. *gulth;* allem. *gold*, or.

K°KORHUAR, se rouiller; rac. *k°kori;* suff. *hua* et *ra;* m. à m. prendre la teinte de l'or.

K°KORMANI, se méprendre, se tromper; skt *kr*, couper; suff. *ma*.

K°KORPA, hôte; skt *krp*, avoir pitié, compassion.

K°KOSA. (V. *kosa*.)

K°KOSKO. (V. *kusko*.)

K°KOSÑI, fumée; skt *kus*, *kuç*, briller; suff. *ñi*.

K°KOTO, monceau, tas. (V. *k° koo*.)

K°KOYA, la reine, la femme de l'Inca; skt *ku*, terre; suff. *hua;* m. à m. la fille de la terre.

K°KOYLLUR, les étoiles; skt *guda*, rond, sphérique; *illa*, lumière; *uru*, profondeur, espace, les globes qui brillent dans l'espace.

K°KOYU, tache; skt *guda*, rond, sphérique.

K°KUCHU, angle, coin; skt *kuc'*, joindre, unir.

K°KUHU-ÑINI, tonner; skt *gu*, *hu*, faire du bruit, résonner; *ñi*, dire, parler.

K°KUYCHI, l'arc-en-ciel; skt *ku*, terre; *iks'*, voir.

K°KULLA, l'enfant qui tette, skt *k'ulla*, bas, petit.

K°KULLKU, petit pigeon sauvage; skt *k'ulla*, petit; suff. *ka*.

K°KULLU, planches; skt *c'ut*, fendre, briser; suff. *llu*.

K°KULLUY, espèce de grande fourmi; même racine.

K°KUMU, bosse; skt *kubj'a*, courbe, convexe, bossu; lat. *gibbus*, bosse; suff. *mu*.

K°KUNKU, mauvaise odeur; skt *kut'*, puer, sentir mauvais; suff. *ku*.

K°KUPA, crêpé, crêpu; skt *kubj'a*, courbe, convexe, bossu.

K°KUSKA, égal, uni; skt *kuc'*, polir, joindre, unir; suff. *ka*.

K°KUSKINI, bâtir, paver; même racine; suff. *quini* ou *kini*. (V. ce mot.)

K°KUTKUNI, ronger; skt *kut*, *kutt*, diviser, fendre, briser.

K°KUYANI, protéger, défendre; skt *kûl*, protéger, défendre.

K°KUYKA, ver de terre; skt *ku*, terre; suff. *ka*.

K°KUYUNI, sorte de fil, tresser, filer; skt *kuc'*, courber, se courber.

Ch

CHAKA, pont; skt *gâ*, aller, passer; *j'agê*, je suis allé.

CHAKANI, croiser, croisiller; même racine.

CHAKANA, escalier, croix; même racine; suff. *na*.

CHAKKA, rauque, enroué; skt *kæ*, croasser, crier comme les corbeaux.

CHAKKU, inégal, raboteux; skt *c'akk*, tourmenter, faire souffrir.

CHAKCHANI, mâcher la coca; skt *c'akk*; suff. *cha*.

CHAKCHUNI, arroser, irriguer; skt *c'at*, diviser, fendre, briser; suff. *chu*.

CHAKLLA, la charpente d'un toit; skt *sag*, couvrir; suff. *lla*.

CHAKMANI, fendre la terre, émotter; skt *c'akk*, tourmenter, souffrir.

CHAKNANI, ajuster la charge sur les bêtes; skt *sag*, couvrir, charger; suff. *na*.

CHAKRA, ferme; skt *c'akra*, province, district; grec κύκλος, cercle; κίρκος, anneau; lat. *circus*, cirque; *circum*, autour; anc. h. all. *kring*, anneau.

CHAKRUNI, mélanger; skt *c'akra*, réunion, mélange.

CHAKU ou CHAKO, lieu de chasse; skt *c'ak*, blesser, tourmenter.

CHACHANI, brosser, épousseter; skt *ks'an*, frapper; grec κάινω, blesser, tuer.

CHACHUA, tapage, tumulte; skt *k'akk'*, éclater de rire.

CHAHUÂ, fruit qui n'est pas mûr; skt *c'a*, stérile, dur, sans valeur; suff. *hua*.

CHALLA, les feuilles sèches qui couvrent l'épi de maïs; skt *k'alla*, outre, vêtement.

CHALLHUA, poisson; skt *c'al*, vaciller, chanceler; suff. *hua*.

CHAMANI, jouir, être heureux; skt *kâma*, amour, plaisir.

CHAMPA, gazon; skt *ks'am*, terre; suff. *pa*.

CHAMPI, massue qu'on portait attachée au poignet; skt *c'ap*, broyer, écraser.

CHANKA, jambe, cuisse; skt *j'ânu*, genou; zend *zhnu*; grec γόνυ; lat. *genu*; goth. *kniu;* suff. *ka*.

CHANKÂ, les petites idoles qu'on attachait au cou des momies.

CHANI, prix; skt *j'ani*, produit.

CHANRAUES, bruit de cloches; skt *samrâva*, bruit, tumulte.

CHAPA, sentinelle; skt *sap*, suivre; grec ἕπομαι; lat. *sequi*, *secundus*, *socius;* lith. *sekû*, suivre.

CHAPAKUNI, élire, choisir; skt *c'ap*, se mouvoir, vaciller, changer de position.

CHAPCHANI, becqueter des graines; skt *sap*, suivre; suff. *cha*.

CHAPRANI, émonder; skt *c'ap*, écraser, broyer; suff. *ra*.

CHAPUNI, pétrir, façonner la terre; skt *kopati*, creuser; grec σκάπτω, fouiller; lit. *kapas*, tombe; goth. *ship*, charrue; allem. *schaffen*, créer, façonner; angl. *shape*, forme.

CHAKI, pied; skt *sap*, suivre; lat. *sequor*. (V. à *chapa*.)

CHARA, boue; skt *gr'*, mouiller, arroser; *garæ*, action de mouiller, d'humecter.

CHARAPA, tortue; rac. *chara;* suff. *pa*.

CHARKI, viande sèche; skt *kr*, couper (*cakrê*).

CHASKA, échevelé; skt *sata*, mèche de cheveux, crinière, aigrette.

CHASKI, messager, courrier; skt *c'ac'*, aller, se mouvoir; suff. *ki*.

CHATANI, se confesser; skt *kat'*, dire, raconter; goth. *qvath*; angl. *quote* et *quoth*.

CHAUCHA, cep de vigne; skt *ks'vêda*, courbé, tortueux.

CHAUCHI, sorte de grande marmite; skt *ks'ud*, piler; *ks'ôda*, mortier.

CHAUPI, le centre de gravité d'un objet; skt *ks'êpa*, arrêt, remise, délai.

CHAYANI, arriver; skt *ks'aj'*, aller, se mouvoir.

CHAYANTANKA, étain; skt *ks'aya*, consomption, dissolution; *tañk*, lier; *tañka* ou *tañkana*.

CHAYNA, flûte; skt *gu*, *gæ*, chanter, souffler; suff. *na*.

CHEKA, vérité; skt *c'ik*, briller, parler.

CHEKKANI, tailler ou rompre des pierres; skt *c'ak*, pouvoir.

CHEKCHI, maïs rôti; skt *grj'*, rugir; allusion au bruit que fait le maïs en éclatant au feu.

CHEKCHI, châtaigne, marron; même racine.

CHEKINI, éparpiller; skt *sic'*, répandre, éparpiller.

CHEKNINI, haïr; skt *çañk*, soupçonner, se défier, craindre; suff. *ni*.

CHEKTA, moitié; skt *c'id*, diviser, partager.

CHEKOLLO, petit oiseau qui ressemble au rossignol; skt *çik*, parler; *kuju*, oiseau.

CHIA, pou; skt *çi*, gisant, occulte; *çwi*.

CHIKCHI, grêle; skt *çik*, répandre, faire pleuvoir.

CHIKMINI, être inquiet; skt *chukk*, tourmenter, affliger, se tourmenter, s'affliger; suff. *mi*.

CHICHILLA, franges; skt *çîla*, pointe, barbe de l'épi.

CHICHINI, germer, bourgeonner; skt *c'id*, diviser, fendre.

CHICHIRA, sorte d'arbuste; skt *sid'ra*, sorte d'arbuste.

CHICHU, plein, rempli; femme grosse; skt *çvi*, remplir, gonfler; *çiçu*, enfant.

CHILLUNI, choisir; skt *kil*, *kêl*, coudre, lier, attacher.

CHIHUAKU, grive; skt *çik*, chant; suff. *huacu*; rac. *vak*, parler.

CHIHUANHUAY, règles, flux mensuel des femmes; skt *jis'*, répandre, arroser. Les mots *huan* et *huay* sont en rapport avec *huachani*, concevoir.

CHILLIKUTU, grillon; skt *j'illi*, grillon; *gu*, *gû*, chanter; suff. *tu*.

CHILLCHILLES, tambourin, tambour de basque; skt *j'alli*, cymbales.

CHILLILLINI, sucr; skt *j'illi*, *j'alâ*, lumière du soleil, éclat, lustre.

CHILLINA, moëlle; skt *c'il*, couvrir, voiler, vêtir; lat. *celare*.

CHILLPI, les feuilles sèches du maïs; même racine; suff. *pi*.

CHILLPINI, pincer les oreilles; skt *hil*, faire des gestes; suff. *pi*.

CHIMPU, nuées éclairées par le soleil (*celajes*); skt *ks'êma*, bonheur, éclat; suff. *pu*.

CHIMUNI, flatter?

CHINA, la femelle d'un animal; skt *j'an*, naître; *j'âni*, femme, épouse.

CHINKA, jaguar, puma; skt *sinha*, lion.

CHINKANI, ramper, se cacher (comme le lion); rac. *chinka*.

CHIÑINI, se coucher, rester en paix; skt *çi*, *jacere*, *cubare;* grec κεῖμαι, être couché; κοιμάω, dormir; lat. *quies*, *quiesco;* osque *keos;* goth. *haims*, bourg; *heiva*, maison; lith. *kémas*, château, bourg.

CHIÑIY, silence; rac. *chiñini*.

CHIPA, pince; skt *ks'ip*, jeter, lancer; *xipa?*

CHIPANI, saisir; rac. *chipa*.

CHIPIPINI, resplendir; skt *çipi*, rayon de lumière.

CHIKI, mauvaise chance; skt *c'ik*, *c'ikk*, être malheureux, souffrir.

CHIRAKU, roseau; skt *çira*, racine; *çiras*, vaisseau, veine, artère.

CHIRAPA, la pluie par un temps de soleil; skt *sura*, briller, resplendir; *pâ*, boire.

CHIRAU, resplendissant; skt *sura*, briller.

CHIRAYANI, se congeler; skt *c'iri*, blesser, frapper?

CHIRINA, averse; skt *hr*, répandre, faire couler.

CHIRU, côté; skt *c'iru*, partie de l'épaule, du dos.

CHISI, tard; skt *cis'*, laisser, abandonner.

CHIUCHIYANI, pondre; onomatopée sur la racine *k'ya*, annoncer; suff. *ya*.

CHOKKANI, frapper, jeter; skt *c'as'*, frapper, tuer.

CHOKCHOS, lapin; skt *kuj'*, résonner sourdement, gronder.

CHOKLLO, l'épi du maïs; skt *c'ûlâ*, aigrette, plumet, panache.

CHOKECHINKA, once, guêpard; rac. *chokkani* et *chinka*. (V. ces mots.)

CHOKECHALLHUA, espèce de sardine; rac. *chokkani* et *challhua*. (V. ces mots.)

CHOCHOKA, le maïs tendre, rôti et conservé; skt *kus'aku*, chose brûlée, rôtie (*kus*).

CHOKMIY, poing; rac. *chokkani;* suff. *mi*.

CHOKÑI, chassieux; skt *c'ukk*, être affligé, souffrir.

CHOKRI, blessé; rac. *chokkani;* suff. *ri*.

CHOKTA, difforme; même racine; suff. *ta*.

CHONTA, bambou; skt *c'ut*, percer, fendre.

CHUANKIRI, corbeau; skt *svan*, résonner, crier; lat. *sonare;* lith. *zwanu*, et skt *kr*, couper, tuer.

CHUKKU, bonnet; skt *k'ud*, protéger, couvrir.

CHUCHUKUNI, trembler; même racine; suff. *ku*.

CHUKRU, bandelette; skt *k'ud*, couvrir.

CHUCHA, cheveux; skt *kêça*, chevelure.

CHUCHAU, manguey, aloès, agave; skt *ks'vid*, émettre, répandre.

CHUCHU, jumeaux; skt *yû*, joindre, unir.

CHUCHU, fièvre intermittente; skt *c'ut*, fendre, séparer, diviser.

CHUKUPA, bonnet; même racine; suff. *pa*.

CHULLKU, manche, manchette, menotte; skt *kut*, réunir, amasser; suff. *ku*.

CHULLPI, petite espèce de maïs doux; skt *k'ulla*, petit, nain; suff. *pi*.

CHULLUNKUY, glaçon pendant aux gouttières; skt *c'ul*, submerger.

CHULLUYKUNI, submerger, plonger; même racine.

CHUMANI, boire, sucer; skt *sû*, extraire; *sûma*, lait, eau.

CHUMPI, courroie, bande; skt *yû*, joindre, unir; suff. *pi*.

CHUNKA, dix; même racine; suff. *ka*.

CHUNKANI, sucer; même racine que *chumani*.

CHUNKU, amas, monceau; skt *yû*; suff. *ku*.

CHUNCHULLI, les intestins; skt *yû*, joindre, unir; *c'ulla*, corde, cordon.

CHUÑU, fécule de pommes de terre; skt *ks'i*, tuer, écraser.

CHUPA, tresse de cheveux; skt *c'upa*, buisson.

CHUPE, soupe, potage; skt *sûpa*, sauce.

CHUPULLU, arrière petit-fils; skt *yû*, joindre, unir; grec πῶλος, lat. *pullus*; goth. *fulan*, petit d'un animal.

CHUKI, lance; skt *ks'i*, tuer, blesser; suff. *ki*.

CHURANI, faire les provisions pour l'hiver; skt *grah*, saisir?

CHURI, fils (par rapport au père); skt *yû*, joindre; suff. *ri*.

CHURPUNI, mettre la marmite au feu; skt *çûr*, mettre au feu, bouillir; suff. *pu*.

CHURU, limaçon; skt *ku*, terre; suff. *ru* (m. à m. qui rampe à terre).

CHUSAK, chose vide, évanouie; skt *çus'a* (*çus'*), chose sèche.

CHUSEK, la chouette; skt *çuc'*, gémir, pleurer.

CHUSÑINI, bourdonner; skt *g'ôs'a*, bruit, bourdonnement; suff. *ni*.

CHUSPA, sac à coca; skt *çus'*, dessécher; suff. *pa*. Ce sac était fait en général de l'estomac desséché d'un oiseau.

CHUSU, atome, chose infiniment petite; skt *kusû*.

CHUTANI, mettre en ordre, serrer. (V. *huatani*.)

CHUTKINI, écorcher; skt *c'ut*, fendre, diviser; suff. *ki*.

CHUYA, clair, limpide; skt *çuc'i*, clair, transparent, pur.

CHUYCHUNI, être lavé, purifié; même racine; suff. *chu*.

H

HAKKALLO, pic vert (ornith); skt *ak*, aller tortueusement, se recourber; *kala*, dard, flèche, pointe; cfr. *akakllu*.

HAKCHIKIS, arbre dont l'écorce fait une sorte de savon pour les cheveux; skt *gac'c'a*, arbre; *sic'*, asperger, laver, arroser; *hachis*, *cannabis indica*.

HAKCHU, feuilles sèches des arbres; skt *gac'c'a*, arbre; suff. *chu*.

HAKCHUNA (cfr. *yschuna*), faux, faucille, hameçon, crochet; skt *ak*, aller tortueusement, se recourber; suff. *chu* et *na*.

HAKKUINI, abandonner, quitter; skt *hâ*, abandonner, quitter; suff. *ki*.

HAKKUCHINI, broyer, moudre; skt *c'ah*, broyer; suff. *hu* et *chi*.

HACHA ou SACHA, arbre; skt *gac'c'a*, arbre.

HAHUA, de l'autre côté, derrière; skt *vahis*, *ava*, dehors, de dehors.

HAHUARINI, conter des histoires pour passer le temps; rac. *rini*, marcher; *hahua*, de derrière (parler des choses passées).

HAHUA-SONKO, innocence, naïveté; rac. *sonko*, cœur; *hahua*, de derrière.

HAHUANCHANI, murmurer; skt *vê*, souffler, résonner; suff. *cha*.

HAHUAY, arrière-petit-fils; skt *ga*, aller; rac. *hua*. (V. ce mot.)

HALLMANI, recouvrir de terre la tige d'une plante; skt *gala*, cou, tige; suff. *ma*.

HALLMUNI, manquer de dents, être édenté; skt *halu*, dent; skt *muh*, manquer: *mud'â*, en vain.

HAMA-HAMA, les racines de la valériane, pour *sama-sama*; cfr. *samani*.

HAMAKU, pou; rac. *hamuni* et *aku*. (V. ces mots.)

HAMKA, maïs rôti; skt *c'and*, chauffer, illuminer; lat. *candeo*, *candidus*; cfr. *sanku*

HAMPATU, crapaud; skt *hamm*, aller; *pat*, aller d'un mouvement continu, tomber.

HAMUNI, venir; skt *gâ*, *gam*, *hamm*, aller; zend *gâ*, *gam*, aller; *j'am*, venir; grec βαίνω, ἴθην, aller; βῆμα, marche, degré; βωμός, autel; βιβάζω, faire venir, amener; lat. *betere*, *arbiter*, *venio*; *osque* et *umbrien*, *ben*, venir; goth. *quiman*, *queman*, *koman*, venir.

HAMUTANI, comprendre, savoir; rac. *hamuni*; suff. *ta*.

HANAK ou HANAN, en haut (*hana pacha*, ciel); grec ἀνὰ, sur, vers; ἄνω, en haut; goth. *ana*; slave *na*, vers, sur, en haut.

HANKU, boiteux; skt *vañg*, aller, boiter.

HANCHINI, pleurer, gémir; cfr. *ankayllini*.

HANYALLI, ouvert, clair, visible; skt *ahnâ*, *ahan*, jour; *j'alli*, éclat, splendeur.

HAPANI, se vanter; skt *ha*, mépriser, dédaigner; suff. *pa*.

HAPINI, prendre, saisir, haper; skt *âp*, atteindre, acquérir; lat. *adipiscor*, *aptus*.

HAPLLANI, s'irriter, se fâcher; skt *çâpa*, *çap*, jurer, maudire.

HAPU, terre sèche; skt *vap*, semer.

HAPUNI, brûler sans flamme; *gâb'asti* (pour *garb'asti*), lumière, soleil.

HAPTAY, coup de poignard; skt *âp*, atteindre; suff. *ta*.

HARAHUI, chanson élégiaque; skt *hrâs*, chanter; *hvê*, invocation, hymne.

HARKANI, protéger, garder; grec ἀλαλκεῖν, préserver, secourir, ἀρκέω, lat. *arx*, *arca*, *arceo*.

HARUI, le maïs à demi-rôti; skt *ârû*, jaunâtre.

HASPINI, déchirer; skt *has*, s'ouvrir, ouvrir; suff. *pi*.

HATALLINI, veiller sur, être chargé de; skt *ad*, donner des soins, s'efforcer; suff. *lli*.

HATANI, se presser de faire quelque chose; skt *hat'*, sauter, agir avec violence.

HATUN, grand; skt *att*, surpasser, exceller, s'élever.

HATUPA, le maïs noir, espèce qui grandit et mûrit très-vite; skt *att*, s'élever; *tup*, pousser, frapper.

HAUKAY, repos, délassement; skt *ôka*, habitation, refuge, repos.

HAUCHA, les herbes bouillies; skt *æk'ya*, cuit au pot ou à la casserole.

HAUINI, oindre; skt *havê*, *havis*, beurre fondu ou clarifié.

HAUMANI, aider, protéger, soutenir; skt *sumana*, bon, excellent.

HAYAK, dur, insultant; skt *had*, parler mal, insulter.

HAYCHAY, fifre; skt *gû*, *gæ*, chanter, résonner.

HAYHUANI, saisir à bras tendu; skt *gâ*, *gæ*, aller vers; *vah*, apporter, amener, prendre.

HAYLLI, chant de triomphe; skt *gæ*, chant; suff. *lli*.

HAYRA, faible, lâche, fainéant; skt *j'r'*, vieillir, devenir vieux, s'affaiblir.

HAYRATANI, punir sévèrement. (V. *tani*)

HAYRI, prompt, à l'instant; skt *ga*, aller; suff. *ri*.

HAYTANI, rouer de coups; skt *hêt*, frapper, tourmenter.

HAYU, adversaire, ennemi; skt *ha*, *han*, guerre, meurtre.

HICHANI, verser; skt *hi*, jeter, lancer, verser; suff. *cha*.

HIHUALLA, pierre lourde; skt *vat'a*, pref. *hi*, chose lourde, pesante.

HILLI, bouillon, jus; skt *hi*, jeter, verser; suff. *lli*.

HINA, donc, ainsi; skt *êna*, donc, ainsi; lat. *enim*, car.

HINANI, tuer; skt *han*, mourir.

HINA (INNA), charge, emploi; skt *ina*, chef, maître.

HINKINI, sauter sur un pied, vaciller; skt *iñg*, sauter, vaciller.

HINCHANI, frapper sur la figure, meurtrir; skt *hins*, frapper, blesser.

HIPI, maïs brûlé par la gelée quand il est encore vert; skt *vi*, sans; *pâ*, boire, m. à m. sans eau, desséché.

HIPYA, vapeur, émanation; skt *hi*, jeter, verser; *pâ*, boire.

HIRKA, les cimes des montagnes auxquelles les Péruviens faisaient des offrandes; skt *vrh*, élever, exhausser, grandir.

HIRKU, petit oiseau qui vit dans les gorges et les plateaux des Cordillières; même racine; conf. *giri*, *jiri*.

HIRPU, cristal; skt *hira*, *hiraka*, diamant; conf. *gr*, briller; suff. *pu*, pur, clair.

HISPANI, uriner; skt *vis*, uriner; suff. *pa*.

HITA, punaise; skt *vati*, tique, insecte.

HIUIKANI, détériorer, gratter; skt *hi*, jeter, lancer; suff. *ka*.

HOKKARINI, se tenir debout, se dresser; skt *uc'c'a*, haut, élevé; suff. *ri*.

HOKKO, mouillé; skt *ôk'*, *ôga*, *ûh*, *ûk*, se dessécher. La comparaison d'un certain nombre d'autres mots tels que *okkoku*, *okkoti*, etc. semble prouver que *hokko* doit s'écrire sans *h*.

HOLLKE, hachis de viande, skt *k'ulla*, petit, menu; suff. *ka*.

HORKONI, tirer en dehors; skt *krs'*, prendre, saisir, virer, entraîner.

HUA, indique la filiation, l'espèce, et sert comme d'article pour les choses qu'on nomme. (V. *hua-hua*.)

HUAK, un autre lieu; skt *vah*, porter, emporter; *vahis*, au dehors.

HUAKA, le culte des morts. (V. la *Partie historique*.)

HUAKANI, appeler, invoquer; skt *vak;* lat. *vocare*.

HUA-K^aKATAY, espèce de safran; rac. *hua;* skt *çat'a*. safran.

HUAKANKINI, faire des philtres, des conjurations amoureuses; skt *vak*, *vac'*, appeler, invoquer; suff. *ki*.

HUAKKAYHUA, la bête de somme avec sa charge; skt, rac. *vah*, porter sur le dos (V. *huachu*.)

HUAKCHA, pauvre, misérable; skt, rac. *vaç*, empire, esclavage; *vaçi*.

HUAKILLA, égalité; rac. *hua* et *killa*. (V. ces mots.)

HUAKIMITTA, parfois; rac. *hua*, *kini* et *mitta*. (V. ces mots.)

HUAKIN, quelque chose; même racine.

HUAKHUA, oie; skt *vak*, *vac'*, crier; suff. *hua*.

HUACHU, le dos, les épaules; skt *vah*, porter, supporter.

HUACHANKA, racine employée comme émétique; rac. *hua*, *chanka* (V. ces mots); skt *vahis*, rejeter, vomir.

HUAKLLINI, se corrompre; skt *vaçya*, vil, bas, méprisable; suff. *lli*.

HUAKO, épervier; skt *vaka*, oiseau, démon.

HUAKRA (hua-*kra*), corne; skt *vakra*, courbé, malfaisant.

HUAKSA, dent canine; skt *b'aj*, briser; suff. *sa*.

HUAKTA, côte; même racine; suff. *ta*.

HUAKTANI, battre, bâtonner; même racine; suff. *ta*.

HUACHAY, accouchement; rac. *hua*, *chayani*. (V. ces mots.)

HUACHI, flèche, dard; skt *va*, trait, souffle, jet; suff. *chi*.

HUACHOKKANI, vivre dans la débauche; rac. *hua* et *kani* (V. ces mots); skt *yuk*, unir, joindre.

HUACHONI, adultère; rac. *hua;* skt *yôni*, union des sexes.

HUAHUA, enfant; skt *sû*, *su*, engendrer; *sutas, sunus*, fils; zend *hunu*, fils; goth. *sunus;* slave *synu;* lith. *sunus;* allem. *sohn;* angl. *son;* grec Fυνδς, Fυιὸς, ὑιὸς, ὑιεὺς, fils; irlandais *hua*, *ua*, fils.

HUALLATA, oie; rac. *hua;* skt *lat*, hurler, vociférer; *lad*, crier en s'agitant, crier; lat. *lallare*; angl. *loll.*

HUALLKA, peu, diminution; rac. *hua*; skt *lag'us*, léger, de peu de valeur.

HUALLKA, ruban, collier; skt *val*, entourer, vêtir, couvrir; *valka*, écorce, écaille, vêtement.

HUALLKANKA, bouclier; même racine; suff. *ka*

HUALLKI, le sac à porter le coca; même racine; suff. *ki.*

HUALLPA, poule; skt *b'*r, porter, mettre au monde; zend *bar;* grec φέρω; lat. *ferre;* goth. *baira;* angl. *borne;* slave *beru;* suff. *pa.*

HUALLTANI, emmailloter l'enfant; skt *val*, entourer, vêtir, couvrir; suff. *ta.*

HUALLUNI, essoriller, couper les oreilles; skt *vr'*, séparer choisir. Les nobles (m. à m. les choisis) avaient les oreilles ouvertes.

HUAMAK, une chose nouvelle; rac. *hua;* skt *âma*, non préparé; cfr. égypt. *mà*, *màû*, neuf; *en-màû*, à neuf.

HUAMAN, épervier, faucon; skt *vâmana*, petit, court, hautain.

HUAMINKA, brave, vaillant; rac. *hua;* skt *mi*, *mi*, renverser, détruire; suff. *ka*.

HUAMPA, triangle; skt *b'*r, soutenir, base qui soutient.

HUAMPU, navire, radeau; rac. *hua*; skt *ambu*, *ambu'*, l'eau, la mer. *hua-amparu*, vase, gourde; ἀμφορὰ en grec, vient de skt *amb'u*, eau; *b'*r, porter.

HUAMRA, enfant, garçon; rac. *hua;* skt *mà*, mère, nourrice; suff. *ra.*

HUANAKU, le guanaco ou chamois des Andes; skt *vanâku*, lièvre, chamois.

HUANACHINI, corriger, punir; skt *vânt*, entretien, semonce, châtiment; suff. *chi*

HUANANA, rebelle, incorrigible; même racine; suff. *na.*

HUANANA, semoncer; même racine; suff. *na.*

HUAÑAPU, une racine tonique, qui fortifie; rac. *hua;* skt *j'ua*, savoir, pouvoir; *pû*, purifier, rétablir, nettoyer.

HUANKA, chants élégiaques; skt *âñki*, petit tambour oblong.

HUANKAR, tambourin; même racine; suff. *ra* (*r*).

HUANKAYRU, guêpe noire; skt *vañk*, aller en ligne courbe, serpenter; *vañkila*, aiguillon; suff. *ru.*

HUANKUNI, couper, piquer, percer; même racine

HUANTAR, paille, jonc; skt *vana*, bois, forêt; suff. *ta* et *ra* (*r*).

HUANU, le guano; skt *gu*, faire des ordures; suff. *nu.*

HUAÑU, mourir; skt *han*, tuer; grec θανατὸς, mort; θείνω, θνήσκω,

ἴθανον, mourir; goth. *danths*, *danthus;* a. s. *dead*, *deadh*, *dydan*, tuer; lat. *fend* dans *offendere*, *infestus*, *fessus*.

HUAPSINI, s'évaporer; skt *vâs'pa*, vapeur chaude, fumée.

HUAKIN, quelque chose; rac. *hua;* skt *kim*, quoi.

HUARA, culotte; skt *vr*, couvrir, envelopper.

HUARAKA, la fronde; skt *vrac'c'*, blesser.

HUARAMU, tecoma sambruifolia (bot.); rac. *hua;* skt *rama*, délicieux, charmant.

HUARANKA, mille; skt *vara*, faisceau; *añga*, nombre.

HUARANKU, acacia horrida (bot.); skt *vran*, blesser; suff. *ku*.

HUARAPU, eau de vie de canne; skt *vâr*, boisson; suff. *pu*.

HUARKU, poids; skt *vr*, soutenir, balancer; *vrh*, élever en l'air.

HUARKUNI, suspendre; même racine.

HUARITURU, valeriana coarctata (bot.); skt *vrti*, couverture, enveloppe; *uru*, cuisse, os. On considère cette plante comme un spécifique pour les membres cassés.

HUARMA, fils, enfant, garçon; skt *b'r*, porter. (V. *Part. grammat.*)

HUARMI, femme mariée; même racine. (V. *Part. grammat.*)

HUASA, le dos; skt *vâ*, pouvoir. (V. *Part. grammat.*)

HUASI, maison; skt *vas*, habiter. (V. *Part. grammat.*)

HUASKA, corde; skt *vê*, tisser. (V. *Part. grammat.*)

HUATA, l'année; skt *vê*, tisser. (V. *Part. grammat.*)

HUATANI, attacher, nouer; même racine. (V. *Part grammat*)

HUATIYANI, four, fournaise; rac. *hua;* skt *dih*, feu, enflammer.

HUATTUNI, prophétiser, observer les astres; skt *vat*, parler, dire.

HUATURU, encens, parfum; skt *vâtâri*, ricin, parfum.

HUAUKI, le frère (quand c'est un frère qui parle); rac. *hua*, fils; *auka*, guerrier.

HUAUSA, sodomie; rac. *hua;* skt *us'a*, (*us'*), ardeur, chaleur.

HUAYAKKA, sac, bissac; skt *vâyaka*, amas, paquet.

HUAYKKANI, emporter, voler; skt *vah*, porter, emporter; grec ὄχος, char; ὄχλος, multitude; ὀχετός, canal, égoût, pertuis; lat. *veho*, *vehiculum*, *vectura*, *via;* goth. *vigs*, route; *wagan*, char; slave *veza*, porter; lith. *vezimas*, char, voiture.

HUAYKKU, ravin (considéré comme chemin); même racine.

HUAYKKUNI, domestique à gage; même racine; suff. *ni*.

HUAYLLA, jardin, pré, campagne, bois; skt *vêta*, pré, jardin, rive.

HUAYLLI, chanson; skt *vœ*, chanter; suff. *lli*.

HUAYNA, jeune homme, adolescent; rac. *hua*, suff. *na*.

HUAYÑUNI, danser en joignant les mains; skt *vœ*, chanter; *yôni*, union.

HUAYRA, vent, air, brise; skt *va*, souffler. (V. *Part. grammat.*)

HUAYRU, le jeu de dés; skt *viru'dye*, chose défendue; *ru*, jouer.

HUAYTANI, nager; skt *vêta*, bateau; *vit*, aller, avancer.

HUAYUNI, être suspendu dans l'air; skt *va*, souffler. (V. *Partie grammaticale.*)

HUK, un; skt *uc'c'a*, dressé, élevé. (V. *Part. grammat.*

HUKKARINI. (V. *hokkarini.*)

HUKKAU, ceinture de femme; skt *uk'*, orner, parer.

HUKU, frais, froid, humide; skt *guh*, couvrir, cacher; κεύθω.

HUKKU, creux profond; même racine.

HUKKUCHA, rat, souris; rac. *hukku;* suff. *cha.*

HUCHA, péché, crime; skt *guh*, couvrir, cacher; grec κεύθω.

HUCHUY, petit?

HUIKOPA, la fronde; skt *vêga*, rapidité de la flèche ou du coup; suff. *pa*

HUILKA, var. VILKA, personne ou place sacrée, prêtre, initiation; skt *vil*, couvrir, cacher; suff. *ka*, mystère.

HUILLAK-UMU, var. VILLAK-UMU, grand-prêtre du soleil; même racine. (V. *umu.*)

HUILLKA pour HUELLICA, mot composé de *hua*, descendance, et de *hica*, filet, lien très-mince; cfr. *haka* et *hiki*, fils du petit-fils; skt *vê*, lignage, lien; suff. *liç*, mince; angl. *less.*

HUIÑAPU, var. VIÑAPU, espèce très-forte de chinchona, liqueur forte que buvaient les nobles; skt *vij'*, trembler, vaciller; suff. *pu.*

HUINCHA, var. VINCHA, ruban, bandeau qui sert à contenir les cheveux; skt *vê*, tisser; *vêni*, tissage, chignon; suff. *cha.*

HUIRKA, canal souterrain, rigole, draine; skt *vrs'*, répandre, arroser, s'écouler; grec βρέχω.

HUISKACHA, var. VISKACHA, la viscacha, espèce de lapin d'Amérique; skt *vi+skand*, errer çà là; suff. *cha.* La forme primitive aurait été *viskancha;* cfr. *çaça*, lapin, lièvre; preff. *viç*, trou.

HUMIHUANI, servir la liqueur, décanter; skt *su, sunômi*, exprimer le jus; *sûmas*, lait; grec ὕει, il pleut; ὑετός, la pluie; *ombrien, savitu*, pluie.

HUMINTA, var. HUMITA, gâteau de pâte de maïs *enveloppé* et *attaché* dans les feuilles de la plante; skt *guh*, envelopper, couvrir; suff *mud*, mêler, par suite, la pâte. Le sens de la racine *quichua* dérive de l'acception *attacher* à cause de la forme du gâteau.

HUMPALLINI, avoir la bouche pléine d'eau; skt *ap, amb'as*, eau; suff. *lli*

HUMPI, sueur; même racine.

HUNTA, plein; rac. *huñuni.*

HUNU, un million; rac. *huñuni.*

HUÑUNI, var. SUYUNI, joindre, unir, amasser, amonceler; skt *hud'*, *hund'ê*, entasser, amonceler.

HUPAKUNI, se laver la face; skt *ap*, eau; suff. *ku.*

HUPTANI, assaisonner; skt *upta* (de *vapa*), composer, assaisonner.

HURAKA, cascatelle; skt *vari*, eau; suff. *ka.*

HURKUNI, tirer, traîner; skt *vrk*, prendre, saisir.

HURIN, en bas; skt *uru*, large, profond?

HUTKU, trou, caverne. (V. *hukku*.)

HUTTUNI, ronger; skt *ad*, manger; grec ἔδω; lat. *edo;* all. *essen;* anglais *eat*.

HUY-HUA, animal ou plante domestique; skt *ûy*, tisser, *vê*, attacher; suff. *hua*.

HUYPA, le fil à plomb; skt *vî*, porter, jeter; suff. *pa*.

HUYPAHA, une demoiselle de manœuvre; skt *vî*; suff. *pu* et *ku*.

HUYRA, la fin du monde; skt *viraha* (*rah*), fin; *virâna*, repos.

LL

LLAKKA, maigre, élancé; skt *lag'u*, léger, mince; grec ἐλαχύς.

LLAKKA, les feuilles vertes du maïs; skt *lag*, attacher, adhérer; suff. *ka*.

LLAKCHAPA, trappe; même racine; suff. *cha* et *pa*.

LLAKLLA, lâche; skt *laj'j'*, rougir de honte.

LLAKU, les parties sèches de la coca; skt *lag*, attacher, adhérer; suff. *ku*.

LLACHANI, couper; skt *la*, couper, trancher; suff. *cha*.

LLACHAPA, chiffon, haillon; quichua *llachani*; suff. *pa*.

LLACHIHUANA, var. LLECHIHUANA, l'abeille des forêts; racine *Llachuani*, goûter.

LLACHU, var. LLAYU, roseau, jonc; rac. *llachani*, couper.

LLACHUANI, goûter; skt *lak*, *rak*, goûter.

LLAKLANA, herminette; rac. *llachani*, couper; suff. *lla*.

LLAKSAK, fantôme; rac. *lae'*, voir; suff. *sa*. (La terminaison *k* du participe laisse soupçonner un verbe *llaksani*, apparaître, qui n'existe plus dans la langue.)

LLAKTA, ville, village; rac. *llachani*, couper; suff. *ta*, m. à m. division.

LLAKHUA-LLAKHUA, var. LAKUALAKUA, plante vulnéraire; même racine.

LLAMA, le llama, carnero de la tierra; même racine que le suivant.

LLAMKANI, travailler; skt *rab'*, désirer; *rab'us*, artiste; lat. *labor*, travail; goth. *arbaith;* slave *loba*, travail.

LLAMKKANI, toucher, tâter; skt *lañg*, aller, se mouvoir.

LLAMPA, bêche; skt *lup*, briser, rompre; lat. *rumpere*.

LLAMPI, oxyde de fer, même racine.

LLAMPRAS, un arbre des montagnes; même racine; suff. *rasa*, *ras*.

LLAMPU, suave, bon, calmant, doux; skt *ram*, se réjouir, être heureux; *rama*, agréable, charmant; suff. *pa*

LLAMTA ou YAMTA, bois à brûler; skt *rad*, fendre, diviser; suff. *ta*.

LLAMTU ou YAMTU, ombre; skt *yam*, contenir, diriger; *yâmi*, la nuit.

LLANKA, var. YANKA, glaise, argile, craie; cfr. *chanka*, idole d'argile, et *chamka*, pâte.

LLANKKANI, toucher, attirer, palper, masser; skt *lag*, adhérer, s'attacher à; *lac'*, noter, remarquer; suff. *ka*.

LLAÑU, var. ÑAÑU, mince, délicat; skt *la*, couper, amincir; suff. *ñu*.

LLAPI, chant, chanson; skt *lap*, parler, se lamenter; lat. *loquor*.

LLAPINI, presser, serrer, amonceler; skt *lab'*, acquérir, obtenir.

LLAPLLA, ciselure, bijou; skt *la*, couper; suff. *pa* et *lla*.

LLAKKI, tristesse; skt *râk*, se dessécher; suff. *ki*.

LLASANI, être lourd; skt *yas*, s'efforcer?

LLAUSSANI, baver; skt *ras*, goûter; *rasa*, suc, jus, tout liquide.

LLAUTU, bandeau, diadème impérial; skt *lut*, marquer; *lôta*, marque, signe.

LLAYU, trèfle; skt *lâj'a*, racine d'andropigon?

LLEKAMA, aigle à aigrette; skt *lik'*, blesser; suff. *ma*.

LLEKA-LLEKA, sheradius resplendiens, pivoine; skt *ruc'*, briller, luire; grec λεύκος, blanc; lat. *luceo*, *lux*, *lumen*.

LLEKMANI, var. YEKMANI, réunir, amonceler, entasser; skt *lag*, attacher, adhérer; suff. *ma*.

LLEKKI, sale, impur; même racine.

LLIKA, filet; même racine.

LLIKKA, feuilles vertes du quinua; même racine; suff. *ka*.

LLIKKLLA, mantille; même racine; suff. *lla*.

LLIKKINI, rompre, briser; rac. *la*, couper; cfr. *llachani*.

LLIMPI, couleur; skt *lip*, *limpâmi*, oindre, enduire; *lipi*, dessin, gouache.

LLIPINI, plumer; skt *rip'*, blesser; cfr. *lup*, *lumpê*, ôter, priver de.

LLIPPIK, splendeur, clarté; skt *lip*, colorer, enduire.

LLIU-LLIU ou LLIUKLLU, éclair; skt *ruc'*, briller, luire; suff. *ta*.

LLIPTA, pâte faite avec la cendre du quinoa ou avec la chaux, que l'on mâche en même temps que la coca; skt *lip*, oindre, enduire? suff. *ta*.

LLOKKANI, grimper, monter; même racine que *lloksini*.

LLOKLLA, ravine, avenue; même racine que le précédent.

LLOKSINI, sortir; skt *rak'*, *lak'*, aller, se mouvoir; suff. *si*.

LLOKSIMASI, frère utérin; cfr. *lloksini* et *masi*.

LLOKKE (LLUKKE), gauche, gaucher, manchot; skt *yuj*, attache, empêchement; même racine.

LLUKKU, filets, trappe; skt *lag*, attacher; suff. *ku*; même racine.

LLUKCHUNI, écorcher; skt *la*, couper; suff. *ka* et *chu*.

LLUCHKANI, glisser; skt *rak'*, *lak'*, aller se mouvoir; suff. *cha*.

LLULLA, mensonge; skt *lup*, tromper, corrompre.

LLULLU, rejeton, pousse, bouton de fleur; skt *lul*, s'attacher à, tenir à.

LLULLUCHA, les œufs de poisson; même racine; suff. *cha*.

LLUMPANI, nettoyer, laver, blanchir; skt *lup*, briser, retrancher, ôter.

LLUNKINI, polir, brunir; skt *lik*, effleurer, gratter.

LLUSINI, plâtrer; skt *yu*, joindre, unir? suff. *si*.

LLUSPINI, éclabousser, saupoudrer; skt *yûsa;* suff. *pi*.

LLUSTINI, décortiquer, écorcer; skt *lûs*, frapper, arracher, dérober, suff. *ti*.

LLUTKINI, échapper; skt *lud*, se cacher; suff. *ki*.

LLUTANI, boucher, fermer, couvrir; skt *lud*, se cacher, couvrir.

M

MA, allons! voyons! courage! skt *mî*, aller, passer, traverser.

MAKANA, massue; skt *mah*, immoler; *mak'â*, sacrifice; suff. *na*.

MAKAS, carafe, cruche; skt *mâh*, mesurer.

MAKKANI, unir, attacher, coller; skt *ma*, lien, attache; suff. *ka*.

MAKI, la main; skt *mâ*, mesurer; suff. *ki*.

MAKNU, cochenille; skt *makk*, *mañg'*, orner, parer; suff. *nu*.

MAKTA, jeune, robuste; en espagnol *mozo;* skt *mahat*, grand, fort; grec μέγας; lat. *magnus;* lit. *maknu;* suff. *ta*.

MACHANI, s'enivrer, être ivre; skt *mad*, être ivre; grec μεθύ?

MACHI, cuisse; skt *ma*, lien, attache; suff. *cha*.

MACHU, vieux, ancien, vieillard; skt *mad*, vaciller, s'affaiblir.

MAHINI, ennuyer; skt *max*, chose qui fâche; cfr. *mohana*, rac. *muh*, troubler l'esprit, tourmenter.

MALLKU, les petits des oiseaux; skt *bâla*, jeune, enfantin; suff. *ku*.

MALLKI, plante; skt *mal*, *mall*, tenir; suff. *ki*.

MALLKI, momie; skt *mala*, sale, malpropre, souillé; *malina*, noir; grec μέλας, noir; lat. *malus*.

MALLINI, sucer; skt *mâ* dans *matr*, nourrir; suff. *lli*.

MAMA, mère; skt *mâtr*, mère; grec μήτηρ; lat. *mater*. Le mot *quichua* est formé par redoublement de la racine.

MAMAK, canne à sucre de Guayaquil; rac., participe présent d'un verbe *mamani*, qui n'existe plus dans la langue et qui a signifié : sucer, nourrir, alimenter (même racine que *mama*, mère).

MAMULLANI, mâcher; même racine; suff. *lla*.

MAN. Il y a en quichua une racine *ma* (verbe *mani*) qui veut dire *exister*, *penser*, comme la racine skte *man*. Cette racine se trouve dans *man-ttani*, démontrer; *manchani*, craindre; *mannani*, demander. L'infinitif *may* se trouve dans l'adverbe *may* et dans *may-huani*, caresser, faire des caresses; dans *may-huini*, remuer, être inquiet; dans *man-ko*, le mythe de l'existence ou origine humaine. Le participe *maska* se présente dans *maska-paycha*, la couronne des Incas. Les formes suivantes sont toutes des formes dérivées de cette racine.

MAN, prép. à, vers; skt *mi*, aller, passer, traverser (rac. *man*).

MANA (MAN-NA), non; skt *mâ*, *na*, non.

MAÑANI, demander; skt *man*, penser; *vdq*, interroger, demander.

MANARAK, en avant; rac. *man*, vers; *ri*, aller.

MANKA, marmite; skt *manika*, pot à l'eau.

MANKO, le nom du premier homme péruvien; skt *man*, penser; suff. *ko*.

MANKUNI, couper; skt *muc'*, délier, dégager.

MANCHANI, craindre; skt *mañks'*, désirer, appréhender (rac. *man*).

MANTA, vers; rac. *man*, vers; suff. *ta*.

MANTTANI, exposer, développer, démontrer; skt *man*, penser; *mantra*, conseil, avis.

MANU, dette; même racine.

MAP'A, cire, tache de cire; skt *vapa*, suc séreux, moelle?

MARA. *Mara* appartient à une racine verbale *marani*, tuer, détruire, broyer. Ainsi *maran* signifie un gros bâton à broyer et briser le maïs; de là le mot *maran kiru*, *grosse dent; maran kisi*, *fourmi*, le *grand faucon royal* ou *épervier*; *allka-muri* (le tueur affamé); skt *mr*, mourir, détruire.

MARKA, tour, forteresse de frontière; mot composé de *mara*, mort, guerre; fr. goth. *mark*, frontière; en français, marche; *merken*, remarquer, noter, marque.

MARKKU, l'herbe *artemisia*, employée comme tonique; skt *mrj'*, nettoyer, purifier; suff. *ku?*

MASANI, s'insoler, recevoir un coup de soleil; skt *mas'*, frapper, blesser.

MASI, compagnon; skt *mi*, aller, marcher; suff. *si*.

MASU, chauve-souris; skt rad. *mas* qui se trouve dans *masi*, encre.

MATE, l'herbe mate, calebasse; même mot que le suivant. Les Hispano-Américains appellent *mate* la tête.

MATI, front, tête; skt *man*, penser; *mati*, grec μῆτις, intelligence, pensée

MATTINI, serrer fortement avec une corde; skt *mû*, part. *mûta*, lier, attacher.

MATU, les feuilles vertes de la coca; skt *mand*, *mad'*, orner, parer.

MAUKA, vieillard; skt *muh*, défaillir; *môha*, défaillance, vieillesse.

MAY. où (de *man*); skt *mi*, aller.

MAYHUA, caresser (de *man*); rac. *may* et *hua*.

MAYHUI, se mouvoir, se remuer; skt *mi*; suff. *hui*.

MAYLLANI, blanchir, nettoyer; skt *mi* et *la*, *lû*, couper, retrancher.

MAYTTU, poignée, botte; skt *mû*, *mûta*, lier, attacher.

MAYU, rivière, ruisseau; skt *mi*, aller, couler

MEKA, assiette de bois; skt *mis'*, répandre, étaler.

MEKLLAY, le sein d'une femme (gremium); rac. *mêka*; suff. *lla*.

MICHA, avarice, envie, fraude; skt *mas*, *miç*, s'irriter, s'empresser.

MICHKA, maïs hâtif; rac *micha;* suff. *ka.*

MICHINI, faire paître les troupeaux; skt *mî,* aller, marcher; suff. *chi.*

MICHUNI, mêler; skt *miçr,* mélanger, mêler; lat. *miscere.*

MIKKUNI, manger; skt *mânsa,* chair, viande; suff. *ku.*

MILLA, dégoût, nausée; skt *mih* (forme véd. *milhus'*), répandre, verser.

MILLHUA, la laine; skt *mil,* assembler, réunir; suff. *hua.*

MINKKANI, louer, vanter; skt *miç, maç,* résonner, faire du bruit, parler; suff. *ka.*

MINCHKA, après-demain; skt *mî,* aller?

MINI, un fil courant dans la trame; skt *mî,* aller, courir; suff. *ni.*

MIRKKANI, mêler, joindre; skt *miçr,* mêler, unir.

MISA, toute alliance de deux couleurs; même racine.

MISI, chat; skt *miç,* s'irriter, se mettre en colère.

MISANI, gagner au jeu; skt *mis',* rivaliser, lutter.

MISKI, doux, suave; skt *mis',* verser, répandre; *mis't'a,* doux, suave.

MITTA ou MITA, temps, retour, révolution, fois, saison, récolte : la *mita;* skt *mîta,* p. pas, de *mâ,* mesurer.

MITKANI, broncher; rac. *mîta;* suff. *ka.*

MITTIMANI, s'établir, se fixer; rac. *mita;* suff. *ma.*

MITTIKANI, fuir; rac. *mita;* suff. *ka.*

MITU, boue; skt *mih,* répandre, arroser, verser.

MIU, poison; skt *mih,* répandre, couler.

MOKKA, humide, avarié; même racine; suff. *ka.*

MOKO et MUKU, lacet, nœud, filet; skt *mû,* attacher, lier; suff. *ku.*

MOCHINI ou MUCHINI, mâcher le maïs pour faire la chicha; skt *muc',* émettre, laisser couler.

MOLLE ou MULLI, arbre avec les fruits duquel les Indiens composent une boisson; skt *mûl,* se tenir debout, être solidement enraciné.

MOHU ou MUHU, noyau, semence, graine; skt *muc',* émettre.

MOSKONI, dormir; skt *mis',* fermer les yeux; suff. *ku.*

MUKA, la sarigue; skt *mûshas,* rat; grec μῦς; lat. *mus;* sl. *mysi,* rat, souris.

MUKKANI, répandre une odeur agréable; skt *muc',* émettre, répandre; suff. *ka.*

MUKKANI, creuser, miner; skt *mus',* *mus,* précipiter, fendre, briser, détruire; suff. *ka.*

MUKKU, le suc du maïs; skt *muc',* émettre, répandre; lat. *mucus.*

MUKINI, souffrir en silence, patienter; skt *mû,* lier, attacher; *mûk'a,* muet, patient.

MUKLLU, semence, graine de coca; skt *muc',* émettre, répandre; suff. *llu.*

MUKMI, tromperie, mensonge; skt *mus',* voler, ravir, tromper.

MUKMU, bouton, capsule de fleurs; skt *muc',* émettre; suff. *mu.*

MUCHAHANI, égrener le maïs ou la coca; même racine; suff. *ha*.
MUCHANI, baiser, embrasser; rac. *muchu*, col, cou.
MUCHU, cou, col; skt *muk'a*, tête, visage, front, bouche.
MUCHUNI, patienter, souffrir. (V. à *mukini*.)
MULLA, cousin ou cousine d'une femme; skt *mû*, lier; *lla*.
MULLAYPA, lien, courroie, corde; même racine; suff. *pa*.
MULLKU, tache ou bouton sur la peau; skt *mur*, envelopper, entourer, revêtir; suff. *ku*.
MULLPANI, consumer; skt *mr*, mourir; suff. *pa*.
MULLU, coquille; skt *mur*, envelopper, entourer.
MUNANI, aimer; lat. *am-are*, aimer; suff. *na*; cfr. skt *minna* (de *mid*), aimé.
MUNKINI, découler; skt *muc'*, émettre.
MURIR, l'épi sec du maïs; skt *mala*, malpropre; *malina*, noir; grec μέλας, noir.
MURUCHU, var. MOROCHO, maïs brun; même racine; suff. *chu*.
MURUNA, l'yriartea, sorte de palmier; même racine; suff. *na*.
MUTKA, plâtre; skt *mû*, *mûta*, lier; suff. *ka*.
MUTKINI, sentir, flairer; skt *mud*, émettre, sentir.
MUTI, maïs bouilli et broyé; skt *mut*, broyer, écraser.
MUYA pêtre MULLA, fruit; skt *mûl*, enraciner; *mûla*, racine.
MUYUK, cercle, circonférence; skt *mû*, lier, attacher; suff. *k*.

N

NAK, sans, prép.; skt *na*, non, ne; suff. *k*.
NAKKANI, tuer, égorger; skt *naç*, disparaître, périr; zend *naçu*, cadavre; grec νέκος, cadavre; νεκρός, mort; lat. *nex*, *necare*; goth. *naus*, *navis*, mort, cadavre; sl. *nav*, âme des morts?
NALLKAS, gunnera scabra (bot.); skt *nala*, tube, tige, roseau; suff. *kasa*.
NANANI, souffrir; skt *ni*, *nis*, marque le manque, la privation?
NAPANI, saluer; skt *ña*, parler, dire; suff. *pa*. (V. *paña* et *pana*.)
NI, tout près?
NINA, feu. Il faut observer que le *n* se prononce *en* comme dans la troisième personne du verbe *être* qui s'écrit *n* ou *en*. Ainsi donc *nina* répond à la forme sanscrite *ind*, allumer, et *ina*, Dieu, maître. De cette même racine provient *inna* en quichua, le jeune homme, l'âge de feu, la jeunesse.
NUNU, esprit; skt *j'nâ*, savoir, connaître; grec γιγνώσκω, je connais; νόος, νοῦς, esprit, âme; lat. *gnosco*, *nosco*.

Ñ

ÑA, déjà; skt *nah*, lier, nouer, commencer; grec νέω; lat. *neo*, filer, ourdir.

ÑAKANI, maudire, blâmer; skt *ña*, dire, parler; suff. *ka*.

ÑAKCHA, peigne; skt *nak'a*, ongle; suff. *cha*, ce qui a des ongles, le peigne.

ÑAN, chemin, sentier; skt *nu*, aller; racine redoublée (lien).

ÑAÑA, sœur; skt *nanda*, sœur, belle-sœur du mari. (V. *pana*, lien.)

ÑAÑAKA, manteau, couverture, enveloppe; skt *naks'*, occuper, embrasser, envelopper; redoublement de la racine (lien), m. r.

ÑAÑU, fil très-mince; skt *na*, lien, action de filer; redoublement de la racine (*id.*).

ÑARANI, chanter; skt *nu*, louer, chanter, célébrer par des chants; *ña*, même sens; suff. *ra* (mesure, lien).

ÑATTI, viscères; skt *nam*, part. *nata*, courber, incliner, plier, replier.

ÑAUCHI, pointe; skt *nak'*, *naks'*, aller vers, aller en se rétrécissant.

ÑAUI, var. ÑAHUI, œil; skt *j'nâ*, connaître; suff. *hui*.

ÑAUPA, antique; skt *nu*, aller; suff. *pa*.

ÑAUSA, aveugle; même racine; suff. *sa*, celui qui est conduit.

ÑEK, vers; même racine; suff. *k*.

ÑINI, dire, skt *ña*, parler, chanter.

ÑITINI, presser, écraser; skt *nah*, lier, attacher; cfr. *nata*, *nati*, corde, pliant; lat. *necto*, *neo*.

ÑOKA, je, moi. (V. *Partie grammaticale*.)

ÑUKÑU, doux, suave, tendre; skt *nu*, *nava*, neuf, nouveau, récent; suff. *k* et *nu*.

ÑUÑU, mamelle, sein; même racine.

ÑUÑUMA, canard sauvage; skt *nu*, crier, chanter; suff. *ma*.

ÑUPCHUNI, sucer; skt *nab'*, blesser, frapper, presser.

ÑUSTA, princesse de sang royal; skt *nu*, *nava*, rejeton, branche nouvelle.

ÑUTKU, cervelle; rac. *ñuttu*; suff. *ku*.

ÑUTTU, toute matière très-finement broyée; skt *nu*, *nava*, neuf, nouveau; suff. *tu*.

O

OKA, oxalis tuberosa (bot.), l'oka; skt *ôj'*, vivre.

OKLLANI, couver; skt *ôj'*, vivre; *ôj'as*, action de la vie développée dans le fœtus; suff. *lla*.

OKOKKO, grand crapaud; skt *kôka*, grenouille, lézard.

OKKOTI, anus; skt *gu*, faire des ordures; suff. *ti*.

ONKKONI, devenir malade; skt *ak*, plier, courber; *ankas*, sein; zend *aka*, griffe; grec ὄγκος, gonflure.

OSKOLLO, chat sauvage; skt *ûs'*, s'irriter; *kola*, sanglier, cochon.

OSYANI, se gargariser; skt *us'*, brûler; suff. *ya*.

P

PAKKANI, couvrir, cacher; skt *paçc'at*, derrière, en arrière?

PAKKARINI, se lever, poindre, en parlant du jour; rac. *pakkani*, cacher; suff. *rini*, venir.

PAKCHA, source, fontaine; rac. *paki*, briser; suff. *cha*.

PAKKO, rouge; skt *pac'*, voir; suff. *ku*.

PACHA, temps, lieu; skt *paç*, *paks'*, *pac'*, lier en faisceau.

PACHAK, cent; même racine; suff. *ka*.

PACHACHA, plâtre; même racine; suff. *cha*.

PACHAKSA, calceolaria salicifloria; rac. *paki*, briser; suff. *k* et *sa*.

PACHEKTA, monticule, tertre; rac. *pacha*, lieu; suff. *k* et *ta*.

PACHHA, vêtements de coton; skt *pac'*, lier, unir; suff. *ha*.

PAKKINI, briser, rompre; skt *pic'*, *pikc'*, briser, rompre.

PAKO, une espèce d'alpaga; skt *paks'*, prendre, porter.

PAKPAKA, hibou, chouette; rac. *pakkini*, briser, déchirer; racine redoublée.

PAKPANI, herser la terre, serancer; rac. *pakkini*, briser; suff. *pa*.

PAKSA, lune, clair de lune; skt *paksa*, *paksin*, pleine lune.

PAKTA, précaution, ruse, égalité, examen; skt *paç*, regarder, examiner, faire attention.

PAKUCHA, le bœuf, mot à mot: *pako qui traîne;* rac. *pako;* suff. *cha*. Les Indiens, qui ne connaissaient pas le bœuf avant l'arrivée des Espagnols, lui donnèrent ce nom, tiré du nom du *pako*.

PAHAKKA, l'aîne; skt *paxa*, côté, flanc?

PAHUANI, courir, voler; skt *pa*, air, vent; suff. *hua*.

PALLA, femme mariée de noble famille; rac. *pallani*, choisir, garder.

PALLANI, choisir, mettre à part; skt *pâl*, protéger, défendre, choisir.

PALLKA, branche, bois, bourgeon; skt *pall*, aller, aller en croissant; *pallava*, bourgeon, branche, bois.

PALLHUANI, terminer un ouvrage; même racine; suff. *hua?*

PALLTA, persea gratissima; même racine; suff. *ta*.

PAMPA, plaine, prairie; skt *pamb*, aller, se mouvoir, tomber.

PANA, sœur; skt *pâ*, protéger, défendre; sens passif, ce qui est protégé.

PAÑA, la main droite; même racine; sens actif, celle qui protége; skt *pânî*, la main.

PANKU, viande cuite; skt *pac'*, cuire.

PANCHINI, s'épanouir, en parlant des fleurs; skt *pic'*, briser. (Voir *Partie grammaticale.*)

PANTANI, s'égarer, se perdre, au propre et au figuré; skt *pat*, aller, marcher, tomber.

PAPI, humide, gâté par l'eau; skt *pâ*, boire; racine redoublée.

PARA, pluie, eau; skt *plu*, aller, naviguer, couler.

PARIA, une espèce de moineau; rac. *para*, eau?

PARIHUANA, flamant, ibis; rac. *para*, eau.

PARUSARA, la partie brûlée du maïs rôti; skt *pêru*, feu; *sara*, maïs. (V. ce mot.)

PASKANI, décharger les bêtes, délier; skt *pic'*, briser. (V. *Partie grammaticale.*)

PASÑA, servante d'auberge; skt *b'as'*, appeler, commander; suff. *ña*.

PASPA, crevasse, gerçure; skt *pic'*, briser, rompre; suff. *pa*.

PASU, veuf; rac. *paska*, délier.

PATA, colline, gradin, marches, degrés; skt *pat*, aller, marcher.

PATMA, moitié; rac. *patta;* suff. *ma*.

PATPA, aile, plume; skt *pat*, aller, marcher, voler; grec ἵπταμαι, πτερόν.

PATTA, collection, réunion, assemblage; même racine.

PAUKAR, promenade publique; skt *pa*, *pæ*, aller, marcher; suff. *ka* et *ra*.

PAUCHI, cascade, fontaine; rac. *paki*, briser. (V. *Part. grammat.*)

PAYA, vieille femme, aïeule; skt *pâla*, vieille femme, femme qui a de la barbe.

PAYLLA, marmite à cuire; skt *pâ*, *pæ*, boire; *pâya*, eau?

PAYLLANI, payer, récompenser; skt *pr'*, remplir, combler, rassasier.

PEKKA, pâte de maïs fermentée qui sert à préparer la chicha; skt *pac'*, cuire, mûrir, fermenter.

PEKTA, arc; skt *pis'*, *pês'ayâmi*, frapper, tuer; suff. *ta*.

PENKAKUNI, rougir, avoir honte; skt *pinj'*; lat. *pingere*, peindre, suff. *ku*.

PERORU, le fuseau; skt *pr*, pousser, faire tourner.

PIKANI, cueillir des fleurs; skt *pic'*, briser, rompre. (V. la *Partie grammaticale.*)

PICHANI, enluminer, colorer; skt *pinj'*; lat. *pingere*, peindre.

PICHU, var. PISKU, oiseau; skt *paks'in*, oiseau. (V. la *Partie grammaticale.*)

PICHU, robinet; skt *b'id*, percement, entrée; cfr. *vit*, *id.*; lat. *findo*.

PICHUI, la pupille de l'œil; skt *paç*, voir. (V. la *Part. grammat.*)

PIHIHUY, l'aîné, le premier-né; skt *pyæ*, croître, grandir; suff. *huy*.

PIHIÑA, brave, audacieux, ardent; skt *b't*, craindre, effrayer; *h'tma*, terrible.

PILLAKA, manteau, couverture; skt *vil*, couvrir, envelopper, cacher.

PILLU, plume, couronne, guirlande; skt *plu*, voler; lat. *pluma*, plume (V. la *Partie grammaticale.*)

PILLUINI, nager; même racine. (V. la *Partie grammaticale.*)

PIÑAS, prisonnier de guerre; skt *piñj'*, prendre?

PINCHI, rue, vision; skt *paç*, voir. (V. la *Partie grammaticale.*)

PINKU, toit, toiture; skt *piñj'*, unir, joindre.

PINKULLU, flûte; skt *pic'*, diviser, fendre; suff. *llu.*

PINKI, égout, cours d'eau souterrain; même racine.

PINTA, hameçon; skt *band'*, attacher, prendre, saisir.

PINTUNI, attacher, envelopper; même racine.

PIPU, épais, touffu, massif; skt *piv*, se gonfler, être plein.

PIRKA, mur, muraille; skt *prc'*, unir, attacher; grec πύργος, πέργαμος; allem. *Burg;* anglais *borough;* vieux allem. *Pwrg.*

PIRHUA, grenier; skt *pura;* grec πύρος, froment; russe *pirôgû*, pain.

PISI, menu, petit; skt *pis'*, broyer, mettre en pièces.

PISKA, soupe, potage; même racine.

PITA, fil mince; skt *put*, lier, nouer, enlacer.

PITITA, chambre à coucher; skt *pita*, maison, cabane; suff. *ta.*

PITTINI, briser, rompre; skt *put*, rompre, broyer.

PITTU, farine de maïs cuite et mêlée à de la viande froide; skt *pit*, amonceler, entasser.

PITU, pair, égal; même racine.

PITIUNI, désirer, souhaiter; skt *pid*, exiger, presser.

POKCHINI, pousser des bourgeons; même racine; suff. *chi.*

POKKUNI, mûrir; skt *pac'*, cuire, mûrir; suff. *ku* (V. *Part. grammat.*); conf. *b'oga;* lat. *fructus.*

POSOKKO, écume; même racine; suff. *ko.* (V. la *Part. grammat.*)

PUKA, rouge; skt *piñj'*, peindre?

PUKARU, forteresse; skt *piñj'*, être fort; suff. *ru.*

PUCHKA, fuseau; skt *buj'*, courber, fléchir; suff. *ka* à cause de la forme du fuseau.

PUCHKU, acide; skt *b'us'*, *bus*, répandre; *b'us'a*, eau; suff. *ku.*

PUCHU, la fin, le bout; skt *pic'c'a*, *puc'c'a*, queue.

PUHU, souffle; skt *pa*, souffle, vent, brise; suff. *hu.*

PUHURA, plume; rac. *puhu*, souffle; suff. *ra.*

PUHUTUNI, apparaître, pousser; même racine; proprement, ce qui est poussé par le souffle.

PUHUYUNKU, ravine; rac. *puhutuni*, pousser, apparaître.

PUKRU, caverne; skt *pic'*, *pikc'*, briser. (V. la *Part. grammat.*).

PULLKANKA, bouclier; skt *pîl*, arrêter, empêcher.

PULLURKI, cils; même racine.

PUMA, le lion américain; onomatopée imitant le rugissement du lion.

PUNKU, porte; skt *pun*, devenir pur, éclairer, illuminer, ouvrir; suff. *ku.*

PUNCHAU, le jour, le soleil; même racine; suff. *cha.*

PUNKINI, enfler, s'enfler; skt *puñj'*, amasser, entasser.

PUNU, vase, marmite; skt *pâ, pî*, eau, verser, couler.

PUÑUNI, dormir; rac. *bund?* fermer, lier.

PUPA, la glu pour prendre les oiseaux; skt *pûpa*, gâteau.

PUPU, nombril; skt *b'û*, être; *pupu* est en effet *le centre vital* du corps.

PURA, tous deux, ambo; rac. *puru*, doubler.

PURHUANI, chasser et prendre le lama; rac. *purini*, aller; suff. *hua*.

PURINI, aller, marcher, voyager; skt *plu*, aller, naviguer. (V. *Part. grammat.*)

PURU, sauvage, barbare; skt *pr'*, remplir, combler.

PURUNKU ou PORONGO, gourde, calebasse; skt *pr'*, *pûrayâmi*, remplir, combler.

PURUMA, le champ après la moisson; même racine.

PURUTU, var. POROTO, haricot frais ou desséché; même racine; suff. *tu?*

PUSANI, guider; skt *h'âs'*, parler, indiquer, éclairer; cfr. grec φῶς; zend *budh;* grec ἕπομαι, suivre.

PUTI, malle ou coffre en cuir; skt *put*, embrasser, lier, nouer.

PUTINI, s'affliger, devenir triste; skt *pit'*, être triste, souffrir.

PUTUTU, la trompe marine; skt *puta*, cavité, coquille.

PUYLLU, le gland d'un bonnet; skt *pêl*, flotter, aller.

PUYÑU, flacon, carafe; skt *payas*, eau; *pî*, couler, verser; suff. *ñu*.

PUYU, nuages, vapeurs; skt *pay*, aller, courir (*pêyê*, nuages).

P...p

P^aPACHA, le monde, la terre; skt *paç*, *pac'*, lier, enchaîner (V. la *Partie grammaticale.*)

P^aPAMPANI, couvrir, cacher, enterrer; skt *pâ*, protéger, couvrir, garder; racine redoublée.

P^aPUIÑU, un petit vase; skt *pâ*, boire; suff. *ñu*.

R

RAKKA, gaîne, étui, fourreau; skt *rak*, *raks'*, protéger, défendre, garder.

RAKKA, la matrice, le vagin; rac. *rakka*, gaîne.

RAKKAY, cour, place; skt *rak*, *rak'*, aller, se mouvoir.

RAKKI-RAKKI, champ de fougère; skt *ranj'*, colorer, rougir; *rakat*, rouge; *rakta-pus'paka*, sorte de fougère.

RAKKU, gras, gros; skt *rak*, goûter.

RAKKRANI, fendre, entr'ouvrir; skt rs', aller, percer. (V. la *Partie grammaticale.*)

RAMKA, rêver, dormir; skt *rañka*, paresse, lourdeur?

RAMKUNI, entortiller, lier dans des filets; skt *râçmi* (de *rak*), rênes, bride.

RAMPANI, guider un aveugle; skt *rab'*, prendre par la main.

RANTINI, échanger, acheter, vendre; skt *rad*, échanger, accorder, donner.

RAPANI, enlever les pierres d'une route ou d'un champ; skt *rab'*, prendre, enlever.

RAPI, feuille; skt *rap*, percer, pointer.

RAPRA, branche; même racine.

RARKA, conduit d'eau; skt r', couler?

RASKA, aile, plume; skt *rs'*, aller, se mouvoir; suff. *ka*.

RASNINI, trembler; skt *rus'*, trembler, s'emporter; suff. *ni*.

RASSU, neige; skt *rî*, couler, découler.

RATTANI, coller, attacher; fr. *rata*, accouplement, union sexuelle; de *ram*, se réjouir.

RAUKANI, échardonner, sarcler; skt *ruj'*, briser; *rôga*, brisure.

RAUMANI, ébrancher un arbre, châtrer; skt *rad*, fendre, diviser; suff. *ma?*

RAURANI, flamber, brûler, s'embraser.

RAYMI, fête du solstice (V. *Part. hist.*). Ce mot appartient à une racine *ra* perdue (lat. *ardere*) dans son état indépendant, mais conservée dans le verbe *rau-ra* ou *raurani*, flamber, s'embraser. La forme *ray-mi* contient l'infinitif *ray* de la racine *rani* perdue, et la suff. *mi* est la troisième personne du verbe *être*, comme on peut le voir dans Gonzalez Holguin. Ainsi *raymi* est m. à m. *le flambeau;* le nom vient de ce qu'à cette fête on mettait le feu à des bottes de coton, au moyen d'un miroir concave qui concentrait les rayons du soleil.

REKSINI, connaître de vue; skt *raks'*, *laks'*, voir. (V. *Part. gramm.*)

RIKCHANI, se souvenir, se rappeler; même racine.

RICHAY, face, figure, visage; même racine.

RIKRA, épaule, bras; skt *rak*, agir violemment, déchirer, percer; suff *ra?*

RIKUNI, voir; skt *raks'*, voir.

RIHUY, massue; skt *riç*, *ris'*, frapper, blesser?

RIMANI, parler, révéler; grec Ῥῆμα, parole; skt *ruh*, *ru*, parler.

RINAUI, corbeau; skt *rî*, mugir; *ru*, crier, hurler; *rina*, cri.

RINKRI, oreille; même racine; suff. *ra;* cfr. *çr*, *çru*, entendre.

RINI, aller, marcher; skt r, aller, marcher.

RIRPU, miroir; skt rp, frapper, renvoyer, refléter; *rap'* et *rarp'*, même sens.

RITI, neige; skt *rt*, couler, découler; suff. *ti*.

ROKKA, éclatant, libéral, nom d'Inca; skt *ruc'*, *luc'*, briller, resplendir.

ROKTO, sourd; skt *ruj'*, briser, briser par la maladie; suff *to*.

ROKOTA, poivre piment; skt *rak*, goûter, manger; suff. *ta*.

ROKRO ou LLOKRO, pimentée de maïs; même racine; suff. *ro*.
ROKYANI, mener grand bruit; skt *ru*, émettre un son, crier; suff. *ki*.
RUKKANA, doigt; skt rs', percer; suff. *na*.
RUKKU, décrépit, vieillard; skt *ruj'*, être brisé.
RUKMA ou LLUKMA, la lucuma, sorte de fruit; skt rs', percer; suff. *ma?*
RUMI, pierre; fr. grec ῥωμή; lat. *roma*, *ruma*, pierre, *ficus ruminalis*.
RUMPU, rond, replié sur soi-même; même racine, compacte; suff. *pu*, sur soi-même.
RUNA, homme; skt *ru*, parler, émettre un son; cfr. *ruh*, créature.
RUNTU, œuf; même racine que *rurani*.
RUPANI, brûler, chauffer, incendier; skt *ra*, *ru*, feu, chaleur, combustion, brûlure; suff. *pa*.
RUKKINI, mettre la trame au métier; skt *rac'*, préparer, ajuster.
RURANI, créer, former; skt *ra*, feu, chaleur; racine redoublée.
RUTUNI, couper; skt *rud*, briser, broyer.

S

SAKANI, déblayer un terrain; skt *sag'*, frapper, pousser, chasser.
SAKAPA, grelots; skt *sag'*, frapper; suff. *pa;* cfr. *ciñj*, tinter.
SACHA, var. HACHA, arbre; skt *sac'c'a*, arbre.
SAKMANI, donner des coups de poing; skt *sag*, frapper; suff. *ma*.
SAKRA, envieux, calomniateur; même racine; suff. *ra*.
SAKSA. gueux, déguenillé; même racine; suff. *sa*.
SAKSANI, répugner, dégoûter; même racine.
SAKTANI, battre, assommer; même racine; suff. *ta*.
SAHUANI, enlacer, lier, attacher; skt *sag*, couvrir.
SALLA, pierreux, rugueux; skt *silâ*, pierre. (V. la *Part. grammat*.)
SALLALLALLA, tempête mêlée d'éclairs et de tonnerre; onomatopée.
SALLKA, terrain pierreux; rac. *silla*, pierre. (V. la *Part. grammat.*)
SALLMA-RUMI, soufre; même racine. (V. la *Part. grammat.*)
SALLUK-RUMI, pierre pointue; même racine. (V. la *Part. grammat.*)
SAMANI, se délasser, se reposer; skt *çam*, se calmer, se reposer.
SAMPA, mou, lâche; même racine; suff. *pa*
SANAMPA, étendard, drapeau; skt *san*, honorer; *sanî*, éclat, lustre.
SANKU, maïs pilé et bouilli; skt *sañj'*, être adhérent, gluant.
SANI, couleur violette; skt *sana*, *sanî*, éclat, lustre; cfr. *çyama*, fumée, noir.
SANSA, braise; même racine; suff. *sa*.
SAÑU, faïence; même racine.
SAPALLU, la gourde, le potiron; rac. *sapi*, racine; suff. *llu*.
SAPI, racine; skt *cap'a*, le pied d'un arbre.

SAPRA, le poil de la barbe; lat. *capillum*, cheveu.
SARA, maïs; rac. *saruni*, piler.
SARUNI, piler; skt *sr'*, *çr'*, briser, rompre.
SASA, difficile; skt *sah?*
SATKA, rude, raboteux; rac. *satini*, incruster; suff. *ka*.
SATINI, incruster dans; skt *çî*, *sî*, *çô*, aiguiser (V. *sîtâ*, sillon de labour, trait).
SAUKANI, railler, ridiculiser; même racine; suff. *ka*.
SAUNA, oreiller; skt *sæ*, s'affaisser; suff. *na*.
SAYAL, espèce de palmier; rac. *sayani*, se dresser, être debout.
SAYANI, se tenir debout, se dresser; skt *s'a*, arrêt, repos; cfr. *chaya*, changement de *ch* pour *s*.
SAYKUNI, se fatiguer, s'affaisser; suff. *ku*.
SAYHUA, limite, borne; même racine; suff. *hua*.
SAYRI, tabac?
SAYTTU, mince, étroit; skt *çî*, *çæ*, aiguiser, amincir; suff. *tu*.
SEKKANI, transporter; skt *saj'*, se mouvoir, mouvoir.
SEKKONI, serrer les cordons d'une bourse; skt *çîk*, lier, attacher.
SENKA, nez; skt *sing'*, sentir *çiygâna*, nez.
SEKA, raie, ligne. (V. *Sekkoni*.)
SIKNINI, mélanger la paille hachée avec de l'argile pour construire une chaumière; skt *sic'*, répandre, arroser? *çîk*, lier, attacher? suff. *ni*.
SIKUNA, perche; skt *çîk*, supporter, soutenir.
SIKYA, coudée; même racine?
SILLA, pierraille, gravier; skt *çî*, aiguiser (V. la *Part. grammat.*); suff. *ku*.
SILLINA, soufre; même racine (V. la *Part. grammat.*)
SILLKUNI, graver; même racine (V. la *Part. grammat.*); suff. *ku*.
SILLU, ongle; même racine. (V. la *Part. grammat.*)
SIMI (DZIMI), bouche, parole; skt *smi*, sourire; grec ὀδμος.
SIMPA, tresse, corde, courroie; skt *samb*, lier, attacher, joindre, unir.
SINKA, gris, à demi ivre; skt *sic'*, arroser, asperger.
SINCHI, fort, puissant, inébranlable; skt *çîk*, supporter, endurer.
SINKU, balle, en général tout objet sphérique; skt *çiñk'*, aller, se mouvoir.
SINTIRU, sanglier; skt *c'id*, *c'ind*, couper, fendre; suff. *ru*.
SIPAS, fille, vierge; skt *civas*, bon, beau.
SIPI, dilucule, aube; skt *çipi*, rayon de lumière.
SIPINI, noyer, se noyer; fr. *çib'ava*, pluie, eau courante.
SIPSIKANI, médire, calomnier; skt *çîb'*, se vanter, se glorifier; suff. *si* et *ka*.
SIPTI, atome, grain de poussière; skt *çita*, mince, faible, pointu.
SIPPUNI, plisser, ployer, rouler; skt *çî*, étendre, étayer; suff. *pu*.
SIRANI, coudre; skt *çî*, aiguiser. (V. la *Part. grammat.*)

SIRINI, coucher, se coucher, s'étaler; skt *çi*, être étendu, être couché; grec κεῖμαι; lat. *quiesco;* suff. *ri.*

SIRKA, veine; même racine. (V. la *Part. grammat.*)

SIRPI, la lèvre inférieure; rac. *sirini*, se coucher, s'étaler; suff. *pi.*

SISA, fleur; skt *çvi*, gonfler, se tuméfier, croître, germer.

SISI, fourmi; rac. *sisini*, inciser, couper.

SISINI, inciser; scarifier; skt *si*, *çi*, aiguiser. (V. la *Part. grammat.*)

SITUA, saison; skt *st'a*, se tenir debout, s'arrêter. (V. la *Partie historique.*)

SIVI, anneau; skt *siv*, coudre, joindre, attacher; lat. *suo;* lith. *suwu*, coudre

SOKKARINI, lever, ramasser quelque chose. (V. *Huk.*)

SOKKO, cheveux blancs; skt *çuc'i*, blanc, blancheur; *çuc'*, briller, éclater.

SOKONCHA, sauge; rac. *sokkarini*, se tenir debout.

SOKSINI, ronger, médire de; skt *çi*, aiguiser; *çik'a*, pointe.

SOKTA, six; skt *s'as'*, six; zend *çwas*; grec ἕξ; lat. *sex;* goth. *saihs;* lith. *szeszi;* suff. *ta.*

SONKO, cœur; skt *çiñk'*, aller, se mouvoir, battre.

SORA, boisson alcoolique faite de maïs et beaucoup plus forte que la chicha. Ce mot n'est pas quichua; skt *surâ*, *suri*, liqueur spiritueuse en général.

SOROCHI, maladie causée par la raréfaction de l'air sur les sommets des Cordilières; anévrisme; skt *çirâ*, veine, artère; suff. *chi.*

SUA, larron, voleur; skt, rac. *vah*, emporter, transporter?

SULLA, rosée; skt *c'ul*, inonder, submerger.

SULLKA, le cadet, le plus jeune d'une famille; skt *çulk*, quitter, laisser en arrière; cfr. *kullo.*

SULLU, avortement; skt *çûl*, être malade; mot composé de *sû* et *lu.*

SULLU, cascade; skt *c'ul*, inonder, submerger.

SULLUL, vérité, franchise; skt *çu*, *çrû*, entendre; suff. *la.*

SUMAK, beau, gracieux; skt *su*, bien; *suman*, joli, gracieux; *sumuk'a*, au beau visage.

SUNKA, joues, menton; rac. *suni*, long; suff. *ka?*

SUNI, long; skt *sû*, enfanter, émettre; *sûna*, né, fleuri, épanoui, allongé?

SUNTU, monceau, monticule; skt *san'di*, union, assemblage.

SUNU, vase, marmite; skt *sûna*, pot à l'eau; fr. *sûpa*, vase, pot.

SUPAY, le diable; skt *çub'*, briller, frapper, tuer

SUPULLU, ampoule, brûlure; même racine; *çôp'a*, enflure, brûlure; suff. *llu.*

SURKUNI, tirer, arracher, dépouiller; skt *su*, *srj'*, extraire, émettre?

SURI, autruche; skt *sr*, courir, marcher.

SURINI, égrener le maïs, skt *çr'*, détacher, rompre, briser,

SUTI, nom appellatif; cfr. *sûti*, de *sû*, naissance, origine, extraction.

SUTUNI, découler, dégoutter; skt *svid*, mer; lat. *sudare*.
SUYANI, attendre, espérer; skt *suh*, *sah*, supporter, tolérer; suff. *ya*.
SUYLUNI, passer au tamis; venu de *svid*, suer? suff. *su*.
SUYTURUMI, bloc de pierre, quartier de rocher; skt *çî*, *çîta*, être couché, être à terre; *rumi*, pierre.
SUYU, province; skt *su* ou *sû*, génération, homme; *yu*, union, réunion.

T

TAKANI, marteler; skt *taks'*, tailler, charpenter.
TAKAMA, sorte de canard; cfr. skt d*aka*, eau; suff. *ma*.
TAKARPU, pieu, coin, chevet; rac. *takani*, marteler.
TAKKANI, éparpiller, répandre; skt *tik*, *ttk*, aller, se mouvoir? suff. *ka*.
TAKLLA, charrue; skt *taks'*, fendre; suff. *lla*.
TAKSA, petit, nain; même racine; suff. *sa?*
TAKSANI, nettoyer, blanchir, laver; skt d*aka*, eau; suff. *sa*.
TAKI, musique, chant; skt *da*, *d'a*, son, bruit; suff. *ki*.
TAKUNI, mêler, joindre; skt *tañk*, mêler, unir, joindre.
TAKURINI, crier, ameuter; rac. *taki*, musique, chant; suff. *ri*.
TAKYANI, fixer, clouer, affermir; rac. *tatani*, marteler.
TALLANI, pousser, jeter, lancer; skt *tad*, pousser, jeter; suff. *lla*.
TALLINI, vider, débarrasser, verser; même racine; suff. *lli*.
TAMBO ou TAMPU, taverne, auberge, cabaret; skt *tamb'*, aller; *tambas*, chemin, route.
TAMI-TAMI, gentiana tami-tami d'Azara, sorte de fébrifuge; skt *tam*, être affligé, languir, dépérir.
TAMPINI, chanceler, trébucher; skt *tamb'*, aller, marcher.
TANKANI, chasser, pousser, rejeter; cfr. *takkani*, éparpiller, répandre.
TANKAT, épine, aiguillon; skt *tañk*, pointe, épine.
TAÑINI, étancher, sécher, dessécher; skt *tañc'*, resserrer, contracter, fléchir?
TANTANI, joindre, unir; skt *tan*, étendre, déployer; suff. *ta*.
TAPA, nid; skt *tap*, *tâp*, chaleur.
TAPIA, mauvais présage; même racine.
TAPUNI, demander, s'enquérir; skt *da*, son, parole; suff. *pu*.
TARINI, trouver; skt *tr'*, traverser, venir à bout.
TARPUNI, labourer, semer; même racine; suff. *pu*.
TARUKKA, cerf. (V. au chap. de l'*Astronomie*.)
TARUI, lapin; skt *tr'*, traverser.
TASKI, jeune fille, demoiselle, servante; skt *daç*, servir; *daçî*, servante; suff. *ka*.
TATINI, cesser, arrêter, retenir; skt *'dâ*, établir, poser; *da'dâmi*; grec τίθημι.

TAUKA, monceau, tumulus funéraire; skt *tu*, croître, grandir; suff. *ka*.
TAUNA, bâton, canne, tige; skt *tan*, allonger; *tanu*, mince; lat. *tenuis*.
TUNKINI, douter, hésiter; skt *tun*, être sinueux, courber, se courber.
TUPAK, resplendissant; skt *tap*, brûler, resplendir. C'est le participe présent d'un verbe *tupani*, briller, aujourd'hui perdu.
TUPANI, râcler, gratter; skt *tup*, *tub'*, pousser, frapper, gratter.
TURU, boue, torchis de paille; skt *tu*, croître, grandir, mêler?
TUSUNI, danser; skt *d'u*, agiter, ébranler; suff. *su*.
TUTA, la nuit; skt *tutt*, couvrir, cacher.
TUYA, espèce de rouge-gorge : onomatopée.
TUYUKUNI, décharger; skt *d'â*, agiter, ébranler, renverser; suff. *yu* et *ku*.
TUYUYA, le pélican : onomatopée.

T'

T'ANTA, déguenillé, en haillons; skt *tam*, être affligé, misérable; *tânta*, affligé.
T'UKÑIN, orage, coup de tonnerre; skt *tuñga*, en haut, élévation; *na*, son, bruit.
T'UNKKINI, hésiter, douter. (V. à *tunkini*.)

T...t

T^a^TAHUA, quatre; skt *dva*, deux; *t^a^tahua* répond à *tahua-tahua* (*dva-dva*), deux-deux ou quatre.
T^a^TANTA, pain. (V. *Partie grammaticale*.)
T^a^TATKKINI, trébucher en marchant; skt *tank*, vaciller, chanceler, trembler; suff. *ki*.
T^i^TIKA, fleur; skt *tik*, *tik*, aller, percer, se mouvoir.
T^i^TIPANI, clouer, épingler. (V. *tipani*.)
T^i^TIU, sable; skt *d'i*, voler, s'envoler.
T^o^TOPINI, forger; skt *tup*, agiter, troubler, tourmenter; grec τύπτω, frapper.
T^u^TUKO, comme *toko*.
T^u^TURA, comme *tora*.

U

UAKKU, var. HUAKKU, héron; skt *vac'*, crier, parler.
UACHU, var. HUACHU, sillon; skt *vaj'*, *vanc'*, aller, parcourir. traverser.
UALLATA, oie. (V. *huallata*.)

UKAPI, cave, précipice, profondeur; skt *gamb'* (primit. *gab'*), aller; *gab'tra*, creux, cavité.

UKSINI, var. UKKINI, fureter, glaner, creuser, gratter; skt *unc'*, glaner, fureter, creuser.

UKKU, creux. (V. *hukku.*)

UKKUCHA, souris, rat. (V. *hukkucha.*)

UKU-MARI, ours; skt *uc'c'a*, haut, élevé; *mari*, *mara*, meurtrier; cfr. *allta-mari.*

UKUNCHA, chemise, vêtement.

UCHA, fiente de llama; skt *gû*, faire des excréments.

UCHPA, cendre; skt *us'*, brûler; suff. *pa.*

UCHU, piment en poudre; même racine.

UEKE, larme, pleur; skt *vis'*, verser, répandre.

UEKEN, résine, gomme; rac. *ueke*, larme, pleur; suff. *n.*

UEKKA, var. HUEKKA, saleté, immondices; cfr. *ucha.*

UESKE, femme divorcée; skt *aç*, percer, couper; suff. *ke.*

UHU, var. HUHU, toux: onomatopée.

UIKSA, var. HUIKSA, ventre; skt *viç*, entrer dans; *vêça*, cavité; suff. *sa.*

UIKUÑA, var. VIKUÑA, vigogne; skt *vic'*, aller, marcher; suff. *ña.*

UICHAYNI, var. HUICHAYNI, monter une pente; skt *vic'*, aller, s'approcher.

UICHI, carafe; skt *vis'*, verser, répandre.

UICHKANI, fermer; skt *vic'*, séparer, mettre à part.

UILLAMUNI, donner avis, prévenir; skt *vêlâ*, discours.

UILLANI, raconter, répéter; même racine.

UILLKA, var. VILLKA, pontife, prêtre. (V. *huillka.*)

UINANI, remplir, entasser. (V. *uiñani.*)

UIÑAPU, espèce très-forte de cinchona. (V. *huiñapu.*)

UIÑANI, augmenter, accroître; skt *vên*, aller, désirer, favoriser.

UINCHA, ruban. (V. *huincha.*)

UIPIYANI, battre, fouetter; cfr. lat. *vapulare*, être battu.

UIRA, var. HUIRA, écume, esprit, graisse, généralement tout ce qui surnage sur l'eau; skt *vr'*, choisir, distinguer, discerner. (V. *Chap. des Religions.*)

UIRPA, la lèvre supérieure; skt *vr*, couvrir, cacher; suff. *pa.*

UIRU, tige du maïs; skt *vîra*, roseau, tige.

UISKACHA, le lapin d'Amérique. (V. *huiskacha.*)

UISKANI, fermer. (V. *uichkani.*)

UISKLLA, cuiller; skt *vic'*, introduire, faire entrer.

UISPALLA, sœurs jumelles; skt *dvis;* lat. *bis*, deux fois; *pall*, pousser des branches; *palla*, bourgeon, rameau.

UITKU, ruisseau, canal; skt *vî*, aller, couler; *viti*, mouvement, marche; suff. *ku.*

UMA, la tête, la meilleure partie d'une chose; skt *umâ*, lumière, éclat, intelligence.

UMINA, émeraude, symbole de la terre; rac. *umini*, nourrir.

UMINI, donner à manger, nourrir?

UMU, prophète, pontife, prêtre; cfr. la syllabe mystique *ôm*, qui résume la trinité indienne.

UÑA, agneau; skt *ûn*, diminuer, amoindrir; *ûna*, diminué *dé*, petit.

UNANCHA, bannière, enseigne, étendard?

UNANI, retarder, être en retard; skt *ûn*, diminuer, amoindrir.

UNKU, blouse, chemise; skt *vœ*, tisser; suff. *n* et *ku*.

UNU, l'eau d'une source; skt *su*, extraire; grec ὕω, il pleut; suff. *nu*.

UPA, sourd-muet?

UPANI, nettoyer, blanchir, laver. (V. *unu*, eau.)

UPIANI, boire; skt *pi*, *pâ*, boire; préf. *u*.

URA, lieu profond, bas, obscur; skt *vr*, couvrir, cacher.

URAYNI, descendre la pente, déchoir; même racine.

URKKU, colline, coteau, montagne; même racine; suff. *ku*.

URITU, perroquet; skt *u*, parler, faire du bruit; suff. *ri* et *tu*.

URMANI, tomber; rac. *ura;* suff. *ma*.

URPI, pigeonneau, tourtereau; skt *uras*, bon, excellent, innocent; suff. *pi*.

URU, araignée; skt *vr*, couvrir, cacher.

USA, poux; skt *ûs'*, piquer, irriter.

USACHUNI, atteindre, obtenir, trouver; skt *uç*, désirer, vouloir; suff. *chu*.

USKANI, mendier; même racine.

USKULLU, chat sauvage. (V. *oskollo*.)

USPUN, panse, ventre; skt *spanl*, s'élargir, s'épanouir?

USURI, malade; skt *us'*, être brûlant, tourmenter, blesser; suff. *ri*.

USUTA, soulier, chaussure; skt *us*, *vas*, vêtir, couvrir; suff. *ta*.

UTKA, vite, prompt, rapide; skt *utka*, désireux, avide.

UTKU, coton; skt *ut*, qui s'élève; *guc'a*, botte, flocon?

UTINI, être en démence, déraisonner; skt *ut*, marque le mouvement en haut; *d'ûni*, agitation, inquiétude?

UTURUNKU, tigre; skt *ut*, *ru*, hurler, rugir; suff. *ku*.

UYA, face, figure, visage; cfr. lat. *os*, *oris*, visage.

UYARINI, entendre, écouter; rac. *uya*, figure, visage.

UYSU, fil ou cordon de laine; skt *vê*, tisser; suff. *su*.

UYSU, charrue; skt *vis'*, séparer, couper.

Y

(*J'* devant les voyelles, *I* devant les consonnes.)

YAKKANI, suivre; skt *c'ak*, *c'anc'*, aller, se mouvoir.

YAKOLLA, manteau; skt *kûl*, couvrir, défendre, protéger; grec κωλύω. Dans le mot quichua la racine est redoublée avec affaiblissement de la gutturale radicale en palatale.

YAKTUNI, mimer, gesticuler; skt *yac'*, aller, venir; suff. *tu*.

YACHANI, savoir, connaître; skt *j'aks'*, voir, connaître.

YAHU, eau; skt *yâ*, courant; suff. *ku*. Ce mot appartient au dialecte des Chinchas.

YAHUAR, sang, famille, race; skt *yâ*, eau, courant; rac. *hua*, fils, génération. (V. *Part. hist.*)

YALLINI, var. LLALLINI, surmonter, dépasser, exceller; skt *j'âla*, orgueil, arrogance.

YAMTA, bois à brûler. (V. *llamta.*)

YANA, noir, nègre, domestique?

YANA HISPA, dyssenterie; skt *yana*, noir; *hispani*, uriner.

YANANI, essayer, tâter; skt *j'an*, engendrer, produire, causer?

YANAPANI, aider; rac. *yanani*.

YANTI, le sceptre; skt *yam*, diriger, contenir, gouverner; suff. *ti*.

YAPANI, ajouter, augmenter; skt *ya*, union; suff. *pa*.

YAPUNI, var. LLAPUNI, labourer; skt *rab'*, *lab'*, prendre en main; lat. *labor*, travail, labourer.

YARAHUI, var. YARAVI, élégie, chant d'amour. (V. *harahui.*)

YARKKA, faim, famine; skt *j'r'*, s'épuiser, être faible; suff. *ka*.

YATAY, coco qui croît en grappes; skt *j'atâ*, *j'atî*, entassement, monceau.

YAUKUNI, s'adapter à, tenir dans; skt *yuj'*, joindre, unir.

YAUSSANI, murmurer, parler à voix basse; skt *yac'*, demander, prier?

YAURINA, hameçon?

YAUYANI, diminuer, amoindrir?

YAYA, le père, le maître, le roi; skt *yû*, joindre, unir; *ya*, génération.

YKKINI, couper; skt *aç*, piquer, couper.

YKMA, veuve; skt *aç*, piquer, couper; suff. *ma*.

YCHMA, rouge, vermillon; skt *iks'*, voir; suff. *ma*.

YCHU, la paille; skt *aç*, piquer, couper.

YCHUKUNI, consulter le destin au moyen de la paille; rac. *ychu*; suff. *ku*.

YCHUNA, faux, faucille; rac. *ychu*, la paille; suff. *na*.

YLLA, la pierre Bezoar; rac. *yllani*, briller. (V. *Chap. des Religions.*

YLLANI, resplendir, briller. (V. *Chap. des Religions.*)
YLLAPA, foudre; rac. *yllani;* suff. *pa.*
YLLAPANTAK, l'éclair, la foudre et le tonnerre; même racine.
YNAKA, mantille; skt *inv*, envelopper, prendre; suff. *ka.*
YNKA, le souverain; cfr. *ïça*, maître, seigneur.
YNKA-HUALLPA, thinocarus ingæ. (V. *huallpa.*)
YNKKA, chacun; skt *éka*, un.
YÑINI, affirmer, répéter; rac. *y*, oui, certes; *ñi*, dire, parler.
YNKKILL, fleurs. (V. *Partie historique.*)
YNTI, le soleil; skt *ind'*, allumer, briller.
YNTUNI, ceindre, entourer, tourner autour; skt *it*, aller, se mouvoir.
YPU, pluie fine; skt *i*, aller [couler]; suff. *pu.*
YSAÑU, une espèce amère d'oka; skt *aç*, piquer, couper.
YSKAY, deux; skt *dva*, deux; comparez la forme allemande *zwei*, et anglaise *two.*
YSKUN, neuf?
YSKU, chaux; skt *vis'*, répandre, verser, égaler; suff. *ku.*
YSMUNI, pourrir, gâter; skt *vis'*, répandre, verser; suff. *mu.*
YSTALLA, sac de coca; skt *vis'*, verser; *tulla*, cavité, tronc, creux.
YTA, insecte en général; skt *i*, *it*, aller, se mouvoir.
YTAPALLU, ortie; rac. *yta*, insecte, piquant; skt *palla*, rejeton.
YTIKANI, assaillir, voler; skt *i*, *it*, aller, se mouvoir; suff. *ka.*
YTUCHI, sanglier; skt *tti*, bête malfaisante; suff. *chi.*
YTU, jeûne, abstinence; cfr. skt *tuh*, tourmenter, faire pénitence.
YUKRA, écrevisse, crevette; skt *yung*, abandonner, quitter, aller de travers; skt *ra.*
YUKU, pélican; skt *yuj'*, joindre, unir?
YUKKU, palme, empan; cfr. skt *yuga*, mesure de quatre coudées.
YUMANI, engendrer, procréer; skt *yu*, joindre, unir; *ya*, génération.
YUPANI, réfléchir, compter, méditer; même racine; suff. *pa.*
YUPINI, démolir, renverser, abattre; skt *ij'*, repousser, renverser; suff. *pi.*
YURINI, naître; skt *yu*, joindre, unir; *ya*, génération; suff. *ri.*
YUTU, perdrix: onomatopée imitant le cri de la perdrix.
YUYANI, penser, se rappeler, se souvenir; skt *yû*, unir, joindre; suff. *ya* (skt *j'a*, *j'an*).
YUYU, herbes potagères; cfr. skt *yû*, bouillon de pois, de haricots et d'herbes potagères.
YYA, piler dans un mortier; skt *j'u*, se hâter, blesser.

APPENDICES

APPENDICE N° I.

—

DE L'ÉCHANGE DE QUELQUES LETTRES

ENTRE ELLES.

M = H

MALTA, agneau tendre, de petit âge.
MALKINI, envelopper les momies.
MATTINI, serrer, attacher un paquet avec de fortes courroies ou cordes.
MULLAYPA, corde, courroie.
MULLUYNI, fil ou cordon pour les tissus.
MUCHU (avoir), colle.

MINI, fil, frange.

MICHHUNA, tissu.
MAÑ (MANN), demander.
MAN (MENS), manière (comme le *ment* des adverbes). Pour la racine *man*, voyez *k°kormani*; *k°komani*, à la lettre *M*.
MIKUNI, manger.

MAKKANI, frapper, blesser.
MARKA, tour, défense.

MAKTA, jeune homme dans sa force.

MOKKO (humide).

HUALTA, enfant au maillot.
HUALLPA, créer, former, enfanter
HUALLKA, corde, chaîne.
HUATANI, attacher, envelopper, serrer quelque chose avec des cordes, entourer.
HUATA (année), tour, attache.
HUALLKA, HUASKA, collier, corde, chaîne.
HULLKANI, unir, assembler, arranger les parties dans un tout.
HUIN-CHA, le ruban tissu pour attacher les cheveux autour de la tête.
HAM, rac. de venir.
HAMU, manière, méthode, adresse, habileté, savoir-faire, esprit, génie, aptitude.

HUYHUANI (HUY-HUA-KUNI), alimenter quelque personne ou animal domestique, lui donner à manger dans la main.
HUAKKANI, pleurer, se plaindre.
HUALKKU, chaîne, tour, entourer quelque chose.
HUAKTANI, frapper avec force, et massue de guerre.
HUAKTA, charpente, cote.
HUASSA, épaules, base, clos.
HUKKU (humide).

Ñ = LL

HUAY-LLUNI, aimer. — HUAY-ÑUNI, danser amoureusement.

HUINI, entrelacer, nouer. — LLINI, attacher, nouer.

LLE = VE = CH

LLEKI, LEKI, sale. { *Uek*, sale; *huekka*, saleté; *vekka*, *id*. *Uichu*, détritus des animaux. *Uisui*, saleté, suint; *uisa*, ventre.

CHIA, tente, poux; *Chekini* (*Llekini*), arroser; *chi*, grêle. { *Uikku*, canal, ruisseau. *Uilka*, oxastique. *Uisi*, ruisseau; *uichi*, arroser.

S = CH = H

SAKRA, méchant, vil, haineux. — CHEKNI, haïr.

SAKSA, déguenillé. — CHANKA, poudreux.

CHAKCHANI, saupoudrer.

SOKKE, se dresser. — HOKK, se dresser.

S = T = H = CH

TANTA (pain, pâte de farine). Ce mot vient de *tantani*, amasser, amonceler; *tanta*, foule, amoncellement. A cette forme répond *tinku*, mélange, confluence, union, et *tinki* (*id.*). Le *t* suppléé par *s* donne le même sens. Ainsi

SANKU, pâte de maïs } (*tanta*).
SANKA, bouche. }
HAMKA, pâte de haricots (*tanta*).
SANSA (*Mansa?*), maïs rôti.
CHUNKU, amas, monceau (*tanta*).
CHANKA, pâte d'oca (*tanta*).
CHANKU, pâte de maïs (*tanta*, *sanku*).
SINKU, rond, globe.
SINTU, monceau.

Ñ = R

ÑAKI (se faner). — RAKI (s'affaiblir), rachitique, dit Mossi.

ÑANKUNI (de *ñam*), cheminer. — RANKUNI (broncher).

ÑAM, chemin, route, trace. — RAMPANI, guider un aveugle par la main (*pani*).

ÑUNU, esprit, âme. — RUNA, homme.

ÑATTARAYANI, perclus. — RATTANI, être collé, lié.

ÑAUPA, vieux, vieillard. — RUP (*id.*)

APPENDICE N° II.

—

DYNASTIES PÉRUVIENNES

1° D'APRÈS MONTESINOS.

Montesinos fait partir d'Arménie les premières tribus qui peuplèrent le Pérou, et date cette émigration de l'an 500 après le déluge, car, « bien que les Indiens assurent que leur origine remonte à une plus « grande antiquité, nous professons comme article de foi que cela est « contraire à ce que nous enseignent les livres sacrés sur le déluge. » Elles arrivèrent sous la direction de

QUATRE FRÈRES :	QUATRE SŒURS :
AYAR-MANCO-TOPA.	MAMA-HUACCAN.
AYAR-CHAKI-TOPA.	MAMA-CORA.
AYAR-AUCCA-TOPA.	PIRCA-ACUN.
AYAR-UYSSU-TOPA.	HIPA-HUACCAN.

Le mot *ayar* provient d'une racine aujourd'hui perdue. Les dictionnaires écrivent *aya* pour *acha*, maladie, mort (V. le Glossaire, *v. l.*); mais ici le sens du vocable AYAR ne peut pas être *mort* ou *maladie*, car cette assertion ne répondrait nullement à l'idée que les Amautas se faisaient de leurs chefs primitifs (1).

Les quatre frères sont évidemment *quatre tribus* ou *castes*. Le titre de *ayar* doit donc se ramener à une racine très-différente de *acha*, maladie et mort. Si on cherche en sanscrit la solution de cette difficulté, on y trouve l'explication la plus satisfaisante qu'on puisse demander. *Ajar* (racine *aj*) signifie *le chef primitif;* il n'est donc pas permis de douter de l'identité du quichua *ayar* et du sanscrit *aj-ar* ou *ajr*.

Pour mieux constater cette identité, observons que chacun des quatre frères portait un nom professionnel, c'est-à-dire un nom de race ou de *caste :*

1° MANI signifie *croire; manca* est au pluriel, *ils croient*, qui se traduit par notre substantif *croyances* ou religion, croyant, prophète

(1) Pour penser autrement, il faudrait relier le sens de *mort* avec celui d'*ancien* ou *trépassé*, et lui attribuer la valeur de nos mots *aïeux*, *antepasados*.

(*sacerdos*). AYAR-MANCO-TOPA équivaut à tribu primitive des prêtres de la lumière (topa) ou du feu (1).

2° CHAKI est pied, marche, marcheur, nomade; AYAR-CHAKI-TOPA signifie les tribus des campagnes, les nomades.

3° AUKA signifie guerriers, soldats; AYAR-AUCCA-TOPA est la caste primitive des guerriers.

4° UYSSU ou USHU signifie charrue, labourage, agriculture; AYAR-UYSSU-TOPA est la tribu des laboureurs.

Nous avons donc *quatre* castes comme dans l'Inde : *mancos*, prêtres; *chakis*, voyageurs ou nomades; *auccas*, guerriers; *uyssus*, agriculteurs.

LES QUATRE SŒURS SONT :

MAMA-HUACCAN, la mère religion ou croyance.
MAMA-CORA, la mère campagne ou la terre végétale.
PIRCA-ACUN, l'architecture ou maçonnerie.
HIPA-HUACCAN, la divinité du maïs.

Ainsi à *manko*, prêtre, correspond *mama-huaccan*, la religion; à *chaqui*, nomade ou pasteur, *mama-cora*, la végétation terrestre; à *aucca*, les guerriers, *pirca-acun*, les murailles de pierre; à *uyssu*, la charrue, *hipa-huacan*, la divinité ou la bénédiction du *maïs*. Quatre professions, donc quatre tribus ou quatre castes.

On le voit, le récit de Montesinos est en parfait accord avec ce que nous connaissons de la nature même des tribus péruviennes et de leur langue; il présente un tel caractère d'antiquité primitive qu'on serait tenté de le prendre pour une page détachée de la Bible Évidemment ce n'est pas un écrivain du XVIe siècle qui eût été capable de combiner des données aussi étrangères à son temps et de forger tout d'une pièce des légendes si admirablement vraisemblables.

Le frère aîné, *Ayar-manco-topa* (premier révélateur de la lumière), monta sur une colline nommée *Huana Cauri*, et, jetant quatre pierres avec sa fronde, détermina les quatre points du territoire et les nomma *Anti Suyu* (orient), *Cunti Suyu* (occident), *Collao* (sud), parce que *Colli* veut dire cendre chaude et que le sud est le côté de l'été pour les peuples australs; *t^a tahua* cadran, quart de cercle) nord. Ce nom de cadran est curieux et mérite d'être relevé.

Les trois frères cadets furent peu satisfaits de cette répartition. Le plus jeune, le laboureur, qui était aussi le plus adroit et le plus habile, invoquant la dévotion, trompa *Manco*, et l'enferma dans une caverne où il le fit périr. Puis, simulant une vive douleur, il invita *Aucca*, le guerrier, à venir chercher avec lui leur frère commun; quand tous deux furent arrivés au sommet d'une montagne élevée, il le précipita dans l'abîme,

(1) *Topas* en sanscrit : chaleur, feu, lumière, soleil, d'où *tempus* et *templum* en latin. (Cayx de Saint-Amour, *La Langue latine*, page 157, note 2.)

et redescendit au foyer, disant que Dieu avait *changé Aucca en pierre*. Alors *Chaki*, le pasteur, rendu méfiant par l'événement, s'enfuit au désert, devint nomade, et laissa le laboureur maître absolu du pouvoir et des quatre sœurs : la Religion, la Campagne, les Villes et la Récolte. Ce mythe résume admirablement les quatre transformations graduelles par lesquelles passa l'antique civilisation arienne : la religion, le métier de pasteur, l'architecture et le labourage.

Comme ce fut le labourage qui resta triomphant, son représentant prit le nom de *Pirhua-Manco*, révélateur des mystères de la lumière. Le mot *pirhua* se compose de *pir* (chaleur du soleil), et *hua* (race). En tant que chaleur solaire, la racine *pir* signifie aussi éther, lumière, verbe et moisson. « Les Amautas disaient à cause de cela que *pirhua* signifie « l'univers, l'espace éclatant dans lequel vit toute la création, signi- « fiant à la fois *moisson* et *grenier* (1). » Le grec et le sanscrit, comme le quichua, accumulent aussi les deux sens dans la même racine : πῦρ, feu, chaleur; et πυρός, blé, froment. Le premier *Pirhua* est donc une personnification de la caste agricole plutôt qu'un roi réel qui entre dans la chronologie d'une dynastie. Montesinos affirme néanmoins qu'il régna soixante ans et vécut plus de cent ans

Chez toutes les tribus de la Turquie, de la Tartarie et de l'Iran, les petits rois ou khans se donnaient, et se donnent encore aujourd'hui, le nom de *Pyr* (2). Porus, ce roi célèbre de l'Inde qui lutta contre Alexandre, n'est autre qu'un *Pyr* (πῦρ) de l'Iran oriental, désigné par son titre hiérarchique, et non par son propre nom, comme nous dirions aujourd'hui le *Czar*, le *Sultan*, au lieu d'Alexandre II ou d'Abd-ul-Aziz. Il était naturel en effet que la religion du Feu reposât sur les mystères de l'Orient (3), et que la racine asiatique *pyr*, *pirhua*, *péroa*, signifiât dès lors non-seulement l'Orient astronomique, mais les régions orientales. Le nom de *Pirhuas* porté par les tribus qui avaient colonisé la contrée située entre la mer et les Andes, et la désignation de *Pyr-hu* ou Pérou, qu'on donnait au continent lui-même, c'était l'Orient, et les Orientaux, la race du jour, les fils du Soleil, par rapport aux tribus maritimes de l'Inde (4).

Le point de départ établi, nous allons énumérer les noms de tous ces rois *pyr-huas*, recueillis par le chroniqueur dans la bouche des Amautas, en tâchant de les analyser chacun, dans sa forme linguistique et dans son sens, afin de montrer combien est évidente la véracité dont Montesinos a fait preuve dans ses Mémoires et la fidélité avec laquelle il rapporte les traditions indigènes.

---

(1) Montesinos, page 93.

(2) Arminius Vambery, *Voyages d'un faux derviche*, traduits de l'anglais par M. E. D. Forgues, édit. abrégée par J. B. Delaunay, 1867, pages 70, 71, 110, etc.

(3) Voir plus haut : *Sur les Mythes*.

(4) Pérou : *orient*, *feu*, *la mer*, *montagnes d'or*, dit le dictionnaire sanscrit. Voilà un témoignage !

II. Manco Kapac fut proclamé second Pyr-hua après la mort de Pyr-hua Manco, son père, par les *quatre tribus* de Cuzco (1) : car, malgré la destruction des quatre frères primitifs (Ayar), la population de cette ville avait continué à être divisée en quatre castes. Manko-Kapak signifie: le grand croyant ou le grand prophète. Montesinos ne nous dit rien du tout de la durée de son règne.

III. Huayna-Cavi pyr-hua signifie : le jeune Pyr-hua éclairé, clairvoyant, sagace; la racine *kahua* ou *cava*, comme *kav* ou *kavi* en skt, a le sens de lumière, d'éclat spirituel, éloquent, décorateur, de génie inspirateur et poétique, et comme tel *instituteur* des Dasyûs et des Brahmas. Ce nom, dont Montesinos ignorait le sens, s'accorde donc merveilleusement avec les qualités que les traditions attribuaient à ce Pyr-hua Les Amautas disaient que dans son temps on écrivait avec des lettres et des dessins sur du papier (Killka). Il régna 50 ans et vécut 90. Sa femme était la fille d'un cacique qu'on appelait *Huillaka*, l'interprète ou l'allié.

IV. Pyr-hua Sinchi Cozque. *Sinchi* veut dire puissant, fort; *kuzkini*, bâtir, construire des villes ou murailles. C'est pourquoi *Cuzco* veut dire la ville, comme *Urbs* Rome. *Sinchi Kuske* est donc le grand ou fort constructeur, le fortificateur. Il s'appelait aussi Pachakutek, car dans son temps s'accomplit le premier millénaire après le déluge (2).

V. Inti Capac Yupanqui, le grand ou très-juste du soleil. Quelques-uns traduisent *le soleil très-juste;* mais en quichua il n'est pas permis de mettre le sujet au commencement de la phrase ; il faut le réserver pour la fin, et tous les autres mots, mis en antécédents, deviennent des adjectifs ou génitifs. *Inti* est ici un adjectif ou génitif, solaire ou du soleil; *Yupa* veut dire équité, justice, et le son *anqui* procède du vocable *anak*, qui signifie *très-haut, excellent.* La véritable orthographe serait donc Inti-Kapak-Iupa-Anak. Il régna 60 et vécut 100 ans.

VI. Manko Kapak II. Sans chronologie.

VII. Topa Kapak Ier. Sans chronologie. *Topa* veut dire feu, chaleur, éclatant, ardent.

VIII. Titu Kapak Iupa-Anak. *Titu* signifie splendeur, auguste, lumineux ; conférez *titu* et *situ* avec le vocable grec τίτω, aurore, jour.

IX. Titu Kapak Amauri. *Am* veut dire taciturne, muet; *uri*, profond; *am-uri* ou plutôt *amm-uri* signifie l'astucieux, le réservé, le profond taciturne, très-grand (kapak) et très-illustre (titu). Il vécut 80 ans.

X. Kapak Say Huakapar. Ce nom doit s'écrire Kapak Sayhua-Kapari. *Sayhua* signifie roideur, fermeté, orgueil, ténacité, entêtement; *kapari* signifie parleur impérieux, criard, grogneur. Il vécut 90 ans et en régna 60.

XI. Kapac Sunya Iupanqui. *Sunya* désigne quelque chose de droit,

---

(1) Montesinos, page 11.
(2) Montesinos, page 37.

de haut, de maigre; son nom était donc Kapak-Sunya Iupa-Anak. Il vécut 90 ans et régna 40.

XII. Ayatarco Cupo. *Aya*, de *aj*, chef, le premier. *Tariku* signifie usurper; *kupo* veut dire crêpu, aux cheveux entortillés, circonstance étonnante dans la race quichua. Le nom entier *Aya-Tariku-Kupo* signifie le crêpu premier usurpateur. Il régna 25 ans.

XIII. Huascar Titu. *Hua*, article *le; achka*, très; *kªkari*, noble, race de braves; son nom était donc Hua-Achka-Kªkari. Il régna 30 ans et vécut 64 ans.

XIV. Quispi Tutu. *Kespi* ou *kispi* signifie verre, et aussi cristallin, brillant. *Tutu* n'est pas quichua; le vrai mot doit être *toctu*, *tokto*, *tuta* ou *titu*. La première forme signifie doux, mielleux, abeille; la deuxième signifie très-orné, habillé de couleurs brillantes, de plumes éclatantes; la troisième signifie nuit, obscurité; la quatrième, magnanime, éclatant comme l'aurore. S'il était donc *kespi-tuktu*, il s'appelait *pur* et *doux*; si *tokto*, brillant, éclatant; si *tua*, nuit transparente; si *titu*, brillant et magnanime. Il régna 3 ans et vécut 60. Cela étant, il ne put pas être le fils du précédent, qui n'était son aîné que de sept ans.

XV Titu Yupa-Anak. Sans chronologie. Appelé Pachakutek, parce que de son temps s'accomplit le second millénaire après le déluge (1).

XVI. Titu Kapak. Il régna 25 ans.

XVII. Paullu-Ikar-Pyr-hua. *Paullu* n'est pas un mot quichua. *Paylluini* signifie donner des prix, récompenser, décorer, et le participe actif est *paylluik*; *kªkar* ou *kªkari*, le noble, le brave; ainsi donc *ykar* est mal écrit, car le *ik* appartient à *payllu-ik*, et *car* à *kªkari;* la véritable orthographe serait Paylluik Kªkari. Il régna 30 ans.

XVIII. Lloquete Sagamauta. *Llok* signifie monter, ascender; *tiksi*, fonder, établir; Llok-tiksik-Amauta, ascension du fondateur Amauta (voyez le chap. 1er du 2e livre). Il régna 50 ans.

XIX. Cayo Manco Amauta. *Kayan* signifie bon, aimant, gai. Il vécut 90 ans.

XX. Hua-Achka-Kªkari-Titu-pak. Il régna 33 ans et vécut 75.

XXI. Manko-Kapak Amauta IV. Sans chronologie.

XXII. Tikatua. *Tika* signifie brique, bâtiment, le constructeur?

XXIII. Paylluik-Toto-Kapak (voyez nos 17 et 14). Il régna 19 ans.

XXIV. Cay Manco. *Kau* veut dire sorcellerie, sorcier; *kau-chuni*, ensorceller. Ainsi donc Kau Manco signifie le prophète sorcier. Il régna 30 ans.

XXV. Marasco Pachacutec. *Mari* veut dire tueur, sanguinaire; *allka-mari*, le faucon guerrier dont les plumes servaient d'enseigne aux Incas. Le nom doit donc s'écrire Mari-Achka-Pachakutek. (Voyez chap. 1er du livre II.)

---

(1) Montesinos, page 81.

XXVI. Payllu-Atauchi (voyez n° 17). *Atauchi* signifie bienheureux, protégé par le destin, *ata*, *ate*. Il vécut 70 ans.

XXVII. Lloque Iupanqui. Garcilazo a mis en crédit l'erreur ridicule d'appeler *le gaucher* ou *le manchot* tout monarque appelé *Llok* ou *Lluk*. Comme ce nom revient à chaque instant dans les généalogies péruviennes, il serait curieux de supputer, d'après le système de Garcilazo, combien de manchots sont montés sur le trône de Cuzco. Mais la racine *llok* (*llokani*) signifie atteindre, lat. *ascendere*, et cette acception appliquée aux *pyr-huas* ou aux *incas* signifie ascension, ascendance, élévation, exceller. Le nom était donc Llok-Iupa-Anaki. Il régna 10 ans et vécut 30.

XXVIII. Lloque Tikak. Un autre manchot!... *Tikak* signifie bâtisseur. Il régna 8 ans et vécut 30.

XXIX. Kapak Iupa-Anak. Il régna 50 ans et vécut 80.

XXX. Topa Iupa Anak. Il régna 30 ans.

XXXI. Manko Avitopa. *Avi* ou *ahui* signifie oindre; il s'appelait donc *le prophète oint du feu* (topa), Mancu-Ahui-Tapa. Il régna 50 ans.

XXXII. Sinchi Apusqui. Mourut à l'âge de 80 ans et régna 40. Amateur zélé des traditions antiques, il rétablit la suprématie exclusive du dieu Pyrhua-Huirakocha. Ce nom de *pyr-hua*, dit Montesinos, est le même que *vira* ou *phira* (1), et il fut appelé pour ce motif Huarina-Vira-Kocha, *fils de l'esprit de l'abîme* ou *Verbe*. Ce premier mot de son nom *Apus-qui* répond aux traits caractéristiques de cette tradition, car Apusqui signifie aimant les aïeux, fanatique des traditions anciennes.

XXXIII. Auqui Quitua Chauchi. Il régna 4 ans. *Quitua* est un dérivé de *kitu*, lumière, équateur (la ville de Quitu), centre ou trône du soleil; *chauchi* signifie aigu, spirituel, perspicace; *auqui*, prince. On doit écrire le nom Auki Kitu-Hua Kauchi

XXXIV. Ayay Manko. Si la racine doit conserver ici le sens de mort, le nom pourrait dire le résurrecteur de la mort, le sauveur, ou le prophète de la mort, du deuil. Il vécut 60 ans.

XXXV. Huira-Kocha Kapak. Il régna 15 ans.

XXXVI. Chinchi Roka Amauta. *Chinchi* signifie caché, occulte, silencieux, celui qui est à l'affût, qui rampe comme les tigres; la racine *ruk*, *roc*, signifie pointu, piquant, ardent, force qui étreint. Il régna 20 ans.

XXXVII. Am-Uro Amauta. Sans chronologie.

XXXVIII. Kapak Raymi Amauta. (Voyez le chap. 1er du livre II.)

XXXIX. Illa-topa, feu éclatant. Il régna 3 ans et vécut 30.

XL. Tupak Am-Uri. Il vécut 30 ans.

XLI. Huana Kauri II. *Kaurini* signifie je ressuscite, je renais *huana* a le sens d'expiation; donc le nom signifie *renaissance par expiation;* en skt *kaorya* équivaut à lyrisme, héroïsme. Huana Kauri était l

(1) Montesinos, page 93.

nom de la montagne primitive où monta l'aîné des *Ayar* pour désigner les quatre parties du monde.

XLII. Topa Korka Apu Kapak (Voyez le chap. 1er du livre II). Il régna 45 ans, et fonda des colléges pour les nobles.

XLIII. Huankar Sakri Topa. Le premier vocable est tambour, guerre; *sakri* veut dire guerroyeur ou méchant; *topa*, brûlant. Il régna 32 ans.

XLIV. Hina Chiullak Amauta Pacha Kutek. Il régna 35 ans; la cinquième année de son règne coïncide avec la 2500 du déluge, et de là le surnom de Pachakutek; *hina* veut dire pressureux, exigeant, ennuyeux; *chiullak* se compose de *chiuchi*, criard, et de *uillak*, hâbleur, conteur; son nom était donc Hina-Chiuch-Uillak.

XLV. Kapak Iupa Anak Amauta. Il régna 35 ans.

XLVI. Huapar Sakri Topa. *Huapar* signifie glouton.

XLVII. Kako Manko Auqui. Il régna 13 ans. *Kakuk* veut dire frappeur (azotador); le nom doit donc s'écrire Kakuk Manco Auki.

XLVIII. Hina Uillak (Voyez n° 44). Il régna 30 ans.

XLIX. Inti Kapak Amauta. Il régna 30 ans.

L. Ayar Manko Kapak. Sans chronologie.

LI. Iahuar Huk-iz, le Primitif. (Voyez le chap. 1er du livre II.)

LII. Kapak Titu. Régna 23 ans et vécut 100 ans.

LIII. Topa Kuri, or brillant. Régna 39 ans.

LIV. Topa Kuri. Régna 40 ans.

LV. Huilca Nota Amauta. Régna 60 ans et vécut 75. Il vainquit les envahisseurs du Tukkuman dans un lieu appelé *Huilka-Nota*, d'où son nom. Comme ce lieu était sur territoire Aymara, le nom est un vocable de la langue Aymara, et doit s'écrire Huilka-n-Uta. *Uta* ou *huta* signifie chaumière, hutte; le *n* est l'article *le* ou *la*, et *huilka* signifie idole, temple, maison de Dieu (1).

LVI. Topa Iupa-Anak. Régna 43 ans et vécut 90 ans.

LVII. Illa Topa Kapak. Régna 4 ans.

LVIII. Titu Raymi Kozque. Régna 31 ans. (Voyez n° 38.)

LIX. Huk-Ninak, brûlant, premier. Régna 43 ans.

LX. Manco Kapak III. Selon les Amautas, il régna 2950 ans après le déluge, et était par conséquent contemporain de J. C. Ce fut l'époque du plus grand développement de la civilisation péruvienne.

LXI. Kayo Manko Kapak. Régna 20 ans. (Voyez n° 19.)

LXII. Sinchi Ayar Manko. Régna 7 ans.

LXIII. Huamantaco Amauta. Régna 5 ans. On doit écrire ce nom : Huaman Tak Amauta, car *huaman* veut dire faucon, épervier; *tak*, de *takkani*, frapper, fendre, le frappeur, celui qui donne la bastonnade.

LXIV. Titu Iupa-Anak Pacha Kutek. Montesinos nous dit que le nom de Pacha Kutek lui fut donné parce que de son temps s'accomplit

(1) Huilka-Nota était un lieu renommé d'où les Indiens croyaient voir Dieu. (Herrera, déc. Ire, page 136, col. 1.)

le troisième millénaire après le déluge (1). Des tribus très-nombreuses de barbares venant des frontières du Brésil envahirent l'empire, mettant à feu et à sang les lieux par où ils passaient. Le Pyr-hua se fortifia dans un endroit sacré qu'on appelait Bukkara ou Pukkará, un nom singulièrement semblable à celui de Bokkara dans le Touran, attendit les ennemis dans ce campement fortifié et fut tué dans la bataille. Aussitôt toutes sortes de calamités tombèrent sur l'empire : épidémies épouvantables, dissolution sociale et politique, confusion des tribus ; le territoire et les villes se dépeuplèrent et le pays offrit partout une situation déplorable. Nous rencontrons ici une époque indéfinie et sans chronologie qui constitue un véritable moyen âge. Les sciences, le savoir et les lettres se perdirent; du moins, Montesinos l'affirme. Mais, par le testament de Huayna Cava, le père d'Atahuallpa, nous savons que les lettres se conservèrent parmi les monarques et les prêtres. La tradition prétend que, pendant cette période d'anarchie indépendante, la famille impériale se maintint dans le petit district de *Tambo-Toco*. Mais la mention de maints chefs barbares, les Ccaras, les Capanas, etc., etc., qui élevèrent des empires sur les ruines des Pyr-huas dans des temps très-antérieurs aux Incas, rend cette prétention insoutenable. C'est pour cela que nous nommerons dynastie de Tambo-Toco, et non pas dynastie Pyrhua, la dynastie qui régna dans ce petit coin de la montagne. *Tambo* signifie hameau, village ; *toko*, créneau (*tronera*), meurtrière, lucarne, trou par où entre la lumière. Le premier roi de cette dynastie s'appelait

LXV. Titu, aurore, naissance, origine de la lumière. C'est en effet le premier roi que la légende prit comme origine de cette dynastie restauratrice.

LXVI. Koske Huaman Titu. Régna 20 ans.

LXVII. Kayo Manko III. Régna 50 ans.

LXVIII. Huillka Titu. Régna 30 ans.

LXIX. Sivi Topa. Régna 40 ans. *Sivi* ou *siui* signifie anneau ; *topa*, de feu, de lumière, ou brûlant.

LXX. Topa Iupa Anak. Régna 25 ans.

LXXI. Huayna Topa. Régna 37 ans. Le Jeune Brûlant. Il se proposa de reconstruire la ville de Cuzco, mais les prêtres s'y opposèrent, et le roi se vit obligé d'abandonner son projet.

LXXII. Huan Kauri ou Huana Kauri. Régna 10 ans.

LXXIII. Huillka Huaman, le faucon ou l'épervier, très-religieux, très-saint.

LXXIV. Huaman Kapak, le faucon puissant.

LXXV. Auki Atahuillque. Régna 35 ans. On doit écrire son nom Ata-Huillka, sectaire, religieux, consacré à Ata ou Ati, le Destin, la Fortune (*fatum*).

---

(1) Montesinos, page 108.

LXXVI. Manko Titu Kapra. Régna 27 ans. *Kapra* doit s'écrire Kapak Kᵃkara, visage imposant, belle peau, belle tête.

LXXVII. Huayna Topa. Régna 51 ans.

LXXVIII. Topa Kauri Pacha Kutek. L'an neuf de son règne correspondit à 3500 après le déluge. Ce monarque annexa à son empire quelques-unes des anciennes provinces qui avaient été soumises aux Pyr-huas; mais il trouva les habitants dans un tel état de corruption qu'il jugea plus convenable de ne pas poursuivre cette œuvre d'absorption. Il proscrivit l'emploi du papier et des lettres ou dessins (*quillca*) pour écrire, les remplaça par les *quipus*. Il fonda une école militaire pour les nobles dans Pakkari Tambo, la ville de l'Aurore (de l'Orient); car *pakkarini* signifie naître, et se compose de *pakka*, obscurité, nuit, et de *rini*, sortir, venir, succéder.

LXXIX. Aranial Cassi. Vécut 70 ans. Le premier il sacrifia les veuves sur le tombeau du monarque son père, et fit embaumer les cadavres, enfermant les viscères dans différents vases d'or. Son nom répond à ces antécédents : *Aranya* signifie spectre, épouvantail, masque à faire peur; *alla* est tout objet qui inspire le dégoût ou la compassion; *kasi* signifie froid, gelée. Le nom doit s'écrire Aranya-Ala Kasi, le fabricant d'épouvantails dégoûtants ou l'arrangeur de momies.

LXXX. Huari Titu Kapak. Vécut 80 ans. *Huari* signifie le dieu de la force ou force divine; ἴαρ, ἦρ, printemps; ἥρως, héros, fort, Hercule; cfr. *vira-cocha;* skt *vîra*, *vrh*.

LXXXI. Huapa Titu Auki. Vécut 70 ans. *Huapa* peut se rapporter à trois racines entre lesquelles il est difficile de se décider, vu le manque des données historiques sur ce personnage. *Huapa-sini* signifie baveux, gluant; *huapu* veut dire glouton; *huypa*, la règle et le fil des maçons. Il faudrait connaître quelque trait historique, moral ou physique de l'individu pour savoir laquelle de ces trois acceptions est entrée dans son nom.

LXXXII. Tok-Koske. Vécut 80 ans. Invasion fréquente des tribus étrangères par les côtes et par les Andes. *Tokko* signifie meurtrière, créneau; *coskik* ou *coskek*, constructeur.

LXXXIII. Ayar Manko. Vécut 22 ans.

LXXXIV. Kondoroka ou bien Kuntur Rokka, car *condor* ou *cuntur* est le nom du grand vautour des Andes.

LXXXV. Ayar Manku II. Vécut 24 ans.

LXXXVI. Amaru, le serpent.

LXXXVII. Chinchi Rokka. Régna 41 ans et en vécut 70; introduisit l'usage des amulettes d'or. *Chinchi* veut dire hypocrite, félin, qui rampe, qui guette le moment pour frapper.

LXXXVIII. Illa Rokka. Régna 15 ans.

LXXXIX. Rokka Titu. Régna 25 ans.

XC. Inti Kapak Mayta, Pacha Kutek VII. Quatrième millénaire après le déluge : grande corruption sociale et privée, dissolution complète de

l'État et de la nation. *Maytuk* veut dire celui qui protége, qui défend, qui enveloppe un troupeau. A la mort de ce prince, Mama Ciboca, ou Mama Sipuk, la vieille mère, car *sipuni* signifie rider, et *sipuka*, la ridée, prit sur elle de régénérer l'empire, et parvint à mettre la couronne sur le front de son fils Rocca avec le titre d'Inca ou Inga, le seul, le monarque (V. *Partie historique.*)

XCI. Inka Rokka. Impossibilité de résoudre historiquement la série primitive des Incas. Les meilleurs historiens espagnols, comme Zarate, Gomara, Herrera et autres, lient l'origine des Incas aux invasions des tribus du Sud commandées par Kᵃkara et Kapana, pendant le moyen âge péruvien. Gomara, Herrera, Acosta, avouent qu'il est impossible d'établir une série quelconque entre Manko Kapak et Rokka, et commencent vraiment la série des Incas par le second, laissant au premier un rôle purement mythique et fabuleux.

XCII. Inka Hua-Llok Iupa-Anaki.

XCIII. Inka Maytu Kapak.

XCVI. Inka Kapak Iupa Anaki.

XCV. Inka Sinchi-Rokka. Vécut 90 ans. Garcilazo place ici Inka Rokka, et met Sinchi-Rokka au nº XCI.

XCVI. Inka Yahuar Huakkak. On a traduit ce nom : pleureur de sang; mais il signifie aussi le tigre pleureur, le sanguinaire pleureur. Pour expliquer la première étymologie, on a dit qu'il avait une maladie d'yeux (1).

XCVII. Inka Topa Iupa Anak. Vécut 75 ans et régna 45 ans. Il est célèbre dans l'histoire sous le nom de Huira-Kocha; il étendit l'empire depuis Bogotá jusqu'au Chili, et soumit les Chimus, les Chankas et l'île de Puná.

XCVIII. Inka Topa Iupa-Anaki II. Vécut 50 ans et régna 20 ans.

XCIX. Inka Inti Kusi Huallpa. Fameux sous le nom de Huayna Kapak. *Huallpa* veut dire fils parfait; *kusi* signifie allégresse, vivacité géniale; *inti*, soleil, solaire; de sorte que son nom signifie Génie parfait du soleil, ou fils divin du soleil.

C. Inka Hua-Ypar Titu Iupa-Anaki Ata-Huallpa. *Hua-ypar* signifie descendance ou parenté *par la ligne paternelle* seulement, un trait qui

---

(1) Ce serait une explication comme une autre; mais elle a bien l'apparence d'avoir été faite après coup. Nous devons observer qu'en général les races félines d'Amérique, et surtout les Jaguars, quand ils se voient acculés, laissent échapper de leurs yeux un liquide pareil aux larmes : de là *l'idée populaire* qu'ils pleurent par hypocrisie, cherchant à émouvoir le chasseur et à exciter une compassion qu'ils ne ressentent jamais pour leur proie. De là vient qu'on appelle *tigres pleureurs* (yaguar-huakkak) les grands hypocrites qui trompent pour tuer. L'histoire de la capture du *Pyr-hua* qui porte ce nom, les pleurs qu'il versa jusqu'à sa délivrance, et la vengeance qu'il tira de ses ennemis une fois libre, me décident à présenter cette conjecture : *huakkani* d'ailleurs ne signifie pas seulement pleurer, mais pleurer le sang.

concorde avec la filiation étrangère (*Quiteña*) de la princesse sa mère; *Ata-huallpa*, fils parfait d'Ata, création du destin, du hasard, de la fortune guerrière, de la lune. Atavaliva ou Atapalipa est une autre forme du même nom (1).

CI. Inka Inti Kusi Huallpa Hua-Achk K^a^kari. La dernière partie veut dire *descendance* très-(*achka*) noble, royale, légitime (*k^a^kari*); et ce nom, selon Montesinos, lui fut donné par sa nourrice, en contradiction avec la situation rivale que son père avait faite au bâtard fortuné.

2° SELON GARCILAZO.

Quant à la valeur étymologique des noms, la série des Incas de Garcilazo est absolument la même que celle de Montesinos. Mais il y a, dans l'ordre chronologique, des différences sérieuses, que nous contrôlerons à mesure que nous comparerons ces deux auteurs avec Acosta et Herrera.

I. Manko Kapak. Régna 40 ans, de 1021 à 1062; il résulte de cette chronologie que les races du Pérou surent accomplir en trois siècles toutes les merveilles monumentales et les résultats sociaux d'une civilisation très-développée selon l'*esprit asiatique!*

II. Sinchi Rokka. Montesinos place cet Inca au n° XCV, c'est-à-dire en fait le cinquième des Incas, tandis qu'il occupe ici la tête de la série, et que Inka Rokka, le premier de Montesinos, occupe ici le n° V.

III. Lloque (Llok) Iupa-Naki. Un Inca qui était gauche ou manchot, selon Garcilazo. Il régna 35 ans.

IV. Mayta Kapak (Maytuk Kapak). Régna 30 ans. Garcilazo lui-même avoue que cet Inca découvrit, dans une de ses expéditions au Sud, les ruines grandioses de Tiya Hua-Ñaku et de At-Umpa Kasa, et dit que ces monuments étaient tellement antiques, que dans le temps de l'Inca on n'avait plus mémoire de leur histoire ni des races qui les avaient élevés (2). Ce seul trait détruit la base entière de sa puérile chronologie et suffit pour que nous puissions apprécier son jugement critique.

V. Kapak Iupa-Anaki. Régna 41 ans.

---

(1) L'identité de la racine *at*, *ata*, *ati*, avec le culte de la lune, se trouve constatée par toutes les ruines monumentales qu'a laissées la civilisation péruvienne dans ses centres primitifs de *Titi-kakka* et par le nom des lieux, comme le témoignent tous les voyageurs. On vient de publier dans le *Harper's Magazine* (June 1868) le récit d'une excursion dans les régions *incasiennes*, où l'on peut voir que les temples de *Ko-Ati* (*Kun-Ati*) étaient consacrés au culte de la lune (page 22), de même que *Cusig-Ata* ou *Kusik-Ata*, la lune d'allégresse; *Puma-Ata*, la lune lionnesse; *Llampap-Ata* (*Jampupata*), la lune faucille, ou *Yanap-Ata*, la lune protectrice, etc., etc.

(2) Vol. I, lib. III, cap. 21 et 22.

VI. Inka Rokka. C'est ici que Montesinos met Sinchi Rocca.

VII. Mayta Iupa Anaki, surnommé Yahuar-Huakkak. Régna 33 ans; sept ans avant de mourir, il fut forcé d'abdiquer en faveur de son fils, le fameux Huirakocha ou Vira Cocha.

VIII. Iupa-Anaki, surnommé Huira Kocha. Son père avait pour lui une grande haine et un grand mépris, à cause de ses vices et de son esprit aventurier, inquiet et guerroyeur; il le chassa de Cuzco, le relégua dans une prison sur la frontière, et pensa le déshériter. C'est presque une reproduction de l'histoire de Frédéric de Prusse au siècle passé. Mais le prince ayant reconquis par son génie et son influence l'empire que son père avait abandonné aux étrangers, les peuples se mirent tous de son parti, et son père fut contraint d'abdiquer.

En parlant de Viracocha, Garcilazo se donne à lui-même un démenti formel. Il nous raconte que ce jeune prince, dont le nom était Topa Iupa-Anaki avant d'être surnommé Viracocha, reçut dans le désert l'apparition miraculeuse d'un roi antique surnommé Viracocha (le n° 32 des Pyr-Huas de Montesinos) (1), dont Garcilazo ne nous avait rien dit jusqu'à présent, et qui, en tout cas, ne pourrait tenir aucune place dans la série de sa dynastie unique. Ce roi *antique* dit au jeune prince: « Regardez-moi, je suis Viracocha, qui fut Inka comme vous le serez un « jour; j'ai été le frère de votre aïeul Manko Kapak et de votre aïeule « Mama Okllu, ou Mama Ayllu (la patrie, la tribu mère), et j'ai régné « comme un de la famille parmi vos pères Je viens, par l'ordre de notre « père commun le Soleil, vous annoncer ce qu'il faut faire et tous les « hauts faits que vous accomplirez, etc (2). » Garcilazo nous révèle qu'il connaissait la tradition courante et certaine parmi les Péruviens de l'existence d'une dynastie primitive et différente de celle des Incas, et d'une civilisation antérieure, comme le prouvaient du reste ces mêmes ruines et ces mêmes monuments qui leur étaient inconnus, précisément à cause de leur lointaine antiquité (3). Il constate ainsi la vérité des traditions rapportées par Montesinos sur la longue série des Pyr-Huas.

C'est donc sans raison que les auteurs se sont habitués à nous dire qu'on ne trouve au Pérou aucun vestige de civilisation et d'histoire antérieur à la série des Incas donnée par Garcilazo, aucun document qui puisse justifier les assertions contraires de Montesinos. Les narrations de Montesinos sont corroborées par Garcilazo à l'insu de Garcilazo lui-même, tandis que celles de Garcilazo sont contraires au sens commun, démenties par l'antiquité des monuments et par les chants et poëmes des Indiens qu'invoque Herrera (4).

---

(1) Voyez plus haut la liste de Montesinos.

(2) Garcilazo, *Com. Real*, vol. I, lib. III, cap. XXI et XXII.

(3) Garcilazo, *Com. Real*, vol. I, lib. III, cap. I.

(4) Herrera, decad. V, lib. III, cap. VI, page 61, col 1 *a* : « Cuentan « tambien los Indios segun lo tienen *por tradicion* de sus antepasados, y segun « *aparece de sus contares*, etc. »

IX. Titu Manko Kapak Pacha Kutek. Régna 60 ans et en vécut 103. Acosta et Montesinos le confondent avec son prédécesseur.

X. Iupa-Anaki. Régna 39 ans.

XI. Topa Iupa-Anaki. Régna 36 ans. Montesinos fait de ces deux Iupanqui un seul roi, père de

XII. Huayna Kapak, qui régna 50 ans, le plus grand des Incas, au dire d'Acosta.

XIII. Huaskar (au sud).

XIV. Atahuallpa (au nord).

3° SELON HERRERA (1).

Herrera, comme Montesinos, invoque à plusieurs reprises les légendes indigènes, *les chants des Indiens*, comme fondement des informations qu'il transcrit. Cet auteur, reconnu jusqu'ici comme le plus grave et le plus complet des historiens de choses américaines, s'accorde en tout avec Montesinos par rapport aux temps primitifs, fait dont, je ne sais pourquoi, personne n'a voulu s'apercevoir jusqu'ici. On a taxé l'un d'imposture et l'on a rehaussé le mérite de l'autre, bien que les deux soient en parfait accord. La seule différence qu'il y ait entre eux, c'est que l'un abrége, tandis que l'autre donne en détail le même fond traditionnel.

Herrera rapporte la tradition des quatre frères Pyr-Huas, et leur donne le même nom d'*Ayars*, racontant les mêmes rivalités et les mêmes assassinats. Il identifie le Ayar-Manko de Montesinos avec le Manko Kapak mystique qu'on prend pour le premier des Incas, et s'accorde (comme Gomara, Zarate, Cieza de Leon et Acosta) à placer une époque indéfinie d'anarchie à l'origine de la dynastie des Incas. La série, pour lui comme pour ces auteurs, commence au poëme d'Inka Rokka, et non par des personnages historiques, comme ceux que Garcilazo a découpés aux ciseaux sur les textes de ses devanciers (2).

I. Manko Kapak, appelé aussi Ayar-Manko.

II. Sinchi Rokka. Comme Garcilazo, Montesinos et Acosta mettent ici Inka Rokka et Sinchi Rokka au sixième rang.

III. Llok-Iupa-Anaki, selon Herrera, fut surnommé Iahuar-Huakkak, car, ayant été fait prisonnier, *il pleura du sang;* c'est l'histoire du III° Pyr-Hua de la liste de Montesinos.

IV. Mayta Kapak. Herrera prétend que cet Inka fut appelé Vira Cocha, et en cela il s'accorde avec Acosta, qui met aussi Viracocha à la quatrième place des Incas, tandis que Garcilazo le met à la huitième et Monte-

(1) Decad. V, lib. III, du chap. VI au XVI.

(2) Herrera, *loc. cit.*, Gomara et Acosta, lib. VI, cap. XIX et XX.

sinos à la septième. Herrera donne pour cause du surnom de Mayta Kapak l'apparition de Pyr-Hua Viracocha, le n° XXXII sur les listes de Montesinos (1). Montesinos met au n° XC un Kapak Mayta, surnommé Pacha Kutek, qui répond au Pacha-Kutek de Herrera, sous lequel se produisirent les désordres et transformations qui élevèrent à l'empire Inga Rocca. Ainsi, la divergence capitale qui sépare Montesinos de Herrera, d'Acosta et de Garcilazo, c'est qu'il met toutes ces révolutions dans le moyen âge qui précéda l'avénement du premier des Incas, tandis que ces auteurs s'accordent à les placer dans le temps des Iupa-Anakis, comme on va le voir. En tout cas, la version de Montesinos nous paraît la plus vraisemblable : la dissolution sociale a dû signaler la décadence des vieilles dynasties, plutôt qu'interrompre le développement vigoureux de la nouvelle.

V. Kapak Iupa-Anaki, surnommé Pacha Kutek. Nouveau désaccord avec Garcilazo. Il met à cette place un Kapak-Iupanqui différent de Kapak Iupa-Anaki Pacha Kutek, auquel il assigne la neuvième place parmi les Incas. Nous devons cependant remarquer que les deux auteurs font de Viracocha et de Pachakutek le père et le fils, tandis qu'Acosta et Montesinos donnent ces deux noms à un seul et même prince. Garcilazo avoue à demi cette dernière circonstance; il convient que le surnom de Pachakutek revenait de droit à Viracocha, mais prétend que celui-ci y renonça pour le transférer à son fils. Herrera s'accorde avec Acosta quant à la place correspondante dans la série, et en diffère quant à l'identité de la personne qui portait les deux surnoms. Montesinos est d'accord avec Acosta, faisant un seul Inca de Huira Kocha et Pachakutek, mais en diffère quant à la place, le mettant au n° VII. Il est vrai qu'il compte Inga-Rocca comme le premier de la série, et qu'alors la divergence est nulle.

VI. Ingareque (Inka-Rokka), dont le nom était aussi Topa Iupa-Anaki, selon d'autres, dit Herrera, en quoi il s'accorde avec Acosta quant au second nom; quant au premier il en diffère, car Acosta fait Inga-Rocca le premier de sa liste (après Manco) comme Montesinos, et ne parle pas de Sinchi Rocca. Garcilazo met Inga-Rocca à la VIe place comme Herrera, mais ne lui donne pas le nom de Topa Iupanqui, qu'il réserve pour son successeur.

VII. Inga Iupanqui. Grands désordres : l'Inca est tué d'un coup de massue dans le temple. Herrera est le seul qui parle de cette histoire; elle résulte cependant de la narration de Garcilazo et de Montesinos sur l'origine et les commencements de Uira-Kocha, qui monte au trône grâce aux désordres et à la déposition de son père.

VIII. Viracocha (comme le IVe). Acosta met toute cette histoire de

(1) Son nom était *Sinchi*. — *Apus-ki*, l'amant des aïeux, car le *ç* ou *s* final est un génitif; ici la tradition s'accorde avec le nom, car il fut appelé *Viracocha* parce qu'il *rétablit* le culte des anciens.

guerre politique et de désordres au chef de Vira-Kocha Pachakutek, le quatrième de sa liste. Herrera dit que l'Inca étant mort dans la rébellion des nobles, la nation voulut se déclarer en république et se faire gouverner par un Sénat d'Anciens; mais qu'une femme, par une singulière sorcellerie, arriva à faire nommer Inca Viracocha (1). Qu'était ce Viracocha avant son élection? Herrera prétend que ce n'était pas un fils de l'Inca, sans nous dire son origine, et se contente d'ajouter qu'il se mit à la tête d'un des partis qui se faisaient la guerre, qu'il obtint le triomphe définitif, agrandit la gloire de l'empire et arriva à la puissance la plus étendue sur le continent. Montesinos en diffère complétement sous ce rapport : il fait de Huira Cocha un Inka glorieux et très-puissant, fils légitime de *Maytu-Iupa-Anaki*, surnommé *Iahuar Huakkak*, à cause de son mal d'yeux. Le prince étant jeune, continue Herrera, se laissa dominer par de mauvaises inclinations qui le firent tomber dans des vices honteux : il était méprisé et poursuivi par les Amautas, qui obligèrent son père à l'exiler. Dans cet exil il eut la vision du Pyr-Hua Viracocha l'Ancien (de la série Pyr-Hua) qui lui ordonna de rétablir son culte. Ni le roi ni les Amautas ne donnèrent crédit à son histoire; mais une invasion des tribus étrangères étant survenue, le vieux monarque s'enfuit avec sa cour de Cuzco, abandonnant les provinces les plus riches. Il se peut que cette invasion ait été une insurrection. Le prince, resté à Cuzco, leva un parti enthousiaste et fanatique; il triompha, et son père abdiqua en sa faveur. Son règne fut glorieux, et l'empire s'étendit depuis Bogotá jusqu'au Chili et au Tuccuman.

De la comparaison des historiens il résulte que l'Inca Viracocha surgit au milieu d'un désordre profond bien constaté. Son nom et la restauration qu'il fit de l'ancien culte des Pyr-Huas font supposer une révolution sociale et religieuse qui ne s'accorderait point avec les successions chronologiques de père à fils dans une même dynastie. Au reste, il est impossible de concilier tous les témoignages relatifs à la série des Incas Iupanquis, tant les chroniqueurs ont confondu les traditions. Je préfère suivre Montesinos, pour des raisons concluantes que je donnerai dans mon histoire des Incas.

IX. Urko. Les désordres se continuèrent après Viracocha. Herrera nous dit que cet Inca avait deux fils : Urko et Iupa-Anaki. Le premier était atrabilaire, insensé, et avait l'habitude de s'enivrer; il commit des crimes épouvantables et viola même les vestales. Le second était brave et grand politique. Viracocha le père hésita longtemps entre l'aîné et le cadet et finit par choisir le second; mais les nobles ne consentirent pas à cette dérogation de la coutume, et l'Inca, fatigué de sa longue carrière, abdiqua en faveur de *Urko* (le mâle ou plutôt le légitime). Ce nom fait supposer que *Iupa-Anaki* était le fils de quelque concubine. Au

(1) C'est l'histoire de Mama Ciboca dans Montesinos.

dire d'Herrera, Urko fut si méprisable que les chants et poëmes ne le reconnaissent pas comme Inca.

Le frère, Iupa-Anaki, voyant que les étrangers avançaient à la conquête de Cuzco, et que ni Urko, ni le vieux Viracocha, n'étaient capables de préparer la défense, se mit à la tête des mécontents et prit les insignes d'Inca. Selon Herrera, l'avénement de Iupa-Anaki reproduisit dans tous ses détails l'avénement de Viracocha; c'est probablement une erreur de la tradition qui sépare *en deux un seul et même personnage.*

X. Inka Iupa-Anaki, l'usurpateur dont on vient de parler. Se sentant trop vieux pour continuer la guerre contre les Collas, il abdiqua aussi en faveur de son fils.

XI. Topa Inka Iupa-Anaki. Grand conquérant et grand politique. Ses conquêtes du Chili et du Tuccuman vers le sud, de Quito et Bogotá vers le nord, sont des événements identiques à ceux que Montesinos attribue à Titu Kapak Iupa-Anaki, surnommé Vira-Cocha.

Il fut le père de Huayna Kapak, en quoi Herrera s'accorde avec tous les autres historiens.

XII. Huainacava ou Huayna-Kapak, père de Hua-Achka-Kᵉkari et d'Ata-Huallpa.

4° SELON ACOSTA.

I. Acosta commence la série des Incas par Inga Rocca, comme Montesinos. Il est vrai qu'il donne Manko Kapak comme souche de la famille, mais il le place à une telle distance qu'il en fait un *Adam péruvien* plutôt qu'un roi dynastique (1). Au fond, il fait sortir les Incas, comme Montesinos, d'un état anarchique de barbarie qui aurait succédé à une première civilisation qui se serait éteinte laissant partout sa trace dans des monuments merveilleux d'architecture et dans les traditions des tribus; il reporte bien avant les Incas l'antiquité de ces grandes constructions (2).

II. Inguaroca.

III Iaguarguaque. On voit ici qu'Acosta supprime quatre Incas de la liste de Montesinos, qui sont : Hualloque ou Huallok, Maytu Kapak et Kapak Iupa-Anaki. Du moment qu'il arrive à Iaguarguaque (Iahuar-Huakkak) comme fils d'Inca Rocca, on voit qu'il commence au Sinchi Rocca de Montesinos, appelé Inga-Rocca dans les nᵒˢ VI de Herrera et de Garcilazo.

IV. Viracocha, huitième dans Herrera et dans Garcilazo, et septième

(1) Lib. VI, cap. XIX et XX.
(2) Garcilazo, lib. III, cap. I, vol. I.

selon Montesinos, qui retranche Manko Kapak de la dynastie des Incas. Acosta identifie Virakocha et Pachakutek, contrairement à Garcilazo. A la fin du chap. XX, liv. IV, il sépare Virakocha de Pachakutek explicitement, faisant de l'un le père et de l'autre le fils; mais au commencement du chapitre suivant il les identifie, et affirme que *Pachacuti Ingua Iupanqui* se fit appeler *Viracocha* à cause de la vision qu'il eut de son dieu. C'est un nouveau trait qui prouve combien la répétition du nom Iupa-Anaki rendait l'histoire des premiers Incas incompréhensible aux auteurs espagnols. Le Vira-Cocha d'Acosta accomplit les mêmes faits que Herrera attribue au huitième et au dixième prince de sa liste, et devient le père de la tribu des Inca-Panac. Considérant qu'il surgit d'un désordre social qui dut interrompre l'ordre de succession au trône, on serait tenté de croire à ce dernier trait — *qu'il fut la souche véritable des Incas.*

VI. Topa Ingua Iaupanqui (Iupa-Anaki) Ier. Acosta supprime le Inguareque ou Rocca, sixième; le Inga Iupanqui, septième; le Viracocha IIe, huitième, des listes de Herrera et de Garcilazo.

VII. Topa Iupanqui II, père de Huayna Kapac. Montesinos se sépare ici de tous les auteurs. Son Huira Kocha s'appelle *Topa-Iupanqui.* Ce fut sous son règne que finit le *cinquième millénaire* et que commença le *sixième.* Il s'appelait de droit Pacha Kutek, comme les nos IV, XV, LXIV et autres de la liste. Son Topa Iupanqui Ier était le même personnage que Viracocha et Pachacutec, qui n'étaient autre chose que ses *deux surnoms*, et Huainacapac était *son petit-fils*, comme l'auteur le dit expressément, au lieu d'être *son second arrière-petit-fils*, comme le prétend Garcilazo, ou son arrière-petit-fils, comme le croient Acosta et Herrera.

RÉSUMÉ.

On voit quelles difficultés soulève la dynastie des Incas dans les diverses versions des auteurs espagnols les plus accrédités. L'assertion de Manko, premier Inca, est fabuleuse et très-postérieure aux monuments de Tiya-Hua-Ñuk et d'Atumpa-Kasa, selon Garcilazo lui-même (1). Inga-Rocca appartient à une légende du *moyen âge* qui succéda aux Pyr-Huas, comme le prouvent et son propre poëme et *ces chants des Indiens* d'où Montesinos et Herrera disent avoir tiré sa chronique. Il est impossible de savoir s'il est le quatrième ou le second, s'il est le même que Sinchi Rocca, répété deux fois avec des nuances très-minces de nom Inga Sinchi Rocca ou Inga-Rocca seulement. Les uns placent une série de Iupanquis entre lui et Iahuar Huaccac, les autres suppriment cette série. Le Pérou

(1) Confér. les pages 37, 81, 108; Garcilazo avoue la vérité de ces circonstances, bien qu'à regret.

était en décadence avant son avénement au pouvoir. Comment trouver l'histoire dans ce dédale de choses perdues? L'apparition de Viracocha, selon Montesinos, est naturelle et généalogique; car il place au temps de Kapak Iupanqui (le n° XCIV de ses dynasties) et au temps de Inga-Rocca les désordres sociaux que les autres placent au milieu de leur généalogie incasienne. Viracocha sort d'un grand bouleversement, et, sans être fils du roi assassiné, monte au pouvoir par les hasards de la guerre civile. Il finit par une abdication, et son fils Urko est dépossédé, sous prétexte de ses vices, par *son frère* (illégitime?), qui monte au pouvoir *du vivant de son père* et se fait couronner Inca avec le nom de Topa Iupanqui, contre le droit du frère détrôné.

Tous ces faits montrent le peu de fondement de cette autorité qu'on se plaît, je ne sais pourquoi, à attribuer à la généalogie fictive et toute conventionnelle des Incas de Garcilazo. Au Pérou, comme partout ailleurs, il a fallu des siècles innombrables pour que la civilisation arienne apportée par les tribus asiatiques pût achever son œuvre. Montesinos, le seul qui ait relevé ce fait, est donc un chroniqueur exact et bien informé; les autres sont des historiens du genre de Rollin, plus soucieux de théories que de légendes et de traditions populaires.

APPENDICE N° III.

EXTRAIT DU CHANT V

(p. 50-53)

DE LA ARGENTINA

DE BARCOS DE CENTENERA.

Llegado al Paraguay se determina
De ir el rio arriba descubriendo,
Y sin hallar noticia de oro ó mina,
Con barcos y navios fué subiendo.
Trecientas y mas leguas pues camina
Hasta saber de plata : pero viendo
Que la rabiosa muerte andaba suelta,
Por no perder su gente dió la vuelta.

San Fernando se dice este parage,
Dó se tuvo noticia de riqueza :
Mas era tan enfermo el estalage,
Que cobran los soldados gran tibieza.
Dejaron á esta causa su viage,
Que promete sacarlos de pobreza :
Que la piel por la piel el mentiroso
Nos dijo, que dá el hombre y el reposo.

Si la muerte no teme aquesta gente,
El argentino fuera mas famoso
El dia de hoy, que nueva ciertamente
Se tuvo aquí de un indio belicoso.
La plata y oro bello reluciente
Se ha visto, no es negocio fabuloso,
Que cántaros de oro á maravilla
Tenia aqueste indio y gran vajilla.

En una gran laguna este habitaba,
Entorno de la cual están poblados
Los indios, que a su mano él sugetaba
En pueblos por gran órden bien formados.
En medio la laguna se formaba
Un isla, de edificios fabricados
Con tal belleza y tanta hermosura,
Que exceden á la humana compostura.

Una casa el Señor tenia labrado (1)
De piedra blanca toda hasta el techo,
Con dos torres muy altas à la entrada,
Habia del una al otra poco trecho;
Y estaba en medio de ellas una grada,
Y un poste en la mitad della derecho,
Y dos vivos leones à sus lados
Con sus cadenas de oro aherrojados.

Encima de este poste y gran coluna,
Que de alto veinte y cinco pies tenia,
De plata estaba puesta una gran luna,
Que en toda la laguna relucía.
La sumbra, que hacia en la laguna,
Muy clara desde aparte parecía.
Quien hay que no tomára una tajada
¿ De la luna, aunque fuera de menguada ?

Pasadas estas torres, se formaba
Una pequeña plaza bien cuadrada;
En el mayor estío fresca estaba,
Que de árboles está toda poblada,
Los cuales una fuente los regaba,
Que en medio de la plaza está situada,
Con cuatro caños de oro gruesos, bellos,
Que yo sé quien holgára de tenellos.

La pila de la fuente mas tenia
De tres pasos en cuadra su hechura :
De mas que de hombre mortal parecía
En talle perfeccion y compostura;

(1) La casa del gran Moxo en una laguna.

En estremo la plata relucía
Mostrando su fineza y hermosura.
El agua diferencia no mostraba
De la fuente y pilar dó se arrojaba.

La puerta del palacio era pequeña,
De cobre, pero fuerte y muy fornida :
El quicio puesto, y firme en dura peña,
Con fuertes edificios guarnecida.
Seguro que del pelo y de la greña,
Del viejo del portero, que es crecida,
Pudieramos hacer un gran cabestro :
Oid pues del viejazo el mal siniestro.

Aquellos que por dicha ya han pasado
Por medio de las torres y coluna,
Habiendo las rodillas ya postrado,
Levantando los ojos à la luna,
Aqueste viejo asi les ha hablado,
Con una muy feroz voz importuna,
Y dice : « A este adorad, que es solo uno
El Sol, y, fuera dél, otro ninguno. »

En alto está un altar de fina plata,
Con cuatro lamparillas á los lados
Encendidas, y alguna no se mata,
Que estan cuatro ministros diputados.
Un sol vermejo mas que una escarlata,
Alli está con sus rayos señalados :
Es de oro fino el sol alli adorado,
¿ Mas hay de quien él sea deshechado ?

Aqueste gran Señor de esta riqueza
El gran Mojo se dice, y ès sabido
Muy cierto su valor y su nobleza :
Su ser, y señorio enriquecido
De sus vasallos, fuerzas, y destreza,
Por nuestro mal habemos conocido :
Que pocos tiempos ha que en cortas trechas,
Probamos la fiereza de sus flechas.

——— ———

APPENDICE N° IV.

LES RACINES QUICHUAS

DANS LEUR PLUS SIMPLE EXPRESSION.

A

A, diffusion.
AK (AG), attraction, accumulation.
ACH, épanouissement, cri.
ALL, disette, manque, misère.
ALLI ou ALLA, vide *lla;* l'*a* qu'y ont mis les Espagnols est le son de la semi-voyelle *l*, les Quichuas n'ayant ni notre *l*, ni notre *r*.
AM, réflexion, silence, doute, privation, négation. Il y a deux sens dans cette racine comme dans le sanscrit : 1° privation, maladie (*ami*, *amie*, *ama*); 2° marche, temps (*amaru*, *amauta*, *ampuni*). On l'a confondue avec *ham* (*him* skt). Voir *Amancaes* pour *Haman Kaes*, q. v.
AN, excès, tension.
AP, porter, emporter, supporter; sens de *marche* et *poids* à la fois. (V. *pa.*)
AR, suspendre, ascension. Les Espagnols ont confondu dans l'écriture cette racine avec *har*, tourner, retourner.
AS, être, affirmation; ainsi être aigu, se moquer, rire.
AT, pouvoir.
AU, attaquer, assaillir, s'introduire.
AY, aller, ligne, raie (*Tay ki*).
AYA, douleur (*acha*), maladie, mort.

I

I, piquer, percer, couper.
IK, séparation violente, coupure.
ICH, même sens : séparation réfléchie, coupure volontaire.
ILL, lumière, splendeur.
IM, incertitude (cfr. *am*).
IN, couverture, épanouissement.
IP, rapport.
IR, éloignement.
IS, écoulement.
IT, aller, emporter.

O

O, occultation, secret.
ON (cfr. *am*), maladie.
ORK, érection.
OS, fulgureux (*us*', feu).
OT, assaillir (de *ut*, haut, saut).

U

UA. V. *hua* (*va*, *ba*).
UK, érection, profondeur, action de creuser; cfr. *huk*.
UCH, chaud, ardent.
UE (vide *hue*, *hua*, *hui*).
UIK, récipient, milieu (*uis*, *uit*).
UILL, mystère, révélation, développement.
UIÑ, augmentation.
UIN (cfr. *huin*).
UIR, couvrir, superposer.
UL, humilité.
UM, essence, vie.
UN, émanation.
UP, introduire.
UPA, fermer.
UPI, boire, introduire.
UR, profondeur.
US, nécessité, exigence.
UT, rapidité, inquiétude.
UY, face, extériorité, enveloppe.

Y

Y, possession; *ya*, continuation, rapport.
YAK, étroitesse, union.
YAH, union, cours.
YANA, sans famille, sans patrie (*na* est *non*).
YAN ou JAN, rapport, liaison.
YAR, manque, tristesse.
YAU (CHAU), milieu.
YCH, partie, fragment.
YLL, comme *ill*.
YN, comme *in*.
YK, comme *ik* (tien : *séparé de moi*, qui n'est pas à moi).
YP, comme *ip*.
YU, union, rapport (*ya*, idem).

K

KA, point, lieu, place; *kay*, être, occuper sa place.
KA, degré (*kaka*, oncle = deux degrés).
KAKKA, degrés, roc, mont (hauteur).
KACH, arriver, produire.
KAS (KASI, KASIM), bruit.
KAL, poil, cuir, consistance.
KAM, produire.
KANA (KA NA), ne pas avoir lieu; car *na* nie.
KAN, chaleur, vie, série.
KAP, supériorité, excellence (skt. *kav*).
KAR, mouvement, marche.
KASA, *ka* (point); *ka*, aiguiser, épine.

KAS, pousser.
KAT, trace.
KAU, égayer, exciter l'attention, admirer.
KE, jeter, pousser (lourdeur), briller.
KELL, broder, peindre.
KEN, son, chant.
KEP, repos.
KI, pouvoir, couper, mesurer, compter.
KI, lier, établir.
KIN, sein, milieu.
KO, partie, fragment, feuille; *ko* comme *ku* et *k°ko*.
KOLL, assemblage de parties diverses, assemblée; *kull*, idem.
KON, sein, intérieur.
KOP, trou; *kup*, idem.
KOR, couper; *kur*, idem.
KU, mouvement, service (animal, instrument, donner).
KUN, supériorité, conseil, expérience.
KUS, feu, ardeur, gaîté.
KUT, couper, broyer, piler.

K... K

K°KA (= *ka* + *ka*, point + point), antériorité, progression.
K°KAK, circonvallation, contraction.
K°KACH, éclat, pousse, lien.
K°KAH, lumière.
K°KAL, force, violence, esprit, intelligence.
K°KAM, dommage.
K°KAN, brûler, allumer.
K°KAP, étendue, puissance.
K°KAR, force, cuir, attache.
K°KARP, protéger.
K°KAS, lourdeur, état de repos.
K°KAT, échelonnement, file.
K°KAU, milieu.
K°KAY (comme *kay*), dedans.
K°KE (*ke*), lourdeur.
K°KEN (*ken*), même sens.
K°KO, cavité, concave, rotondité.
K°KOLL, substance, essence, moelle, contraction.
K°KOM, effort, valeur.
K°KON, garder, serrer, broyer.
K°KOP (pour *gup*), immondice
K°KOP, étendue, lointain.
K°KOR, couper, introduire.
K°KOS, garder, entrer; *k°ku* comme *k°ko*.
K°KOT, amonceler, donner, augmenter.
K°KUCH, angle, coin, pointe.
K°KULL, contraction, petitesse, mince.
K°KUS, égaler, lisser.
K°KUT, couper.

CH

CHA, enveloppe, milieu, mélange.
CHAK, rapport, lien d'union, traverser, empêcher, défense.
CHAM, gaîté, enchantement (comme *sam*).
CHAN, mutation, changement.
CHAP, rectiligne.
CHAY, voix, présence.
CHE, percer, ouvrir, faire passer quelque chose.

CHI, accumulation.
CHIM, parité des diverses parties.
CHIN, cacher.
CHIP, lumière.
CHIR, ouvrir, éclaircir.
CHIS, arrêter.
CHO, éclater, jeter, assaillir.
CHU, pousser, chasser, diviser
CHUR, vide.
CHUT, serrer, courroie.

H

HA, broyer.
HAK, courbature, tour.
HAM, marche, chemin, méthode, moyen.
HAN, hauteur, couvrir.
HAT, grandeur, effort, hâte.
HAU, étendue, aisance.
HAY, pénétration, légèreté.
HI, tomber, percer.
HOK, bas (*hok-rini*, venir d'en bas, se dresser).
HUA, individualité.
HUAK, voix.
HUAN, tissu (face), figure.
HUAY, mouvement, rapidité, vol.
HUK, comme *hok*.
HU, centre, progression, marche, tissu, origine.
HUIL, secret, intérieur, mystère.
HUM, humidité, arrosement.
HUN, accumulation.

LL

LLA, diviser, racler, amincir, éprouver, attrister.
LLAK, entasser les fragments d'une chose.
LLAM, travailler, s'efforcer, tâche.
LLAN, tacher, collant.
LLAUT (racine *lla*), commandement, imposition.
LLI, fendre.
LLIU, lumière.
LLO, remonter, communauté.
LLU, occultation, ségrégation.

M

MA, mesure, contenance, distance, recherche.
MAH, poids.
MAL, essayer.
MAN, réfléchir.
ME, comme *ma*.
MI, intérieur, rentrer, mêler.
MIT, comme *ma* et *mi* (tour).
MO (comme *ma*), distance, lieu.
MU, dessiner, prétendre, lien.
MUS (*mos*), déraisonner.
MUY, cercle.

N, Ñ

N —, possession.
NAK, privation violente.
NAP, respect.
NI, lumière.
NU, lumière.
ÑA, présence, projection.
ÑAK, privation (*naccha*, ongle = racler, priver).
ÑI, expression, direction.
ÑU, aisance, suavité.

P, P...p

PA, progression, point de départ (eau, courant, pluie).
PAK, irradiation.
PACH, jonction, masse, tissu.
PALL, séparer, élire.
PAM, étendue.
PAN, ouvrir, errer.
PAS, délier.
PAT, pied, sol, terrain, aile, plume (marche).
PAU, épanouissement.
PAY, valeur, prix.
PE, projection.
PI, examen, observation, conséquence, pénétration, tour, projection.
PO, comme *pau*.
P^{a}PA, circonvallation, circulation, tour.
P^{u}PU, comme *pu*.
PU, projection, centre.
PUN, répétition, retour.
PUS, guider.
PUT, contraction.

R

RA, enveloppe, couverture, trou, intérieur, chaleur.
RAP, diviser, fragmenter.
RAR, écoulement.
RAS, glisser.
RAT, coller, rattacher.
RAU, écorcher, chaleur.
REK, monter.
RI, élan, vision, parole, flexion.
RO (comme *rau*).
ROK, fortitude.
RU, pointe, projection, marche.
RUP, brûler.
RUK, serrer fortement; comme *rok*.
RUR, former.
RUT, couper (comme *ru*).

S

SAK, individualité, branche (*sa* comme *sak*).
SALL, pointe, inégalité.
SAM, plaisir, repos.
SAN, feu.
SAP, distinction, exception, racine.
SEK, attache.
SIK, pousse.
SILL, pointe.
SIM, discours.
SIN, arrondi.
SIP, fermer, plisser; *sipas* (pucelle); *sipi* (crépuscule).
SI, aiguiser, fendre.
SIT, établir.
SOK, rehausser, se dresser.

SOKT, couper.
SON (comme *con*), garder, enfermer, descendre.
SU, recueillir, vivre.
SULL, lâcher (= sur).
SUM, beauté.
SUN, réunir.
SUT, éclaircir.

T

TA, unir, piler.
TAK, mêler.
TALL, chasser.
TAM, vaciller.
TAN, pousser, ainsi *tan* + *ta* (*tantani*) amonceler, foule.
TAR, rapidité.
TAU, raideur.
TAY, dominer.
THA, déchirer (*thu*, idem).
TI, fondement, grandeur, éclat.
TIN, rencontre.
TIP, piqûre.
TIT, lourdeur.
TO, expansion.
T'TA (renforc. de *ta*), réunir.
TU, blesser, craindre, couper.
TUP (*tap*), brûlant.
TUS, frapper, sauter, fouler.
TUT, couvrir.

FIN.

ERRATA.

Au sujet de l'ablatif quichua en *pi*. — La forme qui chez les Péruviens répond à l'ablatif latin est caractérisée par la particule *pi* ou *phi* postposée au nom : *runapi*, *runaphi*, *runabi*, par l'homme. C'est la forme aryaque en *b'is* de l'ablatif pluriel, forme dérivée de la particule *b'i*, *en*, *pour*, *de*, qui forme une particule indépendante locative.

P. 81, il est dit que la racine skt *b'r* a disparu complétement du quichua. C'est une erreur. Par suite du changement de *b'* en *w*, quichua *hua*, nous avons la racine *huark* = *wrij*, soutenir, lever, rompre, courber, et toutes ses formes adventives *huarkuni*, soulever un poids; *harkani*, attacher, etc.

P. 84 et 85, au lieu de *puyu*, pluie, lisez : *puyu*, nuage.

TYPOGRAPHIE D. JOUAUST

Imprimeur de la Librairie des Bibliophiles

RUE SAINT-HONORÉ, 338

A PARIS

OCCIPA FORTVN
IOV AVST